L'HORTICULTEUR UNIVERSEL,

JOURNAL GÉNÉRAL

DES JARDINIERS ET DES AMATEURS.

Imprimerie de GUIRAUDET et JOUAUST, 315, rue Saint-Honoré.

L'HORTICULTEUR UNIVERSEL,

JOURNAL GÉNÉRAL

DES JARDINIERS ET AMATEURS

PRÉSENTANT L'ANALYSE RAISONNÉE

DES TRAVAUX HORTICOLES

français et étrangers,

ET CONTENANT

L'histoire, la Description, la Culture raisonnée et la figure, des Plantes d'ornement ou d'économie les plus nouvelles et les plus intéressantes, des plus beaux Fruits nouvellement gagnés; des plans, coupes et élévations de Serres, Constructions ornementales, Appareils de chauffage, Plans de jardins, Instruments de jardinage, objets d'Ornement, etc.

Ouvrage destiné à favoriser et à populariser en France

LA SCIENCE DE L'HORTICULTURE.

PUBLIÉ PAR UNE RÉUNION DE BOTANISTES ET D'HORTICULTEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS,

ET RÉDIGÉ PAR CH. LEMAIRE,

Ancien professeur d'humanités de l'Université de France, membre de diverses sociétés savantes, auteur et collaborateur de divers ouvrages de Botanique.

Βοτανικὴ καὶ Κηπεία, τῆς ψυχῆς τρυφαί. Lem.
Flores, oculorum gaudia. Sant.
Florum ignobile vulgus. Rap.
Les arbres, les rochers, et les eaux et les fleurs, Del.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

H. COUSIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE JACOB, 21.

1841

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE IIe VOLUME

DE L'HORTICULTEUR UNIVERSEL.

DU 1er MAI 1840 AU 1er MAI 1841.

TABLE ALPHABÉTIQUE LATINE

DES

PLANTES FIGURÉES DANS LE Ier ET LE IIe VOLUME

DE L'HORTICULTEUR UNIVERSEL.

(*Voir à la Table des matières pour les noms français.*)

TOME Ier.

TOME II.

25. Lælia autumnalis.
26. Mammillaria elephantidens.
27. Melocactus Lemarii. (*Pl. double.*)
28. Miltonia candida.
29. Morina longifolia.
30. Nelumbium luteum. (*Pl. double.*)
31. Oncidium galeottianum.
32. — papilio.
33. Patersonia 'sapphirina.
34. Piptanthus nepalensis.
35. Rhododendrum campanulatum. (Pl. double.)
36. Salvia patens.
37. Stephanotis floribunda.
38. Thunbergia hawtayneana.
39. —— aurantiaca.
40. Trichopilia tortilis.
41. Tropæolum tuberosum.
42. Tweedia cærulea.
43. Vanilla planifolia.

Total 43 *planches, dont* 5 *doubles.*

Ensemble, 48.

25. Juanulloa aurantiaca. (*Pl. double.*)
26. Lemonia spectabilis.
27. Malope trifida.
28. Musa sinensis. (*Pl. double.*)
29. Nuttalia malvæflora.
30. Pæonia Josephina imperatrix. (*Pl. double.*)
31. Passiflora serratifolia.
32. Philibertia gracilis (grandiflora).
33. Phlogacanthus curviflorus.
34. Pimelea decussata, var. riquieriana.
35. Rigidella flammea.
36. Robynsia geminiflora.
37. *Rose-thé comte de Paris.*
38. —— *triomphe du Luxembourg.*
39. Stanhopea calceolata.
40. Strophanthus dichotomus.
41. Thysanothus proliferus.
42. Tradescantia tumida.
43. Verbena amœna.

Total 43 *planches, dont* 5 *doubles.*

Ensemble, 48.





Thysanote prolifère. *Thysanote prolifères.*

N. Rémond imp.

L'HORTICULTEUR UNIVERSEL,

JOURNAL GÉNÉRAL

DES JARDINIERS ET DES AMATEURS.

PLANTES RARES OU NOUVELLES D'ORNEMENT.

THYSANOTE A FLEURS NOMBREUSES.

THYSANOTUS PROLIFERUS (Pl. 44).

Etym. Θυσανωτός, garni d'une frange; dans ce genre, les trois divisions internes du périanthe sont bordées d'une frange.

Famille des Liliacées, tribu des Anthéricées. Hexandrie-Monogynie.

Caract. génér. *Thysanotus*, R. Brown : *Perigonium* corollinum sexpartitum, *laciniis* patentibus, 3-interioribus latioribus, fimbriato-ciliatis. *Stamina* 6 vel rarius 3, hypogyna v. imo perigonio inserta; *filamenta* filiformia, adscendentia, glabra; *antheræ* lineares, interiores sæpius elongatæ, reclinatæ. *Ovarium* 3-loculare. *Ovula* in loculis bina, superposita, anatropa; inferius erectum, superius pendulum. *Stylus* filiformis, declinatus, *stigma* simplex. *Capsula* oblonga, 3-locularis, loculicido-3-valvis. *Semina* in loculis-2-ovata compressiuscula (ut in ovario); *testa* crustacea atra; *funiculo* brevi, basi in *raphen* introrsum lateralem transeunte, *strophiolo* cyathiformi cincto. *Embryo* excentricus, subfalcatus, in seminis latere *raphe* opposita, *extremitate radiculari* umbilicum attingente. — *Herbæ* perennes *in Nov. Hollandia, imprimis merid. indigenæ*, radicibus *fibrosis*, vel e bulbis carnosis, fasciculatis composita, etc. In Endl. *Gen. Pl.* 1150.

Synon. *Chlamysporum*, Salisb.

Caract. spécif. *Herba* perennis sempervirens. *Caulis* erectus imo aut duobus pedibus altus, basi foliatus. *Folia* linearia, canaliculata, subglauca, lævissima, scapo longiora. *Umbellæ* duæ aut tres, sessiles ad summum scapum, una super alteram dispositæ. *Bractæ* numerosæ, lineares, acuminatæ, ad marginem asperæ. *Sepala* linearia acuminata. *Petala* oblonga, violacea, ad marginem pennati-ciliata, cœruleo radio ad medium notato. *Stamina* 3, petalis opposita, æqualia, intense purpurea, subtus curvata. *Stylus* albus. *Ovarium* 3-loculare; *loculis* dispermis.

(*Traduit de l'anglais de* Paxton.)

Ce *Thysanotus* est bien supérieur, sous le rapport de la beauté, au *T. intricatus* que nous avons déjà fait connaître. Cependant, à l'occasion de cette plante, le docteur Lindley fait remarquer (*Bot. Reg.*, 8. 1838) qu'il est fort à regretter qu'un grand nombre de belles espèces de ce genre, propre à la Nouvelle-Hollande, soient encore inconnues dans nos jardins, et avec lesquelles celle dont il s'agit ne saurait entrer en comparaison pour la grandeur et l'éclat des fleurs. « A différentes époques, ajoute-t-il, on en a introduit diverses espèces, que l'on a perdues peu de temps après leur importation. »

Ces pertes sont dues, selon nous, aux soins peu raisonnés qu'on donne à ces plantes, aussitôt leur arrivée, en les tenant en serre chaude et en les arrosant immodérément; enfin en outrepassant leurs besoins.

C'est vers l'an 1837 que fut importé, de la colonie de la Rivière-des-Cygnes en Angleterre le *T. proliferus*, et c'est dans les jardins de Robert Mangles, Esq. (Sunning Hill Berks) qu'il paraît avoir développé ses belles fleurs pour la première fois. Quant à nous, nous l'avons vu en premier lieu chez M. Low, de Clapton, et c'est d'après un individu qui a fleuri en juin 1839 dans sa collection que nous avons fait exécuter la figure ci-con-

tre. Son nom spécifique lui a été fort justement appliqué, car nulle autre plante ne saurait produire autant de fleurs que cette espèce. Le pied dont nous venons de parler avait de vingt à trente tiges florales, dont chacune portant douze à vingt fleurs, sans compter les nombreux boutons naissants. Chaque tige a trois ou quatre fleurs ouvertes à la fois, mais qui ne s'épanouissent qu'aux rayons du soleil.

Le mode de culture qui nous semble le plus convenable pour ces plantes consiste à les placer dans des pots proportionnés à leur taille, qu'on remplit d'un compost formé d'un terreau fibreux de bruyères, de sable, et d'un loam léger qui y entre pour la plus grande partie. Elles se plaisent dans une atmosphère sèche, et durant l'hiver on doit les priver d'eau. Ce traitement est naturellement indiqué par les circonstances sous l'influence desquelles elles épanouissent leurs fleurs, et par les moisissures qui en couvrent les feuilles et les fleurs quand on agit autrement. On se trouvera bien de les cultiver sous châssis froid, mais en ayant la précaution d'en chasser soigneusement la gelée et l'humidité pendant l'hiver.

On les multiplie aisément au printemps par la séparation des racines, et en en plaçant simplement chaque fragment dans des pots séparés. Si l'on en obtenait des graines, on devrait les semer immédiatement et placer ces jeunes plantes sur des tablettes dans un endroit aéré, avant le commencement de l'hiver.

EXTRAIT DU PAXTON'S *Mag. of Bot.*, DÉCEMBRE 1839.

HIPPÉASTRE ENCAPUCHONNÉ (Variété *sans taches*).

HIPPEASTRUM CALYPTRATUM (*V.* immaculatum, Lem.) (Pl. 45).

Etym. Ἱππεύς, chevalier, ἄστρον, astre; nous ignorons l'objet auquel l'auteur du genre a voulu faire allusion.

Caract. génér. *Hippeastrum*, Herbert, *Amaryllid.*: *Perigonium* subinfundibulare, *tubi fauce* coarctata intus lævi, gibbosa vel fimbriata, *limbi laciniæ* inæquales. *Stamina* fauci inserta, declinata, apice sursum curvata, inæqualia. *Stylus* directione staminum; *stigma* trilobum vel trifidum. *Capsula* trisulca. *Semina* in loculis uniseriata, imbricata, *testa* nigra, sæpe marginata. — *Herbæ* americanæ, ut plurimum tropicæ; *foliis* bifariis, *scapo* cavo, bi-multifloro, *spatha* bifida. In Endl. *Gen. Pl.*, sub *Amaryllide*, ut sub-genus *e*.

Synon. *Amaryllis calyptrata*, Bot. Reg. 164, 1re série.

Caract. spécif. *A. calyptrata* : *Folia* coriaceo-firma, erecto-patentia, lorato-lanceolata, 2 1/2 pedes longa, sesqui vel 2-uncias lata, non glauca, clathrato-venosa, costa media canaliculata et carinata, deorsum attenuata, rigida, involuta, sursum planiuscula, longe acuminata, acuta. *Scapus* (modo plures successivi) parum brevior foliis, robustus, rectus, cylindraceo-attenuatus, levissime compressus, glaucus, estriatus, inferme purpurascens. *Spatha* bivalvis, membranosa, striatula. *Flores* maximi, diutini, subflavido-virentes, nutantes, pedunculati, 5-unciales, ab imo pedunculo ad summa stigmata usque 9-unciales, bis altiores spatha; *pedunculi* calamum crassi, subæquales germini vel parum longiores, virentes, rotundati, trigoni. *Germen* (ovarium) obesius pedunculo, unciale, obsolete pulvinato trilobum, læve exsulcum, non glaucum. *Corollæ* rictus transversim latior; *tubus* germini subisoperimeter, rectus, cylindraceus, obsolete triangularis, intensius virens, bis brevior limbo. *Limbus* 6 partitus, infra imbricatus, chloroleucus, clathrato-venosus, *laciniis* subæqualibus lanceolatis, acutis, versus marginem pallidioribus, undulatis, *exterioribus* 3 dorso gibbosioribus, carina saturate virentibus, inflexis, mucrone compressa; *interioribus* disco planioribus involutis reflexis; *summa media* arcuata, antrorsum depressa, lateribus reflexa; *lateralibus* ejus binis divaricato-recurvis, sublatioribus, sursum obliquatis; *inferioribus* 3, inter se æqualibus prostantioribus; *lateralibus* 2-mediam summam referentibus, ima media laterales, 2 summas. *Corona faucialis* ore triangulose contracta. *Stamina* exserta, fasciculata, declinato-assurgentia; *filamenta* robusta, tereti-trigona, subulato-attenuata, rubore lurido obsolete varia; *an-*



Risceux pinx. Aug. Duménil sc.

Hippeastre encapuchonné. Hippeastrum Calyptratum.

N. Rémond imp.

theræ violaceæ; *polline* flavo. *Stylus* staminum concolor, longior atque crassior; *stigma* revolutum.

Dans l'appendice qui se trouve à la fin du volume (vol. 11, 1re série), l'auteur ajoute :

Laciniæ limbi disco lateritio punctatæ, punctis sæpe lineato-confluentibus. *Capsula* oblato-ovata, triventri-triloba, supra breve arctata, lobis pulvinatis, superne gibbosis, ventre tumido deorsum promisso. *Semina* foliaceo-compressa, numerosa (200 v. ultra), ordine duplici deorsum oblonga, uncialia, fumosa, membrana amplissima, subdiaphana alata; *albumen* verticale, castaneo carnosum, album, anguste obovatum, inferne versus attenuatum, compressum, retentum funiculis interaneis duobus, quorum unus recte ab umbilico ductus; alter prope apicem enatus reflectitur secundum latus; hinc lineæ 2 opacæ parallelæ quibus alam insigniri videmus. LINDL. *l. c.*

La première partie de cette description caractéristique est celle qui convient à la plante dont il s'agit, et dont nous produisons ici un beau dessin, fait sur le vivant à Paris.

Nous ne citons l'*addenda* ci-dessus que parce que le savant anglais prétend que cette floraison, si différente de la première, est due à la même plante; assertion que, malgré cette autorité, nous avons peine à croire. En effet, cette plante, fort rare jusque aujourd'hui en France, y existe cependant, à notre connaissance, depuis plus de douze années, a et toujours donné des fleurs constamment et complètement vertes, non mouchetées de pourpre jusque sur les filaments, comme on le voit dans la gravure anglaise. N'osant cependant pas faire de notre plante une espèce distincte, en raison de sa trop grande analogie avec celle du *Botanical Register*, dont elle ne diffère réellement que par les macules pourprées dont celle-ci est parsemée, nous la réunissons, comme une simple variété, sous le nom de *H. calyptratum*, var. *immaculatum*, c'est-à-dire variété *sans taches*.

Le premier pied que nous ayons vu de cette plante remarquable était exposé, il y a plus de dix ans, à l'étalage de feue madame Prévost, fleuriste au Palais-Royal, et fut acheté par feu notre célèbre peintre Redouté. Il provenait des cultures de M. Prévost fils, aux Prés-Saint-Gervais. Toutefois cette plante paraissait perdue pour nos cultures, lorsque M. Tollard et Ve D'Ortho, marchands grainiers à Paris, reçurent dernièrement du Brésil beaucoup de Liliacées, parmi lesquelles se trouvèrent des bulbes de cette espèce. Confiés aux soins éclairés de notre habile et modeste collaborateur Jacques, ces bulbes prospérèrent et fleurirent dans les serres de Neuilly, où ils développèrent des fleurs également vertes et sans aucune espèce de taches. Ces fleurs fructifièrent bientôt, et produisirent de bonnes graines, desquelles sortirent de nombreux individus qui promettent de vulgariser bientôt cette plante chez tous nos amateurs.

La patrie de cette Amaryllidacée est le Brésil, d'où elle paraît avoir été introduite vers 1816 en Europe, et en Angleterre d'abord, par Woodford, qui l'envoya à M. Griffin.

On sait que le genre *Hippeastrum* diffère principalement du genre *Amaryllis*, par cette sorte d'appendice qui occupe intérieurement la gorge du tube à sa base, et ne laisse qu'un passage étroit aux filaments et au style. Ce caractère générique paraît stable dans les espèces, encore en petit nombre, qui composent le genre, et nous paraît avoir assez d'importance pour le faire adopter. Dans l'espèce dont il s'agit, cet appendice ou cette membrane est remarquable en ce qu'elle est entière, et non fendue ou effilée en une sorte de frange, comme dans



Ipomée de Leare. *Ipomœa Learii.*

N. Rémond imp.

les autres. La capsule et les graines diffèrent également de toutes celles du genre *Amaryllis;* chaque valve se renfle considérablement en bosse en descendant vers la base, qui est très *rentrante*, et s'atténue vers le sommet, portant assez long-temps les vestiges persistants du tube de la corolle. Les graines sont obliques à la base, et les bords internes de chacune de leurs deux séries se recouvrent alternativement l'un l'autre dans chaque loge; leur couleur est le noir de fumée.

LEM.

IPOMÉE DE LEAR.

IPOMOEA LEARII (Pl. 46).

ETYM. Ἴψος, nom chez les Grecs d'une plante aujourd'hui indéterminée; ὅμοιος, semblable. Linnée, auteur du genre, s'est donc doublement trompé en écrivant *Ipomœa* au lieu d'*Ipshomœa*. Quelques auteurs modernes donnent à tort le mot ἴψ, dont le génitif est ἰπός, et qui signifie *ver qui ronge le bois*. Selon l'opinion la plus probable, κισσάμπελος était le véritable nom du Liseron chez les Grecs. Nous ignorons donc pourquoi Linnée s'est servi d'un mot si différent pour exprimer le rapport de similitude existant entre ce genre et le genre *Convolvulus*, auquel il conserva le nom latin donné par Tournefort. LEM.

Famille des Convolvulacées, tribu des Convolvulées.
Pentandrie-Monogynie.

CARACT. GÉNÉR. *Convolvulus*, L. : *Calyx* pentaphyllus. *Corolla* hypogyna, campanulato-infundibuliformis, *limbo* quinqueplicato. *Stamina* 5, imo corollæ tubo inserta, inclusa vel exserta, *filamentis* basi dilatatis. *Ovarium* biloculare, *loculis* biovulatis, *septulo* inter ovula collateralia nullo. *Stylus* simplex; *stigmata* 2, tereti-filiformia, complanato-ovata, vel capitato-globosa. *Capsula* bilocularis, bivalvis; *se ina* 4, erecta. *Embryonis* curvati mucilaginoso-albuminosi *cotyledones* corrugatæ, radicula infera. — *Her-*

bæ vel *suffrutices*, in temperatis calidisque totius orbis obvii, volubiles vel rarius erecti; *foliis* alternis, sæpius cordatis vel sagittatis, integris vel lobatis.

SYNON. *Convolvulus*, auctor. — *Jacquemontia*, Chois. — *Exogonium*, Chois. in ENDL. *Gen. pl.*

CARACT. SPÉCIF. *I. Learii* : *Suffrutex* volubilis semper virens, per omnes juvenes partes tomentosus. *Folia* variabilia, sæpissime cordata, sæpe inæqualiter, aliquando aperte trilobata, punctata, læviter reticulata, supra alte viridia, subtus densa albida pubescentia vestita. *Calyx* quinque inæqualibus longis subulatis segmentis formatus, tubo præsertim tomentoso. *Flores* ad extremos juvenes ramos in racemos dispositi; *pedicellis* fere æqualibus. *Corolla* alte purpureo-cærulea, quinque fasciis dilutioribus notata. *Stamina* in tubo corollæ inserta; *filamentis* basi minute fimbriatis.

Les amateurs doivent, pour l'introduction de ce magnifique *Ipomœa* dans les jardins d'Angleterre, des remercîments à M. Knight, pépiniériste de King's Road (Chelsea), dont la munificence entretient dans l'île de Ceylan, comme collecteur de plantes rares, M. Lear, qui a envoyé des graines de la plante dont il est question, et à qui M. Knight l'a dédiée.

Au premier coup d'œil jeté sur la figure ci-contre, les personnes qui n'auraient pas une connaissance suffisante des caractères botaniques de l'*I. rubro-cœrulea*, penseront que cette belle espèce est absolument semblable à celle dont il s'agit, ce qui est bien loin de la réalité; et pour établir clairement leur distinction, nous allons énumérer les points nombreux par lesquels elles diffèrent. Toutes les parties de l'*I. rubro-cœrulea* sont entièrement glabres, tandis que les jeunes tiges de l'*I. Learii* sont couvertes de poils dressés. Chez lui la face supérieure des feuilles est revêtue de ces mêmes poils, mais plus longs et couchés; la face inférieure est couverte d'une pubescence épaisse, blanchâtre; les poils du

calice sont plus serrés, plus raides et plus robustes. Dans le premier, les feuilles sont tout à fait entières; celles du second sont souvent irrégulièrement divisées. Dans l'*I. Learii*, les segments calicinaux sont beaucoup plus longs, les fleurs disposées plus régulièrement; ce qui tient à ce que les pédicelles sont à peu près d'égale longueur entre eux. Enfin, pour compléter les différences, il faut ajouter que l'un est originaire de l'orient, l'autre de l'occident; l'*I. rubro-cœrulea* étant indigène du Mexique.

Le dessin ci-contre a été exécuté d'après un individu élevé dans une des serres chaudes de M. Knight, où il était planté dans un coin en pleine terre, et grimpait sur un treillis en fil de fer occupant tout le dessous du toit. Il est entré en floraison vers la fin de septembre et fleurit encore aujourd'hui (janvier). Les pousses les plus vigoureuses de cet individu ont jusqu'à 9 mètr. 745 mil. Les particularités de culture sur lesquelles nous désirons spécialement appuyer consistent à ce que les racines de cette plante aient une action entièrement libre; à ce qu'elle soit tenue dans une atmosphère chaude et humide, exposée à une vive lumière, sous l'influence de laquelle elle paraît prospérer mieux que dans une situation ombragée. C'est en apparence un sous-arbrisseau qui paraît devoir conserver son feuillage en hiver, étant exposé à une température moyenne. Il est probable que sa floraison tardive a dépendu de l'époque trop rapprochée de sa germination dans la même année; et que dans la suivante il développera ses fleurs dès juin ou juillet, et continuera d'en donner jusqu'aux approches de l'hiver. La même cause a sans doute fait manquer la maturité

des graines ; maturité qu'on peut espérer pour l'avenir. On la multiplie facilement de boutures prises sur les jeunes pousses, avant qu'elles ne s'aoûtent et qu'elles ne montrent des boutons à fleurs. On peut encore regarder comme d'excellentes boutures les pousses superflues qu'on arrache du pied de la plante, et avant qu'elles n'atteignent 30 à 60 millimètres.

(EXTRAIT DU PAXTON'S *Mag. of Bot.*, JANVIER 1840.)

CHOROZÈME A FEUILLES EN COEUR.

CHOROZEMA CORDATUM (Pl. 47).

ETYM. V. t. 1er, p. 229. Nous rappellerons ici qu'il faut écrire *Chorozema*, et non *Chorizema*.

Famille de Légumineuses-Papilionacées, tribu des Sophorées. Décandrie-Monogynie.

CARACT. GÉNÉR. V. t. 1er, p. 229.

CARACT. SPÉCIF. et DESCRIPT. *Foliis* subsessilibus, cordatis, ovato-oblongis, obtusis, æqualiter spinuloso-dentatis, glabris. *Racemis* terminalibus axillaribusque laxis nutantibus, paucifloris, *calycis* pubescentis *dentibus tubo* æqualibus.

Frutex debilis, erectus, glaber, læte viridis, nitens. *Rami* filiformes patentes... *Folia* sæpe internodiis breviora, reticulata, *pilis*que quibusdam inconspicuis in *petiolum*, *costam stipulas*que subulatas. *Racemi* terminales, aut foliis orbati, quasi axillares. *Bracteæ* subulatæ pedicello breviores ; *bracteolæ* minimæ setaceæ, oppositæ supra medium pedicelli. *Calycis* labium superius bidentatum, inferius tripartitum. *Vexillum* bilobum, miniatum, basi luteo maculatum, *alæ* et *carina* purpureæ. LINDL. *Bot. Reg.* 1838.

Cette espèce, une des plus jolies de ce joli genre, a été introduite en Europe vers 1836 (en Angleterre d'a-



Chorozème a feuilles en cœur. *Chorozema cordatum.*

V. Reinond imp.

bord), de la colonie de la Rivière-des-Cygnes, contrée qui a déjà fourni à nos serres tempérées un si grand nombre de plantes charmantes. Un port élégant qui peut se passer de la taille, des tiges frêles et déliées s'élevant à environ un mètre de hauteur, garnies de feuilles et de bractées assez peu nombreuses, mais assez amples (0,035—0,45 de longueur sur 0,020—0,027 de largeur) et élégantes, largement dentées et spinescentes sur les bords, d'un vert agréable d'une nuance toute particulière; au sommet une multitude de tiges florales d'une grande ténuité, légèrement courbées, portant chacune environ sept fleurs, et se subdivisant elles-mêmes à leur base en plusieurs ramifications chargées également de boutons; des fleurs assez petites (0,015 0,017), mais d'un vif éclat; c'est-à-dire un étendard dressé d'un rose charmant, portant à sa base une tache d'un jaune brillant; des ailes d'un pourpre inimitable au pinceau; une culture facile en serre tempérée: c'est-à-dire de la lumière, une terre de bruyères de bonne qualité, des arrosements ménagés avec intelligence; des tuteurs grêles placés avec goût pour soutenir ses tiges déliées : telles sont les qualités éminentes qui distinguent ce charmant arbuste; tels sont les soins peu nombreux et surtout peu dispendieux qu'il réclame pour faire jouir de ses jolies fleurs le cultivateur intelligent qui le possède.

Le dessin ci-contre a été fait dans les serres du Muséum; mais plusieurs habiles fleuristes de Paris cultivent également cet arbuste, et entre autres nous l'avons vu chez MM. Cels, Chauvière et Lémon. Nous le recommandons spécialement aux amateurs de belles plantes de serre tempérée.

On le multiplie aisément de boutures prises sur les pousses déjà un peu aoûtées, et placées sur couche tiède et sous cloche. Il est probable aussi qu'on en obtiendra bientôt des graines qui donneront vraisemblablement quelques jolies variétés. LEM.

ARTICLES ORIGINAUX.

MULTIPLICATION DES PLANTES PAR MOITIÉ DE FEUILLE.

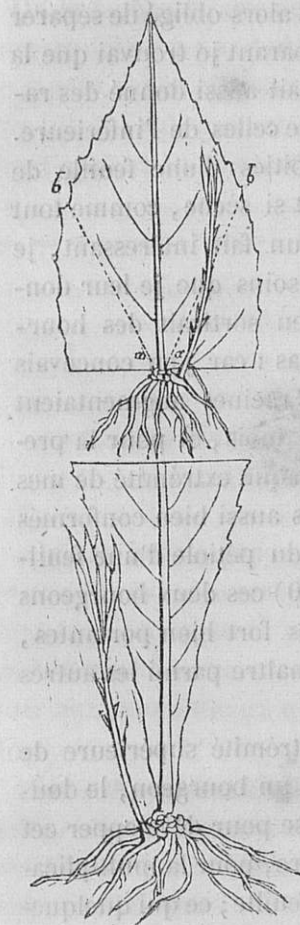
Aujourd'hui la propagation des plantes par boutures de feuilles est bien connue; mais, dans les Dicotylédones, leur propagation par moitié de feuille me semble un fait tout nouveau, que je m'empresse de communiquer aux horticulteurs qui s'occupent de la multiplication.

En 1839, voyant que le *Theophrasta latifolia* reprenait si bien de boutures de feuilles, il me vint dans l'idée d'en couper en deux plusieurs d'entre elles et de les traiter de la même manière que les feuilles entières. Je plantai dans le même pot la base du pétiole et l'autre moitié de la feuille, pour savoir si, en cas de reprise, il y aurait une différence de temps dans l'enracinement de l'une et de l'autre. C'est ce dont je fus bientôt convaincu, car, au bout de trois mois, la base de la feuille ou sommet du pétiole avait déjà des racines, tandis que l'autre moitié n'en avait pas encore. Le bourgeon parut

au bout de quelque temps; je fus alors obligé de séparer les deux individus, et en les séparant je trouvai que la moitié supérieure de la feuille avait aussi donné des racines, mais bien plus courtes que celles de l'inférieure.

L'enracinement des deux moitiés d'une feuille de *Theophrasta*, feuille si coriace et si sèche, comme tout le monde le sait, me semblant un fait intéressant, je continuai pendant six mois les soins que je leur donnais. Il me restait à savoir s'il en sortirait des bourgeons comme dans les autres cas : car j'en concevais l'espoir, en remarquant que les racines augmentaient dans le pot. Enfin, le septième mois, et pour la première fois, je vis poindre à chaque extrémité de mes deux demi-feuilles des bourgeons aussi bien conformés que ceux provenant de la base du pétiole d'une feuille entière. Aujourd'hui (juin 1840) ces deux bourgeons sont devenus deux belles plantes fort bien portantes, qu'il serait impossible de reconnaître parmi les autres venues de feuilles entières.

On voit, par ce fait, que l'extrémité supérieure de la feuille a mis, pour produire un bourgeon, le double du temps qu'il a fallu à sa base pour développer cet organe, et qu'il n'est pas nécessaire, pour la multiplication, de prendre du talon avec la feuille; ce qui quelquefois nuit aux tiges et les déforme. Mon expérience prouve encore que partout où il peut se former du cambium il se forme nécessairement des utricules qui peuvent donner naissance à un nouvel être, quand l'appareil est placé dans des circonstances favorables. De ce fait, enfin, on peut conclure que toutes les nervures des feuilles peuvent servir à la reproduction des plantes.



Le bourgeon primitif sort de la première racine, à peu près à une ligne du bourrelet formé à la base des deux demi-feuilles, et non pas sur le bourrelet, comme je l'ai indiqué plus haut par erreur, car je n'avais alors examiné que des individus trop développés; mais, depuis peu, M. Poiteau et moi nous en avons observé de plus jeunes sur lesquels nous avons remarqué ce fait d'une manière plus certaine. (V. la figure ci-contre.)

EXPLICATION DE LA FIGURE.

Les points indiquent les parties de la demi-feuille supérieure coupées pour pouvoir la faire entrer dans un petit pot. Cela prouve qu'il n'y a que la nervure médiane (ou prolongement du pétiole) qui sert à la reproduction.

NEUMANN.

ORPIN A FEUILLES DE JOUBARBE.

SEDUM SEMPERVIVOIDES, Ledebour.

Plante bisannuelle, originaire de l'Ibérie, découverte par Bieberstein, botaniste russe, et introduite en An-

gleterre en 1823, à Paris en 1833. Son port est celui d'une Joubarbe, ainsi que son nom spécifique l'indique. Dans la première année de sa jeunesse, elle présente près de terre des feuilles obovales, charnues, dont les plus longues ont environ un pouce; elles sont disposées en rosette, d'un vert cendré, et lavées de lignes et de macules pourpres.

La seconde année les feuilles de la rosette se flétrissent insensiblement jusqu'au centre, d'où il s'élève une tige haute de 6 à 10 pouces, couverte de feuilles très rapprochées, et à peu près semblables à celles qui formaient la rosace, mais plus petites et pointues. La tige se termine par une panicule compacte et droite de fleurs nombreuses, petites, mais d'un beau rouge foncé vif, produisant un grand effet et durant long-temps. Elle donne ses graines et meurt aussitôt après. Tous les pieds provenant de semis fleurissent ordinairement la seconde année; mais j'ai remarqué que beaucoup aussi ne fleurissaient que la troisième : cela dépend de la position qu'ils occupent et du développement qu'ils ont acquis.

Cette plante ressemble assez, par ses fleurs, au *Rochea falcata;* mais la couleur en est plus foncée; elle résiste parfaitement en pleine terre, où on peut en faire de très jolies bordures, en ayant soin de repiquer entre chaque pied, ou en seconde ligne, des jeunes plants qui doivent succéder aux premiers.

La floraison s'est montrée pour la première fois en juin et juillet 1835, et les années suivantes aux mêmes époques. En 1838, plusieurs ont aussi fleuri pendant tout le cours des mois de septembre et d'octobre. Cette circonstance toute particulière est due au développement qu'a-

vaient pris plusieurs pieds et à la douce température de la saison. J'ai remarqué que c'est toujours du 10 au 20 juin que les tiges florales se sont développées et sont entrées en floraison.

Cette plante aime une terre douce et meuble, et croît à toute exposition; elle demande peu d'arrosements; je ne l'ai jamais vue produire de rejetons ni de son pied ni de sa tige : aussi ne la multiplie-t-on, jusqu'à ce jour, que par les semis de ses graines, qui sont très fines et demandent à être à peine couvertes de terre. On trouve souvent de jeunes pieds provenant de graines tombées, poussant seuls à l'endroit où d'autres ont fleuri. Je pense qu'en détachant des feuilles radicales de la rosace, et en les plantant convenablement comme bouture de feuilles, elles développeraient des racines; mais je n'affirmerai pas que ce procédé puisse réussir, car je ne l'ai pas encore tenté.

PÉPIN.

NOUVELLES ESPÈCES OU VARIÉTÉS DE SERINGATS (*Philadelphus*) ET DE CHÈVREFEUILLES.

I. *Philadelphus floribundus*, SCHRAD. *Dissert*. cum *Icon*.; DC. *Prod*., vol. 3, p. 205. — Seringat à fleurs nombreuses.

Arbrisseau très rameux, ne paraissant pas devoir s'élever au dessus d'un à deux mètres; rameaux de l'année précédente d'un brun marron, dont l'épiderme s'enlève par écailles; jeunes pousses de l'année, glabres; feuilles opposées, ovales-oblongues, longuement acuminées,

bordées dans leur partie supérieure de dents profondes et aiguës; vertes, glabres en dessus, plus pâles en dessous, où les nervures sont un peu pubescentes, triplinervées; fleurs nombreuses, odorantes, terminant presque toutes les nouvelles pousses, sortant des rameaux de l'année précédente; les calices sont glabres, à divisions pointues, acuminées; corolle petite (20 à 25 millimètres) à quatre pétales arrondis, ne s'ouvrant qu'à demi, d'un blanc un peu jaunâtre; un style divisé au sommet en quatre parties. La floraison s'effectue quelques jours après celle du Seringat commun.

De l'Amérique septentrionale; on ignore à quelle époque cet arbrisseau fut introduit en Europe; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne l'est que depuis peu en France. Je n'en connais qu'un seul pied au Jardin-des-Plantes de Paris, et ne le trouve porté sur aucun Catalogue marchand. Il était en pleine fleur cette année (1840). Il est rustique et de plein air, et sa multiplication ne sera pas plus difficile que celle de ses congénères, soit de marcottes, soit de boutures.

II. *Philadelphus macranthus*, Nob. —Var. du *P. grandiflorus*, Willd., *Enum.*; DC. *Prod.* — *P. inodorus*, Hortul. S. à grosses fleurs.

Arbrisseau diffus; rameaux d'un an de couleur marron et dont l'épiderme se détache par petites plaques; jeunes pousses glabres; feuilles opposées, ovales-obrondes ou ovales-oblongues, avec une pointe acuminée au sommet; un peu rétrécies à la base; ayant quelques grandes dents profondes dans leur moitié supérieure; celles du sommet des rameaux florifères, ovales, plus ou

moins lancéolées, dentées; vertes, glabres en dessus; plus pâles, blanchâtres en dessous, où elles sont munies de quelques poils. Il y a ordinairement trois fleurs terminant les petits rameaux; calice grand, glabre, à quatre divisions larges, ovales-lancéolées, avec une assez longue pointe acuminée, tomenteuses en dedans; quatre grands pétales arrondis, deux fois plus longs que les étamines, qui sont nombreuses, à filets blancs; anthères jaunes; style profondément quadrifide au sommet.

J'ignore la patrie ou le lieu originaire de cet arbrisseau; il n'en est cependant pas moins remarquable par la grandeur de ses calices et de ses corolles, la dentelure profonde de ses feuilles, et la forme des florales. Je l'ai vu en fleurs vers le milieu de juin de cette année (1840), dans l'établissement marchand de M. Bertin, au Grand-Montreuil, à Versailles, lequel possède encore bon nombre d'arbres et arbustes plus ou moins nouveaux; parmi ces derniers je citerai notamment le *Lonicera sempervirens sulphurea*, lequel, grimpant comme son type, a les feuilles ovales ou ovales-oblongues, très entières et très glauques en dessous; la collerette perfoliée et en godet; les fleurs en grappe terminale, composée de trois à quatre verticilles de chacun six fleurs; corolle longue de trois centimètres, en massue, et d'un jaune soufre foncé uniforme.

C'est un arbrisseau encore peu répandu; je l'ai reçu cette année dans un envoi que me firent MM. Audibert, de Tarascon. Il est de plein air, et se multiplie aussi facilement de marcottes et de boutures que ses congénères.

Ces trois arbustes méritent d'être introduits dans les jardins pour leur ornement : le nombre et la couleur blanche des fleurs des deux premiers les feront remarquer sur les bordures des massifs d'agrément, comme la belle couleur jaune des fleurs du dernier ornera les palissades, colonnes, tonnelles, etc.

III. *Philadelphus nivalis*, Nob. — Seringat à fleurs blanc de neige.

Branches effilées, érigées; écorce d'un brun canelle, se détachant par petites plaques et devenant ensuite grisâtres; jeunes branches et rameaux glabres; feuilles opposées, ovales-lancéolées, pointues, et même un peu acuminées, glabres en dessus, blanchâtres et un peu pubescentes en dessous; petits rameaux florifères nombreux, glabres, portant ordinairement cinq fleurs, dont trois terminales et deux axillaires, dans l'aisselle des dernières feuilles; pédicelles et calices velus; ces derniers verts, à quatre folioles ovales, à pointe très aiguë, acuminées; corolle de quatre pétales arrondis, entièrement d'un blanc de neige pur, ne s'ouvrant pas horizontalement, et restant comme un peu campanulée; étamines nombreuses, à filets et à anthères blancs; style et stigmate de même couleur. La fleur ouverte n'a pas plus de trois centimètres; le calice velu, et la couleur blanche des filets, et surtout des anthères, font aisément reconnaître cet arbuste parmi les espèces ou variétés actuellement cultivées; les fleurs sont ou nous ont paru absolument inodores.

J'ai obtenu cet arbrisseau remarquable d'un semis du *P. latifolius*, Schrad. (DC., *Prod.* 3, p. 206. — *P. pubes-*

cens, Hortul., *Herb. de l'Amat.*, t. 208). Depuis plusieurs années, je fais des semis de ce dernier arbrisseau; et il est à remarquer que parmi un grand nombre d'individus il n'y en ait pas encore un qui ait rendu franchement son espèce; tous tendent à se rapprocher du *P. grandiflorus*, Willd. (*Enum.* DC., *Prod. P. inodorus*, Hortul.); tandis que les semis de celui-ci se rapprochent plus ou moins du *P. coronarius* ou Seringat commun, dont ils prennent en partie l'odeur, quand ce dernier ne m'a jamais reproduit ni l'une ni l'autre des deux espèces; il résulte de cette remarque que les amateurs et cultivateurs qui désirent conserver franches les espèces *P. latifolius*, Seringat à larges feuilles, et *P. grandiflorus*, Seringat inodore, doivent les multiplier de marcottes ou de boutures, et ne se fier nullement à leurs semis.

Quoi qu'il en soit, l'arbrisseau que je viens de signaler mérite, tout autant que les précédents, d'être recherché pour l'ornement des bosquets, où il se fera remarquer par la blancheur pure de ses fleurs, et l'époque de sa floraison, qui a lieu quelques jours après celle du Seringat commun, et quelques jours avant celle de celui à *grandes feuilles*. Jacques.

4 juin 1840.

HORTICULTURE ETRANGÈRE.

NOTES SUR LES **AROIDÉES** CULTIVÉES DANS LES JARDINS COMME ESPÈCES DU GENRE **POTHOS**, PAR *MM. Otto* ET *Dietrich.*

(ALGEMEINE GARTENZEITUNG, 1840, n° 14.)

En révisant les *Aroïdées* pour son *Enumeratio plantarum*, M. Kunth a été porté à examiner les *Pothos* et autres espèces de cette famille, à les comparer aux espèces conservées dans les herbiers, et à en rectifier la nomenclature. Il résulta de ses recherches qu'une grande partie des espèces cultivées au jardin de Berlin comme des *Pothos* étaient nouvelles et non décrites, et que dans toute la collection il ne se trouvait pas un seul vrai *Pothos;* car même l'unique *Pothos* véritable qui existait, du moins en 1821, dans les collections d'Angleterre, le *P. scandens*, Linn., figuré dans le *Botanical Register*, tab. 1337, et dans les *Icones* de Hooker, tab. 175, manque au jardin de Berlin, qui, par conséquent, ne possède aucun représentant de ce genre, limité aujourd'hui à 5 espèces, toutes indigènes de l'Inde. Tout ce qu'on cultive dans ce jardin sous le nom de *Pothos* appartient au genre *Anthurium*, Schott et Endlich., genre dont presque toutes les espèces habitent l'Amérique équatoriale.

Le nombre des espèces énumérées comme *Pothos* dans l'*Enumeratio Plantarum Horti berolinensis altera* par

Link se montait à 10. Parmi ces espèces, le *P. cannœifolius*, Bot. Mag., tab. 471 (*P. odorata*, Andr. — *P. cannœiformis*, Kunth, in Humb. et Bonpl. *Nov. Gen.*), appartient au genre *Monstera*, Schott; le *P. fœtidus* est le *Symplocarpus fœtidus*, Salisb., et le *P. obtusifolia*, Ait., n'existe plus; par conséquent, il ne reste que 7 espèces d'*Anthurium*. Le *P. heterophylla*, Roxb., qu'on cultive ici, est devenu le *Lasia heterophylla*, Schott. Le jardin de Berlin avait reçu cette plante du jardin de Liverpool, sous le nom de *P. lasia*, Roxb.

Or, le jardin de Berlin possédant aujourd'hui 25 espèces d'*Anthurium*, sans compter quelques unes douteuses, le nombre des espèces de ce genre (ou *Pothos* de l'Amérique équatoriale) a donc été augmenté de plus du triple, depuis la publication de la 2e *Enumération* de Link; ce qui provient de ce que les Aroïdées, en général, résistent mieux que la plupart des autres plantes au transport d'outre-mer.

Nous ajouterons ici la nomenclature des *Anthurium* que possède le jardin botanique de Berlin. Cette liste est extraite du 3e volume de l'*Enumeratio Plantarum omnium huc usque cognitarum* de M. Kunth, encore sous presse, mais que l'auteur a bien voulu nous communiquer.

ANTHURIUM. — SCHOTT et ENDLICH.

a. Folia penninervia, nervis lateralibus ante marginem et in ipso margine confluentibus.

1. *A. violaceum*, SCH., *Meleth.* — Pothos violacea, Sw. — Dracontium scandens, AUBL. — Pothos microstachya, WILLD. HERB. —Jamaica, Brasilia, β forma angustifolia, baccis albis. — Pothos leucocarpa, HORT. BEROL.

2. — *longifolium*, Kunth. — Pothos longifolia, Hffmsgg. — Pothos elongella, Hort. Berol. — Brasilia.

3. — *beyrichianum*, Kunth. — Brasilia.

4. — *rubricaule*, Kunth. — Pothos rubricaulis, Hort. Berol. — Brasilia.

5. — *intermedium*, Kunth. — Brasilia.

6. — *Harrisii*, Endl. Gen. — Pothos Harrisii, Grah. Hook. Exot. Fl., t. 211. — Brasilia.

7. — *Willdenowii*, Kunth. — Pothos lanceolata, Willd. Enum., p. 168. — Patria ?

8. — *olfersianum*, Kunth. — Pothos lucida, Hort. Berol. — Rio de Janeiro.

9. — *microphyllum*, Endl. Gen. — Pothos microphylla, Hook. Bot. Mag., t. 2953. — Brasilia merid.

10. — *lucidum*, Kunth. — Pothos lucida, Hort. Angl. et Hort. Berol. Brasilia.

11. — *glaucescens*, Kunth. — Pothos glauca, Schott. — Pothos reflexa, Hffmsgg. — Brasilia.

b. Folia penninervia, nervis lateralibus in ipso margine confluentibus.

12. — *Hookeri*, Kunth. — Pothos acaulis, Hort. Berol. — Pothos crassinervia, Hook. Bot. Mag., t. 2987. — Demerara.

13. — *crassinervium*, Schott, Meleth. — Pothos crassinervia, Jacq. — Caracas.

14. — *acaule*, Schott, Meleth. — Pothos acaulis, Jacq. — Pothos scolopendrium, Spreng, Nov. Prov. 34. — Pothos longifolia, Hort. Berol. — America calidior et insulæ.

c. Folia digiti- et pedati-nervia, plerumque cordata.

15. — *trinervium*, Kunth. — Brasilia.

16. — *cordifolium*, Kunth. — Pothos cordata, Willd. Enum. — Pothos macrophylla, Willd. Herb. — America calidior ?

17. — *macrophyllum*, Endl. Gen. — Pothos macrophylla, Swartz. — Dracontium cordatum, Aubl. — Jamaïca.

18. — *amplum*, Kunth. — Pothos macrophylla, Hort. Berol. — Patria ?

19. — *rubrinervium*, Kunth. — Pothos rubrinervia, Link, Enum. — Pothos suaveolens, Desf. — Guyana gallica.

d. Folia digitata.

20. — *caudatum*, Kunth. — Pothos caudata, Hort. Hernh. — Brasilia.

21. — *digitatum*, KUNTH. — Pothos digitata, JACQ. — America calidior. Caracas.

22. — *pentaphyllum*, ENDL. Gen. — Pothos pentaphylla, CURT., Bot. Mag., t. 1375. — Guyana, Insula Sancta-Lucia.

23. — *variabile*, KUNTH. — Pothos enneaphylla et P. heptaphylla. Fl. Flum. 9, t. 126, 125. — Brasilia.

24. — *undatum*, SCHOTT, Meleth. — Pothos undata, HORT. BEROL. — Brasilia.

25. — *ottonianum*, KUNTH. — Brasilia.

Les Aroïdées ne sont pas seulement intéressantes pour le botaniste : car elles se recommandent, en général, pour l'ornement des serres. La plupart des Aroïdées prospèrent dans les endroits les moins éclairés des serres, où d'autres plantes à feuilles coriaces ne sauraient être placées sans préjudice. Plusieurs espèces du genre si élégant des *Philodendron* sont sarmenteuses et grimpantes, de sorte qu'on peut en garnir les parois du fond des serres. Plusieurs espèces d'*Anthurium* sont également grimpantes, notamment celles à feuilles digitées, ainsi que les *Anthurium violaceum* et *lucidum;* plantées sur de vieux troncs d'arbres, elles végètent avec une vigueur extraordinaire. Les Aroïdées non sarmenteuses ne sont pas moins élégantes; et, parmi celles qui méritent d'être cultivées de préférence sous ce rapport, nous citerons surtout l'*Amorphophallus campanulatus*, Bl. (Arum campanulatum, ROXB. (1).) ; le *Gonatanthus sarmento-*

(1) Cette plante, l'une des plus extraordinaires, sans contredit, de tout le règne végétal, par son port et ses formes insolites, les dimensions énormes, à l'état adulte, de son bulbe, de ses feuilles et de sa fleur, mérite bien que nous en donnions ici la synonymie complète.

A. campanulatum, ROXB. Hort. Bengh. 66.; ejusd. Pl. Corom., V. 3, t. 272. — *Schena*, Hort. Malab., V. 11, t. 18, et *Mulens-Schena*, t. 17. — *Tacca phallifera*, Herb. Amb. 5, t. 112-113. — *A. ceylanicum*, COMMEL. Hort. t. 53. — *Amorphophallus campanulatus*, BLUME in Diar. batav.

sus, Klotzsch (Caladium sarmentosum, Hort. Berol.); le *Colocasia nymphæifolia*, Kunth (Caladium nymphæifolium, Vent.); les *Colocasia cucullata*, Schott (Arum, Lour. — Caladium, Pers.), *odora*, Brongn. (Arum, Roxb. — Caladium odorum, Bot. Reg., t. 641); plusieurs *Aglaonema*, le *Monstera cannæifolia*, Schott (Pothos); le superbe *Caladium bicolor*, Vent., et ses variétés, *pellucidum*, *pictum*, *hæmatostigma*, ainsi que le *Caladium pœcile*, Schott; le *Remusatia vivipara*, Schott (Arum viviparum, Roxb.), etc.

Une partie des Aroïdées peut servir à l'ornement des bassins dans les serres. Beaucoup d'espèces préfèrent les localités aquatiques à toute autre localité; de ce nombre sont surtout les espèces suivantes : *Xanthosoma Jacquini*, Schott (Arum xanthorhizon, Jacq. — Caladium xanthorhizum, Willd.), *sagittifolium*, Schott (Arum, L. — Caladium, Vent.), *edule*, Schott (Caladium edule, Meyer, Esseq.); *Colocasia antiquorum*, Schott (Arum Colocasia, L.), *esculenta*, Schott (Arum, L. — Caladium, Vent.); etc.

Cette famille offre aussi plusieurs espèces de pleine-terre; mais la plupart ne sont pas très recommandables comme plantes d'ornement, parce que leur feuillage dure très peu. Les plus notables sont le *Symplocarpus fœtidus*, Salisb.; l'*Arisarum proboscideum*, Schott (Arum, L.); le *Biarum tenuifolium*, Schott (Arum, L.); les *Arum italicum*, Mill., *orientale*, Marsch et Bieb., etc.

(Trad. d'E. Spach.)

1825; in Rhumphia, t. 32-35-37, cum 2 magnif. icon. col. — Decaisme, in Nouv. Annal. Mus. 366. — *Candarum*, Reich., Consp. 44. — *Id.*, Schott. Meleth. 17. — *Pythion*, Mart., Flor. 1831. — *A. Rhumphii*, Gaudich. ad Freyc., t. 39. Lem.

VARIÉTÉS.

NOTE SUR UN **GLYCINE SINENSIS**.

(*Vistaria sinensis*, DC.)

Le docteur Lindley mentionne dans ses Miscellanées un *Glycine sinensis* qui a atteint dans le jardin de la Société d'horticulture de Londres des dimensions extraordinaires. Voici ses propres termes :

Un magnifique pied de cette plante, de 180 pieds de long (51^{m},976 mill.), et couvrant, sur un mur où il est palissé, un espace de 1,800 pieds carrés (570^{m},233 mill.), a été pendant quelque temps l'objet d'un grand intérêt dans les jardins de la Société, où plusieurs centaines de personnes vinrent le visiter, et admirer le nombre immense de ses fleurs lilas à odeur si suave.

Le calcul suivant servira à montrer, au sujet de cette plante, combien la faculté créatrice de la nature est merveilleuse et puissante. Sur ce pied, le nombre des rameaux est d'environ 9,000; celui des fleurs, 675,000. Chaque fleur consistant en cinq pétales, le nombre de ces parties était de 3,375,000. Comme chacune d'elles contenait 10 étamines, la masse entière des fleurs en renfermait 6,750,000. Chaque ovaire, contenant environ 7 ovules, devait produire à peu près 4,050,000 graines, en supposant fertiles toutes les anthères qui devaient les féconder. Ces dernières devaient renfermer au moins

27 milliards de grains de pollen. En plaçant au bout l'un de l'autre tous les pétales, on eût parcouru de la sorte une distance de 34 milles (11 lieues de France ou 42 kilom. 879 myriam.)

LINDL. *Miscell.*, 41. 1840.

PINS NOUVEAUX DU MEXIQUE.

Dans les collections de graines que forma en 1838, dans les districts montagneux du nord au Mexique, M. Hartweg, pour le compte de la Société d'horticulture de Londres, se trouvèrent beaucoup d'espèces de Pins, dont 6 sont entièrement nouvelles. Comme la Société est sur le point de distribuer les graines de ces plantes, il est à souhaiter que celles-ci soient décrites au préalable, afin de ne pas amener de confusion parmi ces sortes de plantes dans nos jardins. Voici donc les noms que je propose de leur donner.

I. *Pinus Hartwegii.*

Tetraphylla, *foliis* secundariis, angustissimis, primariis, membranaceis, elongatis, scariosis; *strobilis* pendulis, oblongis, obtusis, aggregatis; *squammis* apice transversis, medio depressis, umbonatis, ecarinatis; *umbone* recto, rotundato; *seminibus* subrotundis, cuneatis, *ala* testacea quadruplo brevioribus.

Les cônes ont environ 4 pouces de long (0^{m},108) sur deux (0^{m},054) et plus de diamètre; ils sont d'un brun-grisâtre clair, et égaux en largeur aux deux extrémités. Les branches sont très robustes, comme dans le *P. palustris*. Les feuilles sont presque invariablement par qua-

tre, et de plus de 6 pouces (0^m,162) de long. M. Hartweg envoya cette espèce du *Campanario*, où il la trouva formant un arbre de 40 à 50 pieds de haut (12^m,994 — 16^m,242), et commençant à paraître où l'Oyamel (*Abies religiosa*) cesse de croître.

II. *P. devoniana.*

Pentaphylla, *foliis* longissimis, *ramis* crassissimis ; *strobilis* pendulis, solitariis, corniformibus, obtusis ; *squammis* apice rotundatis, rhomboïdeis, linea transversa paulo elevata, opacis-griseis, medio abrupte umbonatis, obtusis lævigatis ; *seminibus* obovatis, *ala* nigricante quintuplo brevioribus.

Cette magnifique espèce est le *Pino blanco* ou le *P. real* des Mexicains. M. Hartweg dit que c'est un arbre robuste, qu'il s'élève à 60 ou 80 pieds de haut (19^m,490 — 25^m,987) ; il le rencontra sur l'Ocotillo, entre Real-del-Monte et Regla. Ses cônes, courbes, ont de 9 à 10 pouces de long (0^m,244 — 0^m,271) sur 3 environ (0^m,081) en diamètre, et vont en diminuant de manière à n'avoir plus qu'un pouce ou trois quarts de pouce (0^m,027 — 0^m,018). Les jeunes rameaux ont près d'un pouce de diamètre, et ressemblent beaucoup à ceux du *P. palustris.* Elle m'a paru digne d'être dediée au duc de Devonshire, et il est à souhaiter que cette plante vraiment royale augmente bientôt sa collection d'arbres (*Arboretum*).

III. *Pinus russelliana.*

Pentaphylla, *foliis* longissimis ; *strobilis* elongatis, horizontalibus, subcernuis, verticillatis, rectiusculis, sessilibus ; *squammis* apice rhomboïdeis, pyramidatis, rectis, obtusis ; *seminibus* oblongis, *ala* nigricante quadruplo brevioribus.

Trouvé sur le bord de la route de San-Pedro à San-Pa-

blo, près de Real-del-Monte. Il diffère du *P. devoniana* par ses cônes plus courts, non pendants, non courbes; par ses écailles, dont les extrémités ne sont point distinctement pyramidales. Les cônes ont de 7 à 8 pouces de long (0m,189—0m,217) sur environ 2 pouces de large (0m,054) près de la base, et sont presque aigus au sommet. J'espère que le duc de Bedford aura pour agréable que j'attache son nom à cette belle espèce.

IV. *Pinus macrophylla.*

Pentaphylla, *foliis* longissimis; *strobilis* rectis, horizontalibus, ovatis, elongatis, solitarii; *squammis* apice transversis, rhomboïdeis, runcinatis; *seminibus* subrhomboïdeis, rugosis, *ala* testacea quadruplo brevioribus.

Dans cette espèce, les feuilles ont de 14 à 15 pouces de long (0m,379—0m,406). Les cônes croissent solitaires, et ont 6 ou 7 pouces de longueur (0m,162—0m,189) sur environ 3 de diamètre (0m,081) près de la base; ils s'allongent graduellement en une pointe obtuse. Elle diffère du *P. russelliana* par ses feuilles plus longues, ses cônes plus robustes et plus courts, à écailles terminées au sommet par un fort crochet qui se renverse en arrière. M. Hartweg n'en a trouvé qu'un individu peu élevé sur l'Ocotillo.

V. *Pinus pseudostrobus.*

Pentaphylla, *foliis* tenuissimis, glaucescentibus; *strobilis* ovalibus, verticillatis, horizontalibus; *squammis* apice rhomboïdeis, pyramidatis, erectis, rectiusculis, linea elevata transversa; *seminibus* ovalibus, *ala* nigrescente quadruplo v. quintuplo brevioribus.

M. Hartweg regarde cette espèce comme voisine du

P. devoniana, mais tout à fait distincte du *P. strobus*, auquel elle ressemble par le port. Il la trouva en grand nombre près d'Anguanguco, à une hauteur de 8,000 pieds (2678^m,712) au dessus de la mer. Les feuilles sont fines et glauques comme celles du pin de Weymouth. Les cônes ont environ 4 pouces de long (0^m,108) sur 1, 1 et demi de large (0^m,027 — 0^m,041) vers leur milieu.

VI. *Pinus alpucensis.*

Pentaphylla, *foliis* tenuibus, abbreviatis, *ramis*que glaucis; *strobilis* pendulis, verticillatis, ovatis, acutis; *squammis* rhomboïdeis, pyramidatis, rectis, nunc elongatis, medio constrictis, *seminibus* ovalibus, *ala* lineari quadruplo brevioribus.

Ce pin se distingue à ses feuilles courtes et très glauques, ainsi qu'à ses cônes ovales, couverts de nombreuses élévations pyramidales, qui quelquefois se prolongent et se resserrent au milieu; surtout celles qui sont près de l'extrémité. Les feuilles n'ont pas plus de 6 pouces (0,162) de long, et affectent une forme très régulièrement ovale. M. Hartweg a trouvé cette espèce croissant à 50 pieds de hauteur (16^m,242), dans les ravins près d'Apuleo.

LINDL. *Miscell.* 1839, 62.

CULTURE DU RIBES SANGUINEUM.

Un de nos abonnés nous communique, au sujet de ce bel arbrisseau, la note suivante, qui s'accorde avec celle que nous avons déjà insérée (tom. 1er, p. 175), et que nous devons à notre collaborateur et habile praticien Pépin.

« Le *R. sanguineum* est un arbrisseau qui fut introduit en France vers l'année 1831, et qu'on cultiva d'abord au Jardin-des-Plantes de Paris, où il prospéra très vite, qui maintenant en possède des pieds excessivement forts, et où tout le monde est à même de les admirer, vers le mois d'avril, époque où ils sont en fleurs. C'est, en effet, une plante qui doit attirer les regards de tout horticulteur.

» Un de mes jardiniers, employé dans un des carrés où je cultive ce *Ribes*, remarqua qu'aussitôt que la fleur était passée, l'arbrisseau, au lieu d'avoir une forte et belle végétation, avait au contraire un aspect misérable, c'est-à-dire que les feuilles restaient petites, et que les rameaux et la tige n'étaient aucunement cachés par elles; qu'ainsi, au lieu d'avoir une plante forte et vigoureuse, on n'avait plus qu'un arbrisseau comparable à un faisceau de broussailles sèches sur lequel on aurait parsemé quelques petites feuilles. Ayant étudié ce fait, ce jardinier s'imagina ingénieusement de rabattre le vieux bois à raz terre, et en ménageant à peu près deux à trois yeux pour donner naissance à de jeune bois. Il fit cette opération à la fin d'avril, époque où les *R. sanguineum* perdent leurs fleurs. Il en obtint un résultat très satisfaisant, car les

individus ainsi traités poussèrent avec rapidité; leurs feuilles devinrent très grandes et cachèrent tous les rameaux, et l'année suivante ils furent chargés de fleurs. Il a laissé jusqu'à présent ses *Ribes* dans le même état; mais dès qu'il s'apercevra que le bois commencera à vieillir, et par conséquent que les vaisseaux ne charrieront plus assez de sève pour former une belle et vigoureuse foliation, il renouvellera la même opération. Elle consiste, comme on le voit, à rabattre le vieux bois du *R. sanguineum* quand celui-ci vieillit trop, et de manière à n'avoir que des arbrisseaux qui présentent une forte et belle végétation. »

Nous avons été à même de vérifier le fait dont nous entretient notre correspondant sur les *R. sanguineum* plantés sur les pourtours du fleuriste au Jardin-du-Roi, où cette taille est pratiquée de la même manière; on verra que ceux qui existent ailleurs ne peuvent pas soutenir de comparaison avec eux.

A cette occasion, nous ferons remarquer ici que le procédé indiqué ci-dessus, bien qu'il ne soit pas nouveau, mérite néanmoins d'être rappelé à nos lecteurs, qui pourraient l'étendre à bon nombre d'arbustes et d'arbrisseaux des bosquets d'agrément qui, de languissants qu'ils étaient, deviendraient fermes et vigoureux, se couvriraient encore de fleurs comme au temps de leur première jeunesse. C'est ainsi, par exemple, qu'on traite les *Erythrinum ;* c'est ainsi que M. Quillardet, cet habile fleuriste, cultive les *Cereus speciosissimus*, *phyllanthoïdes*, et la belle variété qu'il a gagnée par une fécondation hybride, et à laquelle, avec justice, on a donné son nom. LEM.



Ipomée a feuilles tronquées *Ipomæa truncata*.

N. Rémond imp.

PLANTES D'ORNEMENT, NOUVELLES OU PEU CONNUES.

IPOMÉE A FEUILLES TRONQUÉES.

IPOMOEA TRUNCATA, Ad. Brong., *in Msc.* (Pl. 49).

Etym. V. ci-dessus, p. 7.

Famille des Convolvulacées, tribu des Convolvulées.
Pentandrie-Monogynie.

Caract. génér. V. *ibid.*

Caract. spécif. Planta perenni, tuberosa; *caule* gracili, erecto-recumbente, caduco; *ramis* subhorizontalibus, cylindricis, distantibus, divaricatis, recurvatis; *petiolis* brevissimis, basi subulatis, sicut et caule et ramis rubicundis, parce breviterque villosis; *foliis caulinaribus* sub unoquoque ramo stipuliformibus, majoribus, basi late bilobatis, grandi-dentatis; *rameanis* minoribus, pauci-dentatis, sæpe uno latere subintegris; omnibus ad summum interrupte truncatis, fere quadrilateralibus, vel etiam raro panduriformibus; *nervis* albido-translucentibus; *floribus* speciosissimis, magnis, azureo-purpureis. Lem. in *Msc.*

Élégante *Ipomée*, originaire du Mexique, introduite en France, au Muséum d'histoire naturelle de Paris, et chez MM. Cels, pour la première fois en 1837, lors de cette fameuse importation de Cactées faite à la fois, par spéculation (1), en Angleterre, en France, en Belgique, en Allemagne.

(1) Spéculation que les amis de la science doivent frapper de réprobation, en ce que ces plantes, introduites à la fois dans des pays si divers, et décrites en même temps par des botanistes différents, amènent, en raison de la multiplicité des noms qu'on leur a donnés, une incertitude et une confusion presque inextricables dans la synonymie. Qu'une importation de plantes soit une spéculation fruc-

Cest une plante à rhizôme tubéreux, sémi-épigé ou souterrain, donnant naissance à une ou plusieurs tiges caduques, grêles, cylindriques, rigides, ayant néanmoins besoin de tuteurs, se ramifiant dès la base, rougeâtres et garnies, ainsi que les rameaux, d'une villosité rare et courte; à rameaux très distants, d'abord subhorizontaux, alternes, puis se dirigeant et se contournant ensuite de tous côtés, comme divariqués; à la base de chacun est une feuille caulinaire (stipule; les tiges principales n'en portent point d'autres, et les intervalles raméaux sont nus) plus grande que les feuilles raméales, comme panduriforme, fortement bilobée à la base; chaque lobe largement et irrégulièrement bi ou tridenté, à bords latéraux munis d'une, de deux ou rarement de trois grandes dents, ou souvent encore entiers, et seulement dentés obscurément vers le sommet; les feuilles raméales plutôt comme quadrilatères, allant toujours en décroissant de la base à l'extrémité des rameaux; toutes d'un vert obscur, comme tronquées au sommet, de 30 à 45 millim. de longueur sur 10 à 15 de largeur, portées sur des pétioles dressés, très courts, subulés à la base; à nervures médianes et latérales blanchâtres, translucides; ces dernières s'anastomosant sans décurrence sur les bords; toutes en creux sur la face supérieure, en relief sur l'inférieure; et dans l'aisselle de chaque le rudiment d'une jeune pousse ou plutôt d'une fleur.

tueuse pour un individu, nous le concevons, nous en appelons de telles de tous nos vœux, car l'introduction de plantes nouvelles est le vœu le plus cher des amateurs; encore le spéculateur devrait-il ne pas les disséminer dans divers pays à l'instant de son arrivée, afin d'éviter l'immense inconvénient que nous signalons. Ne pourrait-il pas en confier la description à un botaniste avant de les disperser? Et dans ce cas, on n'aurait plus de reproches à lui adresser.



Maubert pinx.

Garrye à feuilles elliptiques. *Garrya elliptica.*

N. Rémond imp.

Fleurs charmantes, grandes, campaniformes, un peu dressées, d'un beau rose-pourpre vif aux cinq plis du périanthe interne, dont les intervalles sont d'un bleu d'azur superbe (1).

L'*I. truncata* sera une belle acquisition pour les serres tempérées, où elle se plaît exposée à une vive lumière, et qu'elle orne l'été de son singulier feuillage en guirlandes allongées et retombantes de çà et de là, de ses magnifiques et brillantes fleurs, dont l'azur et le carmin le plus purs ornent l'élégante corolle.

Cette plante se prépare à la fin de l'automne pour un repos complet pendant notre hiver. Ainsi elle perd toutes ses tiges, et alors il ne faut plus qu'humecter légèrement la terre du pot où on l'élève.

Nous renvoyons, pour les autres détails de sa culture et de sa multiplication, à la notice de notre collaborateur Neumann. (V. *aux Articles originaux.*) Nous devons le beau dessin ci-contre au pinceau de M. Maubert.

LEM.

GARRYE A FEUILLES ELLIPTIQUES.

GARRYA ELLIPTICA, LINDL. (Pl. 48).

ETYM. Genre dédié par Douglas à N. Garry, secrétaire de la Compagnie de la baie d'Hudson, en reconnaissance des soins qu'il en avait reçus dans ses voyages au nord de l'Amérique.

Famille des Garryacées ? Lindl. (Antidesméées, Sw.)
Diœcie-Tétrandrie.

CARACT. GÉN. *Flores* dioici, in amentis axillaribus, elongatis, intra bracteas de-

(1) N'ayant pu vérifier la fleur de cette nouvelle espèce, lors de sa floraison en 1838 et en 1839, nous ne pouvons la décrire ici complètement; mais comme le

cussantes, connatas, ternati (1). MASCULIS : *Perigonium* calycinum, tetraphyllum; foliolis linearibus, patentibus; *stamina* 4, perigonii foliolis alterna et breviora; *filamenta* libera, æqualia; *antheræ* introrsæ, biloculares, basifixæ; *loculis* oppositis, longitudinaliter dehiscentibus. FEMINIS : *Perigonium* cum ovario connatum; limbo supero, bilobo; lobis setiformibus, brevissimis; *ovarium* inferum uniloculare; *ovula* 2, collateralia; *funiculis* brevibus cavitatis apici appensa, anatropa. *Styli* 2, perigonii lobis alterni, subulati, basi connati, intus juxta totam longitudinem stigmatosi. *Fructus* baccatus, stylis persistentibus superatus, unilocularis, dispermus. *Semina* 2, pendula, oblonga; *testa* tenuis, transversim rugosa; *raphe* elevata, laterali, ad *chalazam* apicalem excurrente. *Albumen* copiosum, carnosum. *Embryo* minimus, orthotropus, axilis; *cotyledonibus* 2, germinatione hypogæis; *radicula* supera. — In ENDLICH. *Gen. Pl.* 1900.

CARACT. SPÉCIF. *Caule* fruticoso; *foliis* oppositis, undulatis, oblongis, acutis, sempervirentibus; *floribus* in amentis longis, pendulis, caudæformibus, aggregatis. LINDL. *Bot. Reg.* 1686.

Arbrisseau rustique, peu délicat sur le choix du terrain où on l'élève, pouvant s'élever de 6 à 8 pieds de hauteur, et digne d'orner nos bosquets d'agrément en raison de son feuillage persistant et de son inflorescence en longs chatons flottants. Il est originaire de la Californie, contrée de laquelle Douglas, qui le trouva le premier, l'envoya, en 1828, à la Société d'horticulture de Londres, d'où il se répandit ensuite sur le continent, et particulièrement en France, vers 1834. Nous n'en possédons malheureusement que l'individu mâle; ce qui en rend la multiplication plus difficile.

Rameaux nombreux, divariqués, inclinés à l'extrémité, d'un vert rougeâtre, un peu tomenteux dans la jeunesse, lisses et grisâtres à l'état adulte, garnis de feuilles

pied qu'en possède le Muséum se dispose à fleurir, nous réparerons prochainement cette importante omission.

(1) Le savant auteur allemand se trompe évidemment ici : en effet, l'inflorescence est terminale; les fleurs sont disposées par 6, et non par 3, du moins dans les mâles.

nombreuses, ovales-lancéolées, aiguës ou même acuminées, ondulées sur les bords, coriaces, lisses, comme vernissées, et d'un vert sombre en dessus; les plus jeunes d'un vert gai, légèrement pourprées, blanchâtres et tomenteuses en dessous; à nervures latérales, presque parallèles; veines anastomosées et décurrentes sur les bords, à peine saillantes en dessous; inflorescence *caudiforme* en chaton allongé.

Inflorescentia amentacea, terminalis, dioica. MASCULIS : *Floribus* 6, pedicellatis, verticillatis in unoquoque involucello (1); *involucella* semi-orbicularia, monophylla, hypocraterimorpha, acuto-bidentata, alternantia, interne lævia, externe tomentosa, cum præcedentibus modo pedunculi particularis, in quem sensim desinunt, articulata ; pedunculorum congregatio, extremis junctis, axem formant amenti leviter tomentosum, quem circa coeunt verticillatim flores, quorum pedicelli involucellis prorsus operiuntur.

Perigonium unicum; segmentis 4, lineari-lanceolatis, tenuissime membranaceis, liberis, ad apicem extus tomentoso-villosissimis, intus lævibus, cum staminibus 4, minoribus alternantibus ;*filamenta* brevissima ; *antheræ* lineari-oblongæ, biloculares, introrsæ, longitudinaliter dehiscentes, basifixæ; *amenti* basi adsunt aliquot involucella minora anantha, dentibus multo longioribus distincta. FEMINIS describenti ignotis. LEM., in *Msc.*

Les fleurs femelles, selon M. Lindley (*l. c.*), sont velues et disposées comme les fleurs mâles, trois dans chaque bractée (2); elles n'ont que deux sépales très petits et opposés aux deux styles, qui sont beaucoup plus allongés et subu-

---

(1) Nous ignorons comment l'illustre auteur anglais (*Bot. Reg. l. c.*) a pu dire de ces Spathes ou Involucres, comme l'on voudra : Fleurs verticillées par douze, accompagnées de 4 *bractées opposées, connées, cuspidées et disposées en croix.* Malgré l'examen sévère que nous avons fait de ces fleurs, nous n'avons rien vu de tel, *du moins dans les fleurs de l'individu mâle*, le seul que nous connaissions.

(2) Les fleurs sont au nombre de six dans les mâles ! L'auteur anglais se trompe ici comme l'auteur allemand. En est-il de même dans les femelles ? cela est probable : tous deux commettraient alors une double et grave erreur.

lés. L'ovaire est central, infère, à une seule loge renfermant deux ovules pendants et attachés par un funicule à la partie supérieure de la loge. Les fruits consistent en baies oblongues, pubescentes, disposées en chatons, comme les fleurs auxquelles elles succèdent; ces baies, couronnées par les stigmates persistants, renferment dans une loge unique deux graines oblongues à test tubéreux et tendre, et garnies d'un endoplèvre brun et ridé transversalement; la chalaze est fort apparente vers l'extrémité, et le raphé forme une ligne élévée qui se dirige vers l'ombilic; l'albumen est charnu, homogène; l'embryon dicotylédon, très petit; la radicule placée fort près du hile.

Le *Garrya elliptica*, type et espèce unique du genre, est encore aujourd'hui pour les botanistes un sujet de doute et de recherches, en raison de sa structure interne et de son inflorescence toute particulière. En effet, ses fleurs en chatons, son périanthe supère, son mode de germination, etc., le rapprochent des Cupulifères, dont l'éloignent ensuite suffisamment son tissu ligneux, dépourvu de cercles concentriques, formé de fibres (tubes ligneux) vasculaires (*dotted vessels*), et ponctué de granules roux-olivâtres, ses feuilles opposées, dépourvues de stipules. Son fruit simple, et son embryon petit, caché dans un albumen abondant, sont des caractères qui l'en éloignent encore et le rapprochent à la fois des Pipéracées et des Chloranthacées. En les comparant ensuite, sous ces divers rapports, avec les Urticacées, les Gnétacées et les Henslowiacées, le célèbre professeur anglais se détermine à former de ce genre une petite famille, qu'il place, dans son alliance des *Urticales*, près de cette dernière famille (Henslowiacées), et près des Trewiacées et des Urticacées. Endlicher (*Gen. Pl.* 1900) adopte avec doute la famille de Lindley comme



Maubert pinx.

Hariote à articles alternes. *Hariota alternata.*

N. Rémond imp.

sous-division de ses *affines* aux Antisdesmées de Sweet. Comme on le voit, la question ne peut être encore jugée, et pourra l'être probablement d'une manière convenable quand nous posséderons vivant l'individu mâle dans nos jardins.

Nous devons le dessin ci-contre à l'exact pinceau de M. Maubert. LEM.

HARIOTE A ARTICLES ALTERNES.

HARIOTA ALTERNATA, LEM. (Pl. 50).

ETYM. Genre consacré par Adanson à la mémoire de Thomas Hariot, naturaliste du XVI[e] siècle.

Famille des Cactées, tribu des Phyllariocotylédonées, § 3 : *Articulis anguloso-alatis, sub genere* Hariota, ADANS. et LEM., non DC.

SYNON. *Lepismium paradoxum*, SALM. (*ubi?*). — Pfeiffer, *Enum. diag. Cact.* 140, 1837; *Epiphyllum alternatum*, LEM., *in veter. Mss.* 1834. — *Cact. nov. ac ins. etc.* 1837.

CARACT. GÉNÉR. *Calycis* tubus ovario adhærens, lævis; *limbus* superus 3-6-partitus, brevis, *dentibus* acuminatis membranaceis. *Petala* 6-8, oblonga, patula, calyci inserta. *Stamina* 12-30, petalis basi affixa. *Stylus* filiformis. *Stigmata* 3-6 patula; *bacca* pellucida, subrotunda, calyce marcescente coronata. *Semina* intra pulpam nidulantia, exalbuminosa; *radicula* embryonis crassa; *cotyledonibus* 2 brevibus, acutis. DC., *sub* RHIPSALIDE (1). — *Frutices* pseudo-parasitici, in patria plerumque super arbores orti, sæpius penduli, subaphylli, ramosi, teretes, costati aut alati, subnudi, squammulosi, aut setas minimas gerentes, fasciculis tunc ordine quincunciali dispositis. *Flores* laterales, sessiles, parvi, albidi.

(1) Ne nous étant pas encore occupé de la révision nécessaire de ce genre, nous avons dû en rapporter ci-dessus les caractères tels que les a établis M. De Candolle dans son excellent *Prodrome*. Comme nous devons l'étudier pour l'ouvrage iconographique sur la famille des Cactées que nous allons mettre sous presse, nous aurons occasion d'y re-

Baccæ (fere *Visci*) albæ, pellucidæ, plerumque globosæ, rarius compresso-angulosæ. DC., *Prod.* 111. 475.

CARACT. SPÉCIF. *Caule* ramoso, primum suberecto, deinde pendulo, longissimo, subarticulato, utroque latere alternatim interrupto, triangulari, læte-virenti, sæpe rubro (ad solem) marginato; *articulis* longissimis; ad summum quemque angulum *squamma* minima, orbiculata, rubescenti, membranacea, setas pauciores minimas, tomentum (*areolam*) que parcum album operiente; *floribus* sat magnis, tenuissimis, nitidissimis, maxime translucentibus, lævibus, albidis, versus summas lateralesque divisiones rosantibus; tubo basi virescenti. LEM., *in Msc.*

Nous eûmes connaissance, dès 1834, de cette intéressante espèce, dont un amateur nous rapporta du Havre une petite bouture, comme d'une plante nouvelle et sans nom. A son aspect seul nous jugeâmes aussitôt qu'elle devait appartenir à la famille des Cactées, et nous la réunîmes alors, dans le catalogue de notre collection, au genre *Epiphyllum* tel qu'il était alors constitué, c'est-à-dire renfermant les *Cerei alati* (ou genre *Epiphyllum*, Haw.), que M. Miquel en a depuis séparés en un genre distinct, sous le nom de *Phyllocactus*, que nous adoptons, et cette partie des *Cerei alati* que M. Pfeiffer a réunie avec raison au genre *Rhipsalis* (*Hariota*, LEM., non DC.); réunion à laquelle nous nous déterminâmes en raison de l'affinité qu'elle semblait nous présenter, surtout avec ces derniers. Nous la reçûmes ensuite d'Allemagne sous le nom de *Lepismium paradoxum* que lui avait donné M. le prince de Salm. Malgré cette autorité, et celle de M. Pfeiffer, qui, dans son *Enumération diagnostique des Cactées* connues jusque alors

venir dans ce Journal, où nous donnerons incessamment, entre autres nouveautés, la figure et la description d'une espèce nouvelle de *Pereiscia* fort distincte, à grandes fleurs blanchâtres, à étamines très longues, saillantes, très nombreuses; fleurs rappelant beaucoup, par le facies, celles du *Jambosia vulgaris*, et répandant une odeur extrêmement suave. Nous avons, par cette raison, imposé à cette belle plante le nom de *Pereiscia fragrans*. C'est au Muséum d'histoire naturelle que nous l'avons remarquée en fleurs l'année dernière; sa patrie paraît être le Mexique. LEM.

(1837), adoptait cette double dénomination, nous regardions cette plante comme devant appartenir réellement à notre genre *Hariota* (*Rhipsalis*, Gaertn.), lorsque enfin cette année nous vîmes nos prévisions confirmées par l'abondante floraison de plusieurs individus de cette espèce qui eut lieu au Muséum de Paris. Nous devons dire que M. Pfeiffer, tout en faisant de cette plante un *Lepismium*, l'avait aussi regardée (*l. c.*) comme devant peut-être appartenir au genre *Rhipsalis* (*Hariota*) (1). Cette floraison, la première peut-être qui ait eu lieu en France (nous ne sachons pas qu'elle ait encore fleuri ailleurs qu'au Muséum), nous donne ici l'occasion de profiter du droit acquis à chaque auteur d'établir les noms génériques et spécifiques qu'il croit devoir adopter, en raison des doutes systématiques qu'il est appelé à résoudre. De là le nom de *Hariota alternata*, que nous imposions déjà par prévision à cette plante dès 1837 (V. *Cact. nov. in horto Monv.* 1838.), et que nous maintenons aujourd'hui.

L'*H. alternata*, ou *L. paradoxum*, dont la patrie, selon M. Pfeiffer, est le Brésil, est une plante qui, comme toutes ses congénères, doit vivre en fausse parasite sur les arbres, d'où pendent ses longs rameaux articulés et trigones-interrompus, de manière à être regardés de loin, à cause de l'alternance d'un côté trigone avec un côté plan, comme composés d'articles alternativement plans et triangulaires, variant en longueur de 30 à 50 mill. et plus dans les forts individus, sur une largeur de 15 à 25 mill.; les angles ou côtes en sont aigus, et leur contour externe offre souvent de profil une portion de cercle. Dans nos serres cette plante, cultivée en espalier sur un treillage, fait un

(1) *Nam Rhipsalidibus adscribendum*, dit-il.

joli effet par ses longs rameaux d'un vert gai, luisant, souvent bordés de pourpre quand ils sont exposés au soleil, et ses fleurs élégantes, plus grandes qu'aucune de celles de ses congénères, sortant solitaires de chaque côté du sommet des fausses articulations, ce qui les fait paraître deux à deux, et alternant ainsi des deux côtés à chaque fausse articulation des rameaux. Au sommet de ces articulations, couvertes de nombreux stomates, et dans chaque cavité que forme le retrait de la côte absente par alternance, se trouve une petite feuille (squamme) orbiculaire, membranacée sur les bords, acuminée, couvrant une aréole minime, formée d'un tomentum d'un beau blanc, fort peu abondant et mêlé souvent de quelques soies blanches, caduques; c'est de là que sortent les fleurs. Souvent au sommet des grandes articulations vraies de la tige, et avant la naissance des suivantes, la squamme prend un grand développement (5, 6 mill.) et rappelle les feuilles du genre *Opuntia*. Lors de la floraison, cette même squamme, en livrant passage à la fleur, prend aussi un certain accroissement, ainsi que les bords opposés de l'épiderme, de sorte que le tube floral semble enveloppé à sa base d'une sorte d'involucre mono-di ou même tri-phylle.

Cette intéressante plante est très voisine des *Hariota*

FLEUR DE L'*Hariota alternata*.

Petala vix biserialia (8, 9), ovato-lanceolata, straminea, tenuissima, nitidissima, ad apicem extus pallidissime rubescentia, ad medium (totius floris) in tubum brevissimum (3, 4 mill.), carnosum connata. *Stamina* straminea numerosa, inæqualia, pluriserialia, imo tubi inserta; *antheræ* albidæ; *stylus* carnosus, albus, stamina longiora æquans, apici *ovarii*, sicut super quemdam torum ininsertus; *stigma* bilobatum, fistuloso-cavatum (fere sicut in *Anhalonio prismatico*); lobis obsolete aurantiacis, seu albidis, irregulariter triradiatis; an character constans? Bacca?

(*Rhipsalis*) *trigona* et *pentaptera*, Pfeiff., près desquelles elle doit être placée dans le système. Mêlée aux Orchidacées sur les troncs d'arbre, ou dans les rocailles des bassins d'une serre chaude, elle contribuerait grandement à l'orner et à rompre la monotonie fatigante du feuillage et des rhizômes de ces plantes.

Ce serait une innovation heureuse, et c'est un conseil que nous donnons aux amateurs, de placer les plus belles espèces d'*Hariota*, de *Phyllocactus*, d'*Epiphyllum*, de *Tillandsia*, de *Bilbergia*, de *Pourretia*, d'*Anthurium* (*Pothos*), etc., etc., et même de fougères (dont les frondes sont si gracieuses par leurs formes et leurs découpures multiples), parmi leurs Orchidacées, cultivées alors en un groupe disposé en amphithéâtre, et dans une serre spéciale. Le coup d'œil de ces divers feuillages, de ces inflorescences si diverses et à la fois si magnifiques, interromprait avec un immense avantage cette monotonie, seul défaut qu'on puisse reprocher aux Orchidacées, et qui éloigne, mais à tort, tant de personnes de la culture de ces plantes.

Pour revenir à notre *Hariota*, dont notre enthousiasme horticultural a failli nous emporter loin, nous dirons que toute terre légère et un peu substantielle lui est bonne; on l'a vu réussir également bien en mousse pure, tenue humide; une demi-ombre lui est plus agréable que le plein soleil.

Il est à regretter que parmi le grand nombre de fleurs que nous avons examinées pas une n'ait noué son fruit.

Le dessin ci-contre est dû au pinceau de M. Maubert.

Hauteur de la fleur avant l'épanouissement : 15, 16 millim.; diamètre d'icelui : 18 millim. LEM.

RIGIDELLE A FLEURS COULEUR DE FEU.

RIGIDELLA FLAMMEA, Lindl. (Pl. 51).

Etym. *Rigidus*, raide, rigide ; par ce diminutif (*Rigidella*), M. Lindley fait allusion à la raideur des pédoncules lors de la maturation du fruit.

Famille des Iridacées, tribu des Tigridiées (Lem., *in Msc.*).
Monadelphie-Monandrie.

Caract. génér. *Rigidella*, Lindl. — *Folia* equitantia, plicata, vaginantia. *Flores* fasciculati, terminales, intra spatham bivalvem ; *pedunculi* sub anthesi decurvi, mox fructu maturescenti strictissime erecti. *Perianthium* triphyllum ; *foliolis* basi imbricatis, convolutis, infra medium constrictis ; *limbo* concavo, revoluto, post anthesin spiraliter tortis. *Stamina* 3, in tubum exsertum connata ; *antheris* tantum linearibus, erectis, liberis. *Stigmata* 3, bipartita, dorso appendiculata, antheris opposita ; *laciniis* linearibus, apice papillosis. *Capsula* papyracea, apice trivalvis, polysperma. *Semina* subglobosa, punctata, *raphe* et *chalaza* conspicuis. Lindl.

Caract. spécif. Sunt generis !

Synon. Nulla : unica species.

Cette charmante plante a été trouvée par M. Hartweg lors de sa première excursion au Mexique, et envoyée par lui à la Société d'horticulture de Londres, dans le jardin de laquelle sa culture a été trouvée facile, ne demandant que des soins semblables à ceux qu'on donne aux *Tigridia*.

S'élevant de trois à cinq pieds de hauteur, elle porte de larges feuilles équitantes, fortement plissées et dilatées à la base, de manière à engaîner la tige. Les fleurs sont disposées en une ombelle dense, sortant d'une spathe bivalve; elles s'ouvrent une à une par chaque jour, et sont penchées, d'une couleur de feu brillante, à tube campanulé, à limbe réfléchi, remarquablement marqué à la base de raies courtes d'un pourpre foncé. Après l'épanouissement, les pédoncules, longs et grêles, se redressent, deviennent raides, et portent les capsules en un sens parfaitement



Rigidelle a fleurs couleur de feu. *Rigidella flammea*

N. Rémond imp.

vertical, même après la maturation des graines. C'est d'après cette circonstance que nous avons imposé à cette plante le nom générique ci-dessus indiqué.

Ayant soumis à M. Herbert, qui s'occupe particulièrement en ce moment de l'étude des Iridacées, le dessin ci-contre, il voulut bien nous communiquer à ce sujet une note dont nous extrayons ce qui suit :

« La *Rigidella flammea* me paraît une plante fort singulière qui s'éloigne de tout genre connu jusqu'ici. Sa capsule est entièrement conforme à celle du *Tigridia*, quoique ses graines diffèrent de celles de ce genre. Elle est voisine de celui-ci par la structure de ses étamines et de son style; mais elle diffère de tous les genres *sans crêtes* en présentant un espace antérieur au point où divergent les lobes du stigmate. Cet espace, qui, selon la figure, paraît être entier, et non divisé ou rongé, comme les lobes, occupe à peu près (quoique placé un peu plus haut) la position du véritable stigmate dans les genres, lesquels, comme les *Iris*, les *Marica* et les *Cypella*, ont des crêtes postérieures. Le périanthe n'est pas moins remarquable; il est, en apparence, non tubulé, et consiste en trois sépales dont le limbe est réfléchi, dont les onglets paraissent enroulés d'une manière singulière. Les pétales semblent manquer totalement. Maintes fois nous avons remarqué le rétrécissement ou les diverses torsions des trois pétales dans quelques Iridacées du Cap (pétales manquant presque entièrement dans l'*Iris tridentata*, et réduits à une simple *soie* dans l'*I. setosa*, ou *I. brachycuspis* du Bot. Mag.); mais nous ne connaissions pas encore de genre où ils manquassent complètement.

En ce moment la plante dont il s'agit est extrêmement rare; mais, comme on a pu en obtenir quelques bonnes graines, il est à espérer que l'on pourra en distribuer du jeune

plant aux membres de la Société, dans le cours de cet été (1840).

Bot. Reg., MARCH 1840, t. 16.

Fig. 1. Androphore et stigmate entre les anthères. — 2. Stigmate seul. — 3. Capsule mûre. — 4. Graine mûre placée de manière à faire voir le raphé et la chalaze distendus.

En faisant connaître cette jolie plante, qui, par son port élégant, sa hauteur même et ses belles fleurs, ferait un si joli effet dans nos parterres, dans lesquels elle demanderait à peine une couverture l'hiver, ou tout au plus l'orangerie, nous espérons inspirer à nos horticulteurs l'idée de se la procurer prochainement en Angleterre pour la répandre dans nos jardins. Avis aux plus zélés.

ARTICLES ORIGINAUX.

MOYEN DE MULTIPLIER LE DAMMARA ORIENTALIS, RHUMPH. (*Agathis loranthifolia*, SALISB.; *Pinus Dammara*, LAMB.).

Depuis bien des années il n'existe en France qu'un seul pied du *Pinus Dammara*, cultivé primitivement chez M. Boursault, sans qu'il ait pu jusqu'ici être propagé. J'ai essayé pendant six ans de tous les procédés ordinaires, sans pouvoir y réussir, ni par boutures, ni par marcottes. M. David, jardinier de M. Boursault, lorsque cet arbre était en la possession de ce dernier, m'en donnait tous les ans des boutures, moyen auquel j'ai été obligé de renoncer. Plus tard, lorsque M. Boursault eut donné au Jardin-du-Roi ce pied unique, qui existe encore, je me promis bien d'essayer de le greffer sur les *Podocarpus*, avec lesquels, physiquement parlant, il a beaucoup d'affinité; mais ce moyen ne

me réussit pas mieux que les autres; je pris ensuite le *Taxus baccata*, mais encore en vain. Enfin cette année, étant à même de pouvoir essayer cette greffe sur l'*Araucaria imbricata*, je la pratiquai au printemps dernier, et j'en ai obtenu des résultats satisfaisants. J'ai d'abord greffé en herbe; ensuite sur du bois un peu aoûté, et en dernier lieu presque au ras de terre, sur des sujets de deux ans qui avaient à peu près 6 pouces de haut; mes greffes en fente ont toutes parfaitement repris. J'ai aussi essayé de la greffe en placage, mais elle m'a bien moins réussi. Il est vrai que les feuilles engaînantes du *D. orientalis* sont si rapprochées les unes des autres, que cela a pu contrarier l'opération.

Pendant que je m'occupais à chercher un sujet propre à recevoir la greffe de ce *Pinus*, M. Makoy, à Liége, tentait aussi, de son côté, des expériences du même genre, et j'appris par quelqu'un qui avait passé chez lui qu'il avait également réussi au moyen de la greffe, sans qu'on pût me dire sur quel sujet il la pratiquait. Cet habile horticulteur fit de son procédé un secret qui ne m'avançait pas beaucoup, mais qui me piqua d'émulation : aussi continuai-je mes recherches, et obtins-je enfin les résultats que je viens d'énoncer ci-dessus.

Quelque temps après ma réussite, M. Makoy vint à Paris et vit mes *Pinus Dammara*; il me fit des compliments sur ma réussite, mais sans me dire si je m'étais rencontré avec lui relativement au sujet sur lequel il greffait lui-même; en sorte que j'ignore encore si c'est sur le même sujet que nous avons obtenu les mêmes résultats.

Il me reste maintenant à savoir comment l'*Araucaria imbricata*, qui, comme tout le monde le sait, est de serre tempérée et même de pleine terre (comme je l'ai expéri-

menté), portant en greffe le *P. Dammara*, pourra s'arranger de la serre chaude. Si je puis, par des essais que je me propose de faire cette année, faire passer le *Dammara* ainsi greffé en serre tempérée, nous n'aurons plus rien à craindre pour cette greffe précieuse, et j'aurai soin d'en avertir nos lecteurs. NEUMANN.

CULTURE DE L'IPOMŒA TRUNCATA.

Cette plante est assez difficile à cultiver en ce que ses racines sont tuberculeuses, et qu'elle perd ses tiges à l'automne; si l'on continuait alors à vouloir la maintenir en végétation, on la perdrait assurément. Elle craint l'humidité, et cependant il ne faut pas la laisser trop sécher; il faut la maintenir dans un juste milieu. Au printemps et de bonne heure, on en change totalement la terre, qui doit être un mélange d'une moitié de terre de bruyères, un tiers de terreau de fumier, et un sixième de terre franche. Au dessous de ce compost, on met beaucoup de tessons au fond du pot, pour faciliter l'écoulement des eaux.

Elle paraît se multiplier difficilement de boutures, car depuis quatre ans je ne suis encore parvenu qu'à en obtenir un seul pied par ce moyen (1). Toutefois, la plante n'est point difficile à s'enraciner; mais comme il faut que la base de la bouture forme des tubercules, c'est souvent ce qui n'arrive pas; du moins, je n'ai réussi, comme je viens de le dire, qu'une fois sur toutes les boutures que j'ai faites jusque aujourd'hui. Cet Ipomæa est fort singulier, en ce qu'il simule presque un arbrisseau; ce qui est assez rare dans ce genre. Il ne s'élève pas au delà de 350 millimètres.

(1) La plante n'a pas encore fructifié. LEM.

Le Jardin est redevable de cette plante à M. Deschamps, collectionneur par spéculation, qui a introduit une si grande quantité de Cactées il y a quelques années.

NEUMANN.

MULTIPLICATION DU MURIER NOIR.

Je ne sais pourquoi les mûriers noirs sont toujours rares et très chers; cependant, si l'on examine le mode de multiplier cet arbre précieux usité jusque alors par les cultivateurs, on ne tarde pas à se rendre compte de cette pénurie. En effet, on n'en livre au commerce que de francs de pieds, qui, venus de graines, sont très longs à croître. On réussit très difficilement de boutures ; et en général les cultivateurs de Paris et de ses environs ne les multiplient que de marcottes, genre de multiplication encore très long. Néanmoins, ce mode a été le meilleur jusque aujourd'hui. En présence de ces faits, et en réfléchissant à l'importance de cet arbre et aux moyens de le vulgariser, je me suis demandé bien des fois pourquoi l'on ne le greffait pas sur le blanc, comme on le fait de la belle espèce de mûrier rouge du Canada, qui ne s'enracine jamais de couchage, mais qui réussit si bien de greffes ; cela m'étonnait d'autant plus que l'on s'occupe depuis plusieurs années de la culture des mûriers, que l'on greffe ainsi avec succès pour la nourriture des vers à soie, tels que nos belles variétés à larges feuilles, le Moriti, le Gasparin, le mûrier d'Espagne à larges feuilles, etc.

Il ne faut point se le dissimuler, tout est de mode, même en culture, et en voici la preuve : Lorsque, dans l'établissement de Fromont, l'on eut greffé par milliers les Camellia en fente, on tourna presque en ridicule le di-

recteur de ce vaste et riche établissement ; et bien plus tard, à son imitation, tous les cultivateurs ont greffé leurs Camellia en fente. C'est maintenant le mode le plus suivi ; ainsi donc l'on se procure maintenant les belles variétés de cet arbrisseau par centaines, par milliers ! Aussi me suis-je dit : Pourquoi donc, dans un siècle comme le nôtre, où tous les peuples se livrent à l'éducation des vers à soie, où la culture du mûrier est tant en vogue, le mûrier noir est-il toujours rare et cher ? On ne le trouve guère, en effet, dans nos environs, que chez les horticulteurs fleuristes, qui le multiplient par marcottes dans un terrain très élevé en prix, et qui, par conséquent, ne peuvent le donner à bon marché. Dans de telles conjonctures, il ne peut en être autrement.

Eh bien ! Messieurs les pépiniéristes, greffez donc le mûrier noir en fente sur le blanc ; vous en aurez toujours de disponibles ; vous pourrez en fournir à tous les amateurs à des prix moins élevés que ceux d'aujourd'hui. De cette manière, tout le monde y trouvera son compte, le cultivateur comme l'amateur. Ce mode de multiplication n'a sans doute point été mis encore en pratique ; car je ne l'ai jamais rencontré nulle part. Pour moi, je le méditais depuis long-temps : aussi en ai-je greffé par ce mode, depuis 5 à 6 ans, qui ont très bien pris et bien poussé. J'ai tenté aussi divers autres modes de multiplication, mais je dois avouer que celui que je conseille ici est celui qui me réussit avec un plein succès : c'est la greffe à demi-tige, c'est-à-dire à deux à trois pieds de haut, mode dont on se sert le plus communément pour la greffe des mûriers en général.

Pour cela, l'on coupe en février les rameaux à enter ; on les conserve en terre au nord, ou on les met dans la cave en

les recouvrant de sable. C'est du 15 avril au 15 mai que la greffe s'effectue avec succès. Après l'opération, on lute avec de la cire à greffer, comme toutes les autres greffes en fentes qui se font à l'air libre.

La cire dont je me sers avec succès, et dont j'ai donné la recette à tous ceux qui m'ont fait l'honneur de me la demander, est ainsi composée :

Poix de Bourgogne	1/2 kilogram.
Poix noire.	1/4 dito.
Poix résine	1/8 dito.
Cire jaune.	1/8 dito.
Suif de mouton, ou même de chandelle.	1/32

CAMUZET.

DÉVELOPPEMENT ET FLORAISON EXTRAORDINAIRES D'UN CEREUS SPECIOSISSIMUS.

M. Gervais, amateur et propriétaire à Andilly, près Montmorency, a dans sa serre un pied de *Cereus speciosissimus*, âgé d'environ quinze ans, qui fleurit depuis longtemps. Il a 28 pieds de largeur, et a donné plus de 800 fleurs pendant le mois de mai et le commencement de juin de cette année (1840). Ce magnifique *Cactus* produisait le plus bel effet, et attirait tous les regards des amateurs. Il est en pleine terre en forme d'espalier, et donne en abondance des fruits qui se développent avec autant de vigueur que la plante qui les produit. Je crois qu'il est rare de trouver dans les jardins un aussi fort individu de cette espèce; du moins, à ma connaissance, je n'en ai jamais vu aucun produire autant de fleurs et occuper un aussi grand

espace par son développement. Les graines qu'il donne en immense quantité lèvent très bien, et ont jusqu'à ce jour reproduit exactement le type originaire.

PÉPIN.

HORTICULTURE ÉTRANGÈRE.

CULTURE DU GENRE PELARGONIUM.

(EXTRAIT DU PAXTON'S *Magazine of Botany*, for March 1840.)

Les *Pelargonium*, plus généralement connus sous le nom de *Geranium*, genre duquel ils diffèrent néanmoins beaucoup, peuvent être classés en trois groupes naturels bien distincts. Le premier, composé des espèces à tiges herbacées, et renfermant quelques plantes annuelles, bisannuelles et *perannuelles*, est à peine connu dans ce pays; le second, plus étendu, se compose également d'espèces herbacées, mais à racines tubéreuses: on en cultive quelques unes dans les grandes collections; quant au troisième, de beaucoup le plus nombreux, il consiste en arbrisseaux nains, toujours verts, qui occupent un rang distingué dans l'horticulture anglaise, et c'est de ces derniers que traitent les observations qui vont suivre.

Nous nous proposons de réunir, sous le moindre espace possible, un résumé étendu de nos opinions et de notre expérience personnelle à cet égard, et un énoncé complet de la routine suivie dans ceux des établissements de la capitale qui réussissent le mieux dans cette culture. Pour la plus grande commodité des lecteurs, nous diviserons nos

propres indications en trois chapitres après lesquels nous donnerons quelques détails sur la pratique ordinaire des cultivateurs de Londres.

TRAITEMENT D'ÉTÉ. — En annonçant d'abord que nous entendons comprendre dans cette période les mois d'avril à octobre inclusivement, nous supposerons que tous ceux de nos lecteurs qui cultivent ces plantes possèdent soit une serre tempérée, soit un châssis pour les protéger. Que l'on emploie l'un ou l'autre dans ce but, il est important que les *Pelargonium* soient cultivés séparément des autres plantes, et, si faire se peut, dans un local complètement approprié à ce dessein. Leurs tiges *grasses* (à peine sous-ligneuses), la quantité de lumière et la température spéciale qu'elles réclament dans certaines saisons, exigent cet isolement.

Pour la santé des plantes et l'abondance des fleurs, comme pour l'économie de travail ou de chauffage, la commodité et l'aspect agréable, les châssis sont incontestablement ce qui convient le mieux aux *Pelargonium*. Personne n'ignore, en effet, que ces plantes, sans agréments pendant l'hiver, et qui ne sont vraiment ornementales que quand leurs fleurs sont ouvertes, ne peuvent être trop près du verre à certaines époques de leur végétation, ni soumises à une atmosphère trop étouffée dans d'autres : or rien n'est plus propre à satisfaire à toutes leurs exigences que de les tenir alors sous châssis, et de les transporter soit en serre tempérée, soit dans tout autre endroit bien éclairé, lorsque leurs boutons se forment ou sont ouverts.

Pour suivre dans leur ordre chronologique les différentes périodes de développement, d'inflorescence et de repos chez ces plantes, la saison et la méthode d'empotement doivent d'abord fixer notre attention. Cette opération doit

avoir lieu dès le commencement d'avril. Si l'époque paraissait trop reculée pour les contrées plus méridionales, nous ne pouvons que répéter ce que nous avons déjà eu occasion de proclamer : qu'aucune plante ne doit être rempotée avant que son énergie vitale ait repris son action. C'est une règle sûre, également applicable et au cas qui nous occupe, et à tous les autres. En conséquence, lorsque les pousses de quelques individus seulement commencent à s'allonger sans excitation artificielle, toute la collection des *Pelargonium* doit être immédiatement mise en pots plus grands.

L'incorporation de matières végétales, minérales ou animales à demi décomposées, dans la terre à employer pour ces plantes, bien qu'elle soit recommandée d'un ton mystérieusement dogmatique par plusieurs écrivains, n'entre point dans notre système ; les seuls ingrédients qui forment le compost que nous mettons en usage sont : 1° le *loam* tourbeux neuf, riche en qualité, et d'une consistance friable ; 2° du fumier de feuilles bien réduit ou du terreau léger ; 3° une légère proportion de sable fin, s'il est nécessaire, et indifféremment une très petite quantité, ou même point, de terre de bruyères. La plupart des prairies, des pâtures ou des parcs, peuvent fournir la première des terres que nous venons d'énumérer ; on la recueillera dans l'automne qui précède son emploi, ou mieux deux ans auparavant. Elle doit être souvent retournée jusqu'à ce qu'on l'ait amené à un degré de division et de finesse convenable, mais ne doit jamais être tamisée. Les substances ci-dessus indiquées doivent être employées dans les proportions suivantes : 2/3 *loam*, 1/4 de l'une ou des deux substances riches mentionnées, et le reste, 1/12, en terre de bruyères et sable, le tout bien incorporé.

Lorsqu'on rempote pour la première fois de l'année les *Pelargonium*, la manière de débarrasser les plantes de la vieille terre varie suivant l'état de chacune d'elles. Si cette terre est saturée d'humidité, et que les jeunes pousses de la plante soient renflées, tendres, et par conséquent surexcitées, ou si la terre est agglomérée en une masse trop compacte (ce qui ferait obstacle à la circulation des fluides), les racines doivent en être complètement dépouillées. Ceci doit se faire en plaçant la base de la motte sur le banc à rempoter et en la frappant doucement tout autour avec la main; si cela ne suffisait pas, on emploierait un morceau de bois aplati, obtus et à bords arrondis. Cet instrument est encore utile lorsqu'il s'agit d'ajuster le sol autour des racines de celles qu'on n'a pas ainsi débarrassées de leur motte. Dans tous les cas, il est très important de donner à la motte un point d'appui solide : car, si on la soulève en l'air, il se détache souvent des fragments de terre qui déchirent et entraînent avec eux les fibres qu'ils renfermaient.

Toute plante dont on a ainsi retiré la terre ne doit pas être placée dans un pot plus grand que celui qu'elle occupait précédemment. C'est un principe invariable chez tous les cultivateurs expérimentés, qu'une plante ne doit être rempotée plus largement que lorsque son pot est rempli de chevelu, et que des rempotements fréquents et légèrement progressifs sont bien préférables à un ou deux brusques changements annuels. Cette pratique est un des premiers secrets pour déterminer une abondante production de fleurs; elle a pour résultat un développement régulier des tiges et des racines; elle prévient complétement l'excès de végétation, pourvoit à la formation des fleurs en restreignant toute exubérance de pousse, et maintient les plantes qui y sont soumises dans un état frappant de santé, de vi-

gueur et de reproduction; en un mot, c'est la condition *sine qua non* du succès dans la culture.

Les individus qui n'ont pas besoin d'être dépouillés du sol dans lequel ils poussaient doivent être aussi soumis à un léger remanîment de la surface de leur motte afin de mettre en liberté les jeunes pousses progressives des racines et de leur permettre de s'irradier dans la nouvelle terre. Le dessus de la motte doit être légèrement biné pour prévenir dans cette partie un endurcissement qui ferait plus tard obstacle à l'introduction de l'eau. Nous n'insisterons pas sur la nécessité universellement reconnue d'un égouttement abondant et de pots propres et secs; nous nous contenterons de dire qu'on doit réserver un espace d'un demi-pouce à trois quarts de pouce (jamais plus) entre les racines d'une plante bien portante et la paroi intérieure de son nouveau pot; que la terre doit être introduite graduellement dans cet intervalle, et pressée, ni trop ni trop peu, avec le bâton à pointe obtuse dont nous avons parlé, qu'on tient toujours contre le pot de manière à ne pas endommager les fibres radiculaires extérieures, qui sont très délicates. Par ce procédé, on ne laisse subsister aucuns interstices, qui de manière ou d'autre ne manqueraient pas de nuire aux plantes.

On doit prendre encore plus de précautions en distribuant la terre autour des racines des plantes malades ou en mauvais état qui ont été débarrassées de leur motte primitive; on ne peut, dans ce cas, employer aucun instrument; mais il faut projeter légèrement la terre sur le paquet de racines et lui faire prendre la position et la fermeté convenables en oscillant et soulevant tour à tour la tige de la plante et en frappant le fond du pot à plat sur le banc à rempoter. Il est inutile de dire qu'un bon arrose-

ment doit invariablement suivre cette opération pour compléter l'agglomération de la terre et fortifier la plante rempotée. Nous nous sommes longuement étendu sur ce qui précède, parce que c'est en effet le point capital sans lequel toutes les autres pratiques de culture sont inutiles. En effet, si l'on nous demande dans quelle proportion les arrosements doivent avoir lieu, nous répondrons qu'ils doivent être réglés principalement sur la manière dont les plantes sont empotées, quoique les variations atmosphériques doivent entrer pour quelque chose en considération. De même, lorsqu'on nous demande conseil sur le degré de lumière et d'air nécessaire, nous sommes contraint de nous référer encore au mode d'empotement, puisque l'abondance ou le manque des fluides, qui seuls rendent nécessaire ou supportable un plus ou moins haut degré de chaleur et d'air, sont dus à cette cause ; et si l'on nous demandait enfin d'expliquer une inflorescence plus ou moins luxuriante dans différentes plantes de la même espèce, nous pourrions toujours assigner pour causes à ces différences des procédés convenables ou impropres d'empotement. Telle est notre excuse pour ces longs détails sur un point isolé, il est vrai, mais d'une influence incalculable.

De cette période à celle de la formation des boutons à fleurs sur les principales pousses, le traitement est à peu près le même; les rempotements subséquents, dont la nécessité se reconnaît à l'état de resserrement des racines, doivent avoir lieu exactement de la même manière que les précédents, avec cette différence pourtant qu'on doit enlever en moindre quantité et avec plus de précaution encore la terre extérieure, qui est toujours imperceptiblement imprégnée des excrétions des spongioles, si abondantes dans cette partie de la motte.

Si l'on réfléchit à la nature du climat natal des *Pelargonium*, et que l'on se rappelle ce fait récemment démontré qu'au cap de Bonne-Espérance la lumière solaire est deux fois aussi intense qu'en Angleterre, on en conclura que ces plantes auraient besoin d'une bien plus grande quantité de ce fluide que nous ne pouvons leur en fournir par quelque méthode que ce soit. Il faut donc au moins ne leur ôter rien de ce qu'elles en peuvent recevoir, puisque c'est pour elles l'élément atmosphérique le plus vital, et celui dont l'abondance ou le défaut se fait le plus aisément remarquer par son effet sur les plantes. Il existe à peine en Angleterre une seule collection qui ne pêche sous ce point de vue, grâce aux préventions mal fondées qui subsistent encore contre le régime des châssis.

TRADUCT. ANONYME. (*La suite prochainement.*)

VARIÉTÉS.

Pour rendre ce Journal réellement utile à la fois aux horticulteurs et aux amateurs, aux uns en faisant connaître leurs produits, qui seuls dénotent le mérite et l'habileté de chacun d'eux dans sa spécialité ; aux autres en leur indiquant où ils peuvent se procurer les plantes qu'ils recherchent, sans crainte d'être trompés ou pressurés, nous avons résolu de faire de temps à autre une tournée horticole chez nos principaux jardiniers fleuristes, en commençant par ceux de la capitale, et d'en consigner les résultats dans notre Journal. Nous avons donc aujourd'hui à entretenir nos lecteurs de MM. Cels et Chauvière.

Cels frères (1).

Ces messieurs supportent convenablement le poids de la responsabilité que leur a imposée l'ancienne célébrité de leur maison. Comme par le passé, c'est dans leur jardin que se donnent rendez-vous les plantes les plus rares et les plus nouvellement introduites en Europe. Un beau choix de plantes de serre chaude, de serre tempérée, de pleine terre, et en particulier de Cactées et de Camellia, rend cette maison précieuse aux amateurs.

Dans les diverses collections que nous y avons admirées, nous citerons particulièrement les suivantes :

Parmi les Orchidées les plus remarquables.

Lælia anceps.	Rhenanthera coccinea.
Peristeria Barkeri.	Brassia maculata.
Zygopetalum Mackayi.	— caudata.
— crinitum.	Catasetum semiapertum.
— intermedium.	Cyrtochilum maculatum.
— cochleare.	Stanhopea tigrina.
Acropera Loddigesii.	— insignis.
Gongora atropurpurea.	— eburnea.
Cattleya Loddigesii.	— oculata.
— labiata.	— odoratissima.
— crispa.	Dendrobium Pierardi.
— nov. sp. du Brésil.	— moschatum.
— guttata.	— fimbriatum. Etc., etc.

En plantes de serre chaude.

Begonia peponifolia, nov. sp.	Lagerstrœmia reginæ.
— platanoïdes.	Laurus cinnamomum.
Artocarpus integrifolia.	— canella.

(1) Chaussée du Maine, 77, barrière du Mont-Parnasse.

Roxburghia gloriosoïdes.
Stephanotis floribunda.
Carolinea princeps.
— insignis.
Cinchona caribæa.
— floribunda.
Tanghinia veneniflua.
— lactaria.
— manghas.
Conocephalus naucleiflorus.
Diospyros ebenum.
Garcinia emarginata.
Dracæna umbraculifera.
Euphorbia jacquiniflora.
Ipomœa Horsfalliæ.
— Sellowii.
Coccoloba pubescens.
Pitcairnia splendens.
Allamanda verticillata.
Euphorbia pulcherrima.
— punicea.
Magnolia Plumieri.
— odoratissima.
Michelia champaca.
Myrtus pimenta.
— acris.
— tomentosa.
Strophantus dichotomus.
Theophrasta latifolia.
Zamia Lhemanni.
— integrifolia.
Encephalartus horridus.
Cycas circinalis.
— revoluta.
Stretitzia reginæ.
— ovata.
Musa sinensis.
Pitcairnia splendens.
Neumannia imbricata.
Swietenia Mahogoni.
Elais melanococca.
Sagus Rhumphii. Etc., etc.

En plantes de serre tempérée.

Brunswigia Josephinæ.
— multiflora.
— falcata.
Cyrtanthus odorus.
Hæmanthus pubescens (non albiflos).
— rotundifolius.
— puniceus.
Lilium lancifolium.
— roseum.
— philadelphicum.
— lanceanum.
Agave filifera.
— nov. sp.
Acacia brevifolia.
— cultriformis.
— glaucescens.
— cordatum.
— lancifolium.
Kennedia inophylla.
— pannosa.
Candollea cuneifolia.
Burtonia conferta.
Philibertia grandiflora.
Russelia juncea.
Clethra mexicana.
Quercus glabra.
Siphocampylus bicolor.
Altingia excelsa.
— Cunninghamii.
Araucaria brasiliensis.
Pinus patula.
— nepaulensis.

Acacia lunata.
Testudinaria elephantipes.
Sollya salicifolia.
Chorozema varium.
Pinus longifolia.
— canariensis.
Podocarpus macrophylla.
— latifolia.
— nucifera.

En plantes et arbres de pleine terre, une belle collection d'Iris, et

Hotteia japonica.
Anemone vitifolia.
Abies spectabilis.
Larix deodora.
Funkia Sieboldi.
— cucullata.
Clematis bicolor.
— azurea. Etc., etc.

Enfin de nombreuses séries de tout âge de Rhododendrum, d'Azalea de l'Inde, et surtout de Camellia, en variétés les plus nouvelles : collections marchandes les plus riches que nous connaissions.

Cette maison, par le nombre et la variété de ses collections de plantes, est en mesure de monter en quelque jours les collections qu'un amateur voudrait former immédiatement.

Cactées.

Belles et nombreuses espèces de chaque genre de cette singulière famille.

Les frères Cels sont les seuls horticulteurs qui se soient occupés de rassembler ces plantes; ils sont riches surtout dans les genres dont les espèces sont rares ou fleurissent facilement, tels que les genres *Astrophytum*, *Anhalonium*, *Pilocereus*, *Mammillaria*, *Melocactus*, *Echinocactus*, *Echinopsis*, *Cereus*, etc.

—

CHAUVIÈRE (1).

Bien que cette maison ne date pas de longues années, comme la précédente par exemple, cependant l'activité, le bon goût et l'habileté de son chef, ont bientôt su la mettre au premier rang.

M. Chauvière s'occupe principalement de la multiplication des *Pelargonium* (Géranium) et des *Dahlia*, et, sous ce double rapport, ses efforts ont été couronnés d'un si beau succès, qu'il a peu de rivaux.

Nous citerons parmi les *Pelargonium* que nous avons admirés chez lui ce printemps :

a. *Semis Chauvière.*

CORINNE : fleur grande, fond blanc ; pétales supérieurs rose foncé, grande macule pourpre velouté, pétales inférieurs rose tendre ; *superbe.*

PREMIER : fleur grande, fond blanc ; pétales supérieurs roses, belles macules pourpre ; pétales inférieurs rose carné ; *superbe.*

GLORIA MUNDI : fleur moyenne, rose carné ; pétales supérieurs presque recouverts d'une macule pourpre cramoisi, bordée de blanc ; les pétales inférieurs carnés, teintés de rose.

SYLPHE : fleur grande, carné rose ; pétales supérieurs maculés cramoisi foncé ; forme parfaite ; *superbe.*

CERÈS : fleur grande, fond blanc ; pétales supérieurs roses, à grandes macules pourpre cramoisi entouré de carmin vif ; les inférieurs carné rose ; *très beau.*

SULLY : fleur grande, rose amarante ; pétales supérieurs pourpre flammé ; inférieurs rose amarante.

GLOIRE DE PARIS : fleur grande, fond blanc ; pétales supérieurs rose carné, très grande macule pourpre entourée de feu ; pétales inférieurs rose carné tendre ; *superbe.*

CORONATION : fleur grande, rose tendre ; pétales supérieurs grandes macules pourpre rosé ; les inférieurs rose tendre ; *très beau.*

(1) Rue de la Roquette, 104.

MARIE DE MÉDICIS : fleur grande; pétales supérieurs rose foncé; très grande macule noir pourpre flammée; pétales inférieurs carné rose.

ROSINE : fleur grande; pétales supérieurs rose lilacé; fortes macules noires; pétales inférieurs carnés, lavés de rose.

MADAME FRANCHANT : fleur moyenne, fond blanc pur; pétales supérieurs rose brillant; grande macule velouté noir; pétales inférieurs rose uni.

PAULINE GARCIA : fleur moyenne, rose métallique saumoné; pétales supérieurs maculés de rose pourpré; *très beau.*

CALYPSO : fleur petite, blanc pur; pétales supérieurs grandes macules pourpre; pétales inférieurs petites macules violet foncé; *très joli.*

CROMWEL : fleur moyenne, orange brique; *très bien fait.*

LA SYLPHIDE : fleur grande; pétales supérieurs carné rose, grande macule pourpre; pétales inférieurs carné rose.

CHARLOTTE CORDAY : fleur moyenne; pétales supérieurs rose saumoné veiné, à fortes macules brunes; pétales inférieurs roses, marginés et striés.

CORA : fleur grande; pétales supérieurs rose foncé, maculés de pourpre; pétales inférieurs rose carné.

RACHEL : fleur grande, fond blanc; pétales supérieurs rose maculé de pourpre; pétales inférieurs rose carné; *superbe.*

MATHILDE : fleur grande; pétales supérieurs rose tendre; grande macule pourpre velouté bordé de carmin; pétales inférieurs blanc lavé de chair.

CECILE : fleur moyenne, rose tendre satiné.

b. *Divers, anglais et autres.*

CONSERVATIVE : grande fleur, fond blanc; pétales supérieurs rose foncé, grande macule pourpre velouté; pétales inférieurs rose vif; *superbe.*

VICTORY : fleur grande, fond blanc; pétales supérieurs recouverts d'une macule pourpre satiné, entourée de rose vif; les inférieurs carnés; *superbe.*

STELLA : grande fleur amarante; superbe macule pourpre foncé; perfection de forme; *très beau.*

CLARISSA : grande fleur rose tendre satiné; superbes macules pourpre noir; pétales inférieurs roses.

PARANGON OF PERFECTION : fleur moyenne, rouge amarante clair, macules striées de blanc.

MASTER-PIECE : fleur grande, rose carné; pétales supérieurs maculés de pourpre entouré de feu; pétales inférieurs rose tendre.

AGLIA : grande fleur, fond blanc; pétales supérieurs rose lavé de blanc, macules brunes; pétales inférieurs rose lavé de blanc; *superbe.*

Parmi les plantes de serre et de pleine terre que M. Chauvière a rapportées d'Angleterre, pays classique des belles plantes, et dont, sous ce rapport, nous souhaiterions fort que le nôtre pût devenir le rival (que Dieu et les amateurs nous entendent!), nous citerons les suivantes, dont bon nombre ont été introduites pour la première fois en France par cet horticulteur :

Osbeckia canescens.
Gardoquia betonicoides.
— Hookeri.
Potentilla gardneria.
Stachys coccinea.
Petunia superba.
Isotoma axillaris, *pl. charmante que nous avons vue en pleine floraison.*
Malva creeana.
— Touvardii.
Gnaphalium macranthon, *très belle plante dont les fleurs passent d'un pourpre vif au blanc pur.*
Rudbeckia Drummondi, *admirable.*
Abutilon striatum, fleurs jaunes, striées de pourpre.
Chorozema cordatum.
— lancææfolium.
Vistaria Blackwoodiana.
Lobelia heterophylla.
Anemopsis californica.
Lophospernum nov. sp.
Philibertia grandiflora.
Lonicera Ledebourii.
Siphocampylus canavalensis.
Jasminum ligustrinum.
Amphicome arguta.
Sollya salicifolia.
Tussilago japonica.
Æschinanthus ramosissimus.
Kennedia pannosa.
Viola palmensis.

Nous nous proposons de faire figurer dans notre Journal plusieurs de ces plantes, dont quelques unes surtout sont fort méritantes. Nous donnerons donc prochainement la figure du *Sollya salicifolia*, du *Philibertia grandiflora*, du *Rudbeckia Drummondi*, de l'*Abutilon striatum*, etc., et d'une des charmantes variétés que M. Chauvière a obtenues de semis du *Verbena teucrioides*, à laquelle nous avons donné le nom d'*Anaïs*, qui est celui de son épouse.



Nuttalie à fleurs de Mauve. *Nuttalia malvæ flora.*

N. Rémond imp.

PLANTES D'ORNEMENT, NOUVELLES OU PEU CONNUES.

NUTTALIE A FLEURS DE MAUVE.

NUTTALIA MALVÆFLORA, Paxton (Pl. 52).

Etym. Genre dédié par Dickson (ou Barton) à Thomas Nutall, botaniste américain, professeur de botanique à Cambridge (New England).

Famille des Malvacées, tribu des Sidées. Monadelphie-Polyandrie.

Caract. génér. *Calyx* 5-fidus, ecalyculatus, persistens; *petala* hypogyna æqualia, patentia, basi-connata. *Stamina* crebra, monadelpha, tubo stamineo unguibus petalorum adnato; *antheræ* oblongo-globosæ, peltatæ, uniloculares. *Ovarium* superum, 12-loculare. *Ovulum* unum in quolibet loculo, axi centrali affixum. *Stylus* 12-fidus, fimbriatus; *stigmata* simplicia. *Capsula* orbiculata, 12-cocca; *coccis* monospermis.—*Herbæ* caulescentes, denudatæ. *Folia* alterna, palmatipartita; *laciniis* 3-partitis, vel tridentatis. *Flores* terminales, subcorymboso-racemosi, pedunculati, purpureo-phænicei.

Caract. spécif. *Planta* herbacea, perennis, sempervirens. *Caules* erecti, teretes, ramosi, villosi, circiter 0,650 in altitud.. *Folia* secundum sedem in formas varias transeuntia; *radicalia* 5-6 partita, longissime petiolata; *segmentis* oblongis, similiter partito-divisis, obtusis, irregulariter subdenticulatis, ex utraque parte pubescentibus, obsolete reticulatis; *caulinaria* breviter petiolata, stipulata, altius numerosiusque in lobos longos lineares divisa. *Bracteæ* raræ, parvæ, subulatæ, leviter decurvæ. *Flores* in spicam terminalem densam dispositi, pedunculati, pallide rosei. *Calyx* persistens, villosus, quinque-partitus; *segmentis* æqualibus, ovatis, acutis. *Corolla* patula; *petala* distincta, subspathulata, emarginata, aliquando parum denticulata.

(*Traduit de l'anglais de* Paxton.)

Nous publions cette belle espèce de Nuttalie dans l'espoir d'engager nos lecteurs à cultiver ce genre, qui mérite bien la peine qu'on s'en occupe. Jusqu'ici il a été généralement négligé, non que sa culture soit difficile, mais parce que les espèces qu'on en connaissait ne présentaient pas

assez d'attraits, grâce à un traitement irrationnel, pour inspirer le désir de les posséder ou de rivaliser dans leur culture. Comme il y a évidemment là quelque méprise radicale de la part des cultivateurs, nous croyons nécessaire de donner quelques explications à ce sujet.

Après bien des efforts pour découvrir la cause d'un tel abandon, nous croyons avoir pu remonter à sa source probable. En général, on conserve ces plantes en serre tempérée ou sous châssis pendant l'hiver; et là souvent elles sont excitées à une végétation précoce. Dans cette occurrence, elles demandent absolument qu'on leur continue cette même protection jusqu'à ce que la saison soit très avancée; et à cette époque, lorsque le temps permet de les mettre en place à l'air libre, elles se trouvent tellement débiles, qu'elles ne recouvrent jamais leur vigueur naturelle.

Or la meilleure manière de les cultiver est de les planter dans une plate-bande élevée, abritée, non humide, dans laquelle on les couvrira légèrement l'hiver, et de les abandonner à leurs propres forces. Au nord de la Grande-Bretagne, dans la plate-bande du devant d'un conservatoire, et dans un coin favorable formé par l'angle du bâtiment, un *Nuttalia grandiflora* forme, nous a-t-on dit, un large buisson de $1^{m},624$ de hauteur, qui se couvre d'une multitude de belles fleurs.

La plante sur laquelle nous appelons en ce moment l'attention n'égale, ni sous le rapport de la grandeur, ni sous le rapport de la richesse des fleurs, celles que nous venons de mentionner. Néanmoins elle est entièrement nouvelle, et son port et ses fleurs sont d'une très grande élégance. Nous ne l'avons vue nulle part que chez MM. Young, d'Epsom, qui l'avaient reçue du Jardin botanique de Glasgow, où on



Bananier nain de la Chine. *Musa sinensis.*

la regarde comme originaire du Texas. Nous croyons qu'elle a fleuri pour la première fois en Angleterre dans l'établissement ci-dessus mentionné, au mois d'août dernier.

Comme c'est une espèce grêle, à feuilles persistantes, elle semblerait demander un traitement différent de celui que nous avons recommandé pour ses congénères. En l'absence de tout document certain sur ses habitudes, on l'a naturellement tenue jusqu'ici en serre tempérée, et c'est très probablement à cette circonstance qu'on doit attribuer la débilité de ses tiges et la pâleur de ses fleurs. Sous ce double rapport, elle est certainement susceptible d'amélioration par une exposition à l'air libre l'été, et surtout en l'y laissant constamment si elle peut l'endurer.

On peut la multiplier par éclats du pied, ou par boutures qui demandent de grands soins pour s'enraciner. On en a obtenu aussi quelques graines.

Le nom spécifique que nous adoptons fait allusion à la grande ressemblance des fleurs de cette espèce avec celles de quelques espèces de *Malva*.

(Extrait du PAXTON'S *Mag. of Bot.*, march 1840.)

BANANIER NAIN DE LA CHINE.

MUSA SINENSIS, Sw. (Pl. 53).

Etym. Corruption du mot *Maouz*, nom de cette plante chez les Arabes, ou, selon d'autres auteurs, *exhumation* du nom d'*Antonius Musa*, médecin d'Auguste.

Famille des Musacées, tribu des Musées (1). Hexandrie-Monogynie.

(1) Non seulement nous proposons ici cette tribu pour y comprendre le genre *Musa*, seul, en raison de son fruit bacciforme, et non capsulaire; mais il nous semble qu'il pourrait devenir le type d'une petite famille distincte, qui viendrait

Caract. génér. *Musa*, Tournef., *Inst.* 3. — *Perigonium* epigynum, bilabiatum; *labium inferius* tubulosum, postice usque ad basim fissum, apice quinquelobum; *superius* concavum, nanum amplectens. *Stamina* 5, sexto postico abortivo. *Ovarium* inferum, triloculare. *Ovula* in loculorum angulo centrali plurima, biseriata, horizontalia, anatropa. *Stylus* crassus; *stigma* infundibuliformi-clavatum, breviter sexlobum. *Bacca* oblonga, angulata, trilocularis; *seminibus* plurimis in pulpa nidulantibus, sæpius e fœtis farcta. *Semina* depressiuscula, subglobosa; *testa* crustacea, atra, ad umbilicum impressa. *Embryo* orthotropus, fungiformis, in axi albuminis subfarinosi, *extremitate radiculari* umbilicum attingente, centripeta.— *Herbæ* gerontogeæ, tropicæ et subtropicæ, in Americam introductæ, giganteæ; *trunco* e petiolorum vaginis longissimis; *scapum* radicalem, solo apice liberum, floriferum, velantibus conflato, lamina foliorum amplissima, valide nervosa; *floribus* in axilla spatharum confertis, ebracteatis. (In Endlich. *Gen. Pl.* 1648.)

Caract. spécif. *Herba* robusta, carnosa, 4-6 pedibus alta; *folia* membranacea, firma, ovato-obtusa, subtus glaucescentia, seorsum purpureo-virescentia, subpulverulenta; *costa* mediana grossissima, supra canaliculata; *nervis* parallelis manifestis; *floribus* numerosis bi-seriatim alternatimque horizontalibus *spathis* communibus opertis, in axe nutanti ad apicem caudicis, e centro foliorum oriente dispositis; *flore* unoquoque stramineo; *spatha* extus glaucescenti-purpurascente, lineari albido-striata, revoluta, intus fenestrato-hippocastanea; *fructu* anguloso, ad maturationem luteo. Lem., in *Msc.*

Synon. *Musa sinensis*, Hortul.? M. Cavendishii; Paxt., *Mag. of Bot.*, t. 51, *cum mediocri icone.*

M. Paxton (*Mag. of Botany*, 1837, *l. c.*), dans sa notice au sujet de cette charmante espèce de Bananier, raconte que M. Bourke Lambert, l'un des vice-présidents de la Société linnéenne, lui communiqua (en juillet 1837) un dessin chinois représentant un Bananier dont la figure paraissait identique avec la plante dont il est ici question; ce qui, selon l'auteur, corroborerait l'opinion qui donne à cette plante la Chine pour patrie.

naturellement se placer entre les Cannacées et les Héliconiées de M. A. Richard. Cette dernière tribu serait alors une famille comprenant tous les autres genres à fruits capsulaires et à déhiscence loculicide. Nous reviendrons sur ce sujet quand nous aurons assez de documents en main pour asseoir cette innovation, en proposant, toutefois, dès aujourd'hui, la famille des Héliconiacées pour les genres *Heliconia*, *Strelitzia* et *Ravenala*.

Quoi qu'il en soit, en 1829 elle fut envoyée de l'île de France (*Maurice*) en Angleterre par Charles Telfair à feu son ami M. Barclay de Burghill. Il y en avait deux individus, que M. Telfair prétendait avoir reçus, deux ou trois ans auparavant, de la Chine : « C'est une espèce qui, disait-il dans sa lettre, ne s'élève qu'à trois pieds de hauteur et donne du fruit en abondance; ce qui en fait une précieuse acquisition pour nos serres chaudes. » De ces deux pieds, lors de la vente de M. Barclay, l'un fut acheté pour M. le duc de Devonshire, l'autre pour le Continent. Il est fâcheux que M. Paxton nous laisse ignorer sur quelle partie du Continent a été dirigé ce second individu. Le célèbre jardinier du duc, en publiant cette espèce dans son excellent ouvrage, crut devoir la dédier à son honorable patron et lui en imposer le nom. Cette substitution n'a pu être adoptée, parce que depuis long-temps déjà on cultivait la plante sous le nom que nous avons dû adopter nous-même.

Dans la grande serre chaude du Muséum (dite le Pavillon), le *Musa sinensis*, cultivé en pleine terre, s'élève à près de 1^{m},949 de hauteur; il drageonne assez abondamment, et forme de belles touffes de deux, trois ou quatre individus réunis. Il se distingue en général de ses congénères par son port trapu, robuste, son facies pourpré obscur. Les feuilles en sont très amples, très fermes, comme membranacées, d'un pourpre obscur en dessus, glaucescentes en dessous, et un peu pulvérulentes; elles ont environ 1^{m},299 de long sur 0^{m},325 de large. La côte médiane est très forte, très saillante en dessous et canaliculée en dessus; les nervures parallèles sont aussi très marquées. Les spathes florales sont alternes et comme opposées, concaves-arrondies, révolutées en dehors, d'un

pourpre violet finement rayé de blanc en dessus, fenestré et d'un brun-marron en dedans. Les fleurs, en deux séries horizontales opposées, sont couleur de paille sale, et deviennent grises, en vieillissant, au sommet de l'ovaire, où elles persistent long-temps. Les baies sont anguleuses et jaunissent en mûrissant. « Le régime, dit M. Neumann, chef des serres chaudes au Muséum, que nous a donné l'un de nos individus, pesait près de 26 kilog. »

Jusqu'ici, de toutes les espèces ou variétés de *Musa* cultivées dans nos serres, aucune ne nous a encore donné de fruits qui approchassent, même par le goût, de ceux qu'on récolte sous les tropiques. Ces fruits, en général, sont d'une saveur herbacée, légèrement sucrée ou *fadace*. Nous concevons fort bien que la raison principale en est le climat; tant est-il vrai cependant que, si l'on tentait des essais spéciaux sur cette culture, comme on le fait pour les Ananas, nous sommes persuadé qu'ils seraient suivis de succès. Nous citerons, pour encourager les horticulteurs, l'exemple de M. Neumann, qui, par une habile combinaison de mise en place en automne, a su en obtenir de bons fruits l'année suivante; et ceux de MM. Pelvilain, au château de Meudon, près Paris; de M. Gontier, du faubourg Saint-Jacques, à Paris, qui, s'occupant spécialement de cette culture, commencent à en obtenir de bons produits des diverses variétés qu'ils cultivent. Ce dernier horticulteur se loue principalement d'une variété à laquelle on a donné le nom de *Coup-de-Vent*, plus naine encore que le Bananier de la Chine.

Une serre basse, bien close et bien chauffée; une bonne terre franche, des arrosements abondants, une grande intelligence pour diriger les travaux, tels sont les éléments de la réussite. Nous croyons inutile de faire remarquer la



Passiflore à feuilles dentées *Passiflora serratifolia.*

N. Rémond imp.

beauté et l'exactitude de la figure ci-contre, que nous devons à M. Maubert. LEM.

PASSIFLORE A FEUILLES DENTÉES EN SCIE.

PASSIFLORA SERRATIFOLIA (Pl. 52).

ETYM. Contraction des mots *Passionis flos;* nom que le zèle des premiers découvreurs de l'Amérique donna à ces plantes, dans les organes sexuels desquelles il leur semblait voir les instruments de la Passion de Jésus-Christ.

Famille des Passifloracées, tribu des Passiflorées. Monadelphie-Pentandrie.

CARACT. GÉNÉR. *Passiflora*, Juss. — *Calyx* inferus, basi-urceolatus; *limbo* 5-partito, magno, colorato; *laciniis* sub apice mucronatis, simul cum corolla marcescentibus. *Corolla* 5 petala, calyci inserta. *Corona* interior ex imo calycis limbo enata sub petalis, colorata, multiradiata; *radiis* numerosis, filiformibus, horizontalibus, seu erectis; *secunda corona* æqualis, seu brevior, inferior, urceolo inserta. *Ovarium* stipiti erecto insidens; *styli* 3 clavati; *stigmata* 3 capitata, horizontalia, terminalia, stipite summo inserta. *Stamina* 5, stipiti inserta, horizontalia, sub stigmatibus sita; *filamenta* libera, seu basi connata, complanato-dilatata; *antheris* oblongis, seu ovatis, incumbentibus, apice bifidis, unilocularibus, longitudinaliter dehiscentibus, dorso appendentibus, mobilibus. *Bacca* carnosa, ovoidea, sæpe edulis, ampla, unilocularis, polysperma; *semina*....... — Genus numerosissimum annomalum altius recognoscendum; *foliis* alternis integris lobatisve. *Frutices* americani, scandentes, cirrhosi, sempervirentes; *floribus* speciosis, sæpe fragrantibus, axillaribus. LEM. in *Msc.*

CARAC. SPÉCIF. *Passiflora serratifolia*, L. — Sectio VI. *Granadilla*, DC., *Mém. Soc. Gen.* 1, pars 2. — *Anthactinia*, BORY, *Ann. gen.* 2, p. 138. — *Involucrum* sub flore triphyllum; *foliolis* integris, dentatisve, non laciniatis. *Calyx* (*Perianthium duplex*, LEM.) 10 lobus. *Pedicelli* 1-flori et cirrhi simplices ex iisdem axillis. DC., *Prodr.* III, 327.

Foliis adultis subtus brevissime pubescentibus, sicut et caulibus et pedicellis (junioribus subscabris), ovato-lanceolatis, acutis, serrulatis, sub penninerviis; *petiolis* 4-glandulosis; *coronæ* inferioris radiis longissimis; alteris brevissimis. LEM., in*Msc.*

On ne nous reprochera sans doute pas de rappeler aux souvenirs des amateurs cette jolie espèce de Passiflore, qui a toujours été peu connue de la plupart d'entre eux, bien qu'elle méritât à tous égards les honneurs de la culture. Elle a d'abord été découverte à Surinam. Houstoun, en 1731, en envoya des graines au Jardin des Apothicaires, à Chelsea, d'où elle se répandit, mais beaucoup plus tard, sur le Continent.

Elle se plaît en serre chaude, où elle fleurit pendant une grande partie de l'année. Ses fleurs, d'une médiocre grandeur, émettent une odeur agréable, et font un joli effet par leur vif éclat, et la légèreté des filaments de la couronne, qui se prolongent horizontalement en rayons. Ces filaments sont d'un beau rose pourpré vif jusqu'aux deux tiers environ de leur longueur, et le reste en est d'un bleu azuré. La corolle est d'un rose pâle, le calice vert, et les sépales de celui-ci sont dépourvus de mucrons vers l'extrémité. Les supports des étamines et les stigmates sont verts et ponctués de pourpre; les anthères jaunes.

Les tiges sont cylindriques, courtement pubescentes, ne paraissant pas, du moins dans nos serres, devoir atteindre une grande longueur; elles se ramifient peu, et portent des feuilles alternes assez grandes, dentelées en scie sur les bords, dont la page inférieure est légèrement scabre dans la jeunesse, un peu tomenteuse dans l'âge adulte; à nervures subpenninerves, un peu saillantes en dessous. Leurs pétioles, accompagnés à la base de deux très petites stipules linéaires-lancéolées, portent quatre glandes; et de leur aisselle sortent les cirrhes et les pédoncules. Toute la plante, sauf le dessus des feuilles, est revêtue d'une courte pubescence.

Cette plante se plaît à une vive lumière et dans un sol

profond arrosé modérément, formé de deux parties de terreau de bruyères et d'une partie de terre franche.

MM. les amateurs peuvent se la procurer à très bon compte chez MM. Cels. LEM.

ARTICLES ORIGINAUX.

CULTURE ET MULTIPLICATION DU GARRYA ELLIPTICA.

Ce végétal a été introduit en France de 1834 à 1835. Le premier pied est venu, à cette époque, d'Angleterre au Muséum de Paris, et je tiens le second de l'obligeance de M. Buyck Van der Meersch, amateur distingué de Gand. A peu près vers le même temps, M. Bertin, pépiniériste à Versailles, se procura de son côté cet arbrisseau, et c'est sur un des individus qu'il cultive qu'a été pris l'échantillon dont on donne ci-contre une excellente figure. Quant au pied de notre Jardin (du Muséum), quoique beaucoup plus fort que celui de M. Bertin, c'est sans doute parce que nous le cultivons en pleine terre qu'il n'a pas encore fleuri (1). Quoi qu'il en soit, il a passé sans abri l'hiver dernier, fort rude, comme chacun sait, sans en ressentir aucune injure. Cultivé en pot, il paraît devoir fleurir beaucoup plus tôt.

Le *Garrya elliptica* se plaît en terre de bruyères, dont il peut toutefois se passer, car il végète bien dans une terre meuble et substantielle. Il se multiplie de boutures, sur

(1) M. Neumann vient de nous signaler un tout jeune pied qui se dispose à fleurir, et qui est néanmoins cultivé en pleine terre en ce moment dans le même jardin. LEM.

couche tiède, et de marcottes faites au printemps et restant deux ans environ sans s'enraciner. Le premier moyen de multiplication est donc préférable pour celui qui a des couches à sa disposition.

Le *Garrya* est un arbrisseau à feuilles persistantes et opposées. Au premier aspect, on le prendrait pour un *Laurier-Thym*, dont il a à peu près le port et le feuillage. Je pense que, lorsque nous aurons les deux sexes, il pourra nous donner des graines; ce qui en facilitera promptement la multiplication. Ses fleurs, en chatons, en font un objet curieux et original; aussi le recommandé-je aux amateurs pour les massifs et les bosquets d'hiver, ainsi que pour les jardins paysagers. Ils me sauront gré, je l'espère, de leur indiquer MM. Cels, à Paris, et M. Bertin, à Versailles, comme pouvant leur procurer des individus de cette plante. CAMUZET.

CULTURE DU MUSA SINENSIS.

Nous cultivons ce Bananier depuis 1836. En 1837, je tenais toujours cette plante en pot, parce que je n'avais point alors de place à lui donner en pleine terre. Ce ne fut qu'en 1838 que je pus disposer en sa faveur d'un espace de terre de 1m,50; là il végéta avec une grande vigueur, et donna, l'année suivante, un régime qui pesait 20 kilogrammes. Je crus m'apercevoir alors que le pied, étant trop loin du verre, n'avait pas peut-être toute la vigueur qu'il devait avoir. Pour éclaircir mes doutes, j'en plantai un pied sur le devant de la serre, dans une terre un peu plus forte, c'est-à-dire composée d'une moitié de terre franche et d'une moitié de terre de bruyères. Cette opéra-

tion eut lieu vers l'automne de 1839. Ce pied devint magnifique, et commença à montrer son régime dès le mois de février suivant. Comme la chaleur va en augmentant à cette époque, les bananes se développèrent toutes avec autant de facilité que dans nos colonies, seulement les régimes furent bien moins gros; et au mois d'août, voyant qu'elles commençaient à jaunir, je coupai le régime et l'exposai dans un endroit chaud pour en laisser achever tranquillement la maturation. Les bananes ne mûrissent pas toutes à la fois, et le tout mûrit parfaitement si l'on peut les laisser sur le pied; mais il faut avoir soin d'étayer le pied de la plante, parce que, lorsqu'il ne monte plus de sève, la tige fléchit sous le poids du régime, et se briserait sans cela. Celui que j'ai récolté au mois d'août cette année (1840) pesait 26 kilog.; c'est déjà une augmentation; et je ne doute pas que, si l'on plantait ces Bananiers dans une serre faite exprès, comme le fait M. Gabriel Pelvilain à Meudon, l'on ne parvînt à en obtenir des régimes d'un tiers plus pesants.

Lorsque les bananes sont arrivées à peu près à leur grosseur, l'on peut casser l'extrémité du régime, qui ressemble au cœur d'un animal (1); par ce moyen, on en hâte un peu la maturation. Jusque alors il n'y a que très peu d'espèces qui donnent des graines fertiles; je n'en connais qu'une, provenant de Madagascar, et que M. Bréon a introduite à l'île Bourbon. Ce qui empêche, soi-disant, que tous les Bananiers donnent des graines fécondes, c'est que les fleurs femelles se développent bien avant les fleurs mâles, lesquelles se trouvent à l'extrémité du régime.

Le rejeton qui a poussé au pied de l'individu dont j'ai

(1) Par la réunion des spathes non développées et étroitement appliquées les unes sur les autres.

récolté le régime en donne dans ce moment-ci un beaucoup plus fort que celui de sa mère. La chaleur a été assez intense pour lui permettre de se développer complètement; mais il va avoir à supporter notre hiver tout entier, et je ne sais pas trop comment il s'en tirera. Jusqu'à présent, je n'ai pas remarqué que les régimes sortissent à des époques fixes : l'un est sorti en décembre, un autre en février, un troisième en août; et ce n'est que dans une culture spéciale que l'on pourra se rendre compte de ce fait important pour le calcul des résultats, et là où l'on pourra donner à ces plantes toute la température désirable. Le pied dont je viens de parler en dernier lieu a atteint la hauteur de 2^{m},50, et n'a pas paru souffrir lorsque, en hiver, le thermomètre centigrade descendait à 10° : ce qui arrivait souvent, mais ne durait pas long-temps. Tous les colons qui ont goûté de ces figues-bananes m'ont dit qu'elles étaient aussi bonnes que dans le pays!

Lorsqu'il se trouve plusieurs drageons à la base du pied principal, il ne faut pas les laisser tous : il ne faut laisser que celui qui se montre le plus vigoureux; les autres doivent être séparés de la mère avec un outil tranchant; et pourvu qu'il s'y rencontre une petite racine, cela suffit pour les faire pousser : il ne faut qu'éviter l'humidité. Lorsque l'on coupe le pied, il faut bien se garder d'arracher la souche, parce que l'on nuirait aux racines du fils qui y est encore joint, et ensuite parce que cette souche donne souvent encore beaucoup de petits. C'est ordinairement à 2 pouces au dessus des racines que je coupe le tronc qui a produit.

Cette plante n'est nullement délicate : on peut transplanter des pieds presque arrivés au terme de leur croissance sans qu'ils souffrent le moins du monde. Je pense que

lorsqu'ils ont vécu trois années dans un sol factice, comme celui que nous leur donnons, il est bon de renouveler celui-ci, car il est probable que les nouveaux individus y diminueraient de vigueur à mesure que les sels terreux en seraient épuisés. M. Gonthier, qui, en ce moment-ci, en a un pied de cette espèce en fruit, en livre de jeunes pieds au commerce à raison de 25 et 30 fr.; c'est une baisse de prix qui encouragera les amateurs à se procurer cette belle plante. MM. Cels peuvent aussi la vendre à ces prix.

NEUMANN.

HORTICULTURE ÉTRANGÈRE.

CULTURE DES IRIDACÉES DU CAP,

Par W., de Gloucestershire.

Depuis nombre d'années, les plantes appartenant à l'ordre des Iridacées provenant du Cap ont toujours eu beaucoup d'attraits pour moi, et déjà à une époque à laquelle on pouvait à peine s'en procurer, excepté par quelques circonstances accidentelles, et avant qu'elles n'attirassent généralement autant d'attention qu'elles en obtiennent aujourd'hui. Le mode de culture que j'adoptai pour elles fut donc le résultat de ma propre expérience : car, bien que dans l'ouest de l'Angleterre j'aie vu des planches de *Sparaxis grandiflora* et *tricolor* cultivés à l'air libre avec une grande perfection, encore trouvais-je que le succès le plus méritant devait dépendre du système dont je vais parler; et

je suis porté à penser que la délicate beauté des fleurs de cet ordre se développe bien mieux dans tout son avantage quand, ayant été élevées en pot, on peut les mettre dans la serre tempérée.

Dans le mois d'octobre, les bulbes étaient examinés avec soin; les plus gros, séparés de leurs cayeux, étaient plantés dans des pots remplis d'un compost de sable et de loam tourbeux, frais et léger, en ayant soin de faciliter l'écoulement des eaux. Je trouvai qu'en ce qui regarde les *Gladiolus*, dont la végétation est plus vigoureuse, une couche de fumier de vache bien consommé placé au fond du pot sur les trous d'écoulement contribuait beaucoup à exciter la vigueur de leur développement. En même temps, je tenais prête une bonne couche composée de vieille tannée sèche, mêlée avec un peu de litière chaude tirée de l'étable, et d'une épaisseur de $0^{m},650$ environ au dessus du niveau du sol; puis je plaçais de grands châssis par dessus. J'enfonçais mes pots dans la tannée; les *Gladiolus* en arrière, à cause de leur croissance plus haute; les *Ixia*, les *Sparaxis*, les *Babiana*, les *Tritonia*, etc., arrangés en gradin décroissant de hauteur, jusqu'aux *Oxalis* et aux *Lachenalia*, qui se trouvaient alors par devant. A la nuit, on mettait les châssis, en donnant de l'air en abondance si le temps était beau. On ne donnait pas d'eau jusqu'à ce que les bulbes eussent fait des racines et commencé à développer des feuilles; époque à laquelle on arrosait avec circonspection, pour ne pas trop laisser dessécher les bulbes, et seulement lorsqu'on n'avait plus de gelée à craindre. Si le temps semblait devoir être rude, j'entourais soigneusement la bâche de vieille tannée mêlée de fumier, et je couvrais les châssis de paillassons.

Sous l'influence d'un tel traitement, les *Sparaxis* com-

mençaient à montrer des boutons à fleurs vers la fin d'avril, et, étant alors placés dans la serre tempérée, ils ouvraient au soleil leurs fleurs parées du plus vif éclat. Les *Ixia* et les *Babiana* leur succédaient et étaient à leur tour placés sur le devant de la serre. Les *Gladiolus*, qui dépassaient ordinairement la hauteur de la bâche, développaient leurs vigoureuses hampes florales sur les gradins de celle-ci. En dernier lieu, les variétés de *Tritonia* émettaient leurs fleurs délicates comme des ombres, et passant par toutes les nuances de l'orangé au rose. Lorsque la floraison était passée, je continuais les arrosements pour permettre aux feuilles de parfaire leur développement et aux bulbes de se former pour la saison suivante. Pour cela, je les replaçais dans la bâche, en plein soleil, jusqu'à ce que les feuilles se fanassent et que les bulbes fussent entièrement mûrs. Après quelque temps de sécheresse et de repos, ils étaient prêts à être rempotés de la même manière au mois d'octobre.

Dans ces deux dernières années, je n'eus pas l'opportunité de suivre ma méthode accoutumée de culture, et l'automne dernier, mes Iridacées du Cap furent placées sous un châssis froid, et protégées à peine contre les gelées, plongées qu'elles étaient (en pots) dans du sable : aussi faisaient-elles piteuse mine et ne fleurirent-elles point; ce que j'attribuai, d'une part, à ce que les bulbes n'avaient point suffisamment mûri, en raison du dernier été, qui avait été froid et humide; et de l'autre, surtout, à ce qu'elles n'avaient pas reçu le degré de chaleur souterraine nécessaire pour les exciter à former de bonnes racines pendant l'hiver; radification qui leur assure plus tard une vigoureuse végétation et le développement de leurs fleurs. Pour atteindre ce but, il faut que la température de la terre des pots soit

un peu plus élevée que celle de l'atmosphère qui les environne.

GARDENER'S *Mag.*, *May*, 1840.

MANIÈRE *D'HUMIDIFIER* L'ATMOSPHÈRE DES SERRES CHAUDES,

Par T. APPLEBY, *jardinier de sir Brocklehurst, Esq., à Fence.*

(MACCLESFIELD, CHESHIRE, fév. 15, 1840.)

Comme une réussite complète dans la culture des Orchidées est maintenant regardée presque généralement comme un des talents que doit posséder un jardinier, je n'hésite pas à ajouter mon petit contingent aux nombreux et utiles avis qui ont été donnés sur la matière dans votre intéressant Journal.

Nous possédons deux serres entièrement réservées à la culture des plantes de cette charmante et *fashionable* famille. Elles sont chauffées à l'eau chaude, l'une à l'aide de tuyaux cylindriques, l'autre à l'aide de tuyaux carrés; et, bien que chacune d'elles ait un bassin intérieur, que nous mouillions fréquemment les planchers et les tuyaux, néanmoins nous en trouvions encore l'atmosphère trop sèche. Pour écarter cet inconvénient, nous formâmes de nombreux projets, et enfin il fut résolu que nous ferions établir une petite chaudière, dont un maître tuyau recevrait la vapeur pour la répandre dans des tuyaux secondaires posés dans diverses directions, afin de remplir à la fois les serres de rosée, d'une manière complète et uniforme. Après quelques tâtonnements et divers essais infructueux, nous eûmes enfin le bonheur de réussir complètement. L'effet surpassa même de beaucoup nos espé-

rances les plus ambitieuses. Vingt minutes environ après avoir allumé le feu, les serres furent tellement remplies de vapeur, que, placés à deux pieds environ des plantes, nous ne pouvions les apercevoir, tandis que les plantes elles-mêmes étaient couvertes d'une rosée la plus fine qu'on puisse imaginer. Bien que nos plantes aient été plongées deux fois par jour dans ce bain de vapeur durant une heure de temps, pendant environ deux mois, elles n'en souffrirent nullement, et en ressentirent au contraire les meilleurs effets. Les Orchidées, qui étaient à l'état de repos depuis dix-huit mois, recommencèrent bientôt à végéter, tandis que d'autres qui étaient malades recouvrèrent bien vite leur première vigueur. Les fleurs les plus délicates n'éprouvèrent de cette vapeur aucune altération, et leur durée n'en fut nullement abrégée; de plus, bon nombre d'espèces considérées comme rebelles à la floraison développent maintenant leurs boutons. Celles qui sont suspendues dans des corbeilles ou fixées à des morceaux de bois en ressentent un bien-être évident.

Je dois dire aussi que nous n'élevons que quelques Orchidées de choix, dont l'aspect prouve combien elles ont profité des bienfaits de la vapeur qui les entoure. Quelques unes d'entre elles qui étaient attaquées des *rougets* en furent bientôt débarrassées, comme nous nous y attendions naturellement, grâce à ces bains de vapeur.

Après vous avoir entretenu de notre succès, je vais tâcher maintenant de vous décrire brièvement l'appareil à l'aide duquel nous l'avons obtenu.

La chaudière placée derrière la serre est en cuivre, et pèse 40 kil. avec les robinets; elle a une soupape de sûreté, un robinet à entonnoir au sommet pour l'emplir d'eau, un autre en bas pour la vider, un troisième pour indiquer

quand l'eau est en quantité suffisante pour permettre à la vapeur de se développer, et enfin aussi au sommet un dernier robinet pourvu d'un petit tuyau, dont l'extrémité inférieure plonge presque au fond de la chaudière. Celui-ci sert à indiquer quand l'eau est trop basse; pour cela il laisse échapper la vapeur, ce qui ne saurait avoir lieu tant que le bout du petit tuyau reste plongé dans l'eau.

Le tuyau principal qui conduit la vapeur dans la serre a $0^{m},640$ de diamètre; il s'élève de $0^{m},975$ au dessus de la chaudière; il traverse ensuite le bas du mur en dessous du plancher, pour pénétrer dans la serre en dessous de la couche; là il se partage à droite et à gauche pour gagner chaque extrémité de la serre, qu'il contourne de côté et de face; il n'a plus alors que 20-22 mill. de diamètre. Sur ces tuyaux, ainsi que sur celui du bas, ont été ajustés, par chaque longueur d'environ $1^{m},949$, d'autres plus petits encore, de 16 centim. de long. Ceux-ci ont la forme d'un T, et sont destinés à répandre la vapeur horizontalement, de manière à en imprégner l'air, avant qu'elle n'atteigne les pots ou les plantes.

Nous nous aperçûmes bientôt que les petits tuyaux placés en bas sur le tuyau principal n'avaient pas d'utilité, puisque la vapeur s'échappait par ceux de face et de côté en quantité suffisante pour remplir notre but. Le coût du combustible que consomme cet appareil est une bagatelle, et la vapeur, ainsi que les tuyaux qui la renferment, chauffent la serre si fortement, qu'ils économisent une quantité considérable de charbon. Nous avons donc atteint deux buts essentiels : une atmosphère intérieure suffisamment humide, une économie de combustible.

L'appareil entier et sa mise en place ont coûté environ 300 fr.; il n'en eût guère coûté plus de 200 si nous nous

fussions contentés d'une chaudière en fonte de fer au lieu de l'établir en cuivre.

La question maintenant est de savoir si le mode indiqué mérite qu'on l'imite. Tout ce que j'en puis dire, c'est que mon spirituel patron, M. Brocklehurst, et moi, nous en sommes pleinement satisfaits; et je serai heureux de donner, à qui le désirera d'entre vos lecteurs, de plus amples informations à ce sujet.

GARDENER'S *Mag.*, APRIL 1840.

REMARQUES SUR LA FLORAISON DU **RHINANTHERA COCCINEA**,

Par J. WEBSTER, *d'Eartham.*

Le traitement suivi par divers praticiens et le système généralement adopté pour exciter à fleurir cette belle Orchidacée est de placer la plante près du verre, de la priver d'eau jusqu'à ce que la tige en devienne ridée, que toute la plante prenne un aspect languissant et desséché, et d'avoir recours alors à l'ancien mode de culture; dans ce cas, quand les parties vitales se trouvent excitées de nouveau, la sève gagne l'extrémité de la tige; de nouvelles feuilles se développent; mais, dans un grand nombre d'exemples, on ne voit paraître, au grand désappointement du cultivateur, ni hampes florales, ni branche latérale.

Ce qui suit est le système que j'ai suivi, et dont j'ai obtenu un heureux résultat, en forçant ma plante à fleurir lorsqu'elle était en pleine et vigoureuse végétation. L'ayant fixée sur un tronc d'arbre pour la faire végéter, en me réservant la facilité de transporter celui-ci à ma fantaisie, je plaçai, dans les premiers jours de l'été, mon ap-

pareil de manière que le sommet de la plante ou sa partie végétante touchât presque le verre, et j'en tins constamment la base humide par des arrosements réitérés, afin de maintenir la plante dans un état continuel d'excitation. Bientôt l'action du soleil à travers les vitres fit jaunir et aoûter pour ainsi dire le jeune bois et les feuilles (où afflue toute la sève), en retarda par là le développement, et força la plante, bien qu'en pleine vigueur, d'émettre une hampe florale. Avant l'apparition de cette hampe, la pousse paraissait prête à se rompre en divers endroits, tant elle était vigoureuse. A mesure que la hampe florale se développa, j'éloignai l'appareil du verre, et les feuilles reprirent bientôt l'apparence d'une bonne santé.

GARDENER'S *Mag.*, APRIL 1840.

QUELQUES MOTS SUR LE CUCURBITA SUCCADO, VEGETABLE MARROW (MOELLE VÉGÉTALE, CITROUILLE A MOELLE) DES ANGLAIS, PAR *M. Louis Ebermann.*

(ALLGEMEINE GARTENZEITUNG, 1840.)

Cette espèce de Citrouille est une des meilleures pour la table et mérite d'être cultivée dans chaque potager; ce qui arrivera bien sûr plus tard, quand on en aura reconnu l'utilité. Beaucoup de personnes ont un certain préjugé contre les Citrouilles; nous pouvons les assurer que celle-ci n'a rien de commun avec le gros Potiron, et qu'elle est à considérer comme un légume fin et salutaire.

Les Anglais cultivent cette Citrouille sur couche tiède; ce qui n'est pas essentiel ici (Hanovre), où elle vient très bien à une exposition chaude, au soleil, semblable à celle

qu'on donne aux Concombres, et se contente même, à défaut d'une telle exposition, de buttes de terre, ou de toute autre place où on cultive les Citrouilles ordinaires.

Les graines se mettent en place en mai; mais, pour jouir d'une récolte plus hâtive, on peut aussi les semer en pot sur couche, et ne les mettre en place que lorsqu'il n'y a plus à craindre de gelées. Les plantes végètent et fleurissent promptement, et nouent aussi, avec une grande facilité, une multitude de fruits, qu'on peut cueillir de bonne heure pour les manger en vert. Il en reparaît bientôt d'autres. Ces fruits ne sont bons qu'en vert; ils perdent toute la finesse de leur goût dans un état avancé de maturité : alors la chair en devient dure, ainsi que l'écorce, qu'on ne peut pour ainsi dire plus percer.

Voici le mode d'accommoder les fruits pour la table : Les jeunes fruits sont vidés et pelés très légèrement; on les coupe en petits morceaux carrés; on les fait bouillir ensuite dans une eau très salée; on les mange à la sauce blanche, telle qu'on la fait pour les Asperges, ou au beurre roux; ils semblent encore meilleurs quand on les coupe en petites tranches, sur lesquelles on étale un peu de beurre, et qu'on fait légèrement griller, pour les manger avec le thé, en y joignant des tranches de pain aussi grillées : c'est alors un vrai régal. A. W.

NOTICE SUR LES PLANTES QUI CROISSENT A L'AIR LIBRE DANS LES ILES BORROMÉES (*Isola Bella* ET *Isola Madre*) (1), SITUÉES DANS LE LAC MAJEUR (HAUTE ITALIE), PAR LE SIGNOR GIUSEPPE MANETTI.

(GARDENER'S *Mag.*, mai 1840.)

La végétation de ces deux îles est merveilleuse et témoi-

(1) Les îles Borromées sont au nombre de quatre : *Isola Bella*, dont l'ensem-

gne de la fertilité du sol et de la douceur du climat. En été, elles sont rafraîchies par les brises du lac, et en hiver la température varie de 0 à 1, 2 ou 3 degrés Réaum. au dessous, ou si elle dépasse un tant soit peu ce terme, ce n'est que pendant quelques instants du crépuscule, et elle ne tombe jamais au dessous de 5 deg. Toutefois, dans l'*Isola Bella*, qui est plus rapprochée des montagnes que l'*Isola Madre*, la température baisse généralement de 1 ou 2 deg. de plus, selon la force du vent. Le sol en est calcaire, et contient un peu d'argile et de mica; ce qui leur donne un reflet brillant sous les rayons solaires.

Dans la liste suivante, les végétaux marqués d'une astérique croissent dans les deux îles, et ceux qui n'en sont point précédés ne se trouvent que dans l'*Isola Madre*.

Acacia farnesiana.
—— acanthocarpa.
—— latifolia.
—— longifolia. 6^{m},497 *de haut.*
—— vera.
Acer oblongum.
Agapanthus umbellatus.
—— variegatus.
* Agave americana.
* —— picta.
Amaryllis formosissima.
Anthyllis barba Jovis.
Araucaria brasiliana, 4^{m},548 *de haut; diamètre de la tête,* 3^{m},248.
—— Cunninghamii, 4^{m},548 *de haut.; diam. de la tête,* 3^{m},898.
—— excelsa, 5^{m},197 *de haut.; diam. de la tête* 3^{m},248. *J'ai été enchanté de l'effet pittoresque de ces trois arbres, et vous enverrai un dessin du dernier.*
* Arbutus andrachne.
—— glauca.
—— procera.
—— unedo, 5^{m},847 *de haut., et occupant en diam. un espace de* 6^{m},497.
* —— crispus.
—— integrifolius.
—— latifolius.
* Aristotelia Macqui.
Azalea indica, 30 var.

---

ble forme un seul palais; *Isola Madre, Isola san Giovani,* et l'*I. dei Piscatori.* Ce sont des séjours délicieux, où l'on jouit de vues magnifiques, d'un air toujours pur, etc. Le lac Majeur, qui fait partie du royaume Lombardo-Vénitien, a 14 l. N. S., et 7 l. E. O.; il est bordé de villes charmantes.

Baccharis halimifolia.
Banksia latifolia.
Berberis empetrifolia.
Buddlea globbosa.
—— salviæfolia.
Callistemon citrinus
* —— lanceolatus.
—— ruscifolius ?
* —— salignus albus.
—— rugulosus.
Camellia japonica atrorubens, 5m,197 *de hauteur.*
—— — jappink, 5m,847.
—— — j. rubra maxima, 3m,898.
—— sasanqua, 5m,197, *et div. autres var. de* 2m,599 *à* 3m,988.
* Capparis breynia.
Ceanothus azureus, 4m,548.
Cereus flagelliformis.
Ceratonia siliqua.
* Cestrum Parqui.
* Cineraria platanifolia.
* Cinnamomum camphora, 16m,242* *de haut.*; 0m,325 *de diam. au tronc.*
Cistus ladaniferus.
Citrus aurantium.
—— Limonum.
Clethra arborea.
—— alnifolia.
Coronilla valentina.
Cunninghamia sinensis, 2m,994 *haut.*; *diam. de la tête*, 6m,497.
Cupressus australis.
—— passerinoides (? *disticha nutans* Arb. Brit.).
Cyclamen persicum.
Cycas revoluta.
Dahlia *variet. mult.*
Daphne hybrida.
—— collina.
—— odorata.
—— variegata.
—— oleifolia.
* Edwarsia microphylla.
Elæagnus argentea ?
Embothrium salicifolium.
Erica arborea, 3m,898.
—— capitata.
—— mediterranea, 3m,248.
—— multiflora.
—— polytrichifolia, 3m,898.
—— spuria.
Eucalyptus *nov. spec.*, 5m,297.
* Evonymus japonicus.
—— fol. aur. varieg.
—— fol. arg. varieg.
Freylinia speciosa (? Buddlea glaberrima, Lois.)
Gaulteria shallon.
Gnidia simplex.
* Gordonia lasianthus.
—— pubescens.
Gorteria rigens (Gazania rigens).
Hakea pinifolia.
Halleria lucida.
Ixia fenestrata.
Juniperus bermudiana.
—— capensis.
Justicia adhatoda.
* Laurus nobilis, 20m,140.
—— Caroliniana, 5m,197.
—— sassafras, 10m, 395 *de haut.*; *diam. du tronc*, 0m,406; *le plus beau que j'aie encore vu. Les vestiges de la lettre* N, *gravée par Napoléon sur l'écorce de cet arbre, sont encore visibles.*
* —— indica.
—— tomentosa.

Leonitis leonurus.
Leptospermum ambiguum.
—— speciosum.
—— tomentosum.
Ligustrum lucidum.
—— nepalense.
Littæa geminiflora, *en pleine floraison l'an dernier. La scape avait* 7^{m},146 *de hauteur.*
Magnolia fuscata, 3^{m},248. *L'espace qu'occupaient les branches mesurait* 1^{m},258.
Magnolia cordata, 12^{m},994 *de haut.*
Menispermum laurifolium.
Mesembrianthemum aureum.
—— stellatum.
Myrica cordifolia.
Nandina domestica.
Nerine undulata.
Nerium oleander.
Olea excelsa.
* —— fragrans, 4^{m},548 *de haut.; les branches couvraient un espace de* 3^{m},898.
—— sinensis. *Je le regarde comme une variété de l'*Olea fragrans undulata.
* Opuntia cochenillifera.
* —— ficus indica.
Othonna cheirifolia.
* Panax aculeata.
Petrophila pulchella.
Phormium tenax.
Pinus nepalensis
* —— palustris (australis), 9^{m},745 *de hauteur.*
Pittosporum Tobira, 5^{m},197 *de haut., espace occupé par les branch.* id.
Podocarpus nuciferus.
Raphiolepis indica.
—— rubra.
* Rhododendrum arboreum, et 30 variétés diverses.
—— ponticum.
—— maximum.
Rochea falcata.
Salvia nobilis ?
—— pulchella.
Thea bohea.
—— viridis.
* Viburnum sinense.
Yucca aloifolia.
—— draconis.
—— marginata.
Encephalartus horridus (Zamia h.).
Andromeda, *variétés nombreuses.*
Kalmia, *idem.*
Mahonia aquifolium.
—— fascicularis
—— repens.
Myrtus, *variétés diverses.*
Ribes sanguineum.
—— angustum.
—— malvaceum.
—— speciosum.
Quercus suber, 7^{m},796.
Cedrus Libani, 25^{m},987 *de haut.; le tronc a* 0^{m},650 *de diam.*
Photinia serrulata, 5^{m},197, *occupant par ses branch. un esp. de* 5^{m},847 (1).

En plates-bandes, on cultive de belles plantes annuelles et

(1) On voit par cette liste que le nombre des plantes qu'on pourrait cultiver à l'air libre, dans ces îles, pourrait être aisément centuplé.

vivaces d'introduction récente, telles que des *Schizanthus*, des *Collomia*, des Pensées (*Viola tricolor et grandiflora*), des *Gilia*, l'*Ipomopsis elegans*, des *Phox*, des *Galardia*, des *Verbena*, etc., et plus de 130 variétés de Chrysanthèmes, toutes dues aux soins de l'excellent jardinier M. Renato Rovelli, sachant si bien seconder, dans l'amour qu'il porte à la botanique, son illustre maître, le comte Vitaliano Borromeo, qui n'épargne aucune dépense pour embellir et enrichir ses deux belles propriétés de plantes rares et nouvelles.

MONZA, *près Milan*, 19 mars 1840.

RÉSULTAT DES EXPÉRIENCES TENTÉES JUSQU'ICI SUR L'EMPLOI DU CHARBON COMME COMPOST DANS LA CULTURE DES PLANTES EN POT.

Par E. LUCAS, *jardinier sous-chef au Jardin Royal de Munich.*

D'après la promesse que j'en ai faite (V. t. 1er, p. 305), je rends compte à MM. les amateurs d'horticulture des expériences que j'ai tentées d'une autre manière sur l'emploi du charbon, c'est-à-dire en l'employant comme partie dans le mélange de différentes terres. Alors encore s'est montré cet effet extraordinaire, et toutes les plantes assujetties jusqu'à présent à un tel traitement se sont distinguées tant par la vigueur de leur végétation que par le développement plus parfait de leurs parties. Ces faits étaient surtout remarquables dans les plantes à racines tuberculeuses, lesquelles, outre une plus grande vigueur, montraient aussi une période de végétation plus longue, de sorte que la différence de durée entre les plantes qui furent cultivées dans une terre ordinaire, et celles à la terre desquelles fut mêlée une addition de charbon, fut à peu près de deux mois. Quelques circonstances accidentelles me guidèrent aussi un peu dans ces essais.

Dans notre Jardin botanique, nous employons un mode de culture très recommandable pour les plantes à racines tuberculeuses ou fibreuses, qui demandent annuellement un repos complet. Ce mode consiste, après le rempotage de ces plantes, à les plonger pendant quelques semaines, et en général aussi long-temps qu'elles ne commencent pas à montrer leurs nouvelles pousses, dans une couche tiède sous châssis, en les recouvrant d'un pouce de terre. Ce même mode fut employé pour les plantes à la culture desquelles nous appliquions l'essai du charbon. A ce sujet on employa une couche qui avait servi pour des semis de plantes tropicales en pots, et sur laquelle se trouvait un lit de charbon. On y enterra des espèces nouvellement rempotées d'*Arum*, de *Caladium*, de *Begonia*, de *Gesnera*, de *Gloxinia*, et quelques Scitaminées. Les pots contenant les tubercules de ces plantes furent enterrés dans le charbon jusqu'au bord, et ensuite recouverts d'un pouce de terreau léger. Je ne puis m'empêcher de recommander particulièrement ici à tous les cultivateurs cette méthode, qui, si je suis bien informé, n'est guère connue dans les jardins d'Allemagne : car rien n'est plus contraire à la nature de ces plantes que de les placer dans des endroits aérés et secs de la serre jusqu'à ce qu'elles végètent. La plupart de ces plantes, à l'aide d'une chaleur douce et uniforme, comme celle d'une vieille couche, atteignent un degré de développement bien plus parfait que sous une température plus chaude et plus sèche. L'arrosement de ces tubercules avant qu'ils n'entrent en végétation pourrait avoir une suite très fâcheuse, et cependant il devient nécessaire, quand ces plantes sont rentrées dans la serre. Pour prévenir cet inconvénient, nous veillons, lors du rempotage de ces plantes, à ce que la terre possède un

degré suffisant d'humidité, nous ne la pressons que légèrement autour des tubercules, et nous les couvrons de terre aussitôt qu'elles sont dans la couche. Il n'y a que quand cette dernière commence à sécher que l'on l'humecte par un bassinage léger, et on continue ce traitement jusqu'à ce que tous les tubercules aient poussé. On les arrose alors séparément, selon leurs besoins. J'ajouterai encore, pour ce qui regarde l'*hivernage* de ces plantes, que ces tubercules, dès leur période de repos, ne doivent pas être placés trop près du verre dans la serre chaude, et qu'on doit couvrir la terre de mousse, ce qui en prévient le desséchement trop rapide et si nuisible à ces plantes, ainsi que la nécessité de l'arrosage. Sous l'influence d'un tel traitement, on n'aura jamais à se plaindre de ne pas réussir dans la culture de toutes ces charmantes plantes à racines tuberculeuses. Mais retournons à notre sujet.

Nos plantes enterrées dans le charbon poussèrent bientôt avec vigueur. Comme elles devaient être transportées dans une bâche plus élevée, et que celle-ci n'était pas encore prête, elles restèrent provisoirement dans le petit châssis, qui ne fut que légèrement exhaussé. Elles absorbaient beaucoup de nourriture, et avaient besoin d'arrosements tous les jours. Lorsqu'il fallut retirer les pots de cette couche, les racines étaient sorties au dessus et au dessous des pots, s'étaient enfoncées dans le lit de charbon, et y avaient acquis de telles dimensions, qu'il devenait d'une absolue nécessité de donner à toutes ces plantes de plus grands pots, que je remplis alors de charbon et de terre par moitiés égales. Toutes les plantes des genres ci-dessus cités acquirent par ce traitement une vigueur extraordinaire; la plupart fleurirent abondamment; le vert de leurs feuilles était bien plus foncé, et la période de vé-

gétation du plus grand nombre dura bien plus long-temps, c'est-à-dire que d'autres plantes du même genre, mises en terre ordinaire, étaient depuis long-temps à l'état de repos que celles-ci végétaient encore avec vigueur. De très petits tubercules, dont on ne devait aucunement attendre la floraison la première année, fleurirent cependant très bien, comme par exemple le *Gesnera atrosanguinea*. Les Aroïdées, et notamment les espèces à feuilles panachées, comme les *Caladium pictum, bicolor, discolor, splendens, poecile, haematostigmum, versicolor*, etc., furent généralement admirées. Plusieurs espèces de *Bilbergia* et de *Tillandsia*, dans la terre desquelles je mélangeais aussi du charbon, surpassèrent bientôt en vigueur les individus plantés en terre ordinaire. De ce qui a été dit antérieurement (*l. c.*) au sujet des Cactées, on conclura aisément qu'ils peuvent fort bien végéter dans un mélange de charbon; ce que d'ailleurs prouve l'expérience. Un *Hechtia stenopetala*, dont la bouture s'enracina en fort peu de temps, ne végéta pas moins bien dans un mélange de charbon. Les charmantes Euphorbes du Mexique, telles que les *E. fastuosa* et *fulgens*, se distinguèrent aussi par leur développement dans un mélange de charbon. Des orangers malades et à feuilles jaunes redevinrent d'un beau vert, après avoir ôté un pouce de terre du dessus du pot et l'avoir remplacé par du charbon. Le même effet eut lieu sur des *Gardenia*. Il n'est pas besoin d'avoir d'incertitude au sujet de la quantité de charbon, et l'on peut sans danger l'employer par moitié, en ayant soin surtout, comme il a été dit ailleurs, que le charbon ait été soumis pendant quelque temps aux influences de la température extérieure, et de ne jamais oublier les arrosements, parce que la terre, en raison de sa plus grande perméabilité, se dessèche bien plus vite.

J'ai fait une remarque très intéressante sur un vieux pied très malade de *Doryanthes excelsa*. Cette plante dépérissait graduellement depuis deux années ; enfin elle n'avait plus de racines, à l'exception d'une seule très vieille, et qui commençait même à se gâter. On planta cet individu dans un mélange de terre et charbon, et bientôt, après trois semaines au plus, la plante recommença à végéter, et depuis ce temps elle est parfaitement rétablie.

Des fougères semées sur du charbon tamisé levèrent très bien et en peu de temps; et même, dans la couche sur laquelle se trouvait du charbon en guise de tan, un grand nombre levèrent, qui s'étaient semées d'elles-même, non pas des *Gymnogramma chærophylla*, des *Pteris serrulata*, plantes si connues, mais des espèces plus rares et plus précieuses. — Un de mes amis, dans les environs de Munich, se servit de charbon au lieu de sable, qu'il employait ordinairement dans ses mélanges de terre; et il m'assura que toutes les plantes, notamment celles de serre chaude, telles que les *Cassia*, en général toutes celles à feuilles pennées, les *Acacia*, les *Bignonia*, etc., s'en trouvaient fort bien, et se remettaient en peu de temps de l'état déplorable où elles se trouvaient avant l'emploi du charbon.

Mon honorable supérieur, le jardinier en chef, M. Seitz, qui a reconnu l'importance de l'emploi du charbon, vient de commencer maintenant une série d'essais sous le point de vue scientifique, avec les différentes espèces de charbon, sur toutes les familles des plantes. Il attend de ses observations générales, qu'il doit étendre sur la culture en grand à l'air libre, un résultat qui déterminera la valeur de l'emploi du charbon dans la culture des plantes.

TRAD. ANON. (*Sera continué.*)

VARIÉTÉS.

AVIS A NOS LECTEURS.

Nous avons reçu, au sujet de la langue dont nous désirons nous servir de préférence, soit la latine, soit la française, pour exprimer les caractères génériques et spécifiques des plantes dont nous offrons chaque mois la description et la figure; nous avons reçu, disons-nous, beaucoup de demandes contradictoires, de sorte que tantôt nous nous sommes servi de l'une, tantôt de l'autre. Ce mode ne laissant pas que d'avoir des inconvénients, puisque notre Journal s'adresse à beaucoup de lecteurs, principalement aux jardiniers, qui n'ont pu s'adonner à l'étude du latin, nous avons décidé irrévocablement de ne plus nous servir que du français, langue que chacun comprendra, et qui ne laissera plus aucune obscurité dans l'intelligence de notre texte. Nous suivrons donc désormais cette marche, à prendre du numéro suivant. Nous saisissons cette occasion pour rappeler à nos lecteurs que nous espérons qu'ils nous savent gré des efforts que nous faisons afin de rendre ce Journal le premier de ce genre par son utilité générale dans tous les genres de culture, par la beauté de nos planches et le choix intéressant des articles qui le composent. Nous leur réitérerons en même temps ici la prière que nous leur avons déjà faite de nous adresser leurs réclamations, leurs remarques, les notices de culture qu'ils voudraient publier, etc. ; nous nous empresserons de répondre aux unes et d'insérer les autres.

MANDEVILLA SUAVEOLENS, Lindl.

Bot. Reg., fév. 1840 ; *Bot. Mag.*, août 1840.

Voici venir un redoutable rival à notre charmant *Stephanotis floribunda* (V. *Hort. univ.* t. 1er, p. 72). C'est une plante de la famille des Apocynacées, dont M. Lindley a fait le type d'un genre nouveau, auquel il a donné le nom de *Mandevilla suaveolens*, du nom d'un consul anglais de Buénos-Ayres, à qui l'on doit l'introduction en Angleterre de ce végétal. Il a été découvert par M. Tweedy, dans les jardins des environs de Buénos-Ayres, où il est cultivé sous le nom de *Jasmin du Chili.* C'est une plante grimpante, à feuilles opposées, pétiolées, cordiformes, à panicules florales bien fournies;

les fleurs en sont très grandes, campanulées, d'un beau blanc, d'une odeur agréable. Cultivée en conservatoire en Angleterre, elle pourrait peut-être en France, dans certaines localités, passer en pleine terre. Ce sera pour nos jardins, sous tous les rapports, une précieuse acquisition, et nos lecteurs nous sauront gré de leur indiquer M. Chauvière comme pouvant leur en livrer de jeunes individus. Cet horticulteur paraît l'avoir le premier introduite en France.

PLANTES NOUVELLES OU PEU CONNUES LES PLUS INTÉRESSANTES

Des *Botanical Magazine* et *Botanical Register*.

Août 1840.

Brasavola glauca, Batem. (Orchidées). Des environs de Xalapa, au Mexique, où elle a été trouvée par Henchmann, et importée en Angleterre (et en France, probablement) en grand nombre par M. Deschamps, en 1837. Feuilles glauques; fleurs grandes; labelle blanc, amplement développé, teinté de jaune du gynostème à la pointe; quelques lignes roses près de celui-ci : pétales extérieurs verts. (*Bot. Reg., loc. cit.*)

Cattleya aclandiæ, Lindl. (Orchidées). Importé du Brésil en 1839, où il a été découvert par le lieutenant de marine James. Plante rampante; pseudobulbes filiformes; fleurs amples; pétales extérieurs d'un vert rougeâtre, moucheté d'un beau pourpre; labelle panduriforme, fortement échancré au milieu, obtus et échancré à l'extrémité; d'un beau violet. Lors de la floraison, les deux feuilles qui précèdent la fleur sont également mouchetées de pourpre. (*Bot. Reg.*)

Batemannia Colleyi, Lindl. (Orchidées). Introduite en Angleterre, dès 1834, de Démérary, où elle a été trouvée par Colley, collecteur de M. Batemann. Pseudobulbes ovales, subtétragones; feuilles 2 ou 3 plissées, luisantes. Hampe pendante de 5 à 12 fleurs assez amples; pétales d'un brun violacé ou pourpré à l'intérieur, et verdâtre à la pointe; une bande de même couleur à l'extérieur, labelle blanc-rosé faisant tube avec le gynostème, et frangé à l'extrémité. Odeur peu agréable, mais belles fleurs. (*Bot. Reg.*, 1834; *Bot. Mag.*, 1840.)

Phyllocactus latifrons, Miq. (Cactées), *Cereus latifrons,* Auct. — Tige plane; fleurs amples, blanches. Pétales nombreux, linéaires, pourprées à la pointe; filaments jaunes, filet pourpre, stigmate jaune. Tube long de $0^m,12$ environ. Très belle plante. (*Bot. Mag.*)

Malva purpurata, Lindl. (Malvacées). Jolie petite plante de serre tempérée, à feuilles d'Anémone, à fleurs de médiocre grandeur, d'un rose violet. Trouvée dans les Andes du Chili par M. Macrae. (*Bot. Mag.*)

Gesnera mollis, Humb. et K. (Gesnéracées), trouvée en 1819 à San-Pedro, près Caraccas, par M. Mackenzie, collecteur de M. Harris. Tube floral velu, d'un vermillon superbe, passant au jaune d'or vers les lobes, qui se réfléchissent, et sont mouchetés de pourpre. Très distincte et très belle. (*Bot. Mag.*)

Stylidium fasciculatum, R.-B. (Stylidiées). Feuilles linéaires; fleurs blanches, mouchetées de pourpre au centre. Introduite en Angleterre dès 1830, et trouvée à la Baie du roi Georges (Nouvelle-Hollande), par M. Baxter. (*Bot. Mag.*)

Bignonia tweedyana, Lindl. Introduite, en 1838, de Buénos-Ayres en Angleterre, par M. Strangways. Feuilles conjuguées; folioles lancéolées, pubescentes, nervées; fleurs grandes, jaunes; tube quelquefois lavé par bandes de vert à l'intérieur et à l'extérieur; lobes arrondis, ciliés sur les bords, rétrécis-échancrés à leur insertion au tube. Plante très belle, de serre tempérée. (*Bot. Reg.*)

Spironema fragrans, Lindl. (Commélinacées). Type d'un genre nouveau trouvée au Mexique, et introduite en Angleterre, en 1839, par MM. Lowe et compagnie. Fleurs petites, blanches, fasciculées et disposées comme en verticilles distants. Elles exhalent une odeur délicieuse, et se composent de 3 sépales ovales, verdâtres; de 3 pétales un peu plus petits, transparents; 6 étamines hypogynes. Les filets sont très allongés hors de la fleur, et très grêles, ondulés, et s'étalent au sommet en une sorte de petite feuille orbiculaire, échancrée à la baseen 2 lobes, et portant une anthère sur chaque lobe. Le style, presque aussi long, est capité-papilleux. C'est une fort jolie et fort singulière plante, d'une organisation extrêmement remarquable, et qui peut-être, quand elle sera mieux connue, fera, selon nous du moins, le type d'une nouvelle famille, comme elle l'est déjà d'un genre nouveau. Il est bien à désirer que nous la voyions bientôt en France.

Cette analyse des deux premiers journaux botaniques de l'Angleterre, en fait de plantes nouvelles, sera continuée chaque mois, avec addition des renseignements nécessaires. Chaque mois aussi nous donnerons dorénavant une notice sur toutes les nouvelles horticoles qui seront parvenues à notre connaissance. Lem.



Bouvardie brillante. *Bouvardia spendens.*

N. Rémond imp.

PLANTES D'ORNEMENT NOUVELLES OU PEU CONNUES.

BOUVARDIE BRILLANTE.

BOUVARDIA SPLENDENS.

Etym. Genre dédié par Salisbury en l'honneur de Ch. Bouvard, ancien intendant du Jardin-des-Plantes de Paris.

Famille des Rubiacées, tribu des Cinchonées. Tétrandrie-Monogynie.

Caract. génér. *Tube calicinal* globuleux; *limbe* quadriparti; *lobes* linéaires-subulés, entremêlés quelquefois de dents. *Corolle* infundibuliforme, tubuleuse-allongée, veloutée, papilleuse en dehors; à *gorge* nue, à *limbe* quadriparti, étalé, court. *Filaments staminaux* adnés inférieurement au tube de la corolle, libres vers leur milieu à peu près; *anthères* linéaires, incluses. *Stigmate* bilamellé, saillant; partie supérieure de l'*ovaire* nue. *Capsule* membranacée, globuleuse-comprimée, biloculaire, loculicide-déhiscente; *valves* portant les cloisons jusqu'à leur partie moyenne. *Placentas* orbiculaires. *Graines* nombreuses dans chaque loge, comprimées, imbriquées par le haut (d'après le dessin de Salisbury, et par le bas d'après le dessin de Cavanilles), ceintes d'une aile membraneuse. — *Sous-arbrisseaux* mexicains, à feuilles opposées ou verticillées. *Stipules* étroites, aiguës, adnées aux pétioles. *Pédicelles* terminaux triflores ou trichotomes, disposés en corymbe. DC.

Caract. spécif. *B. splendens* : *Feuilles* ternées, rarement opposées, lancéolées, acuminées, scabres sur les deux faces, accompagnées de *stipules* laciniées-subulées; *rameaux* trigones, presque glabres; *style* saillant; *tube* de la *corolle* velu intérieurement.

Il existe sans doute une grande ressemblance entre cette espèce et le *B. triphylla*; mais celle dont il s'agit végète plus franchement; et l'éclat beaucoup plus vif du vermillon de ses fleurs; ses feuilles plus étroites, plus lancéolées, plus

acuminées, plus scabres; ses stipules beaucoup plus longues, son style exsert, semblent justifier la distinction de cette espèce de toute variété de l'autre. M. James Mac Nab reçut, en septembre 1838, des Jardins de Chiswick, cette plante, sur la patrie de laquelle il ne put se procurer aucun renseignement; elle fleurit avec la plus grande facilité, en juillet et août derniers, dans une serre tempérée du jardin de la Société calédonienne d'horticulture. M. Mac Nab essaya bien des fois, mais toujours sans succès, de la propager par boutures des rameaux; mais il y réussit parfaitement en rasant le pied à 0^{m},015 des racines, qu'il couvrait ensuite de manière à ne laisser découvertes que les extrémités des tronçons, qui bientôt se couvraient de jeunes drageons, qu'il séparait. Il répandit, sous le nom que j'adopte ici, beaucoup d'individus obtenus par ce moyen. Nous ne possédons guère, dans nos cultures, de plantes qui soient comparables pour la beauté à un pied vigoureux de cette espèce revêtu de ses splendides bouquets de fleurs. Elle porte en ce moment des graines qui semblent devoir mûrir.

Description. — *Arbrisseau* garni de *rameaux* allongés, grêles, diffus, gris, et crevassés en s'aoûtant, trigones dans la jeunesse, presque glabres, colorés supérieurement, verts inférieurement. *Stipules* subulées, allongées, appliquées, accidentellement tronquées. *Feuilles* ternées, rarement opposées, lancéolées, acuminées, fortement veinées, scabres sur les deux faces; la supérieure d'un beau vert, l'inférieure pâle. *Corymbe* terminal formé de trois pédoncules principaux, divisés chacun en deux ou plusieurs pédicelles, subdivisés de la même manière. *Calice* vert, légèrement scabre; *tube* adhérent; *limbe* quadriparti, à segments subulés, divergents vers le sommet, ac-

compagnés chacun à la base d'une dent petite, intermédiaire (1). *Corolle* un peu scabre, d'une couleur uniforme de vermillon vif, passant ensuite à une légère teinte de laque; *tube* d'un diamètre égal dans toute sa longueur, obtusément quadrangulaire, presque cinq fois aussi long que le calice, velu à l'intérieur près de la base; *limbe* quadriparti, à segments ovales, étalés, subaigus. *Étamines* 4, incluses; *anthères* sessiles, fixées par leur milieu à la corolle, aux trois quarts environ de sa hauteur. *Pollen* jaune. *Stigmate* bifide, charnu, glanduleux; *lobes* oblongs, légèrement divariqués au sommet. *Style* central, filiforme, glabre, exsert. *Ovaire* infère, biloculaire, courtement elliptique ou obovale, comprimé; *placentas* larges, centraux; *ovules* nombreux, imbriqués, ailés circulairement, imitant des écailles concaves.

GRAHAM, *in Bot. Mag.*, feb. 1840.

Fig. 1. Corolle ouverte. — Fig. 2. Calice et Pistil. — Fig. 3. Une division du corymbe en fruits, grand. nat. — Fig. 4. Capsule, grossie.

CURCUMA DE ROSCOE.

CURCUMA ROSCOEANA.

ETYM. *Kourkoum*, nom arabe de quelques unes des espèces de ce genre.

Famille des Zingibéracées (Scitaminées), tribu des Zingibérées.
Monandrie-Monogynie.

---

(1) Caractère que ne présente aucune des figures de la planche ci-contre, grâce à la négligence de l'artiste, sans doute. LEM.

CARACT. GÉNÉR. *Curcuma*, L. *Calice* tubuleux, tridenté. *Tube* de la *corolle* dilaté supérieurement; *lacinies* extérieures du *limbe* semblables aux intérieures latérales; *labelle* plus grand, étalé. *Filament staminal* dilaté-pétaloïde, cariné, trilobé au sommet; *lobe* intermédiaire terminé par une *anthère* bi-éperonnée. *Ovaire* infère, triloculaire. *Ovules* nombreux, horizontaux, anatropes, fixés dans l'angle central des loges. *Style* filiforme; *stigmate* capité. *Capsule* triloculaire, loculicide-trivalve. *Graines* nombreuses, arillées. — *Plantes* herbacées, acaules, indigènes dans l'Inde tropicale; à *racines* palmées-tubéreuses, vivaces; à *feuilles* herbacées; à *pétioles* engaînants, bifariés; à *hampe* simple, latérale ou centrale; à épi simple, dressé, feuillé (*comosa*), subimbriqué vers la base par des bractées *sacciformes*; à *fleurs* tirant sur le jaune, ternées ou quinées, serrées, bractéolées dans chaque bractée.

CARACT. SPÉCIF. *C. roscoeana*, Wall. — Plante herbacée, décidue, vivace. *Scape* dressée, cylindrique. *Feuilles* longuement pétiolées, amples, ovales, acuminées, multinervées presque parallèlement, un peu ondulées sur les bords; *pétioles* canaliculés, engaînants à la base. *Fleurs* en série ascendante, enveloppées dans des spathes amples, étalées, ondulées, obtuses. *Corolle* d'un jaune vif, fugace, bi-partie; *labelle* très large, arrondi et étalé sur la surface de l'écaille; *lèvre supérieure* presque dressée, un peu concave, très dentelée sur les bords.

(*Traduit de l'anglais de* PAXTON.)

En 1837, MM. Loddiges reçurent quelques pieds de cette belle plante, que leur envoya le docteur Wallich, directeur du Jardin botanique de Calcutta. Elle croît dans diverses parties du Népaul, et M. Wallich l'a dédiée à M. Roscoë, auteur d'un bel ouvrage iconographique sur les Scitaminées, famille dans un des genres de laquelle elle doit être placée (*Curcuma*). Elle fleurit en perfection dans les serres de Hackney pendant l'automne de 1838, ainsi qu'en 1839 chez MM. Rollison de Tooting, qui les firent venir de la même contrée. C'est dans les serres de ces Messieurs, et dans le mois d'août, que fut fait le dessin ci-joint. Depuis cette époque jusqu'à la fin de décembre, les spathes qui contiennent les fleurs, et qui sont les parties les plus remarquables de l'inflorescence de cette plante, conservèrent toute leur belle couleur sans altération.



Curcuma de Roscoë. *Curcuma Roscöeana.*

N. Rémond imp.

Quelque simple que soit la culture de cette plante, il est cependant une circonstance digne d'attention, si on désire ne pas en affaiblir le mérite : c'est le degré de lumière solaire qui lui est nécessaire pour produire tout l'éclat de ses couleurs naturelles. Placée dans un endroit trop sombre, l'inflorescence de la plante se développe faiblement ; ses spathes revêtent une nuance pâle et décolorée, bien différente de cette riche écarlate dont les a douées la nature. Le sol qui paraît le mieux lui convenir est un composé de terre franche et de sable. Il faut la rempoter vers la fin de mars, en ayant bien soin de faciliter l'écoulement de l'eau ; la placer en serre chaude humide et l'arroser copieusement jusqu'à l'apparition des fleurs. Lorsqu'elle est en végétation, elle demande une position sèche et aérée, en raison de ce que ses fleurs et son épi floral, dans un air trop humide, sont sujets à se couvrir de moisissures auxquelles donnent naissance la saison tardive dans laquelle elles se développent. Cette circonstance d'une floraison tardive ajoute encore à la valeur de la plante.

Elle se multiplie facilement des jeunes turions qu'elle donne à chaque saison.

(EXTRAIT DU PAXTON'S *Mag. of Bot.*, FEB. 1840.)

—

Cette jolie plante vient de fleurir au Muséum de Paris, où elle a également été envoyée de Calcutta par M. Wallich ; mais son inflorescence est loin d'être la même, quant aux dimensions de l'épi en longueur, au nombre des fleurs, et surtout à la nuance des spathes. Dans l'individu que nous avons examiné, l'épi floral a près de 0m,217 de longueur ; les fleurs sont d'un jaune pâle et les spathes d'une teinte de clairet (vin de Bordeaux). Doit-il, comme le fait en-

tendre M. Paxton, dans les conseils qu'il donne pour sa culture, ce faible coloris à la situation ombragée où il fut élevé? C'est ce que nous ne saurions dire, car le dessin de M. Wallich (*Pl. as. rar.*) et celui du *Floricultural Cabinet* représentent tous deux cette plante avec des couleurs extrêmement pâles, et le premier néanmoins a dû être fait sur nature dans le pays. Nous penchons à croire que la plante de M. Paxton, si, comme nous n'en doutons pas, le dessin en est exact, est une variété distincte du *C. Roscoeana*, et beaucoup plus richement colorée que le type. LEM.

GROSEILLER HAMON ET GROSEILLER NÉRARD.

Depuis plusieurs années, la culture mieux entendue du Groseiller épineux ou Groseiller à maquereaux (*Ribes uva-crispa*, L.) nous a donné de belles variétés, dignes en tous points de rivaliser avec celles obtenues par les Anglais.

Le Jardin botanique de Lyon reçut d'Angleterre une boîte contenant des groseilles. Quoique arrivées en mauvais état, on pouvait encore reconnaître qu'elles étaient très grosses. Leur semis a fourni un nombre considérable de variétés, dont plusieurs se rapprochent de celles déjà connues et cultivées. Elles diffèrent entre elles non seulement par leur forme ovoïde, oblongue ou sphérique, mais encore par leur couleur verte, jaune, rouge ou brune; par leur peau glabre ou velue, par leur chair plus ou moins ferme, par leur saveur acide ou sucrée, fade ou parfumée, etc. Il en est plusieurs qui méritent d'être conservées. J'ai donné à la plus remarquable le nom du jardinier en chef du Jardin botanique de Lyon, M. Hamon, horticulteur aussi distingué par son savoir que par sa modestie.

Groseiller Hamon. — Cet arbrisseau forme une touffe dressée, à rameaux peu arqués et rapprochés. Le bois est très épineux; les fruits sont très gros, oblongs, glabres, d'un vert grisâtre uniforme. Ils mûrissent vers la fin de juin. Cette groseille a quelques rapports avec celle désignée par les Anglais sous le nom de *Roann Lion's*. Elle est plus grosse, et d'une saveur tout à fait différente, mais aussi agréable.

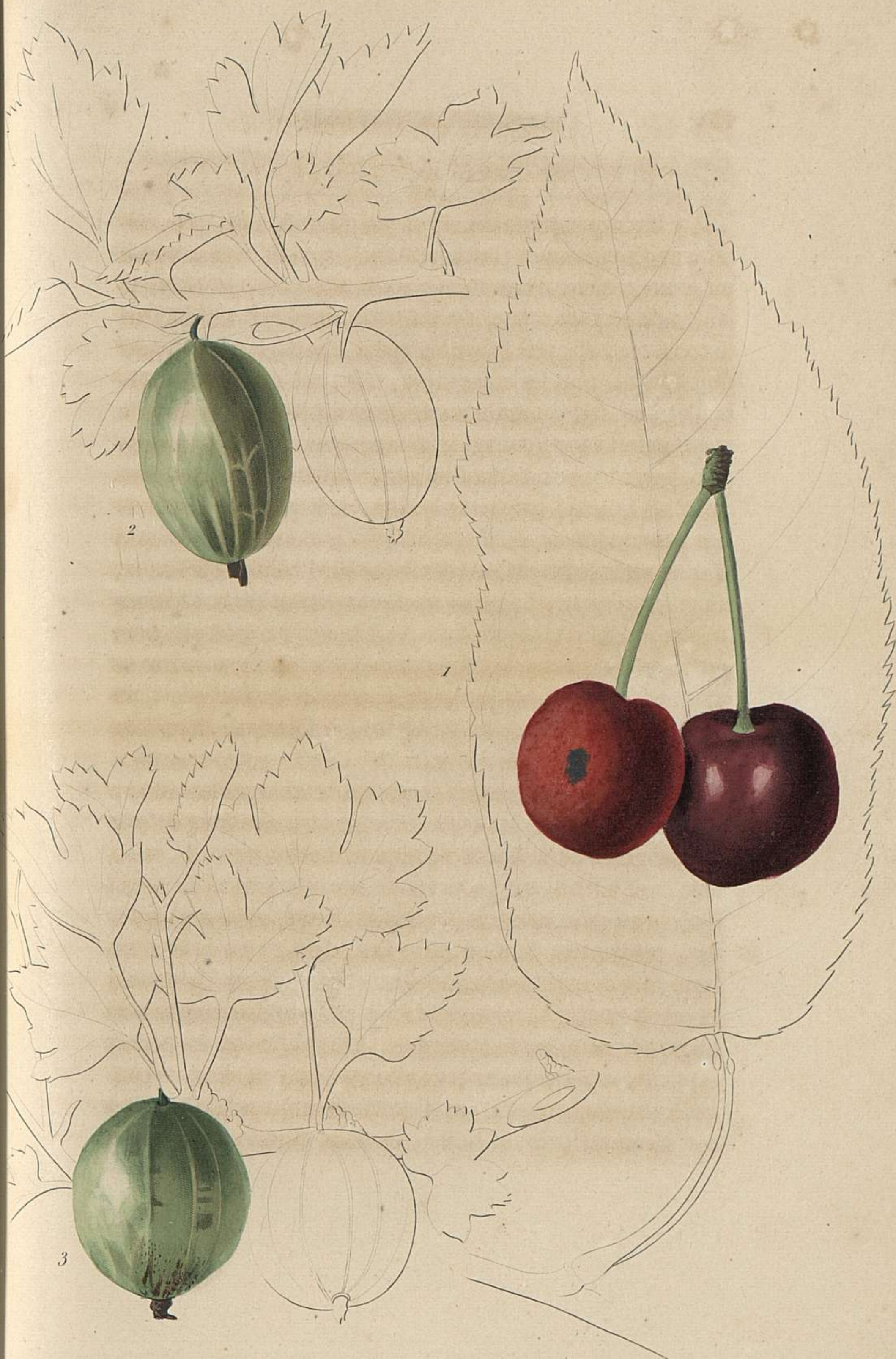
M. Nérard aîné, jardinier-fleuriste et pépiniériste, faubourg de Vaize, a fait aussi quelques semis de Groseillers épineux. Les variétés obtenues sont moins nombreuses peut-être, mais les fruits sont généralement plus gros. Cela tient sans doute à la nature du sol, frais, substantiel et léger, tandis qu'au Jardin botanique, les Groseillers sont plantés sur un talus graveleux et sec. Deux variétés sont remarquables : l'une donne un fruit un peu plus volumineux que celui du G. Hamon, mais lui ressemble tellement d'ailleurs, que je la crois identique; l'autre est celle à laquelle j'ai donné le nom de M. Nérard.

Groseiller Nérard. — Arbrisseau peu élevé, à rameaux étalés ou très peu arqués. Les épines, assez fortes et nombreuses sur les tiges de l'année, tombent fréquemment, de telle sorte que souvent le vieux bois n'en a pas. Les feuilles sont un peu moins allongées et d'un vert plus foncé que celles du G. Hamon. Les fruits, supportés par des pédoncules courts, sont très gros, à peu près sphériques, glabres, d'un vert jaunâtre marqué de taches rouges. Ils mûrissent dans les premiers jours de juillet. Pour la forme, ce fruit se rapproche de *la Grosse-ronde* et du *Rochwoë*; mais il est plus gros, d'une couleur et d'une saveur différentes. Sa peau est fine, ce qui donne plus de transparence à cette groseille. HÉNON.

BIGARREAU DE JABOULET.

Il y a cinquante ans environ que M. Jaboulet, propriétaire et pépiniériste à Oulins (Rhône), trouva dans sa vigne un jeune cerisier venu de semence. Le port, le bois, la feuille de ce petit arbre, annonçaient une belle variété; on le conserva, et, peu d'années après, les cerises qu'il produisit justifièrent les espérances qu'il avait données. M. Jaboulet jouissait tranquillement de son arbre, sans le faire connaître et sans y attacher d'importance, lorsqu'un heureux hasard appela l'attention sur cette découverte. Son fils, qui allait à l'école, emporta quelques cerises pour son goûter. Ses camarades en parlèrent à leurs parents, et plusieurs d'entre eux voulurent voir ces fruits que l'on disait si beaux, alors que l'on avait à peine quelques petites cerises hâtives de mai. L'enfant fut questionné : il leur apprit que son père possédait un gros arbre qui donnait ces bigarreaux. Dès ce moment, chacun voulut avoir le cerisier de Jaboulet, qui reçut plus tard les noms de *Bigarreau d'Oulins*, *Bigarreau de Mai*, *Bigarreau de Jaboulet*.

Cet arbre pousse vigoureusement et charge beaucoup : le bois en est gros; les rameaux sont forts et allongés, peu nombreux et parfois dichotomiques. Les bourgeons, soit à bois, soit à fruit, sont courts et assez gros; l'écorce en est d'un brun clair, cendrée par places. Les feuilles sont grandes, pendantes, lancéolées-ovales, dentées en scie, d'un beau vert beaucoup plus foncé et comme vernies en dessus. Presque toujours, lorsque le fruit est mûr, les feuilles sont pliées sur leurs bords et semblent à demi fanées. Le pétiole est gros, canaliculé, arqué, allongé, un peu velu, et rougeâtre sur le nouveau bois. Il porte deux ou trois glandes à son sommet, près du limbe, et deux stipules laciniées et



1. Bigarreau de Jaboulet. 2. Groseiller Hamon. 3 id. Nérard.

caduques à sa base. Les fleurs, assez grandes, apparaissent vers la fin de mars, et sont disposées en bouquets nombreux. Il leur succède un gros fruit arrondi, bossué, brillant, divisé par une rainure peu profonde, de couleur rouge, qui mûrit vers la fin de mai. La chair en est aqueuse, douce et sucrée, mais assez molle. Le noyau est ovoïde.

L'époque de la maturité et le peu de fermeté de la chair rapprochent un peu ce fruit des guignes, tandis que le port de l'arbre, la grandeur des feuilles, la forme et la grosseur des fruits, prouvent évidemment qu'il appartient à la section des Bigarreautiers.

Rozier signala, en 1785, une espèce de guignes (*Cerisier hâtif*) répandue dans les environs de Lyon, et qui se rapprochait des bigarreaux : c'est la *cerise hâtive de mai*, qui était communément cultivée dans le Lyonnais, et que le *Bigarreau de Jaboulet* a remplacée presque partout, parce qu'il est aussi précoce, plus gros, plus beau, de meilleur goût, et qu'il prend moins vite des vers.

Le *Bigarreau hâtif*, anciennement connu, est plus petit, moins coloré. Sa chair est blanche, ferme, comme cassante; enfin il ne mûrit qu'une quinzaine de jours après le *Bigarreau de Jaboulet*.

Cette variété est maintenant très répandue dans le département du Rhône et dans les départements voisins. On en trouve de beaux pieds chez presque tous les pépiniéristes, notamment chez MM. Nérard aîné, à Vaize; Poizat, à Villeurbane; Luizet, à Ecully.

HÉNON.

DAHLIA EN ARBRE, var. à fleurs d'Anémone.

DAHLIA EXCELSA, var. *anemonœflora*.

ETYM. Genre dédié par Cavendish à Andrew Dahl, botaniste suédois.

Famille des Synanthérées-Astéroïdées, sous-tribu des Ecliptées. Syngénésie-Superflue.

CARACT. GÉNÉR. *Capitule* radié; *fleurs* du rayon ligulées, femelles ou neutres; celles du disque tubuleuses, 5-dentées. *Involucre* double; l'*externe* formé d'environ 5 squammes étalées ou réfléchies, foliacées, unisériées; l'*interne* de 12 à 16 squammes subbisériées, longues, membranacées au sommet, un peu épaisses à la base, et soudées entre elles. *Réceptacle* plan, paléacé; *paléoles* membranacées, oblongues, indivises. *Branches* du *style* dressées ou un peu courbées, épaisses, velues extérieurement. *Anthères* écaudées, appendiculées. *Akènes* oblongs, obovés, obcomprimés, obscurément bicornes au sommet, sans aigrette. — *Plantes herbacées* mexicaines. *Feuilles* opposées, pinnatiparties, rarement bipinnatiparties, à *segments* ovales-aigus, dentés. *Racines* fasciculées : les unes cylindriques; les autres tuberculées, oblongues. *Rameaux* allongés au sommet, nus, monocéphalés. *Capitules* versicolores, à disques ordinairement jaunes, à rayons pourpres, roses, blancs ou jaunes. *Ex* DC. *Prodr.* V, 494.

CARACT. SPÉCIF. *Suffrutiqueux*, élevé; *tige* articulée, noueuse, fistuleuse, dressée, ferme, peu ramifiée; *racine* simple, cylindrique, renflée au sommet; *feuilles* très développées, horizontales, 5-pinnatiparties, avec impaires; *pétioles* communs robustes, renflés à la base, amplexicaules, allongés, canaliculés en dessus; *pétiolules* 5-foliolées. *Pétales* du rayon ovales-lancéolés, plissés, mucronés, d'un rose violacé pâle; *fleurs* à cœur d'Anémone, entremêlées, tubulées-ligulées, tronquées irrégulièrement au sommet; jaunes à la base, puis de la couleur des pétales du rayon. LEM.

Nous ne saurions donner de cette plante une description scientifique suffisante, puisque nous n'en connaissons qu'une variété, rendue *monstrueuse* par la culture. Il paraît que le type n'en a été introduit en Angleterre que vers l'an 1836, tandis que la variété (celle dont il est ici question)



Dahlia en arbre. *Arborea excelsa*.

N. Remond imp.

dite à fleurs d'Anémone aurait été cultivée dans ce pays dès 1830. Nous ne saurions dire si la plante a subi en Angleterre cette transformation des fleurs mâles et femelles en fleurons neutres et développés, qui en font ce qu'on appelle *une fleur pleine*, ou si elle est venue en cet état de son pays natal. Nous manquons de documents à cet égard.

Ces deux plantes, comme toutes leurs congénères, dont les espèces commencent à devenir assez nombreuses dans nos jardins (nous ne parlons pas ici des myriades de variétés que la culture a obtenues du *Dahlia variabilis*), sont originaires du Mexique.

Notre *D. excelsa anemonæflora* (*flore pleno*) fut envoyé au Muséum de Paris par M. Makoy, cet habile horticulteur de Liége, au printemps de 1839. Il avait alors 0^{m},217 de hauteur à peine, et fut mis en pleine terre dans la grande serre chaude, dite *le Pavillon*. Huit mois après, sa hauteur dépassait 2^{m},600, et il donnait des fleurs. Il paraît devoir atteindre une très grande taille, car notre collaborateur Neumann en a vu en Angleterre un pied qui n'avait pas moins de 4 mètres d'élévation, et dont le tronc avait plus de 0^{m},325 de circonférence.

C'est une plante suffrutiqueuse, dont le tronc et les rameaux prennent avec l'âge un aspect subligneux. La tige en est dressée, noueuse, articulée, fistuleuse. A chaque nœud s'étendent horizontalement deux feuilles opposées, très amples, longuement pétiolées, cinq fois pennées, dont une pennule terminale. Les pennules sont quinquéfoliolées, pétiolulées; la terminale rarement trifoliolée. Le pétiole commun est robuste, très gros, et embrasse la tige, autour de laquelle son insertion forme bourrelet, avec un godet de chaque côté; il est canaliculé supérieurement; les folioles en sont oblongues-elliptiques, acuminées, pétiolel-

lées (1), longues de 0m,162 à 0m,217, d'un vert foncé en dessus, pâle en dessous, où la nervure médiane est velue. Au point d'insertion des pétiolules sur le pétiole, se voit une large glande velue, marquée en dessous par une rangée de poils circulaires.

Les fleurs sont axillaires et couronnent le sommet de la plante. Les pédoncules, cylindriques, fermes, quoique très déliés, ont environ 0m,324 à 0m,487 de longueur. Les fleurs sont élégantes, d'un lilas pâle, d'un diamètre de plus de 0m,081, et ont leur rayon externe formé d'environ 8 à 10 pétales ovales-lancéolés, mucronés, lisses. Les fleurs du rayon et du disque ont subi une métamorphose semblable : elles sont toutes tubulées, groupées en cœur d'Anémone et découpées ou tronquées irrégulièrement au sommet.

C'est, en somme, une belle plante, fort distincte de ses congénères, et digne de figurer en pleine terre dans un vaste Conservatoire, mais que ne sauraient cultiver les amateurs qui n'auraient pas de telles serres à leur disposition. Elle se multiplie aisément de boutures prises sur les jeunes pousses, et se plaît dans un sol riche et profond, composé de terre franche et de terre de bruyères par moitiés égales, aussi bien que de terre de bruyères pure.

(1) Nous ne hasardons ici ce mot nouveau que parce que nous sentons la nécessité d'éviter en terminologie les périphrases, qui gênent la brièveté du langage. Ainsi, on appellerait définitivement *pétiolules* les premières ramifications du pétiole commun, et *pétiolelles* les ramifications des pétiolules. Ces nouvelles dénominations, selon nous, seraient préférables à celles de *pétioles secondaires*, *tertiaires*, et éviteraient toute amphibologie. Ainsi encore, nous aurions pour adjectifs gradués *pétiolé*, *pétiolulé*, *pétiolellé*. Quant aux divisions quaternaires et quintenaires du pétiole, qui au reste ne se voient pas communément, on pourrait placer *di*, *tri*, etc., devant *pétiolelle*, *pétiolellé*, pour exprimer ces ramifications extrêmes. Ex. : Une foliole *dipétiolellée* serait donc une foliole portée par la quatrième division du pétiole, comme on le voit dans la feuille de l'*Epimedium alpinum*, etc.

Voir pour plus de détails, à ARTICLES ORIGINAUX, la Notice de M. Neumann.

LM.

ARTICLES ORIGINAUX.

OBSERVATIONS SUR LES *panachures* DES PLANTES.

Les panachures des tiges, feuilles et fleurs des végétaux, sont souvent des effets naturels ; quelquefois elles sont aussi causées par des maladies ou par des accidents. L'*Aucuba japonica*, dont nous ne connaissons probablement pas le type normal, porte, par exception peut-être, sur son feuillage, des taches naturelles, et je n'ai pas connaissance que ce charmant arbuste ait jamais varié. Mais un autre exemple remarquable nous prouvera que les panachures peuvent changer de couleurs et être modifiées par des circonstances particulières. Le *Croton variegatum* est un arbuste qui croît naturellement dans l'Inde et que l'on cultive au Brésil ; ses feuilles sont constamment panachées de vert et de jaune ; ce qui lui a fait donner le nom de *Fleur nationale* par les Brésiliens, car ces deux couleurs sont celles de leur drapeau. Cette plante est cultivée en Europe par beaucoup d'horticulteurs ; et dans son pays natal, aussi bien que dans les jardins, on n'avait jamais remarqué qu'elle eût changé de nuances. Cependant nous avons reçu dernièrement de Belgique un pied de cette même plante dont la couleur jaune a passé au rouge, et quelques horticulteurs belges prétendent que ce Croton, cultivé ailleurs qu'en Belgique, et notamment à Paris, reprendra sa couleur primitive. C'est une observation curieuse à re-

cueillir, quoique nous ayons déjà des données sur plusieurs plantes cultivées dans ce pays ; l'avenir nous apprendra la vérité à ce sujet. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les Belges et les Hollandais obtiennent facilement un très grand nombre de panachures de toutes les nuances sur beaucoup d'espèces de différents genres d'arbres, d'arbustes et de plantes, tandis que dans le midi il est fort rare d'y rencontrer de pareilles anomalies. Je crois, pour moi, qu'il faut en conclure que le terrain, le climat et la faible santé des plantes, influent beaucoup sur ces jeux de la nature.

Depuis peu d'années nous cultivons dans les serres chaudes une magnifique plante sous le nom de *Croton pictum ;* les feuilles en sont jaspées de jaune et de rose tendre, et les nervures sont plus ou moins foncées en couleur ; mais déjà nous avons remarqué que la couleur rose est susceptible de disparaître très promptement. Nous cultivons également une nouvelle variété de Croton, sous le nom de *Croton variegatum angustifolium*, *varietas ;* ses feuilles sont un peu plus longues et moitié moins larges que celles du type, et la couleur en est, dans leur longueur, jaune et rose sur les bords. Les plantes à feuilles panachées se reproduisent souvent par leurs graines. Ex. : le *Cheiranthus cheiri*, l'*Erysimum barbarea* (*Barbarea vulgaris*), le *Celtis australis*, l'*Acer pseudo-platanus*, qui tous, *foliis variegatis*, se reproduisent tels par les semis.

J'ai recueilli à ce sujet quelques faits assez remarquables, et je présume que toutes les plantes dont les couleurs tendres sont comme le rose ne peuvent se maintenir dans nos cultures et sous notre climat ; elles le doivent aussi à la terre, qui contribue à ce genre de maladie. Je citerai pour exemple les Hortensia à fleurs bleues, qui, dans plu-

sieurs localités, sur les bords de la mer, et notamment en Belgique, passent naturellement de leur belle couleur rose à celle du bleu; dans ce pays, cela dépend de la terre plus ou moins ferrugineuse dans laquelle on les cultive, ou de celle prise dans les anciennes charbonnières, soit minérales, soit végétales. J'ai été à même d'observer que des pieds d'Hortensia bleu reçus de ce pays et cultivés à Paris reprennent leur couleur primitive souvent la deuxième année; mais j'en ai vu aussi persévérer dans la même coloration pendant plus de huit ans, en leur préparant une terre à peu près semblable à celle dans laquelle ils prennent cette couleur.

Je vais citer un fait assez remarquable sur les fleurs du Dahlia incomparable, qui n'est qu'une variété, comme toutes celles cultivées aujourd'hui. Il s'en distingue par la couleur de ses pétales, qui est d'un rouge pourpré, et dont la lame se termine par une belle macule blanche. Je connais cette variété depuis son introduction, et depuis six ans elle est cultivée dans un jardin de Paris, où la première année les fleurs étaient magnifiques par la pureté des nuances, et où, depuis, aucune des fleurs ne se sont maculées (1). Tous les ans, des tubercules et boutures sont donnés à quelques amateurs, qui les plantent dans leurs jardins, où tout produit des fleurs panachées. C'est un fait assez curieux qui peut prouver que la variété existe dans l'individu, malgré qu'elle ne soit pas toujours apparente au dehors, et qu'elle puisse se montrer d'un instant à l'autre.

---

(1) Je conclus que le terrain brûlant et léger du jardin où il est planté fait qu'il pousse avec beaucoup trop de vigueur; ce qui lui fait perdre sa couleur blanche. Il en est de même du Dahlia national et autres variétés à couleur tendre.

A l'appui des observations que je viens de présenter, je citerai les notes suivantes :

Notes extraites de l'ouvrage de Aubert Du Petit-Thouars *ayant pour titre* : ESSAIS SUR LA VÉGÉTATION CONSIDÉRÉE DANS LE DÉVELOPPEMENT DES BOURGEONS. — Paris, 1809, p. 45 et suiv.

« M. Hales, dans sa *Statistique des Végétaux*, essaie d'expliquer pourquoi un Jasmin blanc sur lequel on a greffé un Jasmin jaune produit des fleurs jaunes sur les branches qui partent du sujet, au dessous de la greffe. Si M. Hales avait cherché à vérifier ce fait, il l'aurait reconnu faux, et aurait été dispensé d'entreprendre de l'expliquer. (*Physiq. des Arbres*, 2.)

» Voici maintenant le passage de l'auteur lui-même dans la traduction qui en a été donnée par le célèbre Buffon :

» Les exemples du Jasmin et de la fleur de la Passion ont été regardés comme de fortes preuves de la circulation de la sève, parce que leurs branches, quoique beaucoup au dessous de celle qui porte le bouton inoculé, prennent la même couleur que celles qui sont au dessus (*Statist. des Végét., édit. de* 1779, p. 121); d'où il est aisé de concevoir comment une partie de la sève du bouton du Jasmin jaune ou doré qui a été greffé peut être absorbée par le Jasmin qui sert de sujet, et communiquer ainsi la même couleur aux autres branches, surtout si, quelques mois après l'inoculation, l'on coupe la tête du Jasmin un peu au dessus de la greffe. » (Pag. 122.)

« Hales ne s'est pas assez étendu sur ce sujet pour qu'on puisse l'approfondir, parce que cela n'entrait pas dans son plan; il croyait citer un fait connu de tous les cultivateurs.

Enfin, après quelques recherches sur cet objet, je suis parvenu à trouver tous les éclaircissements que je pouvais désirer; c'est dans un ouvrage anglais fort curieux (les *Essais de Botanique*, du docteur Patrick Blair, publiés en 1720); on y remarque des faits très intéressants, tant sur l'histoire de la Botanique que sur la Physiologie végétale. Cet auteur cherche à établir la circulation de la sève, qui a été combattue par Hales.

» L'inoculation d'un bourgeon panaché, (*strip'd Bud*) sur un sujet commun (*Plain Stock*), et la conséquence qui en résulte que 1° les panachures (*striped Variegation*) se montreront peu d'années après sur tout l'arbuste au dessus et au dessous de la greffe, est une démonstration complète de la circulation de la sève. Ce fait a été observé pour la première fois par M. Wats, à Kensington, il y a environ dix-huit ans, et il y en a neuf que M. Fairchild l'a exécuté.

» M. Bradley assure qu'il l'a observé aussi depuis plusieurs années; c'est donc à tort que M. Laurence voudrait faire entendre qu'il l'a découvert le premier (Voyez le *Clergyman Recreation*, pag. 65). On peut voir maintenant, dans le jardin de M. Fairchild, cette expérience pratiquée sur un Jasmin. Il avait, en juillet 1717, un Jasmin commun qui montait assez haut contre un mur; c'était une vieille souche avec deux troncs vigoureux qui partaient de la même racine, et qui étaient distants d'un pied dans l'endroit où l'un et l'autre sortaient de terre. Il inocula un bourgeon panaché sur un des troncs, à quatre pieds de haut. L'année dernière, il poussa plusieurs branches (*Shoot*) très élégamment panachées, et, dans cette saison, plusieurs panachures parurent sur l'autre tronc à la hauteur d'environ six pieds. Ceci ne prouve pas seulement l'ascension et la des-

cente de la sève dans le même tronc, mais aussi qu'elle circule dans toute la plante à une grande distance : car, au bas mot, ces panachures n'ont pas paru, cette année, à moins de douze pieds du point où la greffe a été insérée.

» Un peu plus loin, Blair assure qu'il a été témoin de ce fait, et que M. Bradley avait vingt pieds au moins de Jasmins ainsi greffés.

» Depuis ce temps, tous les auteurs anglais qui ont écrit sur la culture des arbres, et ils sont fort nombreux et dignes de confiance pour la plupart, ont parlé de ce fait comme authentique.

» Miller surtout cite beaucoup d'autres exemples : un houx, entre autres, qui est devenu panaché, quoique la greffe qu'on y avait mise n'eût pas réussi et ne fût restée en place que quelques jours.

» Il n'est pas étonnant d'après cela, comme je l'ai déjà dit, que a les ne se soit pas étendu sur ce fait, puisqu'il était très connu.

»Mais il se présente maintenant sous un jour qui le rend plus facile à croire, et je ne doute pas que Duhamel ne l'eût pas tant dédaigné s'il avait su qu'il s'agissait d'un Jasmin panaché, et non pas à fleurs jaunes. Mais d'où provient cette erreur ? Pour la découvrir, j'ai eu recours à l'original anglais de la Statique, j'y ai reconnu sans peine la cause de l'équivoque. Voici ce qu'on lit :

« *Because their branches whichwere far below the inoculated Bud were gilded* ; parce que leurs branches qui étaient beaucoup au dessous du bouton inoculé étaient dorées. »

« *Whence it is easy to conceive how some of the particles of the gilded Bud in the inoculated Jessamine may be absorbed by it, and therefore communicate their gilding miasma to the sap of others branches.* (Pag. 139.) » De là, il est

aisé de concevoir comment quelques unes des particules du bourgeon doré, dans le Jasmin inoculé, peuvent être absorbées par lui, et, de là, communiquer leurs miasmes dorants à la sève des autres branches.

»On ne peut reprocher au célèbre traducteur qu'une hésitation : ne comprenant pas le sens du mot *gilded*, il l'a bien traduit par doré, mais il a ajouté : *ou jaune.* Duhamel a laissé de côté le premier, et n'a vu qu'un Jasmin à fleurs jaunes. Tout de suite, il a rejeté ce fait comme impossible : il est vraisemblable qu'il n'eût pas pensé de même s'il eût su qu'il s'agissait d'une panachure; peut-être se serait-il déterminé à tenter quelques expériences : car il savait que la panachure est une espèce de maladie, et que les plantes qui en sont attaquées sont bien plus délicates; ainsi beaucoup d'arbustes indigènes, comme le Lierre et la Douce-Amère, demandent l'orangerie pour se conserver pendant l'hiver quand ils sont panachés.

» On peut facilement concevoir qu'un simple contact des parties intérieures suffirait pour propager cette maladie sans qu'on ait besoin de recourir à la circulation de la sève pour l'expliquer.

Periculosum est credere et non credere (1).

»Phèdre l'a dit il y a long-temps; il est difficile de décider ce qui est le plus contraire aux progrès de l'histoire naturelle, d'adopter les faits trop légèrement, ou de les rejeter trop dédaigneusement. Je ne me suis arrêté sur cet exemple que parce que le nom de Duhamel le rend très remarquable, d'autant mieux que cet auteur a acquis à

(1) Il est dangereux de croire et de ne pas croire.

juste titre une grande réputation d'impartialité et d'amour de la vérité.

»Mais, malgré cela, je suis loin de répondre de la vérité du fait; seulement je crois qu'il est digne d'attirer l'attention des cultivateurs, et mérite d'être soumis à l'expérience. »

Je ne rapporte ces observations que parce qu'elles peuvent jeter quelque lumière sur une théorie encore fort obscure; chacun peut faire son profit de cette lecture pour éclairer son opinion.

Je ne veux pas me permettre de mettre en doute la citation de Miller sur le Houx commun devenu panaché pour avoir inséré une greffe qui l'était véritablement, mais qui n'avait pas même repris sur le sujet, et qui n'y était restée que quelques jours. Voici ce que j'ai souvent observé dans des cas pareils. Il arrive qu'après avoir fendu ou coupé la tête d'un végétal pour y établir une greffe, l'opération quelquefois vient à manquer, et le sujet, affaibli, pousse souvent par la suite des branches rachitiques, des feuilles mal formées, et j'y ai vu également des panachures sur plusieurs espèces d'arbres, ainsi que sur le Houx. Je crois donc que cet effet est dû seulement à un état maladif du sujet, et non à la greffe, qui ne peut en aucune façon y donner naissance, puisqu'elle n'a pu s'y développer.

PÉPIN.

CULTURE DU DAHLIA EXCELSA.

Je ne parlerai point ici des dimensions que pourra atteindre le pied que nous cultivons en pleine terre depuis deux ans; il est loin encore de former un arbre; mais ce que je puis dire, c'est que j'en ai vu un en Angleterre qui

avait 0^m,108 de diamètre à un mètre au dessus du sol, et qui pouvait en avoir 4 de hauteur.

Le pied dont on donne ci-contre une excellente figure a fleuri pour la première fois dans l'automne de 1839; comme il était exposé à une atmosphère trop humide, cultivé qu'il était en serre chaude, il n'a pas atteint un développement parfait. Cette année, je l'ai planté dans une serre tempérée, dont l'atmosphère est plus convenable pour les plantes du Mexique. J'ai attendu, pour la déplacer, que cette espèce fût en repos; je la plantai alors ayant une tige vivace de 2 mètres de hauteur, qui avait à sa base un tubercule contourné; résultat, je présume, de sa culture première dans un pot. Cette plante a aujourd'hui 3 mètres d'élévation et est d'une vigueur admirable. Lorsqu'on lui coupe la tête, elle pousse des rejetons dans les aisselles des feuilles, que l'on ne doit point laisser, car elle ferait une touffe énorme. Je n'ai laissé que trois rameaux à notre pied, et je trouve qu'il tient encore trop de place. Il est aussi facile à la reprise que les Dahlias ordinaires. Les pieds que j'ai plantés en pleine terre, à l'air libre, sont superbes, mais encore sans aucune apparence de fleurs; celui même planté en pleine terre dans la serre tempérée n'a pas encore marqué fleurs. Je pense qu'il pourra se conserver l'hiver comme les autres. Cependant je ne puis l'affirmer, car ce n'est que la première fois que nous en possédons plusieurs pieds, et tous ceux que j'ai vus ont toujours été conservés en pot. Les feuilles, lorsqu'on les froisse, ont une odeur beaucoup plus forte que celle des feuilles des autres congénères. Ce qu'il y a encore de remarquable dans cettte espèce, c'est qu'entre chaque nœud de la tige, qui est creuse, il y a une grande quantité d'eau aussi claire que de l'eau filtrée, mais d'une âcreté étonnante. J'en ai conservé un mor-

ceau pendant trois mois dans lequel j'ai retrouvé encore de cette eau, dont je ne puis comprendre la présence. Comment a-t-elle pu s'amasser en aussi grande quantité dans un intérieur aussi bien fermé? C'est la première fois que je remarque ce fait. On parle bien du *Ravenala*, qui donne de l'eau aux voyageurs altérés; mais là c'est tout à fait autre chose, comme j'ai été à même de le voir moi-même. Je puis en dire un mot ici en passant, car il y a beaucoup de voyageurs qui croient véritablement que c'est le suc de la plante qu'ils ont bu, tandis que ce n'est rien autre chose que l'eau pluviale qui s'amasse à la base des pétioles, qui sont en forme de gouttières extrêmement bien fermées, embrassant le stipe de la plante, et tellement constituées, qu'elles peuvent conserver de l'eau d'une année à l'autre sans se décomposer. On dit que les nègres donnent un coup de zagaye au *Ravenala* pour en tirer cette eau; oui, mais ils ont bien soin de ne point le donner sur le tronc de l'arbre, qui est dépourvu de ces bases pétiolaires, car l'arbre en lui-même ne donne pas autant de sève que le Bananier.

Pour revenir à mon sujet, je ne pense pas que l'on doive cultiver ce Dahlia comme plante d'ornement, à moins qu'il ne serve de sujet à greffer. Comme la tige est vivace, il pourrait se faire qu'elle se conservât assez pour tenter quelques expériences profitables. La terre normale lui convient; il n'est pas besoin de dire que la lumière est son premier besoin.

NEUMANN.



NOUVEAUTÉS.

Chelone barbata, var. *alba*, Hort. Galane barbue à fleurs blanches.

Cette variété, encore peu connue à Paris, ne diffère en rien de l'espèce, si ce n'est par ses fleurs blanches, qui ont absolument la même disposition sur les tiges que celles de cette dernière. On la trouve dans le commerce chez MM. Jacquin, Pelé, etc.

Malva creeana. Mauve de Crée.

Vivace; tiges assez fortes, de 2 à 3 décimètres, presque couchées si on ne les soutient avec des tuteurs, couvertes de poils blancs étoilés, surtout dans leur jeunesse et au sommet; feuilles alternes portées sur des pétioles velus comme les tiges, ayant à leur base deux stipules linéaires, longues de 4 à 5 millimètres, à limbe comme cordiforme à la base, ou tronqué horizontalement, à 3 ou 5 lobes principaux, qui sont incisés ou fortement dentés; les sinus obtus; elles sont vertes en dessus et munies de quelques petits poils à peine apparents à l'œil, plus pâles en dessous, où les poils étoilés sont bien plus visibles, surtout sur les nervures; elles ont de 3 à 5 centimètres de diamètre; fleurs axillaires, solitaires ou deux à trois à l'aisselle des feuilles supérieures, pédicellées; corolle violacée, dont les divisions vont presque jusqu'à la base, entières au sommet : ouvertes, elles n'ont guère que 15 à 25 millimètres de diamètre.

J'ignore le lieu natal de cette plante, qui n'est introduite à Paris que depuis peu de temps; elle est de serre

tempérée et se multiplie de boutures étouffées sur couche tiède; je n'ai pas connaissance que les graines aient encore mûri. On la trouve chez MM. Chauvière, Pelé, etc. (1).

Salvia Grahami, Benth. *Bot. Reg.*, var. *coccinea*. Sauge de Graham, var. à fleurs coccinées.

Pour le port et le feuillage, cette plante ne diffère en rien de l'espèce décrite dans les *Annales de Flore et Pomone*, 1833-1834, pag. 123; mais ses fleurs sont un peu plus grandes et d'un rouge cocciné, en grappe terminale. C'est une jolie plante, que j'ai reçue d'Angers au printemps de cette année 1840; elle n'est pas plus délicate que l'espèce, et une bonne serre tempérée ou une bonne orangerie lui convient. On la multiplie de boutures.

C'est une bonne acquisition pour les serres; elle est encore très rare à Paris.

Jacques.

HORTICULTURE ÉTRANGÈRE.

Culture du genre PELARGONIUM.

Suite. — PAXTON'S *Magaz.*, for april 1840.

(Voy. ci-dessus, p. 52.)

Outre l'attention avec laquelle on doit pourvoir à ce que les plantes soient bien exposées à la lumière, c'est-à-dire que l'abri interposé contre l'air extérieur conserve toute sa transparence, on ne doit pas perdre de vue la nécessi-

---

(1) Quelques auteurs regardent cette plante comme une variété de la *M. miniata*, DC.

té de les placer à quelque distance l'une de l'autre, de manière à ce que ni leurs branches ni même leurs feuilles ne se trouvent en contact; soin indispensable pour les mettre à même de profiter d'un courant d'air qui rend leur verdure plus intense, *aoûte* leurs pousses, et provoque leur fertilité immédiate et future. Elles se trouvent bien, également, d'être exposées au plein air lorsque l'atmosphère est calme et que le soleil n'est pas excessivement fort.

L'eau dispensée d'une main libérale est aussi efficace que l'influence solaire pendant la saison de pousse. Si l'on a réussi à obtenir des plantes naines, ce qui est si nécessaire à la beauté des Pelargoniums, la proportion de l'eau à donner aux racines peut être considérablement réduite, grâce à l'ombre que portent les feuilles et les branches; mais, tant que l'on n'a pas atteint ce but, le meilleur mode d'arrosement est le seringage. Les plantes doivent être mouillées le soir, par ce procédé, plus ou moins, suivant la saison. Cette méthode est bien préférable à l'arrosement ordinaire, non pas seulement en théorie, à cause des rapports qu'elle présente avec les pluies et les rosées, par le moyen desquelles la nature assure la subsistance des plantes, mais aussi parce qu'elle enlève de la surface des feuilles, organes reconnus de la respiration et milieux d'élaboration dans les végétaux, toute la poussière et les autres matières susceptibles de s'y accumuler, les mettant ainsi à même d'accomplir les fonctions auxquelles elles sont destinées. Toutefois, dans le cas où quelque circonstance rendrait nuisible l'application de ce procédé, ou s'il se trouvait insuffisant, il serait prudent et utile d'arroser en même temps la terre à la manière ordinaire.

Les détails qui précèdent peuvent servir de gouverne

jusqu'à ce que les fleurs commencent à s'épanouir. Lorsque les Pelargoniums sont arrivés à cet état, ils peuvent être transportés dans une serre tempérée, où, s'ils ne sont pas mêlés aux autres plantes, il faudra leur donner un peu d'ombre aussitôt que les premières fleurs seront bien ouvertes. Il est vrai que leur aspect ne serait pas sensiblement altéré par l'oubli de cette précaution, et que leurs fleurs n'en dureraient pas beaucoup moins; mais les personnes qui veulent pousser leurs plantes jusqu'au dernier degré de perfection naturelle ne doivent pas mépriser cet avis.

Après l'inflorescence, elles doivent subir une transformation complète. Leurs branches doivent être rabattues, leurs racines ébarbées, et chaque individu planté dans un pot beaucoup plus petit, pour être soumis pendant plusieurs semaines à une atmosphère chaude et humide. Cette pratique ne doit pas paraître peu singulière à la plupart de nos lecteurs; expliquons-en donc le principe et les conséquences.

Lorsqu'après une pousse d'été, secondée par une bonne nourriture et tous les soins que l'intelligence et l'expérience peuvent suggérer, on laisse, sans les rabattre, de forts piéds de Pelargonium poursuivre le cours naturel de leur végétation, on obtient, au lieu de petites plantes élégantes, des arbustes énormes, disgracieux, à longues branches confuses, propres seulement à être mis dehors en pleine terre. Cet inconvénient n'est même pas le seul : en effet, dès que ces végétaux artificiels, car tel est à proprement parler leur vrai caractère, ont dépassé les limites fixées par l'art qui leur a donné naissance, ils retombent dans leur caractère natif, et perdent, avec leur éclat, tous leurs titres à notre admiration.

Cette circonstance remarquable prouve que, si l'homme peut perfectionner indéfiniment les productions de la nature, il ne saurait toutefois imprimer, aux plus splendides comme aux plus insignifiantes, aucune marque durable de son pouvoir. Par exemple, si nous nous relâchons de nos attentions pour les plantes hybrides et que nous les privions des influences fortifiantes sous lesquelles nous leur avons fait prendre naissance, ces produits de plusieurs années de soins peuvent perdre en peu de semaines tout ce qui leur donnait du prix.

D'ailleurs, outre la nécessité que nous venons de démontrer, il y a, pour rabattre les Pelargoniums, des raisons de convenance aussi puissantes. Ainsi, sans cette précaution, leurs dimensions deviendraient bientôt gênantes, et en deux ans aucuns pots ne sauraient les contenir, ni aucune serre en renfermer plus que quelques douzaines. Leur beauté, indépendamment des fleurs, consiste aussi dans les proportions de leur taille et la symétrie de leur forme, qui sont détruites si on les laisse grandir au delà du produit d'une pousse d'un an.

Toutes ces considérations réunies ont donné lieu à l'usage dont nous parlons. Peu après la fin des dernières fleurs, chaque pousse doit être *rapprochée* à un ou deux pouces de la tige centrale. La fin de l'été ou le commencement de l'automne est la saison propre à cette opération, parce que les plantes ainsi rabattues ont le temps d'émettre de nouvelles pousses et de préparer les germes des fleurs futures avant l'inclémence de la saison suivante. Mais il servirait peu de réduire ainsi leur partie supérieure si les racines n'étaient pas proportionnellement raccourcies; nous recommandons donc ce dernier soin aux praticiens.

Dans la crainte que l'immaturité du bois ne vienne à frustrer les désirs du cultivateur en exposant des pousses trop tendres aux rigueurs de l'hiver qu'elles doivent passer, on fait pénétrer une légère chaleur artificielle dans les châssis où on les place quand ils sont remis dans leurs petits pots. Il est aisé de produire un peu de chaleur en élevant une mince garniture de fumier en fermentation autour du châssis. Rien n'est plus convenable que cette matière qui produit, en même temps que la chaleur voulue, une humidité naturelle, telle que la réclame précisément la circonstance.

Tandis que les plantes prospèrent dans une atmosphère si propre à favoriser leur nouveau développement, les moyens auxiliaires de l'arrosement et du seringage doivent se joindre, dans une proportion convenable, à l'excitation externe. Il n'est pas nécessaire de renouveler le fumier, et l'on peut laisser la chaleur diminuer graduellement.

Pour terminer, sans rien omettre d'important, ces conseils sur la culture d'été des Pelargoniums, nous ferons observer que la pousse, stimulée comme nous venons de le dire, ne doit pas être de plus de 3 ou 4 pouces de long, et qu'elle doit être à peu près achevée quand l'hiver commence. Tous les efforts du cultivateur tendront donc à ce but. L'élévation progressive des châssis pendant le jour, jusqu'à ce qu'on les enlève complètement dans les beaux temps, ne tardera pas à endurcir ces pousses avant la saison de *torpidité*, et à leur donner la consistance nécessaire pour y résister. En même temps que la température s'abaissera, on ne manquera point de diminuer progressivement les arrosements, et c'est précisément dans cette dernière circonstance que consiste la partie la plus importante de la période de traitement qui va suivre.

Il nous reste maintenant à parler du traitement d'hiver et de la multiplication ; mais comme les considérations qui précèdent occupent déjà trop d'espace, les autres formeront le texte d'un prochain article qui comprendra en même temps le reste des renseignements annoncés dans notre précédent numéro.

(*Pour être continué.*)

VARIÉTÉS.

PLANTES NOUVELLES OU PEU CONNUES LES PLUS INTÉRESSANTES CONTENUES DANS LE *Botanical Magazine* ET LE *Botanical Register*.

Septembre.

Galeandra Baueri, Batem. (Orchidacées). Jolie espèce, découverte originairement dans la Guyane française par Martin, retrouvée depuis au Mexique par M. Ross, collecteur de M. Barker, dans un endroit appelé Kisatipa, à 38 kilom. 980 de Melacatapec. Les divisions périanthoïdes sont vertes et étalées ; le labelle est infundibuliforme à la base, et enserre le gynostème ; il s'étale ensuite en deux larges lobes crénelés sur les bords, d'un beau rose violacé, et se prolonge en arrière en un long éperon jaune. Les feuilles sont linéaires, lancéolées, plissées ; les pseudobulbes tuniqués, comme biarticulés. (*Bot. Reg.*)

Cynoglossum longiflorum, Royle, *Msc.* (Borraginacées). Espèce remarquable, élevée de graines récoltées dans le Cachemire, et envoyée par la Compagnie des Indes à M. Royle en mai 1839. C'est une plante de pleine terre, velue, à rameaux ébractéés, à feuilles oblongues, acuminées, cordées, amplexicaules ; à fleurs tubulées, pendantes, roses à l'intérieur, passant extérieurement au bleu clair violacé. Elle fleurit depuis la fin de mai jusqu'en août, et paraît s'élever à $0^{m},338$ de hauteur. (*Bot. Reg.*)

Allium cæruleum, Pall. (Liliacées). Cette plante a été élevée, dans le jardin de la Société d'horticulture, de graines envoyées par M. Fischer en 1834. M. Lindley pense que cette plante n'est pas l'*A. cæruleum* du docteur Wallich, laquelle provient du Népaul et du Kémaon, et qu'il regarde comme identique avec celle du même nom du docteur Royle, provenant des monts Himalaya. Celle dont il s'agit a été originairement trouvée par Pallas dans les plaines salées de la Russie asiatique, près de la rivière d'Irtisch (Sibérie), et plus tard par Ledebours, dans les monts Altaï. Elle est de pleine terre, et se fait remarquer par ses belles fleurs bleues, variant d'intensité, et réunies en gros capitules portés sur de longs pédon-

cules cylindriques, d'environ 0m,338 de hauteur. Ses bulbes émettent des feuilles plates. (*Bot. Reg.*)

Passiflora verrucifera, Lindl. (Passifloracées). Plante dont la patrie est inconnue, et qui a été achetée par Harris dans les pépinières de Colville. C'est une espèce de serre tempérée qui présente beaucoup d'affinités avec les *P. edulis* et *incarnata*, dont elle diffère principalement par ses feuilles trilobées, ses fleurs petites et les singulières glandes en forme de verrues qui, au nombre de deux environ, se trouvent sur le bord de chaque pétale. (*Bot. Reg.*)

Clematis montana, Buchan. (Renonculacées). *C. anemoniflora*, Don. — *C. odorata*, Hort. Apportée de l'Inde (en 1831?) par Lady Amherst, cette belle espèce de Clématite est aussi connue dans quelques collections sous le nom de *C. odorata*. Elle est de pleine terre, fleurit en mai et en avril, et se fait remarquer par ses fleurs nombreuses, grandes, penchées, d'un blanc de neige, lavé de carmin. Elle est originaire des monts Himalaya. (*Bot. Reg.*)

Rodriguezia crispa, Lindl. (Orchidacées). Originaire des montagnes des Orgues, au Brésil, cette plante a été introduite en Angleterre en 1839 chez MM. Loddiges. Les pseudobulbes en sont ovales-allongés, bifoliés. Les fleurs, disposées en grappes nutantes, sont vertes, nombreuses, à labelle petit, sigmoïde, blanc, avec une ligne pourpre orbiculaire. M. Lindley dit que c'est une des plantes les plus remarquables par l'odeur exquise de ses fleurs, odeur qui rappelle celle de la Primevère. Au total, ce n'est pas une plante d'amateur. (*Bot. Reg.*)

Monachanthus longifolius, Hook (Orchidacées). *Catasetum longifolium*, Lindl. — Plante magnifique, trouvée par M. Schomburgk dans la Guyane anglaise, croissant sur le Palmier appelé *Mauritia flexuosa*. Elle se distingue de ses congénères par ses feuilles étroites, très longues ; par la riche couleur jaune d'or moucheté d'orangé de ses fleurs, à labelle en capuchon, un peu redressé, muni, près du gynostème, de longues et nombreuses dents d'un beau rose. (*Bot. Mag.*)

Passiflora onychina, Lindl. (Passifloracées). Cette plante paraît avoir été introduite vers 1827 en Angleterre, de graines du Jardin-Botanique de Rio de Janeiro, par le lieutenant de marine B. J. Sullivan. Elle est dépourvue de bractées; ses feuilles sont trilobées, glabres, à pétioles portant 4 ou 6 glandes; ses fleurs, de la forme et de la grandeur de celles de la *P. Kermesina*, diffèrent de celles-ci en ce que les pétales en sont d'un rose très pâle, les séries rayonnantes internes, dressées, d'un pourpre très foncé, et que les rayons de la série externe sont blancs et d'un bleu violacé vers l'extrémité. L'odeur en est fort suave. (*Bot. Mag.* 1840, et *Bot. Reg.* 1838.)

Nota. Nous devons dire ici qu'en raison de l'extrême différence des figures, il n'est pas probable que la plante dont nous venons de donner une courte analyse

soit celle qu'a décrite le docteur Lindley en 1838 sous le même nom. Dans la figure de celui-ci, les fleurs sont bleues, les feuilles dentées (très entières dans l'autre), les rayons bleus et mouchetés de bleu plus intense, etc.

Hoteia barbata, Hook. (Saxifragacées). *Hoteia japonica*, Morr. et Decaisne. Nous ne mentionnons ici cette plante que parce que le docteur Hooker en a changé le nom spécifique en relatant que le docteur Wallich avait trouvé le premier cette plante dans le Népaul, et lui avait donné le nom de *Spiræa barbata*. Le dessin joint à la description est loin de donner une idée de l'élégance de cette plante, que l'on admire dans les cultures du Muséum, à Paris.

Cereus speciosissimus, DC. (Cactacées). *Cereus Smithii*, Hort. angl. — *Cereus Mallisoni*, Hort. M. Hooker soutient avec raison que cette plante n'est qu'une hybride résultant de la fertilisation du *Cereus speciosissimus* par le *C. flagelliformis*.

Catasetum integerrimum, Hook. (Orchidacées). Espèce très remarquable et très distincte, envoyée de Guatimala au feu duc de Bedford. Les feuilles en sont très larges, oblongues, acuminées, plissées ; les fleurs très grandes, d'un jaune verdâtre ou purpurescent. Le labelle est cucullé, extrêmement charnu, à bouche contractée, très entière. (*Bot. Mag.*)

Francoa ramosa, Don. ? — *F. appendiculata*, Don. (Francoacées). Trouvée d'abord à Valparaiso par Cuming, et plus tard à Quebrada de las Lacunas, près de cette ville, par Bridges, en 1832, cette plante ne paraît guère différer du *F. sonchifolia* que par ses fleurs, blanches, et ses feuilles, moins découpées. Hooker les regarde tous trois comme des variétés d'un même type. (*Bot. Mag.*)

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de notre honorable collaborateur et savant naturaliste M. Drapiez la figure et la description de quatre plantes entièrement inédites et fort intéressantes. Nous les ferons connaître successivement dans ce journal ; ce sont :

Robynsia geminiflora, DZ. Type d'un genre nouveau que M. Drapiez a cru devoir établir sur une plante mexicaine de la famille des Hémérocallidées. Racines fibreuses, articulées. Feuilles ensiformes, linéaires, semi-engaînantes. Scape cylindrique, de $0^{m},975$ de hauteur environ, portant des fleurs géminées, rouges, d'abord dressées, puis pendantes. Périanthe tubulé. Etaminées insérées sur le tube. Ovaire subtrigone ; 2 graines dans chaque loge. Voisine du genre *Blandfortia ;* du Mexique ; collection de MM. Van der Maelen.

Stanhopea calceolata, DZ. (Orchidacées). Cette plante nous paraît bien voisine du *S. eburnea*, dont elle diffère suffisamment par la forme et les couleurs du gynostème et du labelle. Toute la surface extérieure des divisions périanthoïdes est finement pointillée de pourpre, ainsi que l'intérieur du labelle, distin-

gué encore sur sa partie plane par 2 larges raies d'un rouge de sang. C'est une superbe plante, à odeur extrêmement suave; du Mexique; collection de MM. Van der Maelen.

Cattleya concolor, DZ. (Orchidacées). Jolie même parmi ses superbes congénères. Toute la fleur est d'un rose tendre lilas. Labelle plus pâle, échancré, crispé, fortement lamellé. Du Mexique; collection de la Société royale d'horticulture de Bruxelles.

Acropera luteola, DZ. (Orchidacées). Petite espèce curieuse par la forme bizarre de ses fleurs et leur mode d'insertion en candélabre renversé. Du Mexique; collection de MM. Van der Maelen.

PLANTES PRÉCIEUSES A VENDRE.

On vient de recevoir au Havre une caisse de *Cactus senilis* (*Pilocereus senilis*, LEM.), tous en fort bon état de conservation, et de $0^m,162$ à $0^m,541$ (6 à 20 pouces) de hauteur. Le prix en est fort modique. On les cède de 35 à 60 fr. pièce, selon leurs dimensions.

Il vient également d'arriver une caisse de *Melocactus* d'une espèce que nous croyons nouvelle, et à laquelle nous avons donné le nom de *M. cephalenoplus*, en raison de ce que chez cette plante le céphalium, dressé, est entouré et protégé à sa base de longs aiguillons qui le dépassent, et dont les dimensions l'emportent de beaucoup sur ceux des faisceaux de la tige. Le prix varie de 40 à 60 fr., selon les dimensions. Elle provient de Marcaïbo.

Nous apprenons en cet instant que MM. Cels frères viennent de se rendre acquéreurs de la majeure partie de ces deux belles plantes; on peut donc s'adresser à eux de confiance pour se les procurer. Une collection de plantes peut-elle être digne de ce nom si elle ne possède un *Pilocereus senilis?*

M. Bossin, jardinier fleuriste, quai aux fleurs, n° 5, vient de recevoir du Cap de gigantesques bulbes de *Brunswigia Josephinæ* (*Amaryllis Josephinæ*). Ils n'ont pas moins de $0^m,35$ à $0^m,40$ de hauteur sur $0^m,40$ à $0^m,55$ de circonférence. Nous ne nous rappelons pas en avoir jamais vu de telles dimensions. Ces plantes avaient toujours été jusqu'ici, bien que de dimensions moindres, d'un prix fort élevé. M. Bossin cède les siennes pour 25 à 30 fr. la pièce.

RECTIFICATIONS.

1° M. Camuzet nous prie de corriger quelques erreurs qu'il remarque dans son article intitulé *Variété de Robinia pseudacacia* (Voy. t. 1er, p. 144).

Ainsi, ligne 1 et 2 : 3 pouces 3 lignes, *lisez :* de 3 à 4 pouces. — 6 : pour l'espèce-mère, *lisez :* pour un *Mimosa*.

2° A la fin du même tome, page 381, l'astérisque de la ligne 11 devait être placé à la fin de la ligne 6.



Tradescantie a tiges renflées. *Tradescantia tumida*.

N. Rémond imp.

PLANTES D'ORNEMENT NOUVELLES OU PEU CONNUES.

TRADESCANTIE A ARTICLES RENFLÉS.

TRADESCANTIA TUMIDA.

Etym. Genre dédié par Linné à John Tradescant, l'un des premiers *collectionneurs* d'histoire naturelle, et jardinier de Charles Ier, roi d'Angleterre.

Famille des Commélinacées. Hexandrie-Monogynie.

Caract. génér. *Périgone* externe formé de 3 *segments calicinaux* persistants, enfin connivents; l'interne formé également de 3 segments pétaloïdes, sessiles et persistants. *Étam.* 6, à *filaments* barbus ou plus rarement glabres, dilatés en connectif au sommet; loges des *anthères* fertiles, parallèles, bordant le connectif. *Ovaire* 3-loculaire, à loges multiovulées. *Style* filiforme, glabre; *stigmate* obtus, trigone ou dilaté-suborbiculaire, obscurément trilobé. *Capsule* bi-triloculaire, loculicide-trivalve; *valves* septifères au milieu. *Graines* peu nombreuses, peltées, presque carrées. — *Plantes herbacées*, communes dans la partie tropicale et la partie boréale la plus chaude de l'Amérique, plus rares dans l'Asie tropicale et dans l'Afrique australe, ayant le port des Commélinées, à fleurs terminales ou axillaires, en ombelles ou en grappes, nues ou involucrées.

Ephemerum, Tournef.

Caract. spécif. *T. tumida*, Lindl. — *Tige* dressée, velue, à entre-nœuds renflés; *feuilles* à peine vaginantes, oblongues, révolutées, convexes, velues dessous et sur les bords; *ombelles* multiflores, sessiles, axillaires et terminales; *sépales* velus; *pétales* ovales, concaves, et bientôt convexes. Lindl. (*Bot. Reg.*).

Plante herbacée, vivace, presque rustique, obtenue de graines dans le jardin de la Société d'horticulture, où le dessin ci-contre a été fait en septembre 1839.

Pendant leur jeunesse, ses feuilles sont pourprées en dessous; mais cette couleur se passe ensuite, et elles devien-

nent d'un vert foncé. Leur direction particulière (roulées en dessous), les articulations renflées de la tige par lesquelles elles sont séparées, donnent à cette espèce un aspect tout spécial, et paraissent la distinguer du *T. humboldtiana*, avec lequel, sans ces particularités, elle offrirait beaucoup d'analogie, en tant qu'on peut s'en rapporter à la description de cette dernière.

Elle demande la serre tempérée, et est d'une culture fort aisée, ayant les mêmes habitudes que l'espèce commune qu'on cultive dans tous les jardins. Elle végète vigoureusement, plantée dans une terre franche et sablonneuse, mais est très sujette à souffrir d'un excès d'humidité pendant l'hiver. Comme toutes ses congénères, on la multiplie aisément soit de boutures ou de marcottes, soit de graines.

Bot. Reg., JUILLET 1840.

ACANTHÉPHIPPIE A FLEURS DE DEUX COULEURS.

ACANTHEPHIPPIUM BICOLOR.

ÉTYM. ἄκανθα, épine; ἐφίππιον, selle. L'auteur du genre a cru voir quelque ressemblance entre ce dernier objet et le labelle des fleurs de l'espèce qu'il découvrit. On voit qu'il ne faut pas écrire *Acanthophippium*, comme le font quelques auteurs, faute d'en citer exactement l'étymologie.

CARACT. GÉNÉR. *Acanthephippium*, BLUME. — *Périgone* ventru; *segments* externes conglutinés; les latéraux adnés à l'onglet du gynostème; le supérieur réuni aux internes, qui sont spatulés, et formant, par leur ensemble, une sorte de voûte. *Labelle* onguiculé, articulé élastiquement avec la base du gynostème, longuement prolongé; *limbe* trilobé, replié, à disque lamellé. *Gynostème court, cylindrique? Anthère* charnue, biloculaire; *pollinies* 8, inégales, ses-



Acanthéphippie à fleurs bicolores. *Acanthephippium bicolor.*

V. Rémond imp.

sil es. — *Plantes herbacées*, indiennes, épigées, subcaulescentes; *tige* pseudobulbeuse inférieurement, vaginée; *feuilles* oblongues-lancéolées, plissées; *pédoncule* vaginé, pauciflore; *fleurs* belles. Lindl. (*Gen. et sp. Orchid.*, 177).

Caract. spécif. *A. bicolor*, Lindl. — *Pseudobulbes* ovoïdes, atténués supérieurement; *feuilles* amples, oblongues-lancéolées, fortement plissées, rigides, vaginantes; *pédoncule* très court, tortueux-sillonné; *périanthe* ovoïde-tubulé; *pétales* lancéolés, dressés; *labelle éphippioïde*, à lobes latéraux arrondis; le médian ovale, incliné. Lem.

Cette plante, fort curieuse et encore rare, a été trouvée pour la première fois dans l'île de Ceylan par le directeur du Jardin botanique de Péradonia, M. Watson, qui en envoya, vers 1814, des pseudobulbes à la Société d'horticulture de Londres. Au premier aspect, on la prendrait, en raison de ses gros pseudobulbes, pour une espèce épiphyte; elle est néanmoins terrestre, et végète parfaitement bien cultivée en terre de bruyères, telle que nous l'avons vue et fait dessiner dans la collection d'Orchidacées du Muséum national de Paris; collection dont la capitale peut se glorifier maintenant à juste titre, qui existait à peine, même de nom, il y a quelques années, et qui, se composant aujourd'hui d'un très grand nombre d'espèces, est confiée à M. Neumann, par les bons soins duquel elle prospère admirablement. Nous en publierons dans ce Journal plusieurs espèces nouvelles encore inédites, dont les descriptions seront dues à M. Ad. Brongniart, qui a bien voulu honorer quelquefois notre Recueil de sa collaboration.

L'*A. bicolor* présente des pseudobulbes ovales-oblongs, lisses, d'un beau vert foncé et d'un assez fort volume, enveloppés partiellement à la base par les débris des premières feuilles radicales ou squammes, et peu à peu atténués au sommet, qui se couronne de deux ou trois feuilles amples, ovales-lancéolées, acuminées, fortement plis-

sées, rigides, lisses, engaînantes-enroulées à la base. Le pédonculeest radical, très court, 4-5-6-flore, presque complètement caché par des squammes ovales, concaves, brunes, amples, embrassantes à la base. Les fleurs, d'un aspect particulier, et dont le labelle offre une structure singulière, présentant réellement quelque analogie avec une selle (*unde nomen genericum*), sont assez amples et élégantes. Le périgone est un peu charnu, tubulé, presque horizontal, d'un beau jaune d'or; ses divisions externes sont réfléchies-étalées au sommet, d'un cramoisi foncé à l'extrémité; les 2 internes supérieures sont obliquement dressées, pointillées à l'extrémité du même cramoisi, plus étroites que les externes, qui sont soudées entre elles dans leur plus grande longueur; toutes ovales-lancéolées, sub-aiguës. Labelle articulé avec la base du gynostème, formant un coude vers le milieu, et se terminant en trois lobes, dont deux, subarrondis, se rapprochent du gynostème, et dont le troisième, médian, ovale-oblong, vient s'étaler et s'incliner en dehors. La couleur des lobes latéraux est d'un jaune vif; le médian est plus pâle, charnu, couvert de petites aspérités, et son disque bilamellaire est relevé d'une ligne centrale, saillante. Le gynostème, à peu près cylindrique, aigu, est d'un blanc verdâtre. Les pollinies sont au nombre de huit, disposées quatre par quatre, superposées, *caudiculées*; glandule échancrée.

Cette belle Orchidacée se plaît, comme nous l'avons dit, dans le terreau de bruyères. Elle demande un endroit ombragé dans la serre, et se propage comme toutes ses congénères, c'est-à-dire par la séparation des faux bulbes, lors de la période de repos. Elle mérite une place distinguée dans les serres des amateurs, qui peuvent se la procurer chez les frères Cels. LEM.



Ketmie à feuilles découpées. *Hibiscus multifidus*.

N. Rémond imp.

KETMIE A FEUILLES TRÈS DÉCOUPÉES.

HIBISCUS MULTIFIDUS.

Etym. Ἱβίσκος : c'est, selon Dioscoride, un des noms grecs de la Guimauve. D'après l'étymologie, l'H est évidemment inutile dans ce mot.

Famille des Malvacées, type de la tribu des Hibiscées. Monadelphie-Polyandrie.

Caract. génér. *Involucelle* polyphylle, à folioles simples ou bifurquées. *Calice* quinquéfide, persistant, à *estivation* valvaire. *Pétales* 5, hypogynes, obovés-inéquilatéraux, adnés par des *onglets* au tube staminal, à *estivation* convolutive. *Tube staminal* colomnaire, tronqué ou quinquédenté au dessous du sommet, dépassant les *filaments*, plus ou moins nombreux, et portant des *anthères* réniformes, bivalves. *Ovaire* sessile, simple, 5-loculaire. *Ovules* rares ou nombreux dans les loges, fixés à l'angle central. *Style* terminal 5-fide, exsert; *stigmates* capitellés, très rarement cohérents. *Capsule* 5-loculaire, loculicide-5-valve; *valves* portant au milieu les cloisons séminifères par le bord; *columelle* centrale nulle. *Graines* nombreuses, ou rares quelquefois par avortement, réniformes, ascendantes, à test crustacé, nues ou squammuleuses, quelquefois laineuses. *Embryon* homotrope-arqué, dans un albumen mucilagineux, très peu abondant; *cotylédons* foliacés, se repliant sur eux-mêmes, à radicule infère. — *Arbres*, *arbrisseaux* ou *herbes*, croissant dans les régions tropicales ou subtropicales, peu nombreuses dans les contrées tempérées les plus chaudes, à *feuilles* alternes, pétiolées, entières ou lobées, glabres, diversement pubescentes ou scabres, à *stipules* latérales géminées, à *fleurs* axillaires, solitaires, ou terminales par avortement des feuilles, en panicules, en corymbes, en grappes, ou plus rarement en épis stipulés-bractéés, à *corolles* amples, diversement colorées, et dont les *pétales* portent très souvent à la base une macule de couleur différente. (Endlich., *Gen. Pl.*)

Caract. spécif. *H. multifidus*, Paxt.—*Arbrisseau* à feuilles décidues. *Tige* lisse, cylindrique, assez succulente, très ramifiée. *Feuilles* partagées jusqu'à la base en nombreux segments linéaires, très glabres, quelquefois subdivisées ou équilatéralement lobées. *Calice* de 5 *lacinies* égales, lancéolées, acuminées, allongées, égalant presque la *corolle*. *Corolle* d'un bleu azuré très pâle, teinte de cramoisi à l'orifice, et terminée à la base par une couleur semblable plus foncée.

(*Traduit de* Paxton.)

Parmi le grand nombre de nouvelles et belles plantes dont les explorateurs de la colonie de Swan-River ont enrichi nos jardins, nous n'en avons jusqu'ici remarqué aucune qui mérite mieux de les orner que la superbe Ketmie dont nous donnons ci-contre une figure. Quelques circonstances défavorables à son développement parfait en ont retardé la floraison jusque dans l'automne dernier ; mais il est très probable que, sous l'empire de conjonctures plus propices, notre plante fleurira aussi abondamment qu'aucune de ses congénères.

On sait que dans le plus grand nombre des espèces de ce genre les fleurs s'ouvrent très lentement et sont extrêmement fugitives ; on ne devra donc pas s'étonner que l'espèce dont il s'agit présente la même habitude. A part cette considération, le port et le feuillage de cette Ketmie plaisent à un haut degré, et ses fleurs sont de l'effet le plus charmant. L'azur délicat des pétales est agréablement relevé par le cramoisi de la base de la corolle, dont les riches teintes s'étendent jusque vers le centre, et contrastent encore avec le jaune et le brun de l'appareil staminal.

Rien de plus symétrique que le port de l'individu cultivé chez MM. Henderson, à Pine-Apple-Place, élevé des graines que leur avait envoyées en 1837 le capitaine Mangles, et qui fleurit dans leurs serres pour la première fois en août 1839; c'est d'après cet individu qu'a été fait le dessin ci-contre. Cette Ketmie commence à se ramifier, à $0^{m},162$ environ du collet radical, et paraît s'élever à $0^{m},299$ de hauteur, en formant un buisson d'une forme conique et régulière. Les laciniures profondes de ses feuilles ajoutent à la grâce de son port et lui donnent un aspect aérien tout à fait attrayant.

Elle se plaît en serre tempérée, et le sol où on l'élève doit



Verveine gracieuse. *Verbena amœna*.

N. Rémond imp.

être une terre franche, prise à la surface des prairies et exposée à l'influence de l'air pendant un an avant d'être employée. On peut y ajouter une très petite quantité de sable blanc (*silver sand*), et l'on doit avoir soin de n'arroser la plante que quand le besoin s'en fait sentir d'une manière évidente. On doit éviter, afin d'en obtenir des fleurs de bonne heure, de la planter dans de grands vases.

L'*H. multifidus* se propage assez rapidement de boutures, dont on doit éloigner avec soin l'humidité. Il ne donne toutefois que peu de graines, et en donnera probablement davantage si l'on parvient à le faire fleurir un mois plus tôt. Il faut les semer, aussitôt leur maturité, sur une couche d'une chaleur douce, et empoter séparément chaque jeune plante dès qu'elle est pourvue de ses premières feuilles.

Nous avons sujet d'espérer obtenir de nombreux et méritants hybrides par le croisement de cette plante avec d'autres espèces à fleurs plus grandes, et nos hybridistes ne dédaigneront certes pas, au moyen de leur art, porté aujourd'hui à un si haut degré, l'opportunité d'améliorer ainsi celles que l'on cultive actuellement.

EXTRAIT DU PAXTON'S *Mag. of Bot.*, JUIN 1840.

VERVEINE ÉLÉGANTE.

VERBENA AMOENA.

ETYM. *Verbena*, dans Pline, est le nom d'une plante sacrée, que des auteurs modernes rapportent au genre formé sous cette dénomination. Des étymologistes prétendent que les Latins avaient pris ce mot du celte *ferfaen* (qui charrie la pierre) parce que, disent-ils, selon les Celtes, cette plante guérissait la maladie de la pierre. Cette étymologie nous paraît fort douteuse.

Famille des Verbénacées, tribu des Lippiées.

Didynamie-Angiospermie.

CARACT. GÉNÉR. *Verbena*, L. — *Calice* tubuleux, quadri- ou quinquédenté.

Corolle hypogyne ; *tube* cylindrique, dressé ou courbé ; *limbe* quinquéfide, plus ou moins inégal. *Étamines* 4, insérées au tube de la corolle, incluses, didynames, toutes fertiles, ou les deux supérieures ananthères. Ovaire bi- ou quadri-loculaire, à loges uniovulées. *Style* terminal; *stigmate* subcapité. *Drupe* sec, biloculaire-bipartible, ou quadriloculaire-quadripartible. *Graines* solitaires. *Embryon* exalbumineux, à *radicule* infère. — *Herbes* ou sous-arbrisseaux, répandus dans les parties chaudes et tempérées de tout l'univers, dressés, couchés ou ascendants, à feuilles opposées, à inflorescence en épis axillaires ou terminaux, à fleurs sessiles, bractéées. — *In* ENDLICH. *Gen. Pl.*

CARACT. SPÉCIF. *V. amœna*, HORT. SOC. LOND. GARD. — *Plante herbacée*, vivace. *Tiges* partiellement couchées, subquadrangulaires, couvertes de poils blancs, rigides. *Feuilles* stipulées, pinnatifides, à *lobes* oblongs, aigus, couverts d'une pubescence épaisse, apprimée ; *stipules* beaucoup plus velues que la lame. *Bractées* nombreuses, subulées, velues. *Segments calicinaux* semblables en tout aux bractées. *Inflorescence* en épis allongés, denses, dressés. *Corolle* hypocratérimorphe, à *limbe* de 5 lobes presque égaux, oblongs, légèrement dilatés vers le sommet, bifides, d'un rose pourpré.

PAXTON'S, *Mag. of Bot.*

Quelque belles que soient les innombrables variétés hybrides de Verveine qui se trouvent dans le commerce, elles ne sauraient valoir les espèces nouvelles et d'un caractère tranché. La nomenclature est aujourd'hui débordée par les noms commémoratifs des individus qui ont obtenu ou à qui on a dédié ces variétés, tandis que les espèces, à peu d'exceptions près, peuvent à peine en être distinguées.

Nous sommes amené à faire ces remarques, non parce que nous sommes contraire à l'*hybridisation*, car nous désirons vivement voir ce procédé généralement adopté, mais uniquement parce que nous blâmons l'habitude de donner un nom et une admission dans le monde commercial à certaines variétés qui ne présentent pas quelques traits suffisamment différentiels et frappants qui puissent les recommander au public (1). Nous voudrions

---

(1) Nous approuvons complètement cette pensée si éminemment juste de l'ha-

voir cultiver toutes les autres variétés, dans un cercle limité toutefois, en les regardant comme tout à fait sans importance et comme ne méritant pas une dénomination différentielle.

L'aspect de la jolie espèce que nous publions ici est si différent de l'aspect de toutes celles qu'on a introduites jusqu'ici, qu'il n'est pas nécessaire de s'étendre sur ses caractères distinctifs. L'élégante découpure de son feuillage est, selon nous, tout à fait nouvelle dans une si grande espèce, tandis que ses longs épis touffus de fleurs légèrement pourprées lui donnent une physionomie originale. Elle présente, sous ce dernier rapport, quelque ressemblance avec la *V. teucrioides;* mais cette ressemblance est bien légère : car dans celles-ci les fleurs sont particulièrement distantes, comparées à celles de notre espèce, et elles manquent de ces nombreuses bractées, si remarquables dans cette dernière. En outre, la *V. amœna* est beaucoup plus belle et plus attrayante que celle à laquelle nous la comparons ; mais elle est dépourvue de son doux parfum.

Nous n'avons aucune donnée authentique sur l'époque de son introduction en Angleterre ; nous l'avons vue pour la première fois dans le Jardin de la Société d'horticulture, et le dessin ci-contre a été fait vers la fin de l'automne dernier, d'après des individus qu'avait obtenus de là M. Edmonds, jardinier du duc de Devonshire, à Chiswick. Nous avons toute raison de penser qu'elle est indigène du

---

bile jardinier en chef du duc de Devonshire, et nous étendrons ce blâme à certains faiseurs de Dahlias, d'OEillets, de Jacinthes, de Tulipes, et surtout de Roses. Ces milliers de noms appliqués pour des bagatelles insignifiantes et qui souvent même disparaissent l'année suivante font un tort immense au commerce, en raison de ce que les gens prudents se défient du charlatanisme et de l'improbité. Ici le bon pâtit pour le mauvais.

Mexique. Elle est maintenant assez répandue dans le commerce de Londres.

Elle est tout aussi rustique que la *V. teucrioides*, ne demande que l'abri d'un châssis pendant l'hiver, et fleurit en plein air pendant tout l'été. En raison de sa disposition à traîner, elle est très propre à être cultivée en plate-bande ; mais la luxuriance de sa végétation l'empêche de produire autant d'épis floraux que les espèces naines. Pour remédier à cet inconvénient, il est à propos de pincer les extrémités des pousses pendant la première période de sa végétation ; ce qui mettra les plantes à même d'émettre un plus grand nombre de branches latérales, de chacune desquelles on peut attendre des fleurs ; et il est bon de grouper plusieurs pieds de cette plante pour en obtenir un plus brillant effet.

Culture et multiplication comme celles des autres espèces.

(Extrait du PAXTON'S *Mag. of Bot.*, feb. 1840.)

ARTICLES ORIGINAUX.

DE LA POSSIBILITÉ DE MULTIPLIER EN FRANCE LA JACINTHE DE HOLLANDE.

Depuis long-temps on cultive en France les Jacinthes de Hollande, dont les couleurs variées et l'odeur agréable les font rechercher non seulement de toutes les personnes qui aiment l'horticulture, mais de tout le monde en général. La Jacinthe est admise partout ; on voit le coloris de ses fleurons, gracieusement rangés par la nature, briller sur la console d'un appartement, dans la décoration des parterres, et sur les plates-bandes des jardins d'agrément et paysagers.

Beaucoup d'amateurs cultivent ce joli genre, dont nous sommes tributaires chaque année, à une partie de la Hollande, pour une assez forte somme. Les Hollandais, soit pour soutenir leur commerce, soit pour conserver l'honneur national dans la culture spéciale des Oignons à fleurs chez eux, ont grand soin de ne nous envoyer que des Oignons de quatre et de cinq ans, qui, étant plantés chez nous, se divisent, la première année, en plusieurs caïeux; et c'est cette circonstance, peut-être, qui fait croire que la culture des Oignons de Jacinthe est tout à fait impossible chez nous, et que les Oignons de la Hollande y dégénèrent. Je pense donc, et peut-être ai-je tort, que le choix du terrain et les soins nécessaires à la culture des Jacinthes de Hollande sont des éléments indispensables pour leur conservation, et j'ai sous les yeux plusieurs exemples qui viennent appuyer mes assertions. On sait que les habitants de Montreuil-sous-Bois, Bagnolet, Romainville, Vincennes et des environs, cultivent de père en fils, et avec succès, les Jacinthes connues sous les dénominations de *Jacinthes roses* et *bleues de Paris*, de *Passetout*, de *Civilis*, etc. Feu M. Cannet cultivait depuis long-temps, dans son jardin, boulevart des Gobelins, à Paris, des Jacinthes de Hollande qui faisaient l'admiration des connaisseurs, et les fleurs restaient toujours les mêmes. La Jacinthe la *Sphœra mundi* se reproduisait exactement. Son jardinier, homme fort habile, du reste, recueillait avec soin les petits caïeux qu'il en obtenait. Un cultivateur de Belleville qui a la passion des Jacinthes achète tous les ans, chez moi et chez d'autres cultivateurs, ce qu'il y a de mieux venant de la Hollande, et les conserve aussi belles qu'à Haarlem; cependant nous sommes sous le climat de Paris!

Au printemps de l'année dernière, j'ai obtenu, dans

mon jardin (situé boulevart de l'Hôpital, nº 46), les plus beaux résultats sur une centaine de variétés de Jacinthes de Hollande que j'avais fait venir pour essai l'année précédente.

Ma première plantation fut établie dans la dernière quinzaine du mois de novembre 1838; mes Jacinthes furent espacées à la distance de 22 centimètres en tout sens, et plantées à la profondeur de 8 centimètres environ. Mon terrain, quoique léger, fut couvert d'environ 16 centimètres de terre de bruyères. Vers la fin de décembre, j'ai fait couvrir l'emplacement de grandes litières de 18 à 22 centimètres d'épaisseur, que j'ai fait enlever dans les premiers jours de mars. A côté de ma belle collection de Jacinthes, j'ai cultivé avec un égal succès des *Renoncules*, des *Tulipes*, des *Crocus*, des *Couronnes impériales*, etc., etc. Ce résultat m'a tellement encouragé, que j'ai opéré à l'automne suivant sur une plus vaste échelle, en plantant les caïeux et les Oignons formés.

En 1839, je continuai mes expériences dans le même jardin, mais dans un autre emplacement. Mes oignons furent plantés fin novembre, par planches de quatre rangs, qui étaient distancés de 33 centimètres, et les Oignons étaient placés de 20 à 24 centimètres dans les rangs, et à la profondeur de 10 à 12 centim. Ma terre a été composée d'un cinquième de terre de bruyères, d'un cinquième de terreau de fumier de vaches, et de trois cinquièmes de terre du sol, qui se trouve être naturellement sablonneux et graveleux; ce terrain convient déjà, sans aucune addition, à la culture des Oignons à fleurs.

J'ai planté, comparativement et dans le même parc, les Jacinthes de Hollande que j'ai cultivées depuis plusieurs années et celles que j'ai fait venir en automne dernier. Dans les Oignons bons à fleurir et de même grosseur, je

n'ai remarqué, à la floraison, aucune différence, tant dans le coloris que dans le nombre des fleurons, qui étaient tous également doubles. Les Jacinthes dites *Pyrène*, *Sphœra mundi*, le *Comte* et la *Comtesse de la Coste*, *Nemrod*, *Charlotte-Marianne*, *Sultan Achmet*, etc., etc., se sont tellement reproduites exactement, que les amateurs ont marqué indistinctement les plantes anciennes et les nouvelles.

Suivant les observations que j'ai pu faire, il m'a semblé que les Jacinthes de Gênes et celles de Lyon, surtout les jaunes, fondaient plus facilement que celles de Hollande. Je me propose de suivre ces observations et d'en rendre compte plus tard.

Dans le courant de décembre, j'ai fait mettre par prévoyance une couverture de grande litière épaisse également de 16 centimètres environ, que j'ai fait enlever et remettre plusieurs fois dans les premiers jours et dans le courant de mars, pour éviter les suites désastreuses des gelées tardives que nous avons éprouvées à cette époque. Malgré ces précautions, j'ai perdu quelques belles Jacinthes à cause des changements subits qui s'opéraient alors dans la température.

La floraison eut lieu à la fin d'avril, et, comme toutes les floraisons de Jacinthes de cette année, la mienne ne répondit pas à mon attente; la sécheresse et les vents arides qui eurent lieu alors, et qui se prolongèrent, firent avorter les fleurs en même temps que le soleil les grillait. J'ai cru remarquer que les Jacinthes dont les fleurs étaient d'un bleu obscur ou foncé, comme la *Plus noire*, l'*Amie du cœur*, etc., étaient beaucoup plus sensibles et résistaient moins aux rayons solaires que les Jacinthes blanches et les jaunes; les rouges de sang, comme le *Mars*, le *Général des Tombes*, l'*Éclatante parfaite*, etc., etc., en ont également

beaucoup souffert. En général, mon parc ne présentait pas cette année l'aspect brillant de 1839.

J'arrachai à la fin de juin les Oignons et les caïeux qui avaient été plantés par grosseur et par série. Ces jeunes Oignons sont sains et de forme bien arrondie. Aux diverses citations que j'ai faites plus haut je dois ajouter que MM. Chauvart, du parc Saint-Fargeau, à Belleville, et Bénard, à Dreux, cultivent avec un égal succès les Jacinthes de Hollande, et plus de six années d'expérience ont démontré au premier que, lorsque cette culture est bien entendue, le terrain et l'exposition convenables, l'on obtient, à peu de chose près, d'aussi beaux résultats qu'à Haarlem. Nous avons fait des semis de Jacinthes; dans quelques années, nous nous ferons un devoir de faire connaître nos gains.

Comme j'ai déjà eu occasion de le dire, les Oignons que nous recevons de la Hollande sont âgés de quatre et de cinq ans, et se divisent en plusieurs caïeux la première année de plantation. Ces caïeux devraient, comme en Hollande, être cultivés pendant trois ou quatre ans avant d'obtenir une floraison parfaite et identique à celle de l'Oignon-mère. Mais nous, horticulteurs et amateurs français, nous n'avons pas la patience de cultiver ces petits Oignons pour en avoir les fleurs, ni de faire des semis réitérés et assidus de Jacinthes, et c'est ce qui empêche le développement de cette agréable culture. Cependant la France est riche en climats et en sols variés, et ses habitants désirent en général les progrès de la science; nos horticulteurs sont habiles et occupent la première place parmi ceux des autres nations; et tous, d'un commun accord et par des voies différentes, se livrent à l'éducation et à la culture des plantes utiles et agréables.

Ainsi donc, j'ose espérer que les Jacinthes auront aussi

désormais leurs amis et leurs protecteurs, tout en étant l'objet d'une très bonne spéculation, et je reste profondément convaincu que si l'on donnait à ces plantes un climat, une culture appropriés, et un terrain homogène à celui de Haarlem et de ses environs, on pourrait cultiver les Jacinthes avec autant de succès qu'en Hollande.

Je dois mettre sous les yeux des amateurs et des horticulteurs qui voudraient se livrer par spéculation à cette culture le chiffre des importations d'Oignons à fleurs qui m'a été communiqué par M. Mallepeyre aîné, agronome aussi distingué que savant éclairé.

		kil.	gr.		sommes.
Il est entré en France,	en 1827,	131	364	valeur :	91,955 fr.
——	en 1828	114	288	—	80,001
——	en 1829	101	430	—	71,001
——	en 1830	268	144	—	187,701
——	en 1831	250	733	—	175,512
——	en 1832	258	598	—	177,519
——	en 1833	242	773	—	169,941
——	en 1834	321	011	—	224,708
——	en 1835	354	573	—	248,261
——	en 1836	217	401	—	152,181
	En dix ans, total :			. . .	1,574,720 fr.

On voit par ce tableau, qui a été pris sur celui des douanes, qu'il y aurait bénéfice à cultiver les Oignons; et, d'après ce qui précède, il est facile de remarquer que le goût va toujours croissant, puisque le chiffre des valeurs augmente chaque année. Par esprit de nationalité, j'en recommande la culture.

Je crois devoir, en terminant cette notice, faire connaître aux amateurs la nomenclature de quelques Jacinthes qui méritent le plus d'être cultivées; ce sont :

Doubles, rouges de sang et roses.

Le Bouquet tendre. Bouquet-Royal.

Duchesse d'Angoulême.
Comtesse de la Coste.
Comte de la Coste.
Panorama.
Flos sanguineus.
Moore.
Maria-Louisa.
Général de Ziéthem.
Grootworst (grand-duc).
Madame Zoutmann.
Hersilia.

Simples rouges, de sang et roses.

Général des Tombes.
Le franc van Berky.
L'Éclatante parfaite.
Charlotte-Marianne.
L'Éclair.
L'Imposante.

Doubles, blanches.

La mode.
Duc de Berry.
Diane d'Éphèse.
Caroline.
La Déesse.
Gloria florum suprema.
Grand-Monarque de France.
Josephus secundus.
Montesquiou.
Prince de Waterloo.
La Chérie.
Sphæra mundi.
Héroïne de Blaye.
Sultan-Achmet.
Hooft.
Sceptre d'or.
Pyrène.

Simples, blanches.

Voltaire.
Premier noble.
Mme de Talleyrand.
Grand-Vainqueur.
Thémistocle.

Doubles, bleues foncées et obscures.

La mode.
Bonaparte.
Dnc d'Angoulême.
Duc de Mayenne.
La Majestueuse.
Bouquet pourpre.
Habit brillant.
L'Activité.
Couronne des Indes.
Suzanne-Elizabeth.
La Renommée.
Lord Wellington.
Marie-Antoinette.
Velours noir.
Velours pourpre.

Simples, bleues.

La Plus noire.
L'Amie du cœur.
Nemrod.
Alphonse de Lamartine.
Bonaparte.
Prompt Juvenel.

Doubles, jaunes.

Bouquet d'orange.
Or végétal.
Jaune ophir.
Ophir d'or.
Jaune-Pyramide.
L'Héroïne.
Duc de Berry.
Crésus.

BOSSIN.

Grainetier-pépiniériste, 5, quai aux Fleurs, à Paris.

DE L'OPPORTUNITÉ DE GROUPER DANS DES SERRES SPÉCIALES LES VÉGÉTAUX D'UNE MÊME FAMILLE.

Il existe en horticulture une pratique assez généralement répandue, celle de réunir pendant l'hiver, dans un seul et même local, quoique borné, toutes sortes de végétaux exotiques, de nature, de force et de climats différents, sans avoir le moins du monde égard à leur constitution particulière, à leurs habitudes diverses, à leur organisation individuelle.

Cette manière d'agir, contraire aux lois de la végétation, s'oppose également aux bons résultats de la saine culture; nous espérons en donner la preuve tout à l'heure. Si, d'un côté, il est constant qu'en général les plantes ont besoin d'une certaine indépendance physique et aérienne pour exercer leurs fonctions végétatives; s'il est constant encore que lorsque l'atmosphère qui les environne n'est pas pure, lorsque la lumière qui les domine n'est pas directe, lorsque enfin d'autres éléments vivifiants leur sont supprimés, diminués ou mal partagés, il est incontestable, de l'autre côté, que ces êtres, soumis à un pareil régime, doivent s'en ressentir et éprouver des symptômes de malaise et de souffrance.

Or si nous mettons en contact, dans un lieu circonscrit, un certain nombre de végétaux, dont les uns à feuilles larges et persistantes, les autres à feuilles caduques; ceux-ci à branches longues et gourmandes, ceux-là à feuilles petites et délicates, n'est-il pas évident que l'organisation différente de ces êtres doit mutuellement agir l'une en sens inverse de l'autre, et que les plus forts, les plus vigoureux, doivent s'emparer, au détriment des plus faibles, des gaz

atmosphériques alimentaires, et vivre à leurs dépens? Dans une foule d'hommes attirés par la curiosité d'un spectacle quelconque, ne sont-ce pas les plus grands, les plus robustes, les plus puissants enfin, qui voient et jouissent les premiers? Et si leur présence se maintient dans le même lieu, les petits ne sont-ils pas bientôt condamnés à la privation, à la gêne, et plus tard même au malaise général?

Mais, pour consolider davantage le principe que nous soutenons, nous appelons à notre aide la marche même que suit la nature, et les résultats de l'expérience. En effet, que nous apprend la première? Elle nous démontre que, dans les forêts, les plantes qui croissent entre ou sous les gros arbres sont étiolées, imparfaites, languissantes, souvent malades, et qu'elles marchent à grands pas vers une destruction prochaine. La nature nous démontre également que plusieurs animaux de constitution différente, s'ils se trouvent enfermés en grand nombre dans un même espace limité, se nuisent les uns les autres, et que les plus délicats finissent par tomber malades, et périssent bientôt.

Enfin l'expérience nous prouve tous les jours que les praticiens qui ont l'habitude de grouper leurs végétaux par familles et de tenir chacune d'elles dans une serre spéciale obtiennent des résultats complets et satisfaisants.

Qu'on entre dans les serres à *Camellia* de MM. Tamponet, Paillet, et de Bugny; qu'on examine les serres à *Geranium* de MM. Chauvière, Lémon, et de Mme Odier, à Belle-Vue; celles à *Bruyères* de MM. Martine et Michel, rue de la Muette; celles à *Azalées* des Indes de M. Soulange-Bodin; celle à *Cactus* de M. de Monville; celle à Orchidées, du Jardin-des-Plantes, etc.; et l'on jugera au premier coup-d'œil que

l'état prospère de tous ces végétaux cultivés séparément et par famille est dû au principe que nous soutenons dans cette notice.

Mais, nous dira-t-on, la coutume, dans tous les temps, a été, jusqu'à présent, de rassembler dans une seule et même serre tous les végétaux qui demandent à peu près le même degré de chaleur : car pour eux le premier besoin est d'être plus ou moins défendus contre le froid. Ce raisonnement, spécieux et paradoxal, entraîne malheureusement beaucoup d'amateurs, qui en adoptent les principes, à suivre une routine contraire aux règles de la bonne pratique, et qui, en conséquence, est éminemment pernicieuse.

Il est vrai que beaucoup de végétaux exotiques, tels que les Pimélées, les Grenadilles, les Protées, les Ficoïdes, ne peuvent pas vivre si on leur refuse 4 ou 5 degrés de chaleur pendant l'hiver ; mais, de ce qu'il faut à ces plantes une certaine élévation uniforme de température, en dérivera-t-on pour cela la conséquence qu'il faille les réunir pendant l'hiver dans le même local ?

Rassemblera-t-on les animaux qui se dévorent les uns les autres, parce qu'ils exigent à peu près la même température et les mêmes aliments ?

Tout le monde sait que les Bruyères sont des plantes délicates, exigeant beaucoup de lumière, une température douce, une atmosphère légère; on sait que les *Geranium* ne végètent à leur aise et ne fleurissent abondamment que dans certaines serres spéciales, bien éclairées, bien aérées, peu élevées; on sait que les plantes alpines ont des habitudes opposées à celles des plantes du Cap ; on sait enfin que les plantes grasses demandent une atmosphère sèche; que celles de la Nouvelle-Hollande demandent une température humide, etc.

Si, malgré les habitudes différentes de ces végétaux, on s'avisait de les réunir tous dans une même serre, et si, par surcroît d'impéritie, on leur donnait pour compagnes d'autres plantes encore plus vivaces, telles que des *Rhododendrum*, des *Acacia*, des Lauriers, des Myrtes, quelles conséquences résulteraient de ce mélange irrationnel? Là encore la raison du plus fort ne serait-elle pas la meilleure?

Indépendamment de tous ces motifs, il y a aussi l'œil, qui veut sa part. Lorsqu'on entre dans une serre remplie de végétaux d'une même famille à l'époque de leur floraison, l'effet qu'on en éprouve n'est-il pas tout à fait merveilleux? Qu'y a-t-il de plus ravissant qu'une réunion de Bruyères en fleurs? Quel spectacle admirable n'offre pas la floraison d'une serre remplie de *Geranium!* et quel tableau magique, quelle scène pittoresque, que ne saurait rendre aucune description poétique, présente en hiver le coup d'œil enchanteur d'une serre de *Camellia* fleuris!... Et si parmi ces belles collections séparées on intercalait pour un moment de distance en distance, et en pleine floraison, quelques beaux Acacias de la Nouvelle-Hollande, quelques Azalées des Indes, quelques *Rhododendrum* arborescents, quelques Pivoines du Japon, le tableau n'irait-il pas jusqu'au prestige?

Mais, nous dira-t-on, l'amateur qui n'a qu'une ou deux plantes de la même famille, et qui cependant possède une collection variée, nombreuse et choisie, doit-il donc avoir autant de serres qu'il a d'espèces? Voici notre réponse: Les observations que nous venons de faire à ce sujet ne regardent pas le petit nombre d'amateurs qui se trouvent dans cette position exceptionnelle; elles s'adressent aux horticulteurs en grand qui, ayant abandonné la culture de certains végétaux anciens, insignifiants et coûteux, ne

s'occupent que de spécialités méritantes, de certains genres à la mode, enfin de variétés généralement appréciées et dont l'horticulture moderne a su par ses efforts enrichir le commerce.

A ceux-ci nous conseillons de classer leurs plantes par famille et de leur donner des serres spéciales, s'ils veulent profiter long-temps de leurs cultures; à ceux-là nous donnons le conseil de suivre le même principe autant que cela leur sera possible, c'est-à-dire de grouper les plantes qui ont la même nature, celles qui sont d'un même climat, qui se ressemblent le plus par leur constitution physique; et, ne possédassent-ils que quelques pieds de serre pour renfermer une centaine de végétaux, mieux vaudrait que ces végétaux fussent séparés, et par là bien portants, que réunis pêle-mêle, et par cela languissants.

Par tous ces motifs, nous pensons que l'usage d'entremêler sans distinction les végétaux dans les serres est un usage pernicieux aux principes de la végétation, tels que les démontrent la raison et l'expérience; que, pour opérer selon les saines théories de l'horticulture moderne, il faut réunir les plantes par familles, et les cultiver séparément dans des serres spéciales.

C'est ainsi que nous agissons depuis longues années pour les Camellia, et notre méthode, comme tout le monde peut s'en assurer, nous a toujours offert les résultats les plus satisfaisants.

Abbé Berlèse.

HORTICULTURE ÉTRANGÈRE.

Remarques sur la culture des OXALIS américaines,

Par Frédéric OTTO.

Depuis l'importation de quelques *Oxalis* américaines, parmi lesquelles sont les *O. tetraphylla* et *esculenta*, que nous cultivons dans nos jardins comme plantes d'ornement ou comme plantes à bordures, ce genre s'est considérablement augmenté, en raison de ce que chaque envoi d'Amérique contenait presque toujours quelques espèces d'*Oxalis*, qui souvent surgissaient de terre sans que l'on s'y attendît : de petits tubercules de ces plantes se trouvant dans des terres venant de Cuba et du Mexique.

La plupart des espèces d'*Oxalis* américaines peuvent servir à garnir les plates-bandes pendant l'été, et sont d'autant plus recommandables aux amateurs, qu'elles fleurissent sans discontinuation depuis le printemps jusqu'à l'époque où elles cessent de végéter, c'est-à-dire quand les gelées surviennent. C'est là un grand avantage qu'elles possèdent sur les espèces du Cap, dont la végétation ne dure que très peu de temps.

Une plate-bande garnie d'*O. lasiandra*, Zuccar., surpasse de beaucoup en beauté celle qui serait plantée en *O. esculenta*. Là, la première pousse avec vigueur en pleine terre ; ses belles fleurs rouges paraissent presque en même temps que ses premières feuilles, et la floraison, qui devient de plus en plus parfaite, dure jusqu'à ce que les premières gelées viennent détruire la plante. Elle produit une quantité

de racines napiformes, plus grandes que celles de l'*O. esculenta*, et qui doivent sans doute être aussi bonnes après une préparation culinaire convenable.

La multiplication se fait au moyen des œilletons qui se forment au collet tubéreux de la plante. C'est donc sous tous les rapports une plante très recommandable. Les espèces suivantes peuvent remplir le même but dans les jardins : *O. vespertilionis*, *quadrifolia*, *papilionacea*, *martiana*, *violacea*, *discolor*, et *lilacina*, Kl. Elles réussissent en général dans une terre substantielle, légère et sablonneuse; et aussitôt que les feuilles et les tiges ont été détruites par les gelées, on retire de terre les petits tubercules et on les conserve dans un endroit de la serre tempérée jusqu'au printemps suivant, époque à laquelle on les retire aussitôt que possible pour les transplanter à l'endroit qu'on a choisi. Si l'on désire en hâter la floraison, on peut les planter en pots et les placer sous châssis et sur couche tiède jusqu'à ce qu'on puisse les transplanter en pleine terre.

Les *Oxalis* ligneux, tels que les *O. carnosa*, *Mirbelii*, ainsi que l'*O. floribunda*, Lehm., réussissent également bien en pleine terre. On ne peut cependant s'en servir pour bordures; mais ce sont de très belles plantes d'ornement pour les massifs du jardin fleuriste.

W. — *Ex Algem. Gartenz.* 33. 1840.

CORRESPONDANCE ET NOUVELLES HORTICOLES.

M. Hénon nous écrit de Lyon :

J'ai visité l'établissement de MM. Audibert frères, à Tonnelle, près de Tarascon, et je suis encore émerveillé de tout ce qu'il renferme de beau pour un horticulteur, pour un botaniste. C'est une des plus vastes pépinières. Elle occupe plus de 50 hectares, et comme elle est fondée depuis 1768, elle renferme beaucoup de vieux arbres. Plusieurs variétés sont nées dans l'établissement. J'y ai vu entre autres des Gattiliers qui sortent des graines de celui à feuilles incisées (*Vitex incisa*). Les thyrses fleuris en sont rameux et beaucoup plus allongés. Il y en a de roses, de bleus et de carnés. Ils ne sont pas encore dans le commerce. Ces arbrisseaux feront un effet magnifique dans les massifs.

Une variété du Mûrier à papier est aussi remarquable et encore peu connue. Je ne me rappelle pas l'avoir vue à Paris; elle n'existe pas à Lyon : c'est le Mûrier à papier parasol (*Broussonetia umbraculifera* du catalogue de Tonnelle). MM. Audibert avaient remarqué une branche de Mûrier à papier qui semblait rabougrie et dont les rameaux s'agrégeaient en boule. Ils en prirent des baguettes, qu'ils greffèrent en tête de jeunes *Broussonetia* ; la variété se maintint. Vue de loin, elle imite l'Acacia parasol. Les branches et les rameaux sont petits, tortueux, rapprochés les uns des autres. Les feuilles affectent la même inconstance de formes que celles du Mûrier à papier, mais sont beaucoup plus petites. En général, les variétés naines, franches de pied ou élevées sur tige par la greffe, donnent

peu ou pas de fleurs. Celle-ci avait quelques fruits lorsque je l'ai vue. Ils m'ont paru de la même grosseur que ceux du Mûrier à papier commun, et de la même forme.

Ils ont multiplié aussi une belle espèce de Platane (*P. macrophylla*) qui remplacera tôt ou tard les autres platanes dans les plantations publiques. La beauté et l'ampleur de son feuillage, la vigueur de ses pousses, la feront rechercher pour former des avenues ou des salles d'ombrage. Elle est, je crois, originaire d'Italie.

Les collections d'arbres et arbrisseaux forestiers d'ornement et fruitiers sont très nombreuses. Il en est plusieurs que nous tenons en orangerie, et qui bravent, en pleine terre, l'hiver à Tonnelle. Les *Sterculia*, par exemple, ont le tronc de la grosseur du corps et s'élèvent à une grande hauteur. La Verveine odorante, le Laurier rose, le Tabac glauque, les Agaves, le Palmier nain, le Pin des Canaries, le Pistachier, le Pittospore de la Chine, le *Budleia globosa*, le *Rhus viminalis*, le *Lagerstrœmia indica*, l'*Anthyllis barba Jovis*, l'*Hovenia dulcis*, l'*Acacia acanthocarpa*, le *Prosopis siliquastrum*, etc., etc., ne demandent pas de soins, pas d'abris. Les diverses espèces de Patates sont cultivées en pleine terre et en grand. Les *Nymphœa cœrulea* et *advena*, le *Sagittaria lanceolata*, le *Nelumbium speciosum*, le *Limnocharis Douglasii*, l'*Aponogeton distachyon*, , et un *Peronia* dont j'ai oublié le nom spécifique, décorent les eaux de leurs belles fleurs. Le *Pontederia crassipes*, cultivé ici depuis cinq ou six ans, n'a pas encore fleuri, tandis qu'une autre espèce du même genre (*P. cordata*), qui fleurit abondamment, passe souvent l'hiver dehors (1). La *Jussiœa grandiflora*, en compagnie du *Cyperus*

(1) Il en est de même à Paris, quant à cette plante, L.

pungens, s'est propagée dans un marais qu'elle couvre de ses belles fleurs jaunes. Les vaches la pâturent.

Je m'arrête, parce que je dépasse les bornes d'une lettre, et que d'ailleurs je ne pourrais vous donner qu'une idée très imparfaite de ce que j'ai vu à Tonnelle. Il faut voir soi-même.

Agréez, etc.

HÉNON.

M. Rantonnet nous écrit d'Hyères :

Le *Poinciana Gilliesii* est cultivé, depuis six ans environ, en pleine terre en Provence, à Aix et dans les environs, à Marseille, Toulon, Hyères. Dans les mois de juillet et août, il fleurit abondamment et fait l'admiration des amateurs par le nombre et la beauté de ses fleurs. Les graines en viennent à parfaite maturité.

Le premier sujet qui ait été planté l'a été dans les environs d'Aix, où j'en ai récolté des semences. Je viens d'en faire un grand semis au mois d'avril, en plein air, qui a très bien réussi. Les graines en avaient été distribuées aux environs d'Aix sous le nom de *Fleur de Saint-Pierre* et venaient de la Martinique. J'ai pu en donner le véritable nom aux horticulteurs de nos contrées.

RANTONNET.

M. Robert, directeur du Jardin botanique de Toulon, envoya, en septembre dernier, à M. Bossin, fleuriste à Paris, une caisse contenant une certaine quantité de fruits de l'*Asimina triloba*, DON. (*Anona triloba*, L.), qui, dans

cette riche et fertile contrée, fructifie abondamment chaque année.

M. Robert écrit que ces fruits exhalent, lors de leur maturité, un parfum des plus agréables, et qu'on les trouve surtout excellents quand on les emploie à faire des tartes.

M. Bossin a eu l'obligeance de nous faire goûter de ces fruits, auxquels nous avons trouvé une saveur quelque peu analogue à celle de la Nèfle mêlée à un certain goût d'Abricot. Nul doute que, si l'on suivait avec une intelligente persévérance la culture de cet arbre, on en tirât bientôt des produits satisfaisants et capables de dédommager l'horticulteur de ses peines et de ses dépenses.

L'*Asimina triloba*, plus connu sous le nom d'*Anona*, est un bel arbre indigène du nord de l'Amérique, et qui passe, sans en souffrir, nos hivers en pleine terre, où il fleurit et fructifie souvent. Nous le voyons avec regret exclus de beaucoup de jardins parisiens, où certes il ferait un bien meilleur effet que bon nombre d'autres qu'on lui préfère injustement.

M. Robert se plaît à rappeler qu'il tient cet arbre du grand-père des frères Cels, lequel, en le lui donnant, lui avait recommandé de le planter chez lui en pleine terre, où il fructifierait. L'arbre, en effet, a tenu la parole du donateur, quoiqu'un peu tardivement.

M. Delaire, jardinier en chef du Jardin botanique d'Orléans, nous écrit (12 septembre) qu'il vient d'obtenir un beau fruit d'un pied d'*Aristolochia labiosa*. C'est un fait digne de remarque, et le premier de ce genre en France, du moins à notre connaissance. Ce fruit promet de venir à maturité; nous en reparlerons.

Nous nous empressons de signaler aux amateurs de belles plantes celles que l'infatigable M. Chauvière vient de rapporter, après une rapide tournée en Belgique ainsi qu'en Angleterre, ce pays classique des belles et nouvelles plantes. En vérité, c'est un devoir pour l'*Horticulteur universel* de citer aux autres horticulteurs-marchands, et même aux amateurs, l'exemple de ce zélé fleuriste, dans l'espérance de leur inspirer le salutaire désir de l'imiter. L'horticulture en général, et la science en particulier, profiteraient de cette heureuse concurrence, et peut-être alors (nous oserions dire *certainement*) verrait-on, *enfin*, le beau monde devenir amateur, et encourager généreusement l'impulsion que donneraient à leur art les fleuristes en se procurant de toutes parts des plantes nouvelles, méritantes, et propres à piquer le goût et la curiosité. *Jamais*, que les horticulteurs-marchands le sachent bien, JAMAIS, répéterons-nous, leur art, et leur fortune *par contre*, ne fleuriront, s'ils ne savent intéresser et réveiller la tiédeur des amateurs par la nouveauté et le mérite de leurs productions.

Mais revenons aux plantes annoncées ; ce sont, parmi celles qui nous ont semblé les plus dignes d'être citées :

Serre chaude.

Thunbergia aurantiaca.
—— haytayneana (1).
—— Baxteri.

Passiflora onychina.
—— mayana.
Gesneria rupestris.

---

(1) Ces deux magnifiques *Thunbergia*, ainsi que l'*I. Learii*, ont été figurés dans le 1er volume de l'*Horticulteur*. Nous saisirons ici l'occasion de dire que le second *Thunbergia*, nommé par Wallich, est devenu le type du genre *Meyenia*, formé par Nees ab Esenbeck sous le nom de *M. haytayneana*.

Ipomœa rubro-cœrulea.
—— Learii.
—— scabra.
—— physianthifolia.
Gloxinia Presleyi.
Gesneria mollis.
Angelonia speciosa.
Jnga Harrisii.
Goldfussia anisophylla.
Desmodium nutans.

Serre tempérée et pleine terre.

Lagerstrœmia elegans.
Bignonia tweediana.
—— Manglesii.
Diplopeltis Hugelii.
Oxylobium retusum.
Chorozema latifolium.
—— Dicksoni.
—— varium novum *ou* nanum.
—— macrophyllum.
Podolobium trilobatum.
Platylobium murrayanum.
Lophospermum spectabile.
Salvia verticillata.
Chenolea scutellarioides.
Eriostemon latifolium.
Corræa rufa.
—— quadricolor.
—— rosea.
Canarina campanulata.
Podalyria daphnoides.
—— sphæroides.
Mimosa prostrata.
Lathyrus armagitianus.
Beckmannia sinensis.
Manettia glabra.
Deutzia sanguinea.
Cobæa stipularis.
Lonicera Brownii.
Viburnum Awafuki.
Brachyglottis repanda.

Des *Erica*, des *Petunia*, des *Fushsia*, des *Cineraria*, des *Salvia*, nouvelles et magnifiques, etc. etc. Toutes ces plantes sont en voie de multiplication.

VARIÉTÉS.

PLANTES NOUVELLES OU PEU CONNUES LES PLUS INTÉRESSANTES

CONTENUES DANS LE *Botanical Magazine* ET LE *Botanical Register*.

Octobre.

BOTANICAL MAGAZINE.

Rhododendrum arboreum, *cinnamomeum*, *floribus roseis* (Ericacées). C'est la plus belle variété qu'on connaisse encore de ce bel arbuste. Les fleurs, très nombreuses, sont d'un rose tendre, un peu plus foncé vers l'extrémité interne des lobes; elles n'ont pas moins de 0m,068 (2 pouces et demi) de diamètre, et sont très agréablement mouchetées d'assez gros points pourpres. Elle paraît avoir été gagnée au Jardin botanique de Manchester; ce serait une magnifique acquisition.

Cistanthe sprengelioides, R.-B. (Epacridacées). Rien d'extraordinaire que la rareté. Port d'un *Epacris ;* fleurs petites, jaunâtres; de Van-Diémen. Serre tempérée.

Senecio Heritieri, DC., *var. cyanophthalmus*, Hook. — *Cineraria lanata*, L'Hérit. (Synanthérées-Sénécionidées). Fort élégante plante à capitules nombreux, très grands, dont les rayons sont d'un blanc pur et le disque d'un bleu azur. M. Hooker rapporte cette espèce, presque sans hésitation, dit-il, comme variété au *Senecio Heritieri* des îles Canaries, quoique la couleur des fleurs en soit fort différente. Elle a fleuri, en mai 1839, dans la serre tempérée de M. Clelland, Esq., à Rosemont, près Belfast.

Hymenoxys californica, Hook. (Synanthérées-Sénécionidées). Petite plante annuelle, à feuilles linéaires, très découpées; à capitules entièrement jaunes; de la Californie; obtenue de graines par M. Moore, au Jardin botanique de Glasnevin.

Liatris propinqua, Hook. (Synanthérées-Vernoniacées). Espèce envoyée du Jardin botanique d'Edimbourg, en 1839, à M. Hooker, sous le nom de *L. paniculata*, avec lequel (dit-il) elle n'a point d'affinité. Remarquable par sa racine tubéreuse, ses feuilles linéaires-allongées, sa panicule simple. Amérique du nord, mais lieu natif inconnu ; mérite une place dans un parterre.

Tagetes corymbosa? Sw. — *T. tenuifolia*, H. B. K. (Synanthérées-Sénécionidées). Du Mexique; assez jolie, et remarquable par son rayon, dont les pétales, jaunes, sont assez largement maculés de pourpre-orangé à la base. Introduit en 1838.

BOTANICAL REGISTER.

Calanthe discolor, Lindl. (Orchidacées). Très jolie espèce, originairement commmuniquée à Lindley par M. A. Mechelinck, de Gand. On présume qu'elle vient du Japon ou de Java, et néanmoins on la cultive en serre chaude. Les divisions périanthoïdes externes et internes sont d'un rouge lie de vin, et le labelle d'un blanc rosé. M. Lindley dit qu'elle l'emporte sur les autres *Calanthe* par l'agrément de ses fleurs.

Batatas betacea, Lindl. (Convolvulacées). C'est une très belle espèce, présumée distincte dans ce genre encore si embrouillé. Elle vient de Démérary, et, bien que cultivée jusqu'ici en serre chaude, on pense qu'elle pourra passer en serre tempérée. Elle est remarquable par ses fleurs, grandes, belles, d'un blanc légèrement violacé à l'extérieur, et d'un violet noir à l'intérieur du tube. Les tubercules radicaux sont, dit-on, semblables, par la couleur et la forme, au rhizôme de notre Betterave rouge. C'est presque un rival, dit Lindley, pour l'*Ipomœa Horsfalliæ*.

Echeveria secunda, Lindl. (Crassulacées). On pense que cette jolie

espèce est originaire du Mexique. Elle a été introduite en 1837. C'est une petite plante, fort distincte de ses congénères, ayant complètement le port de la Joubarbe des toits. Du milieu des feuilles sort une petite scape portant, sur un seul rang, des fleurs d'un rouge pourpré en dehors, d'un jaune doré en dedans et au sommet des divisions du périanthe. Elle mérite d'être recherchée.

Cattleya labiata, *var. Mossiæ* (Orchidacées), — *C. Mossiæ*, Hook. Cette plante est sans contredit non seulement la plus belle du genre, mais la plus belle aussi de toutes les Orchidacées connues jusqu'ici. L'éclat, le parfum, la grandeur (0m,230, 8 pouces et demi de diam.; soit 0m,650 de circonfér., ou 24 pouces) des fleurs, lui font accorder la prééminence. Toutes les divisions périanthoïdes sont d'un rose brillant; le labelle, à bords ondulés-crispés, est de couleur semblable à l'extérieur, d'un jaune d'or à l'intérieur, relevé de lignes parallèles ou de taches nombreuses, d'un pourpre carminé. Hooker regarde cette plante comme distincte; mais le célèbre orchidologiste en fait une variété. Elle a été introduite de la Guayra, en 1836, par Georges Green, de Liverpool, et dédiée par Hooker à Mistriss Moss d'Osterpool, qui lui en avait envoyé un échantillon et un beau dessin fait par elle-même. Celui qu'en donne le *Botanical Register* représente une fleur beaucoup plus petite que celle du *Bot. Mag*, et qui en diffère encore par son labelle, fortement et finement ondulé, crispé (ondulé-lâche dans le *Bot. Mag.*), et relevé de stries (maculé de points dans le *Mag.*).

Lemonia speciabilis, Lindl. (Rutacées-Cusparidées). Charmant sous-arbrisseau dont Lindley a formé un genre nouveau qu'il place dans la famille des Rutacées, près des genres *Angostura* et *Monniera*. Elle vient de Cuba, et a été introduite par M. Loddiges, en 183...? Fleurs d'un rouge pourpre superbe; feuilles trifoliolées. Nous recommandons l'introduction de cette plante, dont nous reproduirons dans un de nos prochains numéros le dessin et la description.

Hardenbergia digitata, Lindl. (Légumineuses-Papilionacées-Phaséolées). Très jolie espèce grimpante, de serre tempérée, remarquable par ses feuilles quinquéfoliolées-digitées et ses nombreuses grappes de fleurs violacées. Elle est indigène de la Nouvelle-Hollande (Swan River) et a été obtenue de graines par M. Toward, jardinier de la duchesse de Glocester, à Bagshot. Elle fleurit en avril. Belle acquisition à faire.

BIBLIOGRAPHIE.

Traité de la composition et de l'ornement des jardins, avec 161 planches représentant, en plus de 600 figures, des plans de jardins, des fabri-

ques propres à leur décoration et des machines pour élever les eaux. 5e édition (1839), contenant 94 planches nouvelles, 58 plans de jardins de toute grandeur, un nombre considérable de sujets divers d'utilité ou d'ornement, et dans laquelle le texte, entièrement refondu, a été augmenté de plus du double, par un amateur des Jardins, avec ces deux vers, tirés du Chantre des Jardins :

> Je dirai comment l'art, dans de frais paysages,
> Dirige l'eau, les fleurs, les gazons, les ombrages.

Epigraphe que l'ouvrage dont nous rappelons l'existence aux amateurs de jardins a complètement justifiée par la manière habile dont toutes les parties qui le composent ont été distribuées. Après un historique succinct des jardins et de leur partie théorique depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, jardins paysagers, fleuristes, maraîchers, etc., tous sont décrits de main de maître, avec toute la clarté et la précision désirables. Nous reviendrons sur ce livre, indispensable à tout horticulteur-propriétaire, et nous aimons à citer le nom de son modeste auteur, M. Audot (1), à qui, en particulier, l'horticulture doit tant en raison du zèle intelligent qu'il déploie depuis si long-temps pour reculer les bornes de cet art, si éminemment attrayant, si véritablement consolateur, si *profondément philosophique.*

RECTIFICATIONS.

Les *Pelargonium* dits *premier, Corinne, Gloria mundi, Sylphe*, et *Coronation,* que nous avons mentionnés dans ce Recueil (juin 1840), ne sont point dus aux semis de M. Chauvière, mais sont des gains anglais.

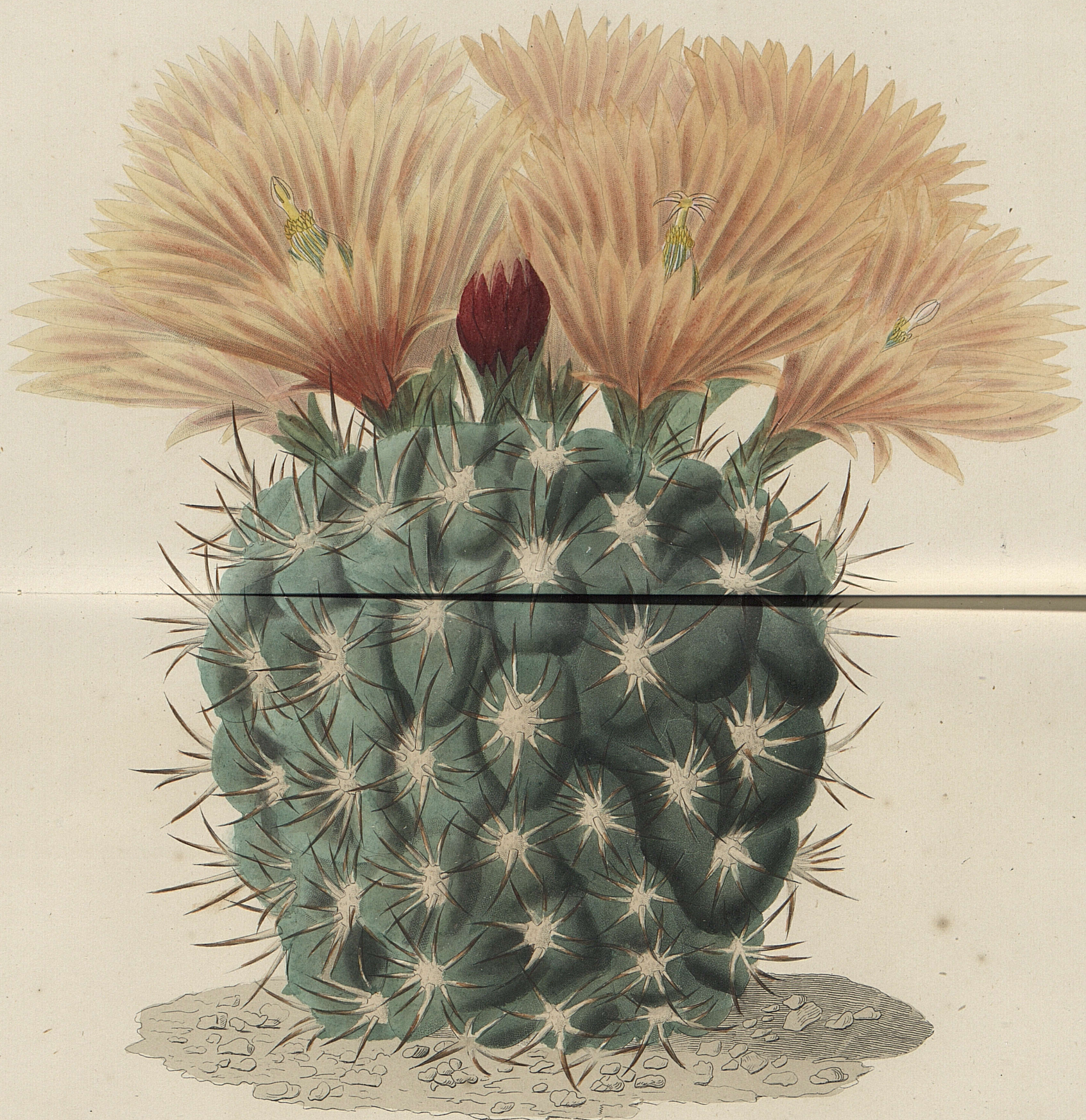
AVIS.

Nous croyons devoir prévenir MM. les rédacteurs du *Journal des connaissances usuelles et pratiques*, qui, par un procédé que nous nous abstenons de qualifier, s'emparent, pour compléter leur partie horticole, de nos articles, sans en changer même une syllabe (*sauf les innombrables fautes typographiques* dont il leur plaît de les défigurer), et sans daigner citer au moins la source où ils les puisent ; nous devons les prévenir, disons-nous, qu'à l'avenir, en vertu des lois promulguées sur la propriété littéraire, nous nous opposerons, par toutes les voies de droit et sous peine de dommages et intérêts, à un plagiat devenu intolérable, ce plagiat fût-il même déguisé.

Le Rédacteur et l'Éditeur de l'*Horticulteur universel.*

---

(1) Rue du Paon, 8, près de l'École de médecine, à Paris.



Maubert pinx. Dumesnil sc.

Echinocacte porte-alênes. *Echinocactus centeterius, Var. major.*

V. Rémond imp.

PLANTES D'ORNEMENT NOUVELLES OU PEU CONNUES.

ECHINOCACTE PORTE-ALÈNES.

ECHINOCACTUS CENTETERIUS.

Etym. Ἐχῖνος, hérisson; κάκτος, artichaut? chardon? — κεντητήριον, alène, poinçon.

Famille des Cactées, tribu des Phymatocotylédonées; § Echinocactes-Phymatogones, Lem. (1). Icosandrie-Monogynie.

Caract. génér. *Echinocactus*, L. et O. — *Tube* court, garni de *squammes* se développant bientôt en *pétales* bi-tri-sériés, imbriqués, formant un *périanthe* campaniforme ou hypocratérimorphe. *Ovaire* adhérent au tube. *Etamines* nombreuses, inégales, insérées sur le tube, filiformes, incluses. *Anthères* oblongues. *Style* plus long et plus épais que les filaments staminaux; *stigmate* 5-10-fide. *Baie* nue ou munie de squammes, couronnée souvent par les vestiges du périanthe. *Graines* petites, noires, multiforaminées, rénonculiformes, libres dans une pulpe peu abondante, à *hile* oblique. *Cotylédons* très petits, tuberculés. — *Plantes subligneuses* à tige arrondie en boule ou en cône, simple ou rameuse, formée de côtes anguleuses (comme celles des Mélocactes) ou de côtes tuberculeuses (comme celles des Mammillaires), aphylles, portant, dans des aréoles tomenteuses le long du sommet des côtes, des fascicules d'aiguillons souvent biformes. Fleurs sortant du sommet de la plante nu ou muni d'un duvet très épais (rappelant le *cephalium* d'un Mélocacte), soit des aréoles, soit d'une sorte de fossule située au delà de celles-ci, mais toujours au dessus du faisceau d'épines; belles, jaunes, blanches ou roses, s'ouvrant au soleil et durant de 3 à 6 jours. — Plantes de l'Amérique tropicale, et surtout du Mexique. Ce genre devra peut-être être sous-divisé plus tard. (Lem., *in Msc.*). (2)

Synon. *Discocactus*, Pfeiff.

(1) *Cactearum Gen. nov. Spec.que nov.*, 1839. Paris, chez Cousin.

(2) Les caractères nouveaux que nous donnons ici de ce genre, ainsi que ceux de plusieurs autres que nous avons publiés précédemment dans ce Journal, doivent entrer et seront plus complétement décrits dans un grand ouvrage iconographique ur la famille des Cactées, dont nous rassemblons depuis long-temps les matériaux.

Caract. spécif. *E. centeterius*, Lehm. — Subglobuleux, tuberculifère, à peine ombiliqué au sommet; *tubercules* prononcés, obconiques, en séries subverticales; *tomentum* persistant; *aiguillons* gris-roux, se courbant vers le sommet de la plante, roides, subulés; ceux du centre beaucoup plus robustes; *fleurs* nombreuses, très amples, d'un rouge-pelure-d'oignon très vif; à sépales linéaires, lancéolés, colorés plus foncé au milieu; *baie* écailleuse, ficiforme.

Lem.

Synon. *E. mammillarioïdes*, Bot. mag., 3558.

Dans cet ouvrage, nous analyserons tous les travaux de nos devanciers; nous exposerons leurs systèmes de classification; nous décrirons toutes les espèces connues, en en faisant une critique raisonnée (c'est-à-dire en discutant toutes les espèces apocryphes, et *c'est le plus grand nombre*); nous donnerons l'histoire et la culture de ces plantes, l'étymologie des noms génériques et spécifiques, etc., etc. Écrite en latin et en français, sur deux colonnes, cette *Iconographie des Cactées* sera publiée par fascicules petit in-folio, à Paris, chez Cousin, qui a prouvé au public, par sa belle publication sur les Camellia, son savoir-faire et sa loyauté envers les souscripteurs; c'est dire que la nouvelle publication rivalisera avec celle-ci pour la gravure et le coloriage, de manière à rendre distinctement les mille détails différentiels de ces plantes singulières. Pour notre part d'auteur, tout en ne nous dissimulant pas les difficultés immenses d'un tel travail, certes bien au dessus de nos forces, nous espérons, du moins, prouver à nos lecteurs que nous aurons fait tous nos efforts pour ne pas rester trop au dessous de notre tâche. La première livraison en paraîtra au mois de mars prochain, et nous profitons ici de cette occasion pour solliciter tous les vrais amis de la science et de l'horticulture, tous les amateurs, de vouloir bien nous aider de leurs lumières, de leurs observations, et de nous faire part de tous les renseignements sur les Cactées qu'ils croiraient propres à jeter de la lumière sur leur histoire ou leur culture sous notre climat, en les avertissant que nous nous ferons un scrupuleux devoir de publier la part qu'ils prendraient à notre ouvrage, dans l'intérêt de la science, persuadé que le premier devoir d'un auteur est de se conformer à cet antique adage : *Suum cuique tribuito.*

AVIS ESSENTIEL. — On est prié d'adresser *franco* les livres, dessins, plantes, etc., etc., et tout objet concernant la matière, à M. Lemaire, Botanographe, rue *Notre-Dame-des-Champs*, 55 *bis*, près l'Observatoire. Sur l'avertissement des mandataires, les objets communiqués leur seront retournés immédiatement. Si une plante était unique, ou trop rare pour que l'on pût en disposer, il suffirait d'en envoyer un croquis exact, et un ou deux faisceaux d'épines choisis parmi les mieux développés.

En comparant le beau dessin ci-contre avec la figure qu'ont donnée de la même espèce MM. Otto et Pfeiffer, dans leurs *Figures de Cactées en fleurs* (*pl.* II), on est tenté de penser ou qu'il y a là deux espèces distinctes, ou que l'une des deux figures est vicieuse; soit qu'ici l'artiste ait exagéré les dimensions de la plante qu'il représentait, soit que là il ait dessiné d'après un individu maladif et rabougri. Sans prétendre accuser d'inexactitude le dessin des auteurs des *Figures de Cactées en fleurs*, nous devons affirmer que notre figure est d'une ressemblance parfaite, sans aucune exagération, soit dans les dimensions de la plante, soit dans celles des fleurs, et qu'enfin, dessinée d'après le vivant, sous les yeux de M. de Monville, elle a été encore contrôlée par nous-même, d'après l'individu en fleurs de la collection de cet honorable amateur. Nous devons dire en même temps que deux individus de la même espèce, dont l'un au Muséum et l'autre chez MM. Cels, qui ont fleuri cette année (1840), tenaient le milieu, quant aux dimensions des fleurs, entre notre figure et celle de MM. Otto et Pfeiffer.

De ces faits contradictoires, et malgré les différences spécifiques légères dont nous parlerons plus bas, nous conclurons avec M. de Monville que l'individu que nous représentons ci-contre est une variété distincte de celui de ces Messieurs, plus grande, plus robuste dans toutes ses parties, et nous ne sommes pas éloigné de penser que ces avantages relatifs puissent être attribués à l'excellent mode de culture qu'a adopté pour cette famille de plantes M. de Monville, dans les serres duquel les Cactées végètent avec une luxuriance et une vigueur que nous n'avons vues que chez lui. Enfin, un fait qui sert à lever tous les doutes que l'on pourrait élever sur l'identité de notre plante, c'est que l'amateur de

qui M. de Monville la tient, M. Eyriès, du Havre, l'avait reçue, immédiatement et sous le nom indiqué, de M. Lehmann, de Hambourg, botaniste qui le premier, comme on sait, a nommé et décrit cette espèce. Nous n'hésitons pas non plus à rapporter en synonymie à notre plante celle figurée par M. Hooker dans le *Botanical Magazine* (t. 3558), sous le nom d'*E. mammillarioides*, et qui n'en paraît être qu'un individu contrefait.

L'*Echinocactus centeterius*, β *major*, est une plante vigoureuse, d'une forme subglobuleuse, légèrement ombiliquée au sommet, d'un vert gai, un peu cendré, et qui ne paraît pas devoir se ramifier naturellement. Elle se compose de tubercules obconiques, très larges à la base, atténués en un sommet oblique, terminé par une aréole obovale, formée d'un tomentum court, blanchâtre, d'où sortent 10 à 14 aiguillons courts, très robustes, fortement subulés, courbes, à pointe relevée vers le sommet de la plante, d'un gris-roux, passant au noir vers l'extrémité; 8-10 sont extérieurs, bifariés, plus courts, moins robustes; 4 intérieurs, décussatifs; le plus souvent 1 ou 2, plus rarement 3, d'autant plus robustes que le nombre en est moindre; tous fortement courbés vers le sommet, et souvent comme mouchetés de gris et de roux. Fleurs très belles, très amples, portées sur un tube ovairien assez court, muni de squammes peu nombreuses, couvrant dans les aisselles un petit tomentum blanc, assez large, et passant à l'état pétaloïde pour former un périanthe évasé, composé de divisions bisériées, linéaires-lancéolées, mucronées, entières, d'un pourpre-cramoisi au milieu, très foncé à la base, pâlissant, vers le sommet et les bords, en une couleur de pelure d'oignon (jaune-rougeâtre très pâle); toutes satinées, d'une très grande ténuité et d'un vif éclat.

Étamines réunies en capitule autour du style, à filets d'un vert pâle, tournés un peu en spirale, à anthères jaunes. Style dépassant les étamines et égalant en longueur les divisions périanthoïdes, à 6 ou rayons étalés en étoile, et colorés comme les filets staminaux.

Le tube devient une baie squammeuse, verte ou teinte d'un rougeâtre pâle du côté de la lumière, renfermant dans une pulpe blanche, très peu abondante, de nombreuses graines noires, digitaliformes, qui s'en échappent par une déchirure irrégulière.

Il importe maintenant de signaler certaines différences légères que présentent les individus décrits contradictoirement par MM. Pfeiffer et Otto, et comparés avec le nôtre. M. Pfeiffer, dans son *Enumeratio diagnostica Cactearum*, dit les étamines *blanches;* elles sont vertes dans notre plante, et, dans l'ouvrage publié conjointement avec M. Otto, il est dit qu'elles sont *roses*. Selon l'*Enumeratio*, le style a 6 rayons; dans le second ouvrage, il en a de 6 à 12. Ces différences, comme on peut voir, n'offrent pas assez d'importance pour faire regarder notre plante comme une espèce distincte de celle de M. Lehmann; aussi la décrivons-nous seulement comme une variété de la sienne, mais beaucoup plus belle sous tous les rapports.

DIMENSIONS.

Hauteur de la plante décrite, 0^m,12; diamètre, 0^m,11; hauteur d'un tubercule, 0^m,027; largeur, 0^m,018; longueur des aiguillons du centre, 0^m,015 à 0^m,018; diamètre, $0,^m001$, 0^m,001 et demi; de l'extérieur, 0^m,012 à 0^m,014; hauteur du tube, 0^m,018; hauteur de la fleur, 0^m,05 et demi;

diamètre, 0m,07 à 0m,08; largeur d'un pétale, 0m,005.

LEM.

MALOPE A FEUILLES TRIFIDES.

MALOPE TRIFIDA.

ETYM. *Malope*: nom, chez les anciens, d'une sorte de Mauve cultivée (1).

Famille des Malvacées, type de la tribu des Malopées.
Monadelphie-Polyandrie.

CARACT. GÉNÉR. *Involucelle* triphylle, à *segments* cordiformes. *Calice* quinquéfide; *lacinies* à *estivation* valvaire. *Pétales* 5, hypogynes, obovés-oblongs, subtronqués, adnés par onglets à la base du tube staminal; *estivation* enroulée. *Tube staminal* couvrant les ovaires dilatés, voûtés à la base, dépassant de nombreux *filaments* filiformes, portant des *anthères* bivalves. *Ovaires* nombreux, uniloculaires, réunis en tête au dessus d'un réceptacle globuleux. *Ovule* unique, ascendant, inséré sur une *suture* ventrale. *Style* terminal, multifide au sommet; *stigmates* très finement capitellés. *Carpidies* nombreuses, serrées, indéhiscentes, monospermes, incluses dans le calice. *Graines*.... — *Plantes herbacées* annuelles, appartenant au bassin méditerranéen; à feuilles alternes, pétiolées, ovales, entières ou trifides, munies de *stipules* latérales géminées, à *pédoncules* axillaires, solitaires, uniflores, plus longs que le pétiole; à *fleurs* pourprées ou blanches. — *In* ENDLICH. *Gen. Pl.*

CARACT. SPÉCIF. *M. trifida*, CAV. (*Diss.* 2, p. 85, t. 27): *Feuilles* trinervées, trifides, largement dentées, glabres, à lobes acuminés; à pédoncules axillaires, uniflores; *segments* de l'involucre comme soudés à la base, distinctement veinés; à bords renversés (éphippioïdes), à pointe relevée. *Fleurs* amples. *Pétales* onguiculés, velus à la base; à limbe légèrement crénelé sur les bords, d'un rose pourpré, rayé de veines plus foncées. LEM.

---

(1) Nous ne savons d'après quelle autorité Sweet et Loudon (*Hort. Brit.*) font dériver ce mot de μαλός, qu'ils traduisent par *tender*, tendre, délicat, tandis qu'il signifie *velu*. Leur étymologie est évidemment fausse, et Linné, auteur du genre, a certes prétendu exhumer l'antique appellation que nous avons citée. Voyez *Philos. Bot.*, 241.



Malope à feuilles trifides. *Malope trifida.*

N. Rémond imp.

En publiant dans notre recueil la figure et la description d'une plante aussi généralement connue dans les jardins parisiens que la Malope à feuilles trifides, notre but a été de signaler cette superbe Malvacée annuelle aux amateurs des départements comme plus propre que toute autre plante à orner leurs parterres pendant la plus grande partie de la belle saison. Elle paraît en effet, d'après nos correspondances, y être encore peu répandue. Nous espérons donc qu'on ne nous saura pas mauvais gré de ressusciter pour ainsi dire, dans l'intérêt général, cette ancienne plante, qui depuis quelques années seulement s'est montrée assez communément dans les jardins de la capitale.

La Malope à feuilles trifides, indigène de l'Afrique septentrionale (Barbarie) et du sud de la péninsule ibérique, a d'abord été introduite au Muséum d'Histoire naturelle, vers la fin du siècle dernier ou plutôt au commencement du dix-neuvième, de graines rapportées, à ce que nous présumons, par feu M. Desfontaines, lors de son voyage dans les états barbaresques, ou plutôt de graines envoyées par Cavanilles, et recueillies en Portugal, et aux environs de Carmo, en Andalousie, contrées dans lesquelles on trouve également cette plante, croissant assez communément dans les prés. Vers 1808, M. H.-B. Ker en reçut des graines venant de France, et la propagea ainsi en Angleterre, d'où elle paraît nous être revenue vers 1836.

Dans nos jardins, cette Malope s'élève de 0^{m},325 à 0^{m},487 de hauteur. Elle se divise, dès la base, en plusieurs tiges étalées, puis ascendantes, à rameaux peu nombreux, diffus, légèrement anguleux et sillonnés, onduleux, un peu velus, qui se garnissent de feuilles trifides ou légèrement trilobées, quelques unes, et principalement vers le sommet, entières ou presque entières, ovales-cordi-

formes, obtuses ou aiguës, inégalement échancrées; toutes bordées de dents obtuses-arrondies, d'un vert foncé, glabres sur les deux faces, et marquées d'innombrables points très fins. Ces feuilles, variant beaucoup de forme et de dimension, sont portées sur d'assez longs pétioles canaliculés supérieurement, arrondis en dessous, revêtus de quelques poils assez rudes ou légèrement renflés, et teints de pourpre, accompagnés à la base de stipules linéaires-oblongues, pourpres à la base, bordées de petites dents et terminées par d'assez longs poils roides.

Pédoncules axillaires, solitaires, uniflores, légèrement lancéolés et sillonnés, arides, un peu velus, rougeâtres. Involucre composé de 3 segments unis à la base, amples, cordiformes-aigus, très distinctement veinés, à bords dirigés en dessous (éphippioïdes), et revêtus de poils blancs divariqués. Calice profondément 6-parti, à lacinies longuement ovales-lancéolées, carénées, à bords et à dos (carène) velus comme les segments de l'involucre. Pétales 5, onguiculés, à onglets bilobés-auriculiformes à la base, à limbe ample, tronqué, légèrement ondulé-crénelé sur les bords, d'un beau rose pourpré, veiné de pourpre plus foncé. Etamines nombreuses, disposées en une colonne monadelphe, d'un bleu foncé à la base, à filaments distincts au sommet, lisses, pourpres; pollen d'un brun pourpré. Styles nombreux, lisses, connés à la base, à stigmates pourpres, divariqués. Carpelles nombreux, monospermes, réunis en un capitule serré, rappelant à l'idée la forme d'une Framboise.

Pour jouir complétement de tous les avantages que procure la culture raisonnée de cette superbe Malvacée, il faut en semer de bonne heure, au printemps, les graines sur couche tiède et sous cloche, de manière à repiquer



Comte de Paris.

en place aussitôt que les gelées ne sont plus à craindre. Elle s'accommode volontiers d'un sol riche et bien amendé, et demande des arrosements fréquents.

Ses fleurs, de plus de 0m054 de diamètre, durent jusqu'aux premières gelées, et sont d'une couleur si riche, que le pinceau ne saurait en reproduire l'éclat.

LEM.

ROSE-THÉ COMTE DE PARIS.

ÉTYM. *Rhos*, rouge, en celte; d'où les Latins ont fait *rosa?*

Famille des Rosacées, tribu des Rosées; Icosandrie-Polygynie.

CARACT. GÉNÉR. (1). *Rosa*, Tournef. — *Tube calicinal* ébractéolé, contracté au sommet; *limbe* 5-partite; *lobes* par estivation imbriqués un peu en spirale au sommet, souvent pennatiséqués. *Pétales* 4-5, insérés à la gorge du calice. *Etamines* indéfinies, insérées avec les pétales; *filaments* libres. *Anthères* biloculaires. *Ovaires* nombreux, uniloculaires; *ovule* unique, appendu. *Carpelles* nombreux, insérés sur le tube calicinal changé en baie, et enfermés en lui, secs, indéhiscents, subcrustacés, portant un style par le côté interne. *Styles* exserts du tube calicinal contracté, tantôt tout à fait libres, tantôt accrus en un style colomnaire; *stigmates* renflés, entiers. *Graine* exalbumineuse, inverse, solitaire dans l'akène. *Embryon* droit; *radicule* supère; *cotylédons* un peu déprimés. — *Arbrisseaux* ou *arbustes*. *Feuilles* souvent imparipennées; *folioles* dentées; *stipules* adnées au pétiole. *Fleurs* terminales, solitaires ou disposées presque en corymbe, très souvent douées d'une odeur suave.— *a*, *Rhodopsis*; *b*, *Rhodophora*, AUCT. — DC., Endlicher, etc.

CARACT. SPÉCIF. § SINENSES. *Rosa indica*, ♂ *fragrans*, RED. et THOR.; ou plutôt *espèce distincte?* — *Tige* plus ferme, plus élancée. *Aiguillons* plus

---

(1) Nous croyons devoir, quand il s'agira de variétés ou d'hybrides de certains genres aussi importants que l'est, par exemple, celui dont il est ici question, dévier désormais de notre habitude de ne point donner les caractères génériques.

robustes. *Feuilles* très amples, 3-5-foliolées; *folioles* subcordiformes, nervées. *Pétiole* épineux, garni de *stipules*, aiguës au sommet, dentées, décurrentes. *Aiguillons* très renflés à la base, presque droits, rougeâtres. *Fleurs* solitaires, très grandes, pleines, d'un rose vif, à odeur de thé; *pédoncule* et *tube calycinal* glabres.

LEM.

Nous devons la communication de cette magnifique variété de Rosier-thé à l'honorable M. Hardy, jardinier en chef du Jardin du Luxembourg et de M. le duc Decazes, grand-référendaire de la Chambre des pairs. M. le duc Decazes est un zélé et éclairé promoteur de la Botanique, qu'il cultive avec succès. C'est à lui que l'on doit l'introduction en France de plusieurs belles plantes, cultivées dans son jardin particulier, où il a fait construire d'élégantes serres dont la direction est également confiée à M. Hardy. La Société royale d'horticulture lui doit en outre de puissants encouragements, et, pour notre compte particulier, et comme c'est le devoir du rédacteur de l'*Horticulteur universel*, nous aimons à lui payer cet hommage public de reconnaissance pour l'exemple salutaire qu'il donne, et que nous serions heureux de voir suivi par toutes les personnes qui, comme M. le duc Decazes, sont à la tête de la société française. Quel magnifique et puissant élan serait alors donné à l'horticulture, si dédaignée, et si peu appréciée encore en France!

Le Thé, comte de Paris, a été gagné, en 1838, d'un semis de Rosiers-thés, par M. Hardy, qui, séduit par la beauté et le volume de ses fleurs, n'a pas craint de le dédier au fils aîné de monseigneur le duc d'Orléans, et nous avouerons que le mérite du Rosier n'est pas au dessous de la dédicace. Le dessin ci-joint a été fait sur nature par notre artiste ordinaire, sur un bel individu croissant dans le jardin du duc.

C'est un arbuste très vigoureux, d'un port élancé, à tiges droites, garnies d'aiguillons peu nombreux, droits, égaux, rougeâtres et très dilatés à la base. Les feuilles sont ordinairement composées de 5 folioles amples, subcordiformes à la base, lancéolées-aiguës, lisses, assez finement dentées, à nervures marquées; pétioles garnis de quelques aiguillons, petits, distants; stipules adnées et décurrentes sur le pétiole, dentées au sommet; fleurs très amples (8 centim. de diam.), peu nombreuses, évasées en coupe, très pleines, d'un beau rose vif, exhalant une douce odeur de Thé; pétales imbriqués régulièrement, obovales-arrondis, légèrement chiffonnés au centre, où le rose en est plus pâle; pédoncule et tube calicinal glabres et lisses.

Cette superbe variété supporte bien nos froids, et forme une belle tête, étant greffée sur Églantier.

LEM.

ARTICLES ORIGINAUX.

D'UN EMPOISONNEMENT D'ANIMAUX DOMESTIQUES CAUSÉ PAR DES BOURGEONS ET DES FEUILLES DE RHODODENDRUM, ET DE L'ACTION DÉLETÈRE DE L'IF ET DE SES GRAINES.

Le 12 avril 1840, des branches de divers *Rhododendrum*, parmi lesquelles dominaient celles du *R. ponticum*, ayant été mêlées avec des immondices provenant d'un premier nettoyage de massifs, composés de plusieurs arbustes de la même famille, avaient été jetées près du treillage d'un parc où se trouvaient cinq brebis mérinos. Ces brebis mangèrent les branches et les feuilles vertes qu'elles purent atteindre

au travers du treillage. Quelques heures après, toutes furent malades; l'une mourut le même jour, deux autres le 14; les deux dernières restèrent couchées; et, malgré les soins qui leur furent donnés, elles continuèrent à être très malades jusqu'à la fin du même mois, après quoi elles se rétablirent peu à peu.

J'ai vu à la campagne, il y a six ans, une chèvre qui pâturait sur une pelouse de gazon; la corde qui la tenait attachée à un piquet ne lui permettait pas d'entrer dans les massifs voisins. L'animal parvint cependant à atteindre un pied de *Rhododendrum ponticum*, dont elle brouta des feuilles et quelques bourgeons des extrémités. Au bout d'une heure elle se coucha, et l'on s'aperçut qu'elle était souffrante; on lui fit avaler du lait, qui la soulagea beaucoup, et deux jours après elle fut rétablie. Les brebis dont nous avons parlé ci-dessus furent traitées de la même manière; mais les secours furent donnés un peu tard, parce qu'on ne reconnut pas de suite la cause de cette indisposition subite.

Il paraît que les boutons à fleurs de ceux de ces charmants arbustes qui habitent l'Asie-Mineure (le Pont-Euxin) sécrètent, dans leur pays natal, une matière sucrée. On lit dans Xénophon (Retraite des Dix-Mille) qu'un grand nombre de soldats, accablés de privations de toutes sortes, mangèrent du miel récolté sur ces fleurs, et périrent empoisonnés.

Quoi qu'il en soit, on fera bien de se méfier des fleurs et surtout des feuilles de ces arbrisseaux, qui peuvent causer des accidents graves, même dans nos climats tempérés.

Je termine cet article par une observation du même genre que j'ai faite sur l'If. L'âne d'une laitière, ayant été attaché près d'un arbre de cette espèce, en brouta

l'extrémité de quelques branches, et le malheureux animal mourut peu de temps après (1). Les fruits même de cet arbre sont dangereux, surtout pour les enfants, qui en recherchent souvent les baies pour en manger la pulpe rose et sucrée. Cette pulpe ne paraît pas malfaisante; mais le noyau qu'elle renferme est très amer, et j'ai vu des enfants être, après en avoir avalé une certaine quantité, pris tout à coup de vomissements qui les rendaient très malades. On ne peut attribuer ces accidents qu'au principe délétère que contiennent ces graines osseuses.

PÉPIN.

NOUVEAU MODE DE CHAUFFAGE A L'EAU CHAUDE.

Enfin voici un fourneau et une chaudière à circulation établis dans les serres de M. de Belcour, au Cellier, près Laon. Nous en donnons ici la description, parce que cet appareil nous paraît offrir toutes les garanties possibles sous le triple rapport de l'utilité, de l'économie et de la nouveauté.

La chaudière de M. de Belcour est construite en tôle galvanisée, et la grille du foyer, qui en fait elle-même partie, est composée de tubes de fer creux provenant des ateliers de MM. Gandillot, et aussi galvanisés; elle a été confectionnée par M. Sorel, sur un modèle à peu près semblable à celui de M. Gervais, rue Saint-Jacques, nº 155, et établi chez MM. Paillet, Chauvière, Tamponnet, et autres horticulteurs de Paris.

(1) Plusieurs expériences ont été faites à ce sujet sur différents animaux par d'habiles vétérinaires, et notamment par M. Barthélemy, professeur à l'Ecole royale d'Alfort. Toutes sont décisives, et prouvent que cet arbre donne la mort à la plupart de nos animaux domestiques.

Les perfectionnements apportés par M. de Belcour consistent dans l'établissement du canal placé à l'avant du foyer et dans les tubes de la grille opérant la communication de l'eau entre toutes les parties de la chaudière.

Le fourneau a été construit de telle sorte, que toutes les parties de la chaudière sont exposées à l'action de la chaleur, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du foyer. Il est entièrement bâti avec des débris de tuiles liés ensemble par un mortier composé de parties égales en volume de bonne terre franche argileuse et de crottin de cheval frais bien malaxés ensemble, et comportant une quantité d'eau suffisante. C'est une excellente composition pour l'établissement des poêles de terre; il ne projette aucune fente, et, par conséquent, ne livre aucun passage à la fumée. Les maçons l'ont trouvé si bon, qu'ils l'emploient maintenant pour la confection des fours.

La chaudière de M. de Belcour a coûté. .	40 fr.
Les tubes	12
Total. . . .	52 fr.

Désirant multiplier les surfaces échauffées par l'eau en circulation, et surtout les répartir le plus également possible dans la serre, M. de Belcour a eu l'idée de faire partir du sommet de la chaudière deux tubes qui viennent y aboutir à sa partie inférieure, après avoir fait le tour de la serre. Ils sont aussi en tôle galvanisée et placés de niveau sur toute la longueur de la bâche; ils sont supportés par de bonnes traverses en chênes convenablement espacées à une hauteur de 11 centimètres du fond de ladite bâche; ils ont 7 centimètres de diamètre, et un développement de 40 mètres chacun : ce qui pour les deux donne une longueur

totale de 84 mètres, qui, au prix de 1 fr. 20 c. le mètre, produit . . . . 100 fr. 80 c.

Au ferblantier, pendant huit jours, pour ajuster et souder les tuyaux à raison de 3 fr. par jour. 24

Soudure, pour à peu près 6 fr., ci. . . 6

Maçon et son manœuvre pendant six jours, à 3 fr. par jour pour les deux 18

Total. . . . 148 fr. 80 c.

M. de Belcour a eu soin d'espacer les tuyaux également entre eux ; de cette manière, la chaleur se trouve répartie très également sur toute la largeur de la bâche.

Il a fait fixer sur ces parois intérieures une forte tringle de bois de chêne de 4 centimètres carrés, à 8 centimètres au dessus des tuyaux. Ce sont ces tringles qui supportent les traverses, aussi en chêne, de 28 millimètres carrés, espacées entre elles de 4 centimètres, sur lesquelles sont placés les pots contenant les Ananas.

Voici comment ces plantes sont placées dans la bâche :

M. de Belcour étend d'abord sur les traverses une couche très mince de longue paille; les pots sont placés dessus, et l'intervalle laissé entre eux est rempli par de la mousse légèrement pressée, de manière qu'elle se laisse pénétrer par la chaleur sans lui livrer un passage trop facile; et, voulant prévenir le cas où cette chaleur deviendrait momentanément trop forte, M. de Belcour a placé debout, de distance en distance, et en échiquier, des tuyaux de terre de 7 à 8 centimètres de diamètre intérieur, en ayant soin d'écarter la paille à leur base qui repose immédiatement sur les traverses. Leur ouverture supérieure, qui dépasse les pots, a été couverte avec un pavé

octogone qui empêche la chaleur de s'échapper. M. de Belcour s'applaudit beaucoup d'avoir pris cette précaution, car elle l'a mis à même de régler avec beaucoup de facilité la température de la terre des pots; ces tuyaux, quand on enlève le pavé qui leur sert d'obturateur, deviennent autant de bouches de chaleur.

Ne destinant pas sa bâche à être totalement emplie de plantes de serre chaude, quand tous les pots contenant des Ananas ont été placés, M. de Belcour a formé, avec de la mousse et des piquets enfoncés dans le sol, une cloison très serrée depuis le fond jusqu'à la hauteur des pots; il a garni le reste de la bâche de traverses et de planches à diverses hauteurs sur lesquelles il a placé des plantes qui n'ont pas besoin d'être chauffées, telles que des Héliotropes, des Cactées, des Lilas, des Camellia, etc.; et il assure que la douce chaleur dont ces plantes sont environnées leur donne un air de santé qui fait plaisir à voir.

Venons maintenant à la question de l'économie : quoique elle varie selon les lieux et la nature du combustible qu'on y emploie, cependant on peut s'en faire une idée approximative par ce qui suit :

M. de Belcour se procure de la tourbe à très bas prix (4 fr. le mille rendu sur place); un mille peut durer douze jours dans les plus grands froids (pour une serre chaude). Il faut, pour allumer le feu et accélérer l'ébullition, brûler quelques copeaux; les plus commodes à employer sont ceux provenant de l'équarrissage des Peupliers dont on fait des planches; ils se vendent 4 fr. le tas d'un mètre 33 centimètres cubes. Cette quantité est plus que suffisante pour faciliter la combustion du mille de tourbe. Cela occasionne donc une dépense de 8 fr. pour douze jours, soit 66 cen-

times par jour. Mais c'est seulement dans les temps les plus rigoureux que la dépense est portée à ce taux; dès qu'il fait un rayon de soleil, on laisse éteindre le feu de huit heures du matin à quatre heures du soir, et la dépense est réduite de plus de moitié. A dater donc du 15 décembre au 15 avril, M. de Belcour n'a pas excédé 40 cent. par jour pour chauffer ses Ananas. Si, au lieu d'Ananas, on remplit cette serre de Camellia, ou d'autres plantes de serre tempérée, la dépense ne doit pas dépasser d'un tiers; ce qui vaudrait donc à peu près de 15 à 18 fr. pour toute la saison.

Le jardinier de M. de Belcour affirme n'avoir jamais eu moins de peine que depuis l'établissement de ce mode de chauffage : il fait une dernière charge de tourbe à dix heures du soir; il a soin de porter l'eau à l'ébullition; la température de la serre monte à 27 ou 28° centigrades; celle de la bâche de 38 à 40, et le lendemain à six heures, elle est encore de 15 à 18 dans la serre, et de 30 à 35 dans la bâche.

La combustion de la tourbe produit beaucoup de suie et de cendres, et nécessite un ramonage fréquent. Il faut y procéder tous les huit jours; mais le fourneau est tellement établi, et les ouvertures si bien ménagées, que le garçon jardinier, avec une simple torche de paille maintenue avec de la ficelle cordée autour, et qui dure tout l'hiver, ne met pas plus d'une demi-heure, tant pour ramoner que pour luter les bouchons. Il n'y a qu'une seule ouverture donnant dans la serre; toutes les autres, celles qui contiennent le plus de cendres et de suie, sont à l'extérieur dans un cabinet qui la précède. La chaudière et les tuyaux contiennent au moins 3 hectolitres d'eau. Quand on a le soin d'allumer le feu avec des copeaux bien secs et de

l'entretenir, elle entre en ébullition en dix ou douze minutes, et le moindre feu sur la grille la maintient à cette température. Nous ferons observer qu'on est loin d'obtenir ce résultat quand on allume le feu pour la première fois. Plusieurs causes s'y opposent : l'humidité qui existe dans toutes les parties de l'appareil, et les longs circuits que parcourt la fumée, sont les principales; on a même de la peine à l'allumer, on n'y parviendrait pas si l'on n'avait la précaution de disposer une petite cheminée d'appel où l'on brûle quelques copeaux. Mais quand le fourneau est bien sec, et que l'on n'est pas plus de trois ou quatre jours sans y faire du feu, il s'allume aussi facilement que dans le meilleur poêle. On n'est pas deux minutes sans sentir au travers du tuyau partant du sommet de la chaudière, en y appliquant la main, l'eau s'échauffer, et cette chaleur s'avancer et augmenter progressivement, tandis qu'elle reste froide à l'extrémité inférieure tant que la révolution n'est pas complète.

Abbé BERLÈSE.

HORTICULTURE ÉTRANGÈRE.

CULTURE DES EPACRIS,

Par le chef d'un établissement d'horticulture de Londres.

Toutes les espèces d'*Epacris* sont indigènes dans le voisinage de New-South-Wales, et ce sont de très belles plantes sous-ligneuses de serre. Leur culture est simple et aisée. Les *E. microphylla* et *exserta* demandent par égales par-

ties de la terre franche, sablonneuse, légère, et du terreau de bruyères; les autres espèces se plaisent mieux en terre de *bruyères* sablonneuse toute pure. Elles commencent presque toutes à fleurir vers la fin de mars ou au commencement d'avril, et leur floraison continue jusqu'en juin et juillet. Quelques espèces fleurissent aussi en hiver. On les sort de la serre au commencement de juin, et on doit les rempoter immédiatement. Cette dernière opération est indispensable : car lorsque ces plantes, dont les racines forment un tissu si fin qu'il tapisse tout le pot, sont ainsi exposées à la température du dehors, elles deviennent malades, jaunissent et meurent bientôt. C'est ce que nous avons expérimenté en beaucoup de circonstances.

La meilleure voie de multiplication consiste dans le bouturage, qui se fait de bonne heure au printemps. On pratique aussi cette opération dans d'autres saisons, mais avec moins de chances de réussite. Pour cela, détachez l'extrémité des branches à $0^m,027$ ou $0^m,041$; coupez-en les feuilles à la base avec une grande netteté, à l'aide d'un greffoir bien tranchant; plantez ces boutures dans des pots remplis de sable; couvrez-les de cloches en verre et enterrez-les dans une couche tiède. Quand elles auront des racines, empotez-les séparément dans de petits pots proportionnés à leur taille; mettez-les sur couche tiède et sous châssis, et, quand elles auront de nouveau commencé à végéter, transportez-les dans une partie tempérée de la serre, et traitez-les alors de même que les vieilles plantes.

La famille des Epacridacées est composée de dix-huit genres, tous indigènes du même pays, et demandant le même traitement général de culture.

A l'exception des *E. microphylla* et *exserta*, du *Styphelia longiflora*, des espèces des genres *Lysinema*, *Ponceletia*,

Leucopogon, empotez toutes les autres espèces en terre de bruyères sablonneuse. Celles que nous avons exceptées ci-dessus doivent toujours être plantées dans le terreau de bruyères, avec une addition de terre franche; mais, à tout autre égard, elles doivent être traitées comme les autres espèces.

On mettra assez de gravier (ou de tessons) dans le fond des pots pour rendre très facile l'écoulement des eaux, lesquelles, sans cela, font à ces plantes un tort grave, si elles ne détruisent pas bientôt entièrement la plante.

Ne tamisez jamais la terre dans laquelle vous empotez vos plantes; mais cassez-en, brisez-en bien les mottes, quoique souvent ceci soit à peine nécessaire, quand les parties tourbeuses en sont bien consommées.

Que la terre des pots ne devienne jamais ni trop dure ni trop sèche, particulièrement parmi celle des espèces empotées en terre de bruyères sablonneuse; parce que, si leurs délicates fibres radicales ne pouvaient tourner autour du pot, elles languiraient, si même elles n'étaient pas bientôt détruites.

En empotant, ne coupez jamais les racines superflues avec un couteau, mais arrachez-les simplement avec vos doigts, sans endommager la motte plus qu'il ne sera nécessaire. Placez toujours vos plantes dans une partie aérée de la serre, et ne les mêlez jamais avec d'autres, car alors elles n'y prospèrent pas.

Choisissez du bois demi-aoûté pour vos boutures, et, quand elles seront sous châssis, ombrez-les jusqu'à parfaite reprise.

W. — Traduit du *Floricultural Cabinet*, 1839.

D'UN MOYEN NOUVEAU D'INTRODUIRE DANS LES SERRES DES PALMIERS DE HAUTE TAILLE,

Par le Docteur JOHN LHOTSKY, F. H. S. *de Bavière.*

Lu en séance de la Société botanique de Londres le 6 septembre 1839. (LOUDON, *Gardener's Mag.*, novembre, 1840.)

Pendant mon séjour à Vienne, en 1829, un plan fut arrêté par M. Charles Richter, auteur d'un *Voyage à Saint-Domingue,* et moi, pour l'introduction de grands Palmiers en Europe. Ce plan était principalement basé sur ce fait physiologique que, chez ces sortes de plantes, la fibre et tout le système fibreux jouissent à un haut degré de la faculté végétative ou vitalité. Si un Palmier, même déjà âgé, reçoit une blessure à quelque hauteur que ce soit de sa tige; si, par exemple, son écorce est enlevée, le système fibreux se projette en dehors, prend l'apparence et la nature des racines, et pend ainsi le long du stipe. Si on coupe un tel Palmier au dessous de cette sorte de barbe formée de racines, et qu'on le plante, il végétera avec la plus grande facilité; et j'ai même observé ensuite, au Brésil, une preuve encore plus frappante en faveur de cette assertion. Le *Diplothemium* est un Palmier qui ne s'élève pas à plus de 5^{m},847 (18 pieds). La partie inférieure de son tronc est cylindrique et lisse, tandis que la partie supérieure en est carrée et curieusement conformée. Les pétioles des anciennes feuilles se rompent à une assez grande longueur, et subsistent sur près des deux tiers de la hauteur du stipe. Ces vestiges de feuilles, étant larges et couverts d'épines, fournissent d'excellents matériaux pour former des haies à l'entour des plantations; l'arbre est coupé un peu

au dessous de la partie épineuse; on le plante, et il pousse ensuite avec facilité.

Conformément au plan cité plus haut, je commençai en avril 1831, à Bahia, l'exécution de la commission qui m'avait été confiée. Dans ce but, huit espèces de Palmiers furent rassemblés, savoir :

Cocos nucifera, deux individus de 6m,497 (21 pieds) de hauteur, pesant chacun environ 150 kilog.

Elaïs guineensis (Dendé), un individu, même taille et même poids.

Attalia funifera (Piaçaba), recueilli à 50 milles de la baie, et un peu plus grand que les premiers.

Une seconde espèce de ce dernier (Pati), de la même localité, d'environ 5m,847, mais plus grêle; etc.

Il n'est pas nécessaire de relater ici toutes les difficultés que j'ai eues à surmonter, ayant dû pour ce travail m'adjoindre des nègres incivilisés et opérer dans des lieux sauvages et d'un abord difficile. Plusieurs de ces Palmiers ne pesaient pas moins de 150 à 250 kilog. Il fallut dégager une portion considérable des racines sans en mettre à nu les fibrilles. Chez plusieurs d'entre eux, dans le *Cocos nucifera*, par exemple, les racines occupaient une large circonférence qui n'était pas moindre de 1m,624 à 2m,274. Les feuilles extérieures et complètement développées furent toutes coupées, et je ne conservai que les plus jeunes et les plus tendres. Aussitôt que les arbres furent arrivés chez moi, les fragments de feuilles restants furent brûlés avec un fer chaud, afin d'éviter la déperdition de la sève à travers les plaies; et, pour assurer le succès de cette mesure, ils furent, en outre, enduits d'une composition de poix et de goudron fondus. Pour les préserver du froid pendant la traversée, et jusqu'à leur destination, je fis en-

tourer de coton le cœur de la plante, et par-dessus, en outre, un lit épais d'étoupes garantit convenablement le tout. Les Palmiers, ainsi préparés, furent couchés horizontalement chacun dans des caisses construites de cette manière : toutes les planches, excepté celles du fond, furent perforées de larges trous; les couvercles furent adaptés de manière à permettre une inspection commode pendant le voyage. Aux extrémités des caisses qui devaient recevoir les racines, on pratiqua un compartiment en planches, percées seulement pour livrer passage aux tiges; lorsque celles-ci furent placées, ce compartiment fut rempli de terre de manière à en couvrir les racines, autour desquelles elle fut pressée, et le capitaine fut chargé de l'arroser environ tous les quinze jours. Une des instructions ultérieures était que, s'il apparaissait quelques moisissures sur les tiges, on les essuyât avec des linges secs. Au moyen de ces préparatifs, et de quelques autres dont il est inutile de parler, je présumais que la végétation pourrait dans ces plantes continuer jusqu'à un certain point, et l'événement réalisa complètement mes espérances. En fait, tout le plan consistait à essayer si, dans ces arbres tropicaux placés horizontalement, la végétation pouvait ou non continuer.

Le passage de Bahia à Trieste se fait en 70 ou 90 jours; mais, par un accident que je ne pouvais prévoir, le navire fut obligé de relâcher dans le port de Gibraltar, où il resta un temps considérable; de sorte que le 1er novembre les Palmiers étaient encore à Trieste. Cet incident non seulement prolongea le temps de leur situation artificielle, mais encore changea l'époque de leur arrivée, qui eut lieu dans une saison très défavorable, telle que celle du mois de novembre, souvent très froid en Autriche. Quelque accident qui puisse être arrivé par suite à ces Palmiers,

ou quelque traitement impropre qu'ils puissent avoir subi, je ne juge pas à propos d'en parler ici, bien qu'en le faisant je pusse confirmer l'excellence du plan concerté entre M. Richter et moi.

A l'arrivée de ces plantes à Vienne, elles furent trouvées en végétation; et, d'après une lettre de M. Rauch (attaché alors au jardin impérial de cette ville), ces grands arbres étaient encore, après une sorte de séquestration contre nature de près de six mois, dans un état tel, que l'un d'eux avait développé une vigoureuse feuille.

Mes tentatives furent par là appréciées en Prusse; et j'ai été dernièrement informé que quelques personnes ont été envoyées de Berlin à Cuba, dans le but de procurer au jardin royal des Palmiers de haute taille.

Puisque je parle de Palmiers, je constaterai ici que des graines de quelques uns (de l'*Elaïs guineensis*, par exemple) ont commencé à se développer après être restées pendant dix ans dans la terre en serre chaude. Il faut sans doute un concours de circonstances favorables pour amollir ces dures et épaisses graines, opération qu'accomplit si bien la nature dans les terres humides qui couvrent le sol des forêts vierges sous les tropiques; mais on m'a assuré que dans quelques parties de l'Inde et de la Chine les indigènes possèdent quelques moyens artificiels de faire développer facilement les graines des Palmiers et autres graines très dures, peut-être en les faisant plonger pendant quelque temps dans quelque ingrédient très humide; procédé qui peut être digne d'attention.

Londres, août 1840 (GARDENER'S *Mag.*, novembre 1840).

Note du Traducteur. — M. Neumann, au sujet de la germination du Nélumbo (Voy. *Hortic. univers.*, t. Ier, p. 118),

a indiqué, à cet effet, un expédient ingénieux que lui a suggéré son expérience, et qui consiste à limer légèrement le test de ces graines, de manière à faciliter la sortie de la radicule. M. Lindley, dans sa *Théorie de l'Horticulture* (dont le libraire Cousin publie la traduction française), cite également ce moyen.

Faits relatifs a la fécondation des fleurs avec du pollen conservé pendant quelques semaines,

Par HAY BROWN, Jardinier; Stoke Edith Park, Herefordshire.

Le Cactus dont vous a parlé M. Beaton a été obtenu par moi de l'*Epiphyllum Jenkinsoni* (1), fécondé par le pollen du *Cereus grandiflorus*, dans les circonstances suivantes : J'enveloppai dans un morceau de papier à lettre du pollen d'un *Cereus grandiflorus*, et, après l'avoir porté pendant quelques jours dans une poche de ma veste, je le plaçai sur la cheminée de ma cuisine jusqu'à ce que je trouvasse l'opportunité de l'employer; ce qui arriva cinq ou six semaines après, lorsque j'eus en fleur un *Epiphyllum Jenkinsoni*, que je fécondai avec ce pollen; expérience dont le résultat fut le gain dont il a été question. Il peut être superflu de dire que le pollen employé était aussi sec que possible, et que l'opération fut pratiquée sans de très grandes précautions; mais il ne l'est pas d'établir qu'aucune autre plante de la famille n'était en fleurs à cette époque, et que la fleur à féconder fut ouverte avec soin et toutes les anthères retranchées avant leur déhiscence.

Ayant souvent essayé, sans réussir, d'obtenir un hy-

---

(1) Variété obtenue d'un semis de graines du *Cereus speciosissimus*, R.

bride du *Cereus grandiflorus*, je m'imaginai que, la fleur de ce Cactus restant trop peu de temps ouverte, ou ne s'épanouissant que dans un endroit fermé, le pollen, par l'une de ces causes, ou par toutes deux, ne pouvait acquérir assez de maturité ou être assez sec pour être propre à la fécondation, et je fus curieux d'expérimenter ce que ferait un pollen sec.

L'année suivante, je fécondai un *Rhododendrum arboreum* (qui fleurissait dans la même serre à Ananas) avec du pollen sec recueilli sur une belle variété qui était en fleurs dans une serre tempérée à Belmont, distant d'ici de onze milles ; et j'eus pour résultat que toutes les fleurs que j'avais fécondées ainsi nouèrent et mûrirent leurs graines, tandis que toutes les autres tombèrent sans en donner. Les jeunes plantes que j'en obtins tenaient plus de leur père que de leur mère.

D'après ce qui précède, je pense qu'il est probable que le pollen sec, dans de certaines circonstances, et sur certains genres de plantes, peut produire par l'hybridisation des variétés plus distinctes que celles qu'on prend sur une plante pour l'appliquer immédiatement à une autre.

(*Gardener's Mag.*, novembre, 1840.)

Nous avons cru devoir faire connaître à nos lecteurs ces curieuses expériences, qui, si elles sont exactes comme nous le pensons, peuvent apporter d'heureuses innovations dans nos cultures, étant répétées par nos habiles praticiens. Nous leur livrons donc sans commentaires les faits ci-dessus relatés, en nous contentant d'appeler leur attention sur ce sujet, qui peut être fécond en résultats.

Mais, comme botaniste, nous invitons particulièrement les horticulteurs qui cultivent le *Cereus grandiflorus* (et

qui pourrait ne pas cultiver cette magnifique plante!) à recueillir du pollen sur la première fleur qui s'épanouira, à le garder dans un endroit sec pendant quelque temps pour en féconder ensuite une des dernières fleurs. Nous espérons que de cette manière on pourrait en obtenir des fruits, encore inconnus en Europe. LEM.

VARIÉTÉS.

PLANTES NOUVELLES OU PEU CONNUES LES PLUS INTÉRESSANTES

CONTENUES DANS LE *Botanical Magazine* ET LE *Botanical Register*.

Novembre.

BOTANICAL MAGAZINE.

Barringtonia racemosa, BL., 3831 (Barringtoniées). — Superbe plante de l'Inde, où elle constitue un grand arbre. Envoyée de Bombay à M. Ch. Horsfall, de Liverpool ; haute de 0^m,325, elle atteignit en trois années, dans sa serre chaude, 2^m,599, et commença alors à se ramifier. Elle développa en 1839 une grappe de fleurs longue de 0^m,758 (28 pouces), et portant de grandes et belles fleurs roses, rappelant beaucoup à l'idée celles des Jambosiers. Ce *Barringtonia* croît dans les Moluques, le Delta du Gange, le Malabar, etc. Mon individu, dit M. Horsfall, développe des grappes florifères à chacune de ses ramifications, dont les feuilles, dentées en scie, n'ont pas moins de 0^m,332 de long sur 0^m,135. Cet aperçu succinct en dit assez à nos lecteurs pour les engager à faire venir ce magnifique végétal.

Monacanthus Bushnani, HOOK., 3832 (Orchidacées). — *M. discolor v. Bushnani*, HOOK. (*Bot. Mag.*, 3601). — *β, labelli lobis lateralibus longius fimbriatis.* — Hooker, n'ayant vu qu'une seule fleur de cette plante, l'avait considérée comme une variété du *M. discolor* de Lindley (*Bot. Reg.*, 1735), et la figura comme telle (*Bot. Mag.*, 3601). L'ayant depuis examinée plus complètement, il l'élève au rang d'espèce ; mais la comparaison qu'il en fait avec d'autres espèces prouve qu'il la regarde comme douteuse. — Fleurs assez grandes, verdâtres ; lobes latéraux du labelle longuement ciliés.

Pimelea nana, Grah., 3833 (Thymélées). — Espèce assez jolie et distincte, originaire de Swan-River, et donnée en 1839 au jardin botanique d'Édimbourg par M. Low de Clapton. Elle est très voisine du *P. longiflora.* Toute la plante est couverte de longs poils lâches et rares; les tiges sont fort grêles et roses inférieurement. — Fleurs blanches; étamines roses.

Calectasia cyanea, R. Br. (Juncéées). — *Hattia elegans*, Preiss. (*Msc.*, *Herbier de l'auteur*). — Une des plus belles productions florales du sud-ouest de l'Australie. Port et feuillage d'un Épacris. Fleurs nombreuses, assez grandes, d'un bleu azuré (outre-mer), brillant, en étoiles à 6 pointes très régulières; étamines allongées en faisceau, d'un beau jaune orangé. Très précieuse acquisition à faire pour nos serres tempérées. Nous reproduirons incessamment cette charmante plante dans notre Journal. Elle n'est pas encore introduite en Angleterre.

Elæodendron capense, Eck. et Zeyh., 3835 (Célastrinées). — Bien que les petites fleurs blanches et en corymbe de cette plante soient tout à fait insignifiantes, ce n'en est pas moins un bel arbrisseau d'orangerie, à feuilles persistantes, ovales-lancéolées, fortement dentées; à fruits en baies ovales, blanches, de la grosseur d'une petite Cerise. Elle est indigène au Cap, d'où le capitaine Macadam en envoya des graines, en octobre 1828, au jardin botanique d'Édimbourg.

Cyrtochilum maculatum, Lindl. — *Var. ecornutum*, Hook., 3836 (Orchidacées). — Jolie espèce envoyée du Mexique par J. Parkinson à la Collection de Woburn, où elle a fleuri en mars 1840. Pseudobulbes ovés-comprimés, subanguleux, diphylles, foliés à la base. Fleurs verdâtres, richement et largement tachées de pourpre. Labelle blanc, pourvu (dans la variété) de quatre lamelles à la base. Point de petites cornes; point d'odeur. Feuilles plus étroites que celles du type.

BOTANICAL REGISTER.

Roscoea purpurea, Smith, 61 (Zingibéracées). — Très belle plante herbacée, vivace; rare dans les cultures en Angleterre, bien qu'on l'y ait souvent introduite. Elle est fort commune dans le Népaul et le Kémaon, à Simla et à Mussooree, etc., et offre le port d'un grand *Dichorisandra.* Ses feuilles sont ovales, semi-amplexicaules; à fortes nervures parallèles, décurrentes sur la tige, qui semble cannelée. Fleurs fortement bilabiées, en épi court, terminal; très grandes, d'un blanc teinté de violet. Labelle très grand, obovale, entier, ondulé, d'un rose violacé. — Le docteur Royle dit que toutes les plantes de ce genre sont particulières aux monts Himalaya, où elles habitent à de

hautes élévations, répondant à la limite des neiges en Europe. Le *R. alpina*, sur le mont Choor, se trouve à une élévation où, pendant plus de six mois, le sol est couvert de neige.

Catasetum maculatum, BATEM., 62. — *C. integerrimum*, HOOK. (Orchidacées). — Cette esp. est très voisine de l'ancien *C. tridentatum*, dont elle diffère en ce que son labelle, en forme de casque, a ses bords ramenés de manière à enserrer le gynostème, au lieu d'être tout à fait étalés. Fleurs d'un jaune verdâtre, moucheté de pourpre; intérieur du casque et du gynostème presque entièrement d'un pourpre sombre. De Guatimala. Nous devons dire que, bien que Lindley prétende que l'espèce ci-dessus est la même que le *C. integerrimum* de Hooker, ces deux plantes, si l'on en juge d'après les figures, nous semblent *spécifiquement* assez différentes l'une de l'autre pour en faire deux espèces. (*Voir* la figure 3823 du *Bot. Mag.*)

Pernettya angustifolia, LINDL., 63 (Ericacées, § Arbutées). — Joli petit sous-arbrisseau originaire de Valdivia, au Pérou, et connu des fleuristes sous le nom de *Pernettya phyllireifolia*, espèce du Pérou également, mais différente sous plusieurs rapports. Les feuilles en sont deux fois plus petites et moins raides; les fleurs aussi plus petites, et leurs pédicelles ne sont pas, comme dans cette dernière, munies d'écailles latérales, si ce n'est à l'extrême base. Elle mérite, par son joli port, ses nombreuses petites fleurs blanches en cloches, et son petit feuillage denté et d'un beau vert, une place dans la serre tempérée d'un amateur.

Delphinium decorum, FISCH et MEYEN, 64 (Renunculacées, § Helléborées). — Espèce fort distincte de ce genre si nombreux et si difficile à débrouiller. Elle est originaire de la Nouvelle-Californie, aux environs du port Bodéga, d'où le docteur Fischer en a reçu des graines, qu'il a répandues ensuite dans tous les jardins d'Europe. Elle est voisine des *D. Menziesii* et *elegans*, dont ses feuilles la distinguent suffisamment. Les fleurs en sont très grandes, et passent du bleu violacé au violet pourpre; les feuilles sont triparties. Toute la plante est pubescente. L'éperon, les pétales extérieurs, sont velus; ces derniers comme ciliés. Les médians inférieurs couverts d'assez longs poils d'un jaune orangé.

Statice pectinata, AIT. (Plombaginacées). — Petite plante rare et jolie, originairement découverte par Masson dans les Canaries, et introduite par lui, en 1780, dans le jardin botanique de Kew. Dans ces derniers temps, elle a été retrouvée dans les mêmes îles, à Ténériffe, par MM. Webb et Berthelot, et la figure donnée (65) a été faite d'après les individus provenus des graines qu'ils en ont recueillies. Tige faible, ascendante, rameuse. Feuilles nombreuses aux articulations, obovées, apiculées; fleurs petites, bisériées régulièrement (en dents de peigne), d'un violet pâle. Vivace, de serre tempérée.

Odontoglossum bictoniense, Lindl., 66. — *Zygopetalum africanum*, Hook, 3812 (Orchidacées). — Cette dernière plante, que Lindley rapporte en synonymie à l'espèce qu'il décrit, nous semble en différer, au moins comme variété, en ce que ses fleurs sont moins grandes, son labelle à peine teinté de violet, et les pseudobulles énormes en comparaison de ceux de l'autre, qui sont nus et non enveloppés par les vestiges des anciennes feuilles; tandis que, dans la plante de Lindley, le labelle est entièrement rose-violacé, les fleurs plus grandes, et le verdâtre des pétales extérieurs plus sombre. Celle-ci, au reste, vient de Guatimala, d'où M. Skinner l'envoya à M. Bateman. Elle a fleuri pour la première fois à Bicton.

Réponse de M. Berlèse aux réclamations a lui adressées au sujet du CAMELLIA QUEEN PRIESTLEY'S.

Plusieurs amateurs d'horticulture se sont adressés à moi pour savoir

1° Si je connaissais le *Camellia queen Priestley's*;

2° Lequel, de M. Van Houtte, de Gand, ou de M. Alexandre Verschaffelt, de la même ville, en est le propriétaire exclusif;

3° Et enfin à qui il faut s'adresser pour y souscrire.

Informé de l'oubli que M. Van Houtte a laissé involontairement exister dans son Catalogue de 1839, et connaissant la réparation qu'il a insérée à ce sujet dans celui de mai 1840, je viens affirmer aux horticulteurs que le *C. queen Priestley's* a été acheté tout entier (la mère et les multiplications) par M. Alexandre Verschaffelt; que c'est lui seul qui le possède, et que c'est à lui seul qu'il faut s'adresser pour y souscrire (1).

(1) Le *C. queen Priestley's* est en souscription chez M. Alexandre Verschaffelt, à 125 et à 250 fr. le lot (il y a 120 lots), suivant la force de la plante. Le tirage aura lieu en juin 1841.

Je ne connais point la fleur de cette nouvelle variété, mais j'ai entendu plusieurs jardiniers dignes de foi et capables de juger les Camellia, qui, ayant vu à Gand le dessin de cette variété, affirment qu'elle donne des fleurs magnifiques, d'un genre tout à fait nouveau, marquées d'accidents les plus réguliers, et dont l'ensemble produit un effet merveilleux.

Je profite aussi de cette occasion pour démentir un faux bruit que la jalousie seule a pu inventer pour déprécier ce Camellia.

Un jardinier belge que nous ne nommerons pas (1) s'efforça, à l'exposition de Gand, du mois de mars dernier, de faire croire que le *C. queen Priestley's* n'était autre chose que le *C. carswelliana*. M. Verschaffelt, ayant appris ce calomnieux bruit, profita du moment de l'exposition même, où se trouvait un *C. carswelliana* en fleurs, et plaça à côté de celui-ci le dessin du *C. queen Priestley's*.

Tout le monde a pu voir aisément la différence qui existe entre ces deux variétés, et, pour reconnaître la bonne foi de M. Verschaffelt, 27 souscripteurs nouveaux lui ont, pendant les trois jours de l'exposition, adressé leurs demandes. Mais, comme beaucoup de personnes n'ont su que la première partie de la question, je viens, maintenant que l'occasion s'en présente, assurer au public, par la comparaison que j'ai faite de quelques feuilles que M. Verschaffelt m'a envoyées de ces deux variétés, qu'il n'y a aucune ressemblance entre elles; que, de plus, si je dois m'en rapporter à l'assertion impartiale d'hommes et de connaisseurs probes qui ont vu et examiné les deux plan-

---

(1) Nous sommes autorisé à dire qu'il n'est nullement ici question de M. Van Houtte. (Lem.)

tes, je puis affirmer, sans crainte d'être démenti, que la couleur, la forme, la dimension des fleurs, ainsi que le port, le bois et le feuillage du *C. queen Priestley's*, diffèrent complètement de ceux du *C. carswelliana*.

Abbé Berlèse.

AVIS
AUX ABONNÉS DE L'HORTICULTEUR UNIVERSEL.

Reçu avec faveur, dès son apparition dans le monde amateur et horticole, l'*Horticulteur universel*, qui bientôt aura complété sa deuxième année, s'est toujours vu jusqu'ici retardé mensuellement par les embarras inhérents à la fondation d'une entreprise qui comporte tant de détails difficiles. Bientôt enfin, libre de toutes entraves, il pourra, dès le mois prochain, paraître *régulièrement* par mois, comme l'avait annoncé le prospectus. Nos abonnés nous rendront la justice d'avouer que jusqu'ici, bien que, dès l'abord, notre Journal se fût montré le rival heureux des ouvrages du même genre, il a néanmoins marché d'amélioration en amélioration, au point d'avoir laissé ses rivaux en arrière (du moins en France), sous le triple rapport de la typographie, de la beauté des planches, et surtout de l'intérêt du texte, résumé mensuel des travaux horticoles les plus saillants chez nous et chez nos voisins.

Pour rendre encore cet intérêt plus direct et plus général, le rédacteur fait ici un appel à tous les horticulteurs soit marchands, soit amateurs, en les priant de lui adresser leurs observations sur toutes sortes de cultures, les procédés nouveaux dont ils auraient connaissance, le résultat de leurs expériences, etc. Le rédacteur accueillera leurs communications avec reconnaissance, et s'empressera de les consigner dans ce Journal soit en entier, soit en extrait, en citant le nom du correspondant. (Voir au dos de la couverture.) Il donnera désormais le compte-rendu des expositions horticoles dont le secrétariat des Sociétés lui fera parvenir (*franco*) les procès-verbaux, les programmes, etc.

ERRATA.

Nous avons négligé par mégarde, dans notre numéro de septembre dernier, de désigner la famille de l'*Acanthephippium bicolor*. Le lecteur voudra bien réparer l'omission en lisant, après l'étymologie :

Famille des Orchidacées, tribu des Vandées;
Gynandrie-Monandrie.



Crinole virginal *Crinum virgineum*.

PLANTES D'ORNEMENT NOUVELLES OU PEU CONNUES.

CRINOLE VIRGINALE.

CRINUM VIRGINEUM.

ÉTYM. Κρίνον, un des synonymes, chez les Grecs, du Lys blanc commun.

CARACT. GÉNÉR. *Crinum*, L. — *Périgone* corollacé, supère; à *tube* allongé, grêle, non dilaté à la gorge ; à *limbe* 6-partite, dont les *lacinies* presque égales, dressées, étalées ou réfléchies. *Etamines* 6, insérées au sommet du tube ; *filaments* filiformes, étalés ou déclinés. *Anthères* linéaires, versatiles. *Ovaire* infère, triloculaire ; *ovules* nombreux, bisériés dans l'angle central des loges, horizontaux, anatropes. *Style* filiforme, incliné ; *stigmate* obtus ou obscurément trilobé. *Capsule* membranacée, déprimée-sphérique, 3, ou, par avortement, 1-2-loculaire, se déchirant irrégulièrement. *Graines* peu nombreuses ou solitaires, anguleuses-subglobuleuses, se changeant souvent en bulbilles charnues. — *Herbes* tropicales, communes en Asie, plus rares en Afrique, en Amérique, et dans la Nouvelle-Hollande; à *bulbe* radical, colomnaire ou sphérique; à *feuilles* multifariées; à *scape* solide; à *ombelle* multiflore; à *spathe* bivalve; à *pédicelles* séparés par des bractées incomplètes (*ramentaceis*). — *In* ENDLICH., *Gen. Pl.*, 1276.

CARACT. SPÉCIF. — *C. virgineum*, MART. — Sphérico-bulbeux, multiflore, sessiliflore. *Feuilles* oblongues-lancéolées, aiguës, scabriuscules au bord, ondulées. *Tube* de 0^m,135 à 0^m,162 de longueur, d'un vert blanchâtre, obscurément trigone; *limbe* étalé; *lacinies* lancéolées, oncinées, à sommet verdâtre; les extérieures un peu plus étroites. *Style* dépassant les *étamines*, déclinées. *Anthères* noirâtres. — NOB.

Parmi un grand nombre de belles plantes vivantes, particulièrement des Orchidées et des Amaryllidées, que j'ai reçues il y a environ deux ans de M. le docteur Brandao, directeur du jardin botanique de Rio-Janeiro, se trouve une espèce de *Crinum* que je crois devoir rapporter au *Crinum virgineum*, Martius (*in* Rœmer et Schultes, *Spec.*

plant. 7, p. 855), quoique j'aie observé, dans les échantillons qui ont fleuri dans les serres du Jardin botanique de la Faculté de médecine de Paris, quelques différences. Néanmoins, comme nous ne connaissons l'espèce de M. Martius que par la description publiée par Rœmer et Schultes, nous ne pensons pas que ces différences soient de nature à en faire une espèce nouvelle. Nous allons en donner la description.

Le bulbe est globuleux, de la grosseur des deux poings (environ 12 à 14 centimètres de diamètre), recouvert d'écailles scarieuses d'un brun clair. Les feuilles naissent en même temps que les fleurs, ou du moins apparaissent au moment où les fleurs vont s'épanouir. Elles sont elliptiques, lancéolées, très aiguës à leur sommet, élégamment recourbées en dehors, canaliculées à leur base, qui finit par former une gaîne mince et entière. Elles sont d'un vert clair à leurs deux surfaces, présentent à leur face inférieure une côte ou nervure moyenne très saillante, puis des veines longitudinales qui ne font aucune saillie ni à la face supérieure ni à l'inférieure, et qui ne sont visibles que par transparence; le bord des feuilles forme une ligne blanche, scarieuse, très irrégulièrement denticulée; la longueur des feuilles au moment de la floraison est d'environ 30 à 35 centim. (un pied); leur plus grande largeur, d'environ 7 centimètres (deux pouces et demi).

La hampe naît à côté de l'assemblage des feuilles; elle est haute d'environ 32 à 33 centimètres (un pied), comprimée, et à deux angles mousses; d'un blanc verdâtre.

Les fleurs, d'un blanc pur, sont sessiles et réunies au nombre de cinq à sept au sommet de la hampe. La spathe consiste en deux folioles opposées et contiguës par leur base, lancéolées-aiguës, dressées, membraneuses, d'un

blanc verdâtre et semi-pétaloïdes, à peu près de la moitié de la longueur du tube. On trouve de plus, à la base des fleurs, un certain nombre de bractées très étroites, linéaires, unies, molles, et qui se flétrissent très rapidement.

Le tube calicinal, à partir du sommet de l'ovaire, est long d'environ 0m 135 à 0m 149. Il est grêle, obscurément triangulaire, offrant deux stries ou sillons longitudinaux assez rapprochés sur chacune de ses faces; il est légèrement arqué en dehors vers son sommet, qui se termine par un limbe étalé à six divisions disposées presque régulièrement; seulement l'inférieure, un peu pendante, est plus écartée des autres. Les trois divisions internes sont lancéolées-aiguës et un peu mucronées à leur sommet, longues d'environ 13 centimètres (quatre pouces et demi), larges de 3 centimètres (un pouce) dans leur plus grande largeur. Les trois divisions externes, de même forme, sont un peu plus longues et un peu plus étroites. Toutes les six, et particulièrement les extérieures, offrent sur la région moyenne de leur face dorsale une bande d'un vert très pâle qui se confond insensiblement avec leur fond d'un blanc très pur.

Les étamines sont déclinées, égales entre elles; les filets sont blancs et glabres, d'environ un quart plus courts que les divisions calicinales. Les anthères, lorsqu'elles sont ouvertes, sont attachées par le milieu de leur dos, arquées et placées en quelque sorte en travers au sommet du filet.

Le style est grêle, cylindrique, vert, dépassant un peu les étamines, mais néanmoins plus court que les lanières calicinales. Il se termine par un très petit stigmate à trois lobes arrondis et glanduleux. L'ovaire, infère, est obscurément triangulaire, lisse, luisant, haut d'environ 15 à 18 millimètres (7 à 8 lignes).

Cette belle espèce croît dans les lieux sablonneux, aux environs de Rio-Janeiro (Brésil).

Nous avons dit précédemment que cette espèce nous avait offert quelques différences en la comparant à la description de Schultes fils. Voici les principales différences. Les feuilles ne présentent pas de nervures saillantes, tandis qu'on les décrit comme en étant pourvues dans l'autre espèce. Elles n'ont que 0m325 et non 0m650 de longueur. Le limbe est long de 0m135 et non de 0m081 à 0m108. Le tube est plus long que les divisions calicinales. Les étamines sont d'un quart et non de moitié plus courtes que les lobes du calice.

Le *Crinum virgineum* est une des belles espèces dans un genre qui en renferme déjà tant d'autres remarquables. Ses fleurs répandent une odeur très suave et très douce qui approche beaucoup de celle de la Jacinthe. Elle exige la serre chaude. Ses fleurs durent au moins une huitaine de jours sans se faner. Elle fleurit dans les mois de décembre et de janvier.

L'espèce que nous venons de décrire a du rapport avec le *Crinum giganteum*, Andrews. Mais ce dernier, qui est originaire du cap de Bonne-Espérance, tandis que le *Crinum virgineum* est du Brésil, est deux ou trois fois plus grand dans toutes ses parties; les divisions de son limbe calicinal sont disposées comme en deux lèvres; les anthères sont jaunes, et non noires (1) comme dans le *Crinum virgineum*.

A. RICHARD,

Professeur de botanique à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Institut, etc.

---

(1) Dans le dessin ci-contre, l'artiste a représenté les anthères après leur déhiscence; elles paraissent *jaunes*, en conséquence de ce que le pollen s'est répandu sur la loge. LEM.



Cattleye à fleurs unicolores. *Cattleya Concolor.*

CATTLEYE A FLEURS UNICOLORES.

CATTLEYA CONCOLOR, Nob.

Famille des Orchidacées, § des Epidendrées;
Gynandrie-Monandrie, L.

CARACT. GÉNÉR. *Cattleya*, LINDL. — *Lacinies* extérieures du *périgone* membranacées ou charnues, étalées, égales ; les intérieures ordinairement plus grandes. *Labelle* articulé avec le gynostème, cucullé, entier ou trilobé, enveloppant celui-ci; *gynostème* claviforme, allongé, semi-cylindrique, échancré. *Anthère* quadriloculaire, charnue; bords des cloisons membranacés. *Pollinies* 4 ; autant de caudicules repliées. — *Herbes* américaines, tropicales, épiphytes, pseudobulbifères. *Feuilles* solitaires ou géminées, coriaces ; à fleurs terminales, grandes, belles, sortant souvent d'une ample spathe.

SYNON. ? *Maelenia*, DUM.

CARACT. SPÉCIF. *C. concolor*. — *Rhizôme* comprimé, subanguleux ; *écailles* membranacées, spathiformes, très longues. *Feuilles* subdichotomes, coriaces, oblongues et obtuses. *Périanthe* pourpre-violacé, pâle; *sépales* subcharnus, lancéolés-ondulés ; les latéraux falciformes, rapprochés. *Pétales* flexueux sur les bords. *Labelle* oblong-lancéolé ; à *lobe* médian, étalé, très flexueux, échancré, plus pâle, jaunissant à la base; les latéraux dressés, aigus, réfléchis. — NOB.

Le rhizôme de cette belle Cattleye a environ 0m650; le pseudobulbe qui le produit est très petit; il est ordinairement cylindrique et quelquefois anguleux et cannelé; ses articulations sont étroitement enveloppées par des écailles membraneuses, aiguës, blanchâtres ou plutôt d'un vert argentin; les feuilles, au nombre de deux et opposées, sont demi-engaînantes à leur base, oblongues, obtuses, carénées, coriaces, lisses, d'un vert jaunâtre, longues de 0m162 et larges de 0m041 ; elles accompagnent une hampe cylindrique, verte, de la grosseur d'une plume d'oie et de la longueur des feuilles; sa base est enveloppée d'une spathe monophylle, lancéolée et brunâtre. Cette hampe porte deux belles fleurs dont le périan-

the a $0^{m}081$ d'étendue, et présente une nuance assez uniforme du lilas le plus pur. Les sépales sont soudés entre eux à leur base; l'antérieur est lancéolé, onguiculé au sommet et incliné vers le labelle; les deux inférieurs sont également onguiculés, recourbés en faux, ondulés près de la base interne et rapprochés entre eux au sommet; ils sont un peu plus petits que l'antérieur. Les pétales sont aussi grands que ce dernier, oblongs, ovato-lancéolés, faiblement recourbés en dehors, avec leurs bords ondulés. Le labelle est grand, trilobé et fortement arqué; les deux lobes latéraux embrassent le gynostème; et leurs bords, développés et repliés d'abord, se réunissent vers la base pour former une sorte de crête aiguë; le lobe intermédiaire, moins grand que les latéraux, est étalé, profondément sinué et plissé sur les bords, fortement échancré au sommet; la couleur de cet organe est un peu plus pâle que celle du reste du périanthe; elle prend intérieurement une teinte de jaunâtre vers l'articulation au gynostème; là, sont, en outre, cinq cannelures longitudinales fort élevées et comme ondulées. Le gynostème, plus court que le labelle, est d'un blanc violâtre, bombé dans la partie antérieure et sur les ailes; l'anthère cache dans ses quatre loges les masses polliniques, qui ont un aspect de cire blanche.

Cette charmante espèce fait partie de la nombreuse collection d'Orchidacées de la Société royale d'horticulture de Bruxelles, à qui elle a été envoyée directement de la région méridionale du Mexique. Elle a fleuri pour la première fois au mois de septembre 1840.

DRAPIEZ.

Note du R. Les amateurs qui désireraient se la procurer peuvent s'adresser directement au directeur du jardin de la Société.



Ipomée a longues feuilles. *Ipomœa longifolia*.

IPOMÉE A LONGUES FEUILLES.

IPOMÆA LONGIFOLIA.

ETYM. Voyez *Hortic. univ.*, t. II, p. 7.

CARACT. GÉNÉR. Voyez.... *idem*.

CARACT. SPÉCIF. *I. longifolia*, BENTH., *Pl. Hartw.*, p. 16, nº 97. — *Tige* couchée, anguleuse, glabre. *Feuilles* courtement pétiolées, oblongues-lancéolées, obtuses, mucronulées, un peu épaisses, glabres; *pédicelles* uniflores, à peu près aussi longs que la feuille, articulés au dessus de leur partie médiane, finement bibractéolés; *sépales* elliptiques, obtus, glabres. — BENTH., *l. c.*

Très belle plante introduite dans le jardin de la Société d'horticulture (de Londres), et venant du Mexique, où M. Hartweg la trouva aux environs de Léon, dans les pâturages, connue sous le nom de *Quebra platos*. Elle a été parfaitement bien déterminée par M. Bentham, dans son utile ouvrage intitulé *Plantæ Hartwegianæ*.

Ses amples fleurs, demi-transparentes, répandent un parfum délicieux, rappelant l'eau de noyaux.

C'est une plante vivace, presque rustique, formée d'une longue racine fusiforme, donnant naissance à une tige de $1^m,299$ à $1^m,624$ de hauteur, sans aucunes branches latérales, laquelle, si elle n'est soutenue par une autre plante ou attachée à un tuteur, ramperait probablement presque par terre.

L'époque de sa floraison a lieu de juillet à septembre. Chaque fleur s'épanouit le matin, et dure tout le jour si elle n'est point exposée au soleil de midi, et chaque tige donne une fleur nouvelle par jour. Elle mérite, en raison de son odeur, de trouver place dans un salon pendant la saison de ses fleurs; et surtout parce que, lorsqu'elle est fleurie, elle semble exiger de l'ombre.

Elle ne paraît pas facile à multiplier, si ce n'est de graines, qu'elle donnera sans doute facilement quand elle deviendra plus vieille. Toutefois, on peut la propager de jeunes rejetons qui sortent du collet de la racine; et comme chaque racine en produit trois ou quatre, ou même davantage selon son volume, on peut, dans ce but, en détacher un ou deux de chaque plante.

Comme la plupart de ses congénères, elle aime une terre fort riche, mais non humide; quand elle est à l'état de repos, on peut la dépoter et en traiter les racines pendant l'hiver, comme on fait des tubercules de ce genre, en ayant toujours soin de les tenir parfaitement sèches, et, autant que possible, de ne pas les exposer du tout à l'air.

Les individus que possède le jardin de la Société ont été élevés de graines recueillies en 1838 par M. Hartweg.

ARTICLES ORIGINAUX.

NOTE SUR LA VARIATION DE FORME DES **PSEUDO-BULBES** D'UNE MÊME ESPÈCE DANS LA FAMILLE DES **ORCHIDÉES.**

Extrait des *Miscellanées* de l'*Herbier général de l'Amateur.*

Les pseudo-bulbes qu'on rencontre dans un très grand nombre d'Orchidées parasites ne sont que des rameaux d'une forme particulière, et qu'on n'observe guère que dans cette famille. Ces rameaux donnent naissance, par leur sommet tronqué, tantôt à une seule ou à deux feuilles, tantôt à plusieurs feuilles ordinairement alternes et

engaînantes. Assez généralement la forme de ces pseudo-bulbes est employée comme caractère propre à distinguer les espèces. Et en effet, dans le plus grand nombre des cas, elle est assez constante dans une même espèce pour servir, jointe aux signes tirés d'autres organes, à caractériser les espèces d'un même genre. Mais, dans quelques espèces, la forme de ces pseudo-bulbes est trop variable aux différentes époques de leur développement pour qu'on puisse en tirer aucun caractère distinctif. Ces réflexions nous ont été surtout suggérées par l'examen d'une espèce très répandue aujourd'hui dans les serres, le *Maxillaria squalens,* Lindl., qui, comme on sait, est originaire du Brésil.

Ses pseudo-bulbes, quand ils sont récents et encore surmontés par les deux feuilles qui naissent de leur sommet, sont ovoïdes, marqués de côtes saillantes et obtuses, et ayant environ 4 à 6 centimètres de hauteur sur un diamètre de 2 à 3 centimètres.

Quand au contraire les feuilles sont tombées, ces pseudo-bulbes, qui persistent et vivent plusieurs années de suite, s'allongent, deviennent presque cylindriques, seulement un peu plus renflés vers leur partie inférieure. Les côtes ont complètement disparu, et sont remplacées par de simples plis ou rides longitudinales. Si on voyait ces pseudo-bulbes sur des pieds différents, il serait presque impossible de croire qu'ils appartiennent à la même espèce. Mais quand on suit leur développement, on reconnaît aisément que ces formes différentes ne sont que des modifications produites par les diverses phases de la végétation. Il est donc fort important, quand on emploie la forme des pseudo-bulbes pour caractériser une espèce, d'examiner si cette forme est constante, et surtout d'indiquer à quel état de

leur développement ces organes étaient parvenus au moment où on les décrivait.

A. RICHARD,

Professeur de botanique à la Faculté de médecine de Paris, etc.

15 *décembre* 1840.

DESCRIPTION DES FLEURS DE QUELQUES ESPÈCES DE MAMMILLAIRES,

Par M. DE MONVILLE.

1° *Fleur de la* **Mammillaria guilleminiana**, LEM.

Longueur, prête à ouvrir, 2 centimètres.

Diamètre, bien épanouie, 1 centimètre et demi.

Sépales peu nombreux, linéaires, acuminés, d'un violâtre sale. Pétales 12-13, linéaires, très acuminés, d'un rose très vif, plus pâle sur les bords et à la base. Étamines très courtes, à filets roses; anthères blanchâtres. Pistil un peu plus long, d'un rose pâle, à 4-5 divisions.

Ces jolies fleurs sortent en couronne bien fournie autour de la plante.

2° *Fleur de la* **Mammillaria centricirrha**, LEM.

Longueur avant l'ouverture, 3 centimètres.

Largeur, bien épanouie, 2 centimètres et demi.

Sépales lancéolés, d'un violet sale, bordé de jaune paille. Pétales 14-20, sur un rang serré, lancéolés, mucronés, légèrement laciniés vers la pointe, un peu recourbés en dedans vers le milieu, et réfléchis en dehors vers leur ex-

trémité, d'un blanc légèrement verdâtre, marqués d'une nervure parfois olivâtre et parfois violâtre. Étamines nombreuses, à filets roses, et anthères jaunes. Pistil un peu plus long, d'un rose pâle, velouté, à 6-7 divisions.

Ces fleurs sortent en couronne bien fournie autour de la plante, et font un fort bel effet.

3° *Fleur de la* **Mammillaria centricirrha**, Lem. Var. **macrothele**, β **spinosior.**

Longueur, prête à ouvrir, 23 millimètres.

Diamètre, bien épanouie, *idem*.

Sépales linéaires, acuminés, d'un verdâtre pâle. Pétales sur un rang, 16-18, linéaires, acuminés, de 2 millimètres de large, réfléchis, d'un rose vif, plus pâle à la base. Étamines à filets roses; anthères d'un jaune serin. Pistil presque aussi long que la fleur épanouie. Style rosâtre; stigmate blanchâtre, à 5-6 divisions.

Ces jolies fleurs sortent en couronne autour de la plante.

Cette fleur se rapproche de celle de la *M. recurva*; ce qui nous fait penser qu'il serait à propos de placer nos trois variétés de *M. centricirrha* entre les *M. recurva* et *magnimamma*.

4° *Fleur de la* **Mammillaria diacantha**, Lem.

Longueur, prête à ouvrir, 13-14 millimètres.

Diamètre, bien épanouie, 15-16 millimètres.

Sépales linéaires, acuminés, d'un violâtre pâle, bordé de blanc. Pétales sur deux rangs, lâches, linéaires, acuminés, mucronés, réfléchis, 1-2 millimètres de large, d'un

blanc légèrement rosé, marqués d'une nervure rose. Étamines nombreuses et courtes, à filets roses; anthères d'un jaune pâle. Pistil un peu plus long, à 5-6 divisions peu profondes, d'un jaune pâle.

Ces fleurs sortent en couronne autour du sommet de la plante, dont elles dépassent un peu les mamelles.

Cette plante est voisine de la *M. caput Medusæ*; mais son inflorescence nous confirme dans l'opinion qui nous l'a fait publier comme une espèce distincte. En effet, ses fleurs diffèrent sensiblement de celles de la *M. caput Medusæ*; elles sont un peu moins grandes, il est vrai, mais infiniment plus jolies.

5° *Fleur de la* **Mammillaria deflexispina**, Lem.

Longueur avant l'ouverture, 1 centimètre et demi.

Diamètre, bien épanouie, 2 centimètres.

Sépales lancéolés, olivâtres. Pétales 12-16, lancéolés, acuminés, sur un rang serré, fortement réfléchis vers la plante, d'un rose pâle, passant au rose vif vers la pointe. Étamines à filets d'un rose vif; anthères jaunes. Pistil de même longueur, parfois moins long, d'un rose pâle, à 5-6 divisions peu profondes. La grande réflexion des pétales, quand ils sont épanouis, permet aux étamines d'arriver à leur hauteur, qui n'atteint pas celle des mammelons de la plante.

Ces fleurs sortent en couronne bien fournie autour de la plante.

Nota. Depuis que cette plante végète bien, elle présente quelque ressemblance, mais dans des proportions quatre fois plus fortes, avec la *M. quadrispina*.

6° *Fleur de la* **Mammillaria rhodeocentra**, Lem.

Longueur avant l'ouverture, 2 centimètres.

Diamètre, bien épanouie, 1 centimètre et demi.

Sépales lancéolés, d'un violet sale, bordé de blanc sale. Pétales 14-16, lancéolés, mucronés, un peu réfléchis, d'un rose vif, bordé de rose tendre. Étamines à filets roses, et anthères jaune pâle. Pistil plus long, à 6-7 divisions d'un rose pâle.

Ces fleurs sortent en couronne bien fournie autour de la plante, et produisent le plus délicieux effet.

(*Ces descriptions seront continuées.*)

De l'avantage, dans certains terrains, de greffer le **Glycine sinensis** sur le **Glycine frutescens.**

Depuis environ douze ans que nous cultivons en pleine terre le *Glycine sinensis*, Sims. (*Wistaria* (1) *sinensis*, DC.), il devient de plus en plus recherché des amateurs et des curieux de belles plantes, en raison de l'élégance de ses belles et nombreuses fleurs bleues pendantes, qui exhalent pendant toute leur durée une odeur douce de fleur d'oranger. Ses rameaux volubiles, placés près des appartements sur un treillage, une tonnelle ou un berceau, ou grimpant enfin sur des fils de fer, forment autant de colonnes, de jolies guirlandes d'un vert gai qui fait ressortir ses belles grappes de fleurs d'un bleu clair. Malgré tous

(1) Et non *Wisteria*, comme l'a décrit par erreur M. De Candolle. Nuttal, auteur du genre, le dédia à Gaspard Wistar, professeur de botanique américain. *Note du R.*

ces précieux avantages, cette plante ne végète pas toujours facilement dans tous les terrains; les terres calcaires ou argileuses sont contraires à son développement; là, ses rameaux sont grêles, ses feuilles prennent bientôt une couleur livide et jaunâtre, et se dessèchent promptement, tandis que dans les terres de bruyères ou siliceuses, elle croît avec beaucoup de vigueur et produit des fleurs abondantes. On désire cependant jouir partout de l'élégance et du parfum des fleurs de cette belle plante; et les terrains factices qu'on a préparés pour la recevoir se trouvent bientôt épuisés par ses racines coriaces, qui s'enfoncent à une assez grande profondeur dans le sol; et une fois que la plante a traversé l'épaisseur de cette terre, il est souvent facile de s'en apercevoir à l'extrémité des jeunes branches, qui bientôt jaunissent et se dessèchent.

Il existe depuis long-temps dans les jardins une plante du même genre, nommée *Glycine frutescens*. Cette espèce, originaire de l'Amérique septentrionale, est très rustique; ses fleurs sont disposées de la même manière et sont de couleur rouge-fauve. Elle pousse pendant l'année de longues et vigoureuses branches qui couvrent en peu de temps les parties de terrain où elle est plantée.

L'avantage qu'offre celle-ci au cultivateur est de croître dans tous les terrains et de pouvoir servir avec succès de sujet pour recevoir les greffes du *Glycine sinensis*, soit en fente, en couronne ou en écusson, lesquelles réussissent parfaitement et poussent avec une vigueur étonnante; les fleurs en sont déjà nombreuses dans l'année qui suit l'opération.

Comme le *Glycine frutescens* se multiplie très bien de marcottes, il est facile de faire les deux opérations en même temps, ou au moins la même année, si l'on greffe

à œil dormant : car les branches d'un an sont assez fortes pour recevoir toute espèce de greffes, et par ce procédé on avance de beaucoup l'opération.

Le plus beau sujet que j'aie vu ainsi greffé se trouve le long d'un mur dans le jardin de M. Dassy, propriétaire à Meaux, et président de la Société d'Horticulture de cette ville. M. Michez, son jardinier, avait greffé, à œil dormant, en septembre 1839, un seul gemme à l'extrémité d'une tige qui avait 4 mètres environ de hauteur. Ce gemme a produit, en 1840, plusieurs branches qui avaient en septembre dernier de 4 à 6 mètres de long; les feuilles en étaient d'un beau vert. Ce procédé (la greffe) est très avantageux, en ce qu'il permet d'avoir cette plante dans tous les jardins, quelle que soit d'ailleurs la nature du terrain.

Jusque alors cet arbuste n'a pas encore produit de graines sous notre climat, bien que les *Erythrina*, qui sont cependant d'un climat beaucoup plus chaud, en produisent chaque année.

Pépin.

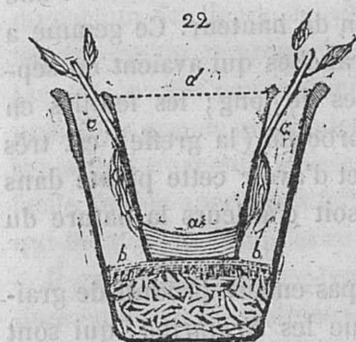
HORTICULTURE ÉTRANGÈRE.

D'UN PROCÉDÉ NOUVEAU DE PROPAGATION PAR BOUTURES.

M. Lindley, dans son excellent ouvrage intitulé Théorie de l'Horticulture, fait mention, d'après le *Gardener's Magazine* (t. XI), d'un procédé ingénieux pour faire réus-

sir des boutures de plantes délicates, dû à M. Forsyth, célèbre horticulteur anglais. Nous en recommandons vivement l'essai à nos praticiens pour assurer la reprise de leurs boutures, soit de plantes délicates, soit de celles à bois dur, parce qu'en fait et en théorie, il nous paraît présenter des avantages réels.

Voici en quoi consiste cette invention :



Un petit pot, dont on bouche hermétiquement le fond avec de l'argile plastique (terre glaise), et qu'on emplit d'eau ensuite, est mis dans un plus grand, dont le fond est couvert de tessons, et la partie circulaire, libre entre les deux pots, emplie d'une terre convenable aux boutures qu'on veut faire. L'appareil étant ainsi disposé, on coupe obliquement, et d'une manière bien nette, la base des boutures, de façon qu'elles touchent immédiatement et uniformément la paroi externe du petit pot, et on les assujettit dans cette position au moyen de petits piquets, tels que ceux dont on se sert pour faire tenir des marcottes.

L'appareil peut alors être transporté, selon le cas, soit à l'air libre et à l'ombre, soit en serre tempérée, soit en serre chaude ou sous châssis, et enfoncé même dans la tannée.

Nos praticiens remarqueront, sans qu'il soit besoin que nous entrions dans de plus grands développements, que le mérite de cette invention consiste surtout en ce que la matière aqueuse, filtrant lentement à travers les parois

du pot interne, vient baigner *parcimonieusement* pour ainsi dire, mais constamment, mais d'une manière égale, le *talon* des boutures, dont elle sollicite irrésistiblement la substance cellulaire à former promptement le bourrelet propagateur qui doit donner naissance aux racines.

Or nos patriciens savent à leurs dépens que, parmi les soins à donner aux boutures, ce sont les arrosements qui demandent la main la plus exercée et la plus sagace, parce que c'est là le nœud gordien de l'opération; que ces arrosements, bien que mesurés avec précaution, fournissent à l'instant où on les fait une quantité de liquide dont la plus grande partie ne peut être absorbée que par les milieux ambiants (c'est-à-dire le sol et l'atmosphère); qu'une certaine quantité, non absorbée par ces milieux ni par les boutures, séjourne autour de celles-ci, et en occasionne trop souvent la pourriture, quelques précautions qu'on prenne pour éviter ce malheur. Ces pertes, occasionnées le plus souvent par la stagnation de l'humidité, apportent, lorsqu'il s'agit de plantes précieuses et souvent uniques, un dommage réel à nos horticulteurs, et leur font vivement désirer un moyen de les éviter plus puissant que le bouturage ordinaire.

Le procédé de M. Forsyth nous paraît, par les causes ci-dessus énoncées, devoir remplir victorieusement leur but; et, dans l'intérêt de l'art que nous chérissons, nous avons cru devoir le porter à leur connaissance, et le leur recommander avec confiance.

LEM.



Remarques sur différents moyens de garantir les plantes du froid hivernal,

Par Frédéric OTTO.

Toutes sortes de matériaux ont été employés comme couvertures pour protéger du froid les plantes cultivées en plein air; mais, si certains moyens ont rempli avec avantage ce but, d'autres ont été plus nuisibles qu'utiles. Suivant ma propre expérience, aucun autre moyen ne l'emporte sur la mousse. Chez les plantes vivaces qui exigent d'être couvertes en hiver, la mousse offre le grand avantage de ne point pourrir sous l'influence des dégels, et de ne point transmettre immédiatement l'humidité aux plantes. Toute plante se trouve suffisamment protégée d'un froid assez rigoureux lorsqu'on a pris la précaution de recouvrir d'une couche de mousse le seul collet de la racine et le sol environnant; cette couche doit être mince, mais pressée; j'emploie ce moyen depuis plusieurs années, et j'en ai toujours obtenu les résultats les plus satisfaisants. Les plantes vivaces toujours vertes, ainsi que les plantes alpines, se conservent également très bien sous une couverture de cette nature, et le froid paraît pénétrer beaucoup plus difficilement par une couverture de mousse que par une couverture de feuilles. Les feuilles des pins et des sapins sont assez bonnes pour couvrir les racines des plantes, mais il faut plutôt les choisir quand il s'agit de protéger des arbustes. Toute couverture de feuillage mou est dangereuse; tel est surtout le cas pour les feuilles des aunes, des érables, des saules, des peupliers, des frênes, des tilleuls, et autres semblables. Ces feuilles absorbent beaucoup d'humidité, et il en résulte la pourriture

du col des plantes qu'on en recouvre. Les feuilles ne peuvent être employées sans danger qu'à couvrir des arbres, des arbustes et des plantes vivaces très rustiques, et encore ne faut-il se servir que de feuilles d'une consistance ferme, telles que celles de chêne, de hêtre, etc.

L'engrais, employé comme couverture, agit également d'une manière très pernicieuse sur la vie végétale. Les couvertures de foin et de paille ne sont pas à conseiller davantage, parce qu'elles provoquent, avant l'entrée du printemps, une végétation trop précoce qui périt plus tard par les gelées tardives.

Il faut d'ailleurs se garder tout autant de trop couvrir les plantes que de ne pas les couvrir assez. Une couverture légère, notamment lorsqu'on y emploie de la mousse, suffit pour garantir les plantes de l'action du froid. Du reste, comme la mousse empêche une végétation précoce, on peut se dispenser, en toute sécurité, de l'enlever de dessus les plantes avant la fin de l'hiver.

E. Spach.

(Extrait de l'*Allgem. Gartenz.*)

Floraison et fructification du **MUSA SUPERBA**.

Le *Musa superba*, Roxb. (*Corom.*, t. CCXXIII), a fleuri dans le jardin botanique de Calcutta, trente-trois mois après y avoir été élevé de graines; mais dans le jardin botanique d'Édimbourg la même espèce a fleuri également vers la fin d'août 1840, quatorze mois seulement après y avoir été semée. Toutes les personnes, observe le professeur Graham, qui ont visité depuis quelques années le jardin

botanique, ont été frappées du brillant résultat de la culture dans ce jardin d'un grand nombre de variétés de Bananiers, dû aux soins intelligents de M. M' Nab, et de la grande quantité de fruits d'un arôme parfait qu'il en avait obtenus; mais rien n'a offert un plus grand triomphe que le développement parfait et si rapide de la belle espèce dont il est ici question et qui est provenue d'une graine, quoique le docteur Roxburgh nous apprenne qu'elle ne produit pas de fruits bons à manger, et que ces fruits sont plutôt de la nature d'une capsule sèche que de celle d'une baie. Le même auteur nous apprend aussi qu'elle croît naturellement dans le sud de la Péninsule indienne.

A l'état de culture dans le jardin botanique d'Édimbourg, cette espèce et toutes ses congénères sont plantées dans de larges cuviers remplis d'une terre extrêmement riche, abondamment arrosées et tenues à un haut degré de chaleur. Le régime floral (*flower bud*), comme je l'ai expérimenté en coupant des pieds complètement développés de *Musa coccinea*, *sinensis*, et, je pense, de *M. paradisiaca*, reste au collet de la racine jusqu'à ce que la plante ait atteint toute sa taille, dont la hauteur varie selon son traitement, et paraît alors au sommet, précédé du développement d'une ou de plusieurs feuilles plus petites que les autres.

(Edinb., *Phil. Journ.*, octob. 1840.)

Moyen de préserver le feuillage printanier du Pêcher,

Par T. A. KNIGHT.

(*Trans. of Lond. Hort. soc.*, lu le 18 avril 1837.)

Dans une communication que je fis il y a deux ou trois ans à la Société, j'ai rapporté que mon jardinier, dans l'intention d'en détruire les insectes, arrosa toutes les feuilles d'un pêcher et la moitié de celles d'un autre avec une eau tenant en dissolution une petite quantité de chaux vive et de fleur de soufre; que, par l'effet d'une gelée, le feuillage de tous mes autres pêchers fut attaqué de manière à ne pouvoir plus servir, tandis que toutes les feuilles de l'un et la moitié de celles de l'autre des deux individus qui avaient été ainsi arrosés, ne subirent aucune altération. J'ai rapporté aussi qu'au printemps suivant j'arrosai de la même manière tous mes pêchers, et que je n'en eus pas un seul d'attaqué par les gelées; et cette année encore mon jardinier m'informa dernièrement qu'il en avait été de même cette année. Comment l'application d'un lessivage semblable a-t-elle pu agir d'une manière si favorable contre l'effet de la gelée? c'est ce que je suis entièrement incapable de concevoir; mais le fait a d'autant plus d'importance, que pendant les vingt-cinq années précédentes le feuillage de tous mes pêchers était détruit pour la plus grande partie par les effets désastreux des gelées, et que dans certaines années rien n'en pouvait échapper.

L'automne dernier, l'un de mes amis m'informa que M. Pearson, l'intelligent et habile jardinier de M. Child de Kinlet (Shropshire), avait adopté le même procédé, et en avait obtenu le même résultat. J'écrivis en conséquence à

M. Pearson, qui, dans sa réponse, me fit part qu'après avoir vu mes arbres à Downton, il avait, le printemps suivant, appliqué le même lessivage à tous ses pêchers, à l'exception de deux, dont les feuilles seules furent attaquées; et que, les ayant ensuite traités tous ainsi, pas un depuis ne souffrit du fléau dans tout son jardin.

Depuis que je traite mes arbres de cette manière, les fleurs de mes pêchers ont parfaitement noué leurs fruits; mais je ne saurais expliquer si c'est à l'influence bienfaisante d'un tel lessivage sur les fleurs ou à l'aoûtement plus parfait du bois, en conséquence de la conservation du feuillage de l'année précédente, que je dois attribuer un tel résultat.

J'ai lessivé de la même manière cette année les feuilles de mes abricotiers. Je ne puis encore dire si l'opération sera avantageuse ou non, mais j'ai une grande quantité d'abricots, et peu de personnes, je pense, pourraient se vanter d'en montrer une pareille. L'apparence de la récolte me paraît bien meilleure que celle qui m'avait paru semblable dans les saisons les plus favorables. Je n'attache toutefois que peu de confiance à l'effet que dans ce cas peut produire un tel lessivage, puisqu'il m'est impossible d'établir même des conjectures sur son efficacité; et je suis beaucoup trop ignorant des lois de la physiologie végétale pour décider si son effet est défavorable. Comme l'opération chasse toutefois l'araignée rouge, l'expérience paraît mériter qu'on la répète.

Mon lessivage se compose de chaux vive, de fleur de soufre et de suie, le tout mélangé par égales parties.

Gardener's Magazine, 1840.

Nouveau procédé pour détruire les insectes qui attaquent les plantes des serres,

Par M. James INGRAM.

(Lu devant la Société d'horticulture de Londres en août 1837.)

Je me félicite de pouvoir porter à la connaissance de mes confrères en horticulture une méthode efficace et facile de détruire les rougets, les pous, les cochenilles, les pucerons, et en général tous les insectes, sans endommager les plantes les plus délicates. Lorsqu'on n'a qu'un petit nombre de plantes attaquées, disposez un châssis, et placez-y ces plantes à environ $0^{m},108$ de distance les unes des autres. Procurez-vous un demi ou un kilog. (*one to two gallons*) de feuilles vertes de laurier-cerise (*green laurel*), pilez-les bien, placez-les immédiatement entre les pots, puis fermez aussitôt que possible le châssis, en ayant soin de clore toutes les issues qui pourraient permettre l'introduction de l'air. Au bout d'une heure, retirez les plantes infestées de rougets ou de pucerons, et on verra que ces insectes ont cessé d'exister.

Les cochenilles et les pous demanderont de huit à douze heures pour mourir. Au bout de ce temps, retirez les plantes, placez-les à une exposition chaude et aérée, et en peu de jours tous ces insectes sècheront et se détacheront des plantes.

Lorsque les plantes des serres chaudes ou tempérées se trouveront attaquées par ces insectes, il faudra varier un peu l'application du procédé. Une serre de $6^{m},497$ de long (20 pieds) sur $3^{m},898$ de large (12 pieds) demandera environ deux boisseaux de feuilles. On peut les piler dans

la serre et les mettre dans un cuvier ou dans une caisse, et les couvrir d'un sac ou d'une toile jusqu'à ce qu'on en ait pilé une suffisante quantité. On en jonche ensuite les sentiers, on en met entre les pots, dans tous les endroits libres, et on doit tenir la serre aussi hermétiquement fermée que possible pendant au moins douze heures. La soirée est le meilleur moment pour opérer, en ce que la serre peut rester bien fermée et couverte de doubles paillassons pendant toute la nuit.

Je me suis aperçu, par des essais répétés, que le procédé que je viens de décrire réussit mieux qu'aucun de ceux dont je me suis servi ou dont j'aie jamais entendu parler.

GARDENER'S *Mag.*, sept. 1840.

Genres et espèces de la famille des **PIPÉRACÉES**, cultivées dans le Jardin de Berlin.

La famille des Pipéracées comprend un certain nombre d'espèces qui ne sont pas sans intérêt pour le cultivateur, parce qu'on peut les tenir dans des endroits peu appropriés à la culture d'autres plantes d'ornement. Nous citerons surtout comme exemples, les

Peperomia	magnoliæfolia.	—	incana.
—	obtusifolia.	—	verticillata.
—	cuneifolia.	—	rubella.
—	subrotunda.	—	pereisciæfolia, etc.

Plusieurs espèces sont sarmenteuses, et peuvent servir à garnir les murs et les séparations des serres, par exemple les *Piper spurium*, *fallax*, *betle*, etc. La culture des Pipéracées est très facile, elles réussissent très bien dans un mélange de terreau de jardin et de sable; les *Peperomia*

succulents prospèrent dans un terreau de feuilles ou de bois, mêlé d'un peu de sable. Plusieurs *Peperomia* sont parasites. Les Pipéracées en général demandent une température de 12 à 16° Réaumur. La multiplication s'opère tant de boutures que de graines.

M. Kunth a donné l'énumération des espèces de *Piper* à lui connues (*Linnæa*, vol. XIII, p. 561), et a divisé le genre Linnéen en plusieurs autres genres. Nous allons donner la liste des espèces cultivées dans notre jardin de botanique, en suivant la classification de M. Kunth.

Heckeria umbellata, K. — *Piper umbellatum*, L.; *Peperomia umbellata*, DIET., Spec. Pl. — S.-Domingo.
—— sidæfolia, K. — *Piper sidæfolium*, L. et O., Icon., t. 6; *Piper umbellatum*, WILLD., Herb.; *Peperomia sidæfolia*, DIET., Sp. Pl. — Brésil.
Ottonia læta, K. — *Piper hoffmannseggianum*, RŒM. et SCH.; *Piper citrifolium*, LINK, Jahrb. — Brésil.
Enkea glaucescens, K. — *Piper glaucescens*, JACQ., Ecl.; *P. geniculatum*, WILLD., Enum. Suppl.; *Piper nodulosum*, LINK. — Patrie ?
—— discolor, K. — *Piper discolor*, SCHLECHT. — Mexique.
—— plantaginea, K. — *Piper plantagineum*, LAM.; *Piper medium*, JACQ. — Iles caraïbes.
Steffensia tuberculata, K. — *Piper tuberculatum*, JACQ. — Amérique méridionale.
—— ampla, K. — *Piper nigrum* ex Brasilia, BEYR., in Hort. Berol. — Brésil méridional.
—— flexuosa, K. — *Piper flexuosum*, WILLD., Enum. Pl.; *P. jacquinianum*, JACQ. — Caracas.
—— mollis, K. — *Piper acutifolium*, RUIZ. — Rio-Janeiro.
Schillera colubrina, K. — *Piper colubrinum*, LINK. — Brésil.
—— *marginata*, K. — *Piper marginatum*, JACQ.; *P. decumanum*, Hort. Berol. — Inde occidentale.
Piper spurium, LINK. — *P. glyphicum*, HFFSGG.
—— nigrum verum, HORT. PAR.
—— betle, WILLD., Herb. Hort. Berol.
—— fallax, Hort. Berol.

Peperomia brachyphylla, DIETR., Sp. Pl. — *Piper brachyphyllum*, WILLD., Enum. Suppl. — Patrie?

—— acuminata, RUIZ et PAV. — *Piper acuminatum*, PEREISC.; *P. nemorosum*, VAHL. — Pérou.

—— pterocaulis, HORT. PETROP. — Brésil?

—— magnoliæfolia, DIETR., Sp. Pl. — *Piper magnoliæfolium*, JACQ. — Amér. mérid.

—— cuneifolia, DIETR., Sp. Pl. — *Piper cuneifolium*, JACQ. — Caracas.

—— pellucida, HUMB. — *Piper pellucidum*, L. — Amér. mérid.

—— reniformis, DIETR., *l. c.* — *Piper reniforme*, POIR. — Patrie?

—— guildingiana, DIETR., *l. c.* — *P. reniforme*, HOOK.; *P. guildingianum*, SPRENG. — S.-Vincent.

—— incana, DIETR., *l. c.* — *D. incanum*, HAW., L. et O., Icon., t. 7. — Brésil.

—— obtusifolia, DIETR., *l. c.* — *P. obtusifolium*, L.; *P. magnoliæfolium*, HAW.; *P. clusiæfolium*, JACQ. — Amér. mérid.

—— subrotunda, DIETR., *l. c.* — *Piper subrotundum*, HAW. — Patrie?

—— Ottonia, K. — Mexique.

—— maculosa, HOOK. — *Peperomia variegata*, RUIZ et PAV.; *Piper maculosum*, L.; *P. variegatum*, PERS. — S.-Domingue.

—— septemnervis, RUIZ et PAV. — *Piper septemnerve*, VAHL. — Pérou.

—— pereisciæfolia, HUMB. — *Piper pereisciæfolium*, JACQ. — Caracas.

—— rubricaulis, DIETR., *l. c.* — *Piper rubricaule*, HORT. BEROL.; NEES, Hor. phys. — Brésil.

—— carinata, HORT. PETROP. — Brésil?

—— verticillata, DIETR., *l. c.* — *P. verticillatum*, L. — Jamaïque.

—— pulchella, DIETR., *l. c.* — *Piper pulchellum*, AIT. — Jamaïque.

—— valantioïdes, HORT. PETROP. — Brésil.

—— blanda, HUMB. — *Piper blandum*, JACQ. — Caracas.

—— inæqualifolia, RUIZ et PAV. — *Piper inæqualifolium*, VAHL.; *P. aromaticum*, WILLD., Enum. Suppl. — Pérou.

—— polystachya, HOOK. — *Piper polystachyum*, AIT.; *H. obtusifolium*, JACQ. — Patrie?

Peperomia asarifolia, SCHLECHT. — Mexique.

—— arifolia, HORT. PETR. — Brésil?

Allgem. Gart. Zeit., nov. 7, 1840.

VARIÉTÉS.

PLANTES NOUVELLES OU PEU CONNUES LES PLUS INTÉRESSANTES

CONTENUES DANS LE *Botanical Magazine* ET LE *Botanical Register*.

Décembre.

BOTANICAL MAGAZINE.

Dendrobium moschatum, WALL., 3837; *Dendrobium calceolaria*, Hook., *Exot. Fl.* (Orchidacées, § Dendrobiées). —Plante magnifique, dont la tige florale n'atteignit pas moins, dans l'étuve de M. Horsfall, de 1^m,705 de longueur, tandis que les tiges infertiles la dépassèrent de plus de 0^m,325. Elles sont cylindriques, striées, articulées, pendantes, et se garnissent, au sommet, de feuilles alternes, ovales-oblongues, luisantes, nervées, quelquefois maculées de pourpre. Les fleurs sont disposées en une grappe latérale de 0^m,217 à 0^m,271 de longueur, et portant de 6 à 8 ou 9 fleurs, très amples, très belles, d'un jaune de tan clair (*tawny!*), largement lavé de rose vers les extrémités des lacinies, assez fortement réticulées, très étalées, ovales; les deux extérieures latérales plus larges. Labelle comme celui des *Cypripedium* (cochléariforme ou en sabot), velu en dehors, onguiculé, marqué en dedans de chaque côté d'une large tache couleur de sang; selon Wallich, qui, le premier, l'a décrite, son odeur rappelle celle de la Rhubarbe; et, selon Hooker, un bel individu qui fleurit à Wentworth exhalait une odeur semblable à celle du *Nenuphar luteum*, tandis qu'un autre, qu'il avait devant les yeux en le décrivant, répandait le parfum de *l'Asperula odorata*. Dans tous les cas, c'est une des plus brillantes Orchidées. Elle est indigène au Pégou, dans l'Ava et dans le Silhet.

Dentzia scabra, THUNB., 3838 (Philadelphacées; Saxifragacées?). — L'illustre auteur anglais se trompe sur le véritable nom spécifique de la plante qu'il décrit et figure sous ce numéro, et qui est le *D. crenata*, comme nous l'avons prouvé dans la description et la figure que nous en avons également données dans *l'Horticulteur universel* (*Voy.* tom. Ier, pag. 106, pl. 26). Ce bel arbrisseau de pleine terre est maintenant répandu avec raison dans tous les jardins.

Monolopia major, DC. (Composées-Sénécionidées). 3839—Peu de personnes, dit Hooker, en voyant pour la première fois dans nos jardins, où on la cultive sous le nom d'*Helenium Douglasii*, cette plante au feuillage sombre, aux tiges rampantes, se douteraient qu'elle est la même que le *Monolopia major* de De Candolle, petit et blanchâtre. Elle mérite d'être cultivée, selon cet auteur, à cause de ses grandes fleurs du rayon d'un jaune brillant, se succédant pendant

tout l'été. C'est une plante annuelle dont les tiges dans les jardins atteignent de 0m,650 à 0m,975 (à peine 0m,325 à l'état sauvage) de longueur, à feuilles alternes, réfléchies, duveteuses. Introduite de la Californie par Douglas.

Sida picta, Gill. ; *Abutilon striatum*, Dicks., 3840. — Nous donnerons prochainement la description et la figure de cette belle Malvacée, que nous avons fait dessiner sur le vivant chez M. Chauvière, qui, le premier, l'a introduite en France. On doit se presser d'orner une serre tempérée d'un aussi élégant arbrisseau.

Grabowskia duplicata, Arn., 3841 (Solanacées). — *Boerhaviæfolia*, Schlecht. ; *Ehretia duplicata*, Nees. — Plante (arbrisseau) indigène au Pérou, qui n'offre qu'un intérêt purement scientifique. Elle a le port d'un pourpier, des feuilles obovales-elliptiques, acuminées, alternes, très glauques, portant dans leur aisselle une petite épine roide; les fleurs, d'un jaune verdâtre, sont fasciculées; le calice, 5-partite, est fort court, et chacun de ses segments renflé à sa base en une sorte de dent très proéminente (caractère tout particulier à ce genre); le périanthe est tubulé, 5-fide, réfléchi au sommet, très velu en dedans.

Isomeris arborea, Nutt., 3842 (Capparidées). — Plante (petit arbre) fort curieuse, envoyée de Philadelphie en 1839, par M. Buist, dans divers jardins d'Écosse. Elle a été découverte dans la Californie par Nuttal. Elle a tout à fait le port d'un *Edwarsia*. L'ovaire, ovale-elliptique, est longuement stipité, et dépasse les étamines en longueur; pétales 4, imbriqués, assez courts, jaunes, ovales-elliptiques; calice court, campanulé, 4-partite. Fleurs pédonculées, solitaires dans l'aisselle des feuilles; celles-ci trifoliolées, pétiolées, courtement pétiolulées. Nous reproduirons incessamment dans notre journal la description et la figure de cette intéressante plante, qui, vraisemblablement, passera bien nos hivers en pleine terre, bien qu'en Écosse on l'ait cultivée en serre chaude, sans doute pour l'y faire fleurir plus tôt.

BOTANICAL REGISTER.

Geranium rubifolium, Lindl., 67 (Géraniacées). — Plante herbacée, vivace, velue, de pleine terre, craignant l'humidité pendant l'hiver, et s'élevant environ à 0m,325 de hauteur; feuilles trilobées, fortement dentées, cordiformes à la base; pédoncules terminaux biflores; fleurs grandes, d'un rose violacé; pétales échancrés, veinés. Jolie. Indigène de l'Himalaya, et élevé dans le jardin de la Société de graines offertes par le docteur Royle en mai 1839.

Angræcum gladiifolium, Thouars, *Orch. d'Afr.*; *Orchis mauritiana*, Poir., *Dict.*, 4, 601; *Acrobion gladiifolium*, Spreng., *Syst.* 68. (Orchidacées, § Vandées). —Indigène dans les îles de Madagascar, de Bourbon et de Maurice, cette petite Orchidée est une des plus remarquables du genre. Son

port est celui d'un *Epidendrum*; ses fleurs sont assez grandes, blanches et pourvues d'un long éperon. Mérite d'être cultivée. Elle paraît avoir été découverte d'abord par Commerson, puis retrouvée par Dupetit-Thouars. Elle a fleuri chez MM. Loddiges.

Hibiscus Wrayæ, Lind., 69 (Malvacées, § *Azanza*, DC.). — Sous-arbrisseau tomenteux, indigène de Swan-River, où Drummond en recueillit des graines, desquelles sont sortis les individus cultivés en Angleterre, et particulièrement dans le jardin de la Société d'horticulture de Londres; feuilles palmées, cordées, tomenteuses; à lobes obovés-pinnatifides, d'un vert sombre; pédoncules axillaires, biflores; involucelle 15-denté; fleurs très amples d'un rose violacé livide, veiné; pétales onguiculés, arrondis-acinaciformes, obliques (presque droits d'un sens, et apiculés, arrondis en rein de l'autre); mérite une place dans la serre tempérée; mise en pleine terre en conservatoire, elle atteint une hauteur de 2^{m},599 à 3^{m},248, et fleurit en hiver, au printemps et pendant presque toute l'année.

Fuchsia corymbiflora, R. et Pav.; DC., *Prod.* 3, 70 (Onagrariées, § des Fuchsiées). — Toutes les formules d'admiration dont nous pourrions nous servir ne donneraient encore à nos lecteurs qu'une faible idée de la magnificence de cette plante, qui l'emporte autant en beauté sur le *F. fulgens* que celle-ci l'emporte, par exemple, sur les *F. microphylla* ou *parviflora*. Qu'on se figure une inflorescence en corymbe nutant, composé d'un nombre immense de fleurs plus grandes dans toutes leurs parties que celles du *F. fulgens*, d'un rouge violacé éclatant, se détachant sur un riche feuillage, ovale-lancéolé, très ample, terné. Toutes les parties herbacées de la plante sont parsemées de poils. C'est à M. Standish, pépiniériste à Bagshot (Angleterre), que l'on doit l'introduction de cet admirable végétal. Il en a reçu les graines d'un habitant de Montréal, au Canada, qui lui-même les avait reçues d'un ami arrivant de Cuzco, au Pérou. Nous allons nous empresser de reproduire la figure de ce végétal dans notre recueil, et mettre ainsi nos lecteurs à même de partager notre admiration. Avis aux fleuristes !

Puya heterophylla, Lindl., 71 (Broméliacées). — Fort jolie petite plante bulbeuse, remarquable par ses deux feuilles de deux sortes : les unes, radicales, dilatées à la base, imbriquées, brunes, terminées en une lame linéaire bordée d'épines; les autres, caulinaires, amplexicaules, linéaires-lancéolées, d'un vert gai. L'inflorescence se compose d'un épi court de fleurs serrées, d'un joli rose, entouré à sa base de feuilles brunes et épineuses, comme celles qui partent du bulbe. Mérite d'être recherchée pour orner les serres chaudes à la manière des *Pourretia*, c'est-à-dire suspendue dans de la mousse ou placée dans l'enfourchure des branches des grandes plantes. Nous en reproduirons également la figure et la description. Lem.

Réponse à une note de M. SCHEIDWEILER,

*insérée dans l'*ALLGEMEINE GARTEN-ZEITUNG (24 octobre 1840).

Γνῶθι σεαυτόν !

A l'occasion de quelques espèces de Cactées décrites dans l'*Allgmeine Garten-Zeitung*, à la date du 24 octobre 1840, par M. le professeur Scheidweiler, de Bruxelles, cet auteur, tout en donnant les caractères de deux nouvelles espèces de *Mammillaria*, qu'il nomme *xanthotricha* et *leucotricha*, rappelle sa *M. candida*, et ajoute en note ces paroles textuelles :

Cette espèce, ainsi désignée par moi, a été nommée M. sphærotricha *par M. Lemaire. On peut se convaincre à la première vue que ce nom n'est rien moins que caractéristique. En général, M. Lemaire n'est pas heureux en rebaptisant les plantes.*

Cette note renfermant pour nous une allégation à la fois fausse et blessante, nous croyons devoir ne pas la laisser sans réponse, tout en exprimant notre étonnement de ce que les honorables rédacteurs de cette feuille, MM. Otto et Dietrich, aient permis l'insertion d'une phrase renfermant une attaque aussi directe qu'inconvenante, et qui, de plus, *a le tort d'être imméritée.* Voici les faits, aussi réels que simples, et sur lesquels nous ne craignons pas d'être démenti.

Lors de la magnifique importation de Cactées en Europe due aux recherches de M. Galeotti, voyageur entretenu au Mexique par la munificence de MM. Vandermaelen, de Bruxelles, M. de Monville reçut de ces Messieurs, en 1839, et en notre présence, diverses caisses de Cactées superbes, la plupart entièrement nouvelles, mais étiquetées de noms tellement *extraordinaires* (la politesse nous défend de nous servir d'une autre expression), *si vagues* et si peu en rapport avec les plantes, que *nous ne supposâmes pas un seul instant que ces noms pussent leur avoir été imposés par un* BOTANISTE. Tel fut notre sentiment commun. Néanmoins, et puisque ces Cactées étaient envoyées avec étiquettes, nous crûmes devoir respecter la priorité acquise à ces noms, quels qu'ils fussent, et M. de Monville écrivit à MM. Vandermaelen une première lettre à ce sujet pour les prier de nous faire connaître l'auteur desdits noms, et de nous donner quelques explications sur la patrie de ces plantes, etc.; lettre qui resta sans réponse. M. de Monville leur en écrivit une seconde, en prévenant que, comme ces noms ne nous semblaient nullement en rapport avec les plantes, si nous n'apprenions pas d'eux le nom de l'auteur de ces dénominations, s'ils ne nous donnaient pas les renseignements demandés, nous passerions outre en les décrivant et en leur imposant des noms nouveaux qui exprimassent, selon notre manière de voir, l'affinité, l'habitus, etc., des plantes envoyées. *Cette seconde lettre resta également sans réponse*, et comme aucun de nous n'avait jamais entendu parler encore de M. Scheidweiler, et ne pouvait en conséquence avoir l'honneur de le connaître, que nous ignorions surtout qu'il fût l'auteur de ces appellations, nous crûmes être libres de dé-

crire et nommer ces plantes, après discussion entre nous sur la manière dont chacun de nous envisageait leurs formes, leurs ports, leurs affinités, etc. Aussi, comme nos plantes n'étaient nommées qu'après mûr examen, croyions-nous *bonnement* avoir dès lors consulté la nature, et leur avoir imposé des noms exprimant réellement leurs caractères distinctifs. Il était réservé à M. le professeur Scheidweiler de nous démontrer par son blâme public que notre erreur était grande.

Or il est bon de dire ici que sur cent espèces environ de Cactées nouvelles que nous avons décrites dans les deux opuscules publiés par nous en 1838 et 1839, il en est une douzaine à peine qui aient exercé, concurremment avec nous, la sagacité scientifique de M. Scheidweiler, qui paraît avoir complètement ignoré l'existence des autres, et ne pas les avoir regardées comme nouvelles, bien qu'elles lui aient été communiquées ainsi qu'à nous. Ce ne peut donc être que sur ces quelques plantes que roule le reproche de *rebaptisation peu heureuse* que nous adresse publiquement l'auteur de la note. Si nous répondons à cette attaque, et si le public est forcément mis dans la confidence de cette polémique inconvenante (ce que nous regrettons vivement), c'est que, l'accusation ayant été publique, il fallait que la défense le fût également. Or, on vient de voir si nous avons mérité sciemment le reproche de rebaptisation ; certes, nous ne l'eussions jamais encouru si les lettres de M. de Monville eussent été répondues ; et nous ne pouvions savoir, dans le moment, si M. Scheidweiler publiait de son côté ces quelques espèces de Cactées dans l'*Horticulteur belge*, en même temps qu'il établissait son nouveau genre *Ariocarpus* dans le même ouvrage, ainsi que dans le *Bulletin de l'Académie des sciences* de Bruxelles.

Pour ce qui est maintenant de la critique attachée par M. le professeur Scheidweiler à notre *rebaptisation* qu'il traite de *malheureuse*, expression toute de politesse, pour ne pas dire *maladroite*, nous invitons les savants, les amateurs et les gens compétents, à comparer nos travaux respectifs en général, et quant à la composition générique et spécifique des noms en particulier, afin de juger en connaissance de cause à qui s'applique réellement la critique dont nous sommes l'objet. En outre, comme nous savons quels égards on se doit dans le monde, et *surtout entre savants*, nous tairons la liste des premiers noms de M. Scheidweiler, noms qu'il a dû modifier depuis, et nous nous contenterons pour toute vengeance d'en citer un seul, l'*Echinocactus equitans*, l'Échinocacte *qui va à cheval* (1), qui est notre *Echinocactus horizonthalonius*, et surtout d'ap-

(1) L'auteur veut faire allusion à ce que l'épine d'un faisceau supérieur traverse les deux autres épines qui se trouvent au sommet du faisceau inférieur; allusion qui serait *à peine rationnelle* si, au moins, ces deux épines, au lieu d'être dressées en l'air, étaient renversées la tête en bas, à la manière des jambes d'un enfant qui tient une canne au milieu *pour aller à cheval.* Il faut convenir que cette allusion est aussi *heureuse* que *spirituelle !* Pour

peler l'attention sur l'*Ariocarpus retusus*, Scheidw. (*Bulletin de l'Académie de Bruxelles*, 1839, et *Horticulteur Belge*, décembre 1838), dont le professeur a donné la description, la figure, et une analyse de la fleur et du fruit (*figure irreconnaissable et analyse de pure imagination* !), et qui est devenu notre *Anhalonium prismaticum* (*Cact. Gen. Spec.que nov.*, 1839; et *Herbier général de l'Amateur*, 2e série, t. II). Le lecteur comparera les figures et les descriptions, et pourra juger de reste entre nous. Pour le *Mammillaria sphærotricha*, dont le nom spécifique signifie *boule de poils* (et que le critique traduit sans doute par *boule de cheveux*, heureuse interprétation du grec, qui rappelle la formation du fameux mot ARIO-CARPUS), le lecteur curieux peut voir dans la figure, quoique médiocre, donnée de cette plante dans l'*Horticulteur belge* (décembre 1838) par M. Scheidweiler lui-même, si, en effet, ce nom spécifique est déjà si malheureux, et si cela ne ressemble pas assez bien à une boule de poils. Ce *savant* affectionne cependant assez la dénomination de *tricha*, puisqu'il l'a appliquée, comme on a pu le voir en tête de cet article, à deux espèces qu'il décrit sous le nom de *M. xanthotricha*, ce qui veut dire *M. boule de poils jaunes* ou *à cheveux jaunes*!, et de *M. leucotrica*, *à poils* ou *à cheveux blancs, ad libitum* ! Nous ne connaissons pas encore les plantes ainsi nommées (1).

Nous terminerons ici cette polémique, si fatigante pour le public, si inconvenante pour nous, suscitée par M. Scheidweiler, en espérant que ce professeur ne nous appellera plus sur un tel terrain, et en lui exprimant la crainte sincère qu'il ne puisse pas mettre tous les rieurs de son côté; *risum teneatis, amici !*

Dans les élucubrations auxquelles nous allons nous livrer pour mettre à jour le grand travail iconographique que nous allons publier sur la famille des Cactées, nous aurons un soin tout particulier de citer et de discuter la synonymie du professeur belge-allemand, et, au besoin, s'il nous y force, nous ferons figurer ses descriptions en regard des nôtres, *et judicabunt omnes* !!! LEMAIRE.

---

nous, dont l'imagination est sans doute moins pittoresque, nous avons tout *bonnement* voulu, par notre nom spécifique *horizonthalonius*, exprimer le caractère spécial de cette plante, qui est d'avoir les *aréoles horizontales ;* caractère jusqu'ici entièrement exceptionnel dans toutes les Cactées connues. *Et sic de cæteris !*

(1) MM. Cels nous disent, à l'instant où nous mettons sous presse, qu'ils viennent de recevoir ces mêmes plantes de MM. Vandermaelen, et M. de Monville nous apprend qu'il a acquis la certitude que ces plantes, qu'il a également reçues, ne sont pas *nouvelles* et ont déjà été décrites par d'autres auteurs ainsi que par nous-même. Il nous écrira à ce sujet une lettre que nous ferons connaître à nos lecteurs.



Maubert pinx.

Strophante à rameaux dichotomes. *Strophantus dichotomus.*

N. Rémond imp.

PLANTES D'ORNEMENT NOUVELLES OU PEU CONNUES.

STROPHANTHE A RAMEAUX DICHOTOMES.

STROPHANTHUS DICHOTOMUS.

Etym. Στρόφος, lien, bandelette; ἄνθος, fleur. — Dans ce genre, les segments calycinaux ressemblent à de longues bandelettes.

Famille des Apocynacées, tribu des Echitées.
Pentandrie-Monogynie.

Caract. génér. *Strophanthus*, DC. — *Calyce* (1) quinquépartite. *Corolle* hypogyne, infundibuliforme; *limbe* quinquéfide; *lacinies* caudiformes; *gorge* couronnée de dix squammes indivises. *Etamines* 5, insérées au milieu du tube de la corolle, incluses; *anthères* sagittées, aristées ou mucronées. *Ovaires* 2; *ovules* nombreux, attachés à une suture ventrale. *Style* 1, filiforme, dilaté au sommet; *stigmate* subcylindracé. *Squammules* 5, hypogynes. *Follicules* divariqués, obtus. *Graines* nombreuses, velues à l'ombilic. — *Arbrisseaux* sarmenteux, indigènes en Afrique et dans l'Asie tropicale; à feuilles opposées; à fleurs terminales, en bouquets.

Caract. spécif. *Strophanthus dichotomus*, DC. — *Arbrisseau à rameaux* dichotomes, sarmenteux. *Feuilles* elliptiques-lancéolées, mucronées-acuminées, glabres; des *denticules* (4) *stipuliformes*, subulées, géminées (accompagnant un gemme), intrapétiolaires. *Fleurs* amples, jaunes; *lacinies* très longues, réfléchies-pendantes, se repliant sur elles-mêmes 1 ou 2 fois en spirale, dilatées-élargies à la base, maculées de pourpre; *pédicelles* articulés. Lem.

Synon. *Nerium cordatum*, Lam., *Encycl.*
—— *scandens*, Lour., *Cochinc.*
Echites dichotoma, Carey, *Bengh.*
—— *caudata*, L., *Mant.*

(1) Sans prétendre nous ériger en réformateur orthographiste, nous écrirons désormais cal*y*ce et cal*y*cinal (κάλυξ), par la même raison qui fait que l'Académie elle-même écrit maintenant ox*y*de (ὀξύς).

α. *Strophanthus dichotomus cochinchinensis ;* segments calycinaux dressés, très courts, transversalement plus larges.

β. —— *chinensis ;* segments calycinaux et bractées dressées, transversalement beaucoup plus étroits.

γ. —— *coromandelianus ;* segments calycinaux et bractées recourbées.

Nous nous estimons heureux de pouvoir donner à nos lecteurs une belle et exacte figure de cette plante aussi rare que curieuse, et dont la floraison est encore si peu connue du petit nombre des amateurs qui la possèdent. C'est à l'obligeance de MM. Cels que nous en devons l'intéressante communication, et c'est dans leurs serres qu'a été fait le dessin ci-contre.

Le *Strophanthus dichotomus* paraît avoir été introduit dès 1818 dans les serres d'Angleterre. Toutefois, parmi les trois variétés citées dans le *Botanical register* (t. 469), et que nous mentionnons également ci-dessus, aucune ne nous semble se rapporter exactement au bel individu que avons admiré chez MM. Cels ; et, quant au *S. dichotomus*, var. *chinensis*, qui est décrit et figuré dans cet ouvrage (*l. c.*), il est loin de ressembler au nôtre, tant sous le rapport du feuillage que sous celui des fleurs, et la description de l'auteur anglais ne saurait guère s'y adapter non plus. Si cependant notre individu n'était pas la variété *S. d. coromandelianus*, nous n'hésiterions pas à le regarder comme une quatrième variété, ou peut-être comme le type décrit originairement par M. de Candolle, qui malheureusement n'en a pas donné la figure. A l'exception de la couleur de la corolle, qu'il dit rouge, et sauf un autre point dont nous allons parler, la description de l'illustre botaniste génevois se rapporte assez bien à notre plante. Quant à la figure qu'en donne Burmann (*Ind.*), sous le nom

d'*Echites caudata*, elle est tellement inexacte, qu'elle représente les lacinies de la corolle seulement à peine du double plus longues que cette dernière, tandis que l'auteur les décrit comme étant cinq fois plus longues. Il dit aussi la tige volubile et striée, etc., faits contraires à l'évidence.

M. de Candolle dans sa description (*Bull. Soc. phil.*, t. III) dit que les feuilles sont accompagnées de *deux stipules très courtes, qui forment une membrane autour de la tige;* les individus que nous avons eus sous les yeux ne nous ont offert rien de tel, mais bien un organe que M. Lindley, en décrivant son *Strophanthus dichotomus sinensis*, a désigné sous le nom de *stipulæ collaterali-geminæ, parvulæ, virides, intra-axillares, semi-ovato-lanceolatæ.* C'est là, au reste, le seul point du travail de M. de Candolle que l'on puisse regarder comme vraiment inexact, faute à lui peut-être d'en avoir pu réitérer la vérification sur diverses feuilles, et surtout chez divers individus; et, à l'exception de la couleur de la corolle (rouge selon lui, jaune chez notre plante), notre description serait assez conforme à la sienne.

Toutefois, malgré ces différences, et quel que soit le degré d'importance que l'on doive y attacher, nous croyons devoir rapporter notre plante au *Strophanthus dichotomus* proprement dit, sans l'appliquer positivement à une des variétés citées, qu'il serait à peu près impossible de vérifier aujourd'hui.

L'époque de l'introduction en France du *S. dichotomus* ne nous est pas connue. Il paraît avoir été cultivé d'abord au Muséum d'histoire naturelle de Paris, d'où MM. Cels l'ont reçu. L'individu qui a fleuri chez ces habiles horticulteurs avait souffert d'une culture négligée tout exprès, et c'est probablement à cet incident qu'est due sa floraison, si long-temps désirée.

C'est un arbrisseau sarmenteux qui paraît s'élever peu et former une sorte de touffe par ses rameaux opposés, plusieurs fois bifurqués, pendants et entremêlés : tel il paraît être, du moins dans nos serres, car les auteurs le disent *scandens*, ou même *volubilis!* Les jeunes pousses sont d'un vert clair, et passent, en s'aoûtant, au brun parsemé de petites verrues d'un jaune rougeâtre ou blanchâtre. Les feuilles sont opposées, distantes, oblongues, ou ovales-lancéolées, ou elliptiques, acuminées, entières, luisantes, un peu ondulées sur les bords, à nervures latérales, portées sur pédoncule court, légèrement renflé au point d'insertion, arrondi en dessous, canaliculé en dessus, et couvrant dans son aisselle quatre petits corps ovales-acuminés, subulés, géminés, dont le premier (celui de dehors) plus gros que le second, qui sont des stipules, selon l'auteur anglais que nous avons cité, et que, malgré cette autorité, nous sommes porté à regarder comme des bourgeons géminés, devant occasionnellement se développer en rameaux dichotomes ; car nous ne connaissons jusqu'ici aucunes stipules qui soient réellement axillaires dans l'acception terminologique du mot.

Fleurs terminales, au nombre de une à trois ordinairement, sur un pédoncule commun. Périanthe externe campanulé, tubulé, quinquéfide, comme articulé sur le pédicelle, et pourvu, à ce point, de deux très petites bractées opposées, lancéolées, dressées, fugaces, et renfermant dans leurs aisselles des organes à peu près semblables à ceux des pétioles, mais groupés et non géminés (fleurs avortées?); segments linéaires-lancéolés, dressés, égalant en longueur la moitié du tube calycinal (0^{m},006-7), subulés à leur point d'insertion, glabres, verts, et dépassant un peu le point d'étranglement du périanthe interne, contre lequel

ils s'appliquent; couvrant également à leur aisselle de petits corps géminés, semblables à ceux des bractées et des pétioles, et avortant quelquefois en tout ou en partie (1); peu marquées en dessus, légèrement saillantes en dessous, presque parallèles. Périanthe interne du double plus long que l'externe (0m,012-14), étranglé au milieu, glabre, plissé, d'un jaune verdâtre en dehors; blanc, strié de pourpre et velu en dedans; se divisant au sommet en cinq lacinies d'abord planes, puis réfléchies, étroites, linéaires, canaliculées, contournées sur elles-mêmes deux ou trois fois en spirale, d'un beau jaune d'or, longues d'environ 0m,06-8, ovales-dilatées, au point d'insertion; maculées en dessus et à cet endroit de deux belles taches pourpres, séparées par une ligne blanchâtre provenant du limbe. Gorge couronnée par cinq appendices bifides, saillants, faisant corps avec les lacinies; à lobes dentiformes, très obtus, membraneux, charnus, concaves, se prolongeant en dehors en autant de côtes arrondies, qui se terminent au point d'étranglement du périanthe, dont la partie inférieure est ainsi tubulée, et la supérieure hypocratérimorphe. Étamines 5, incluses; filaments adnés dans toute leur longueur, dilatés vers leur milieu, libres seulement au sommet. Anthères hastées, terminées en un appendice grêle, filiforme, allongé, atteignant le sommet du périanthe, et réunies vers la base de manière à couvrir le stigmate. Style cylindrique (marqué de chaque côté d'une suture, comme s'il résultait de la soudure de deux autres, selon M. Lindley), de la longueur des étamines; à stigmate

(1) Ce sont les *Squammulæ 5, hypogynæ, virentes, suborbiculatæ*, de l'auteur anglais ?

apiculé, bifide, s'agglutinant ensuite avec les anthères, et terminant un ovaire arrondi-didyme, quadrisulqué, glabre. Follicules ?

Le *Strophanthus* est un genre assez voisin du *Nerium*, dont il diffère principalement par son port débile et sarmenteux, son feuillage opposé et non terné ; sa couronne fauciale de 5 appendices bifides, etc. L'espèce dont il s'agit s'éloigne beaucoup de celle dont M. Lindley (*l. c.*) a donné la figure : ainsi, par exemple, chez cette dernière, les lacinies sont fort courtes, verdâtres, et ponctuées de rose à la base, qui n'est pas dilatée. Les appendices sont verdâtres, et non d'un beau blanc ; les fleurs sont presque sessiles, les feuilles moins acuminées ; les rameaux bien plus nombreux, dressés, moins grêles, et ponctués de rouge orangé.

Notre plante ne paraît pas difficile sur le choix du terrain ; néanmoins, une bonne terre franche, mêlée à un tiers de terreau de bruyères, lui paraît profitable. Une vive lumière, la chaleur modérée d'une serre chaude ordinaire, une humidité assez constante, telles paraissent être les exigences de sa culture quand on ne la néglige pas, comme le hasard a voulu qu'on le fît dans le cas de floraison que nous avons cité.

Selon Burmann, elle croît dans les parties les plus élevées de Java, et Kleinhoff rapporte que les indigènes lui donnent indifféremment le nom de *Mangoenong* et de *Comonga*. Elle peut, par la bizarrerie de ses fleurs, occuper une place distinguée dans la serre des amateurs, en faveur desquels, à notre recommandation, MM. Cels l'ont multipliée.

LEM.



Robynsie à fleurs géminées. *Robynsia geminiflora*.

N. Rémond imp.

ROBYNSIE A FLEURS GÉMINÉES.

ROBYNSIA GEMINIFLORA.

Étym. Dédié par l'auteur à M. Robyns, de Bruxelles, zélé promoteur de la Botanique.

Famille des Liliacées, tribu des Aloinées; Hexandrie-Monogynie.

Caract. génér. *Robynsia*, Nob. — *Périanthe* tubuleux, allongé, géniculé, sex-lobé à l'orifice. *Étamines* 6, insérées à la base du périanthe; *filaments* égaux, filiformes. *Anthères* oblongues-linéaires, acuminées aux deux extrémités, fixées par leur milieu. *Ovaire* pédicellé, trigono-sphérique, triloculaire; à loges biovulées. *Style* cylindrico-filiforme; *stigmate* trilobé, frangé. *Capsule* obtusément trigone, tripartible; *valves* déhiscentes par leur angle interne. *Graines* 2 dans chaque loge, géminées, suspendues à l'angle de la cloison.

Caract. spécif. *R. geminiflora*, Nob. — *Racine* fibreuse, rhizomateuse. *Feuilles* radicales, linéaires-allongées, dilatées à la base, demi-vaginantes; les caulinaires distantes, plus courtes. *Tige* grêle, cylindrique, simple. *Grappe* lâche. *Fleurs* géminées, de couleur vermillon ou orangée; *pédoncule* florifère, tribractéé; *bractée* médiane beaucoup plus courte, très aiguë.

Les racines de cette plante sont fibreuses, articulées, de la grosseur d'une plume de corbeau, s'élançant d'un rhizôme assez long, gros comme le pouce, et même plus. La tige s'élève à la hauteur de trois pieds; elle est simple, grise, cylindrique, glabre; ayant à peine deux lignes de diamètre à sa base, qui est entourée de nombreuses feuilles radicales, linéaires, ensiformes, acuminées, longues de douze à quinze pouces, larges de quatre à cinq lignes au plus, glabres, dilatées et semi-engaînantes à la base; les feuilles caulinaires, au nombre de deux ou trois, progressivement plus courtes et plus étroites, de sorte qu'une quatrième serait à peine visible. Les fleurs forment au som-

met de la tige un épi très lâche et très allongé; elles sont disposées par paire, à la distance de deux pouces environ, et alternativement autour de l'axe; elles sont dressées avant l'épanouissement, et s'inclinent dès que le périanthe commence à se colorer; insensiblement elles se courbent de plus en plus, et finissent par former un coude à angle aigu, immédiatement au dessus de l'ovaire, de sorte qu'elles pendent le long de la tige. Le périanthe est tubuleux, marcescent, rétréci vers sa base, faiblement étranglé à l'orifice, qui est fermé avant l'épanouissement, puis découpé en six petites dents ou lobes arrondis, dressés et onguiculés au sommet; il est d'un rouge vif, tirant à l'orangé, susceptible même de varier jusqu'au jaune. Les six étamines sont incluses, insérées sur les parois internes de la base du périanthe. Les filaments sont linéaires, aplatis, presque quadrangulaires, droits, libres, et d'un jaune verdâtre; les anthères sont linéaires, allongées, acuminées aux deux bouts, attachées par le milieu, vacillantes, biloculaires, jaunes, déhiscentes par une fente longitudinale, à pollen doré. L'ovaire est porté sur un pédoncule un peu plus long que lui, grêle et cylindrique; il est trigono-globuleux, à trois loges renfermant chacune deux ovules sphérico-comprimés, aplatis sur une de leurs faces par laquelle ils sont accolés. Le style, plus long que les étamines et même que le périanthe après l'entier épanouissement, est cylindrique, d'égale grosseur et d'un blanc verdâtre. Le stigmate est faiblement dilaté, trilobé et frangé. Le fruit consiste en une capsule coriace, membraneuse, obtuso-trigone, à trois valves déhiscentes par l'angle interne qu'elles forment avec la cloison, à trois loges renfermant chacune deux graines géminées et arrondies, à l'exception du point d'attache à la cloison, qui est anguleux.

Cette plante fait partie de la belle collection de M. Van der Maelen, à Bruxelles; elle a été découverte au Mexique par M. Galeotti, savant naturaliste que M. Van der Maelen a chargé d'aller explorer cette importante contrée du Nouveau-Monde, et qui, depuis cinq ans, remplit cette mission avec une ardeur et un talent au dessus de tout éloge. Ne pouvant convenablement la placer soit dans le genre *Tritoma*, soit parmi les *Blandfortia*, et encore moins dans les autres genres connus, il a fallu recourir à la formation d'un groupe nouveau, pour lequel on propose le nom d'un amateur zélé des sciences naturelles, M. Robyns, de Bruxelles, dont les collections et la riche bibliothèque sont constamment à la disposition de tous ceux qui se livrent à l'étude de ces sciences. En effet, la plante nouvelle diffère du *Tritoma* en ce que ses étamines sont insérées sur le périanthe, et qu'elles ne sont point saillantes; en outre, le stigmate n'est pas punctiforme, mais très distinctement trilobé. Le nombre des graines est borné à deux dans chaque loge, et ces graines ne se recouvrent pas mutuellement; elles sont simplement opposées par une face aplatie; enfin l'épi floral est très grêle, tandis qu'il est robuste chez les *Tritoma*; les fleurs sont rares et écartées, au lieu d'être nombreuses et ramassées. Les rapports avec les *Blandfortia* sont peut-être un peu plus intimes; mais le facies général repousse toute association; d'ailleurs les mêmes différences se représentent encore dans les organes de la fructification. Le genre *Blandfortia* présente une capsule prismatique, anguleuse, dont chaque loge renferme un grand nombre de graines imbriquées, disposées sur deux rangs et attachées à un trophosperme central; de plus, le style est court et conique, terminé par un stigmate simple; ce qui ne peut aucunement convenir à la plante

qui fait le sujet de cet article, laquelle diffère encore essentiellement par la forme et l'insertion des anthères.

DRAPIEZ.

EXPLICATION DES FIGURES :

1. *Le périanthe divisé longitudinalement et étendu afin de montrer la position des étamines.*
2. *Une étamine grossie.*
3. *Le pistil et l'ovaire.*
4. *L'ovaire coupé transversalement.*

ACACIE A FEUILLES GLAUQUES.

ACACIA GLAUCOPHYLLA.

ETYM. Sweet (*Hort. Brit.*) donne ακαξειν, et Loudon (*Hort. Brit.*) *akazein*, qui, selon eux, signifie *piquer, être aigu*, pour l'étymologie de ce mot. Il est seulement dommage que ce soit là deux barbarismes, qui n'ont jamais existé dans la langue hellénique. De Théis donne ακακία, qui, selon lui, serait l'ancien nom grec d'une sorte d'arbres épineux. Pline, en effet (lib. XXV, cap. 12), cite l'*épine d'Acacia* comme souveraine contre les maladies des nerfs (ὀπισθοτονία) ; mais nous devons faire observer que la véritable signification d'ακακία, en grec, est *candeur, innocence*, et qu'il ne pourrait signifier *épineux* que par une sorte de métonymie. Nous avons, dans un autre ouvrage, tiré ce mot d'ἀκή, pointe; ἄκιος, non sujet aux vers. On sait, en effet, que cet arbre n'est généralement point attaqué par les insectes. Nous ne prétendons pas cependant que notre opinion soit juste ; mais nous avons cru devoir la faire connaître, en raison de l'obscurité même du sujet, la partie linguistique des sciences naturelles étant celle qui est le plus négligée, et étant, en général, fort *maltraitée* par les auteurs.

Famille des Légumineuses-Mimosées. Polyandrie-Monœcie.

CARACT. GÉNÉR. *Acacia*, NECK., *Elem.* — *Fleurs* polygames. *Calice* 4-5-denté; *sépales* 4-5, égaux, à estivation valvaire, ainsi que les pétales, quel-



Acacie à feuilles glauques. *Acacia glauca*.

N. Rémond imp.

quefois soudés en une corolle 4-5-fide. *Etamines* variant en nombre de 20 à 200, insérées avec les pétales. *Légume* continu, sec, bivalve. *Embryon* droit, c'est-à-dire à *radicule* non courbée sur les lobes; *gemmule* non apparente; *cotylédons* foliacés, exserts. — *Arbres* ou *arbrisseaux*, variant beaucoup pour le port et le feuillage. *Epines* stipulaires, éparses ou nulles. *Fleurs* blanches, jaunes ou rarement rouges, en têtes ou en épis, à 10 étamines ou plus, libres ou monadelphes. *Pétales* 4-5, constants, libres ou soudés. Genre polymorphe, qui devra plus tard être divisé (DC., *Prodr.*, II)? — et dont les nombreuses espèces sont communes dans la Nouvelle-Hollande, et se trouvent aussi, mais en plus petit nombre, en dedans et en dehors des Tropiques, dans l'ancien et le nouveau Continent. LEM.

CARACT. SPÉCIF. *A. glaucophylla*, LEM., *ex Hortul.* — Section des Phyllodinées; § Capitées en grappes. — *Arbrisseau* glabre, très glauque; *phyllodes* serrés, articulés-décurrents, semi-rhomboïdes ou obliquement deltoïdes, terminés par un petit mucron épineux. *Fleurs* capitées en grappe, d'un jaune vif; grappes latérales. Nouvelle-Hollande. LEM.

C'est à l'obligeance de MM. Cels que nous devons la communication de cette charmante espèce d'Acacie, dont le pinceau de notre artiste ordinaire nous a reproduit exactement la figure que nous donnons ci-contre, et qui a été faite d'après l'un des pieds même que possèdent ces habiles horticulteurs.

Nous n'avons malheureusement pu nous procurer aucuns renseignements sur son habitat particulier et sur l'époque précise de son introduction dans nos cultures. M. François Cels, la croyant nouvelle, la publia dans les *Annales de Flore et Pomone* (1839, *cum mediocri icone*), sous le nom d'*A. glaucophylla*, en raison de ce que chez cette espèce les feuilles (*phyllodes*) lui semblèrent beaucoup plus glauques que celles des espèces immédiatement voisines. Depuis cette publication, ces messieurs reçurent la même plante de Belgique, sous la dénomination d'*A. cultriformis*.

Désireux de faire connaître de préférence à nos lecteurs ce qui paraît de nouveau et de curieux chez nous, nous

nous empressâmes de la faire figurer et de commencer des recherches au sujet de sa dénomination spécifique réelle ; nous acquîmes bientôt la conviction que, quoique bien voisine de l'*A. cultriformis*, All. Cun., dont M. Hooker donne une figure et une description dans ses intéressantes *Icones* (*ex herbario suo*), elle en diffère suffisamment pour la publier comme une espèce nouvelle que nous constituons ici sous la dénomination que lui avait imposée d'abord M. François Cels; dénomination que nous adoptons, et qui exprime un de ses principaux caractères. Nous dirons tout à l'heure quels sont les caractères spécifiques différentiels des deux espèces.

L'*A. glaucophylla* est un arbrisseau qui paraît, en raison de sa vigueur et de *l'élancement* de ses tiges principales, devoir s'élever à une assez grande hauteur. Celles-là sont cylindriques; mais les plus jeunes rameaux, aussi glauques que les phyllodes, paraissent, par la décurrence de ces organes, comme anguleux et sillonnés. Ils se couvrent de phyllodes serrés, nettement articulés à la base sur un pétiole extrêmement court, tronqué et dilaté au sommet, qui est plus large que la base du phyllode et décurrent sur le rameau; ces phyllodes semi-rhomboïdes ou obliquement deltoïdes, disposés en spirale le long des tiges, traversés inégalement dans leur longueur par une nervure principale qui se termine au sommet par une petite épine assez raide, distincte, rougeâtre; de chaque côté de cette nervure en partent d'autres secondaires, très fines, très peu apparentes, subparallèles, irrégulières, et se ramifiant avant d'atteindre les bords des phyllodes, qui sont submembranacés; à l'angle plus ou moins distinct ou plus ou moins arrondi du côté supérieur et le plus large de la lame, se trouve une petite glande peu apparente.

L'inflorescence consiste en fleurs très nombreuses, ser-

rées en capitules portés sur un pédoncule court et disposés en grappes latérales, axillaires, formant avec le rameau florifère un angle d'environ 45 degrés. Ces capitules sont au nombre de 5 à 15 environ sur chaque grappe, et d'un beau jaune doré dont la vive nuance ne peut être rendue par le pinceau. Leur grand nombre, leur éclat, la disposition et la couleur du feuillage, forment de ce végétal un très bel ornement pour les serres tempérées, où il aura peu de rivaux en son genre. Sa culture est celle de tous les Acacias de la Nouvelle-Hollande; mais sa propagation n'est pas très facile, et M. François Cels trouve qu'on réussit mieux à la multiplier par marcottes incisées que par boutures ordinaires.

L'*A. cultriformis* diffère de l'espèce que nous venons de décrire en ce que son inflorescence se compose de grappes réunies en panicules terminales, au lieu d'être latérales et isolées. Les fleurs en paraissent plus petites; ses phyllodes sont plus grands, plus nettement triangulaires ou plutôt deltoïdes; ils sont simplement mucronés ou plutôt acuminés, et non terminés par une épine; leurs nervures sont beaucoup plus distinctes; le bord inférieur en est droit au lieu d'être courbé, le supérieur est plus nettement triangulaire; ses rameaux enfin sont d'un rougeâtre pourpre, au lieu d'être très glauques; on peut voir par cette courte énonciation que ces deux *Acacia* diffèrent assez entre eux pour justifier l'opinion que nous avons émise ci-dessus à leur sujet.

Dimensions des phyllodes : rameaux, 0^{m},015, 0^{m},17 de longueur ; 0^{m},010, 0^{m},12 de largeur ; caulinaires, mesures doubles ou à peu près. LEM.

PIMELÉE A FEUILLES EN CROIX, Var. DE RIQUIER.

PIMELEA DECUSSATA, *Var.* RIQUIERIANA.

ETYM. Sweet et Loudon (*Hort. Brit.*) donnent pour l'étymologie de ce nom générique le mot grec πιμελή, qui signifie *graisse.* Comme rien dans les caractères de ce genre ni dans le port des espèces qui le composent ne peut justifier une pareille assertion, nous pensons que les auteurs du genre ont voulu comparer ces plantes au *Daphne Thymelœa*, avec lequel, en effet, elles offrent une grande ressemblance sous le triple rapport du feuillage, de la couleur des fleurs et de leur disposition, et que, par allusion, ils ont altéré ce mot en celui de *Pimelea*, lequel, si, comme nous le pensons, notre supposition est juste, aurait dû s'écrire *Pymelœa.*

CARACT. GÉNÉR. *Pimelea*, BANKS et SOLAND., *ex Gaertn.*, I, t. 39. — *Fleurs* hermaphrodites ou dioïques. *Périgone* coloré, infundibuliforme, à *limbe* quadrifide, à *gorge* nue. *Étamines* 2, insérées à la gorge, opposées aux lacinies externes du périgone, exsertes. *Squammules* hypogynes, nulles. *Ovaire* uniloculaire; *ovule* unique, appendu, anatrope. *Style* latéral; *stigmate* capité. *Noix* monosperme, à test dur, rarement en baie. *Graine* inverse; *albumen* peu abondant, charnu; *embryon* orthotrope; *cotylédons* plans-convexes, un peu charnus; *radicule* courte, supère. — *Arbrisseaux* croissant dans la Nouvelle-Hollande et dans les îles adjacentes; à *feuilles* opposées, très rarement alternes; à *fleurs* capitées, terminales; à *tube* périgonial, articulé au milieu, dont la partie inférieure persistante.

SUBDIV. *a, Thecanthes; b, Heterolœna; c, Phyllolœna; d, Choristachys; e, Malistachys; f, Epallage.* — *In* ENDL., *Gen. Pl.*, 2093.

SYNON. *Cookia*, GMEL.

CARACT. SPÉCIF. *P. decussata*, R. B.; *var. riquieriana*, LEM. — Sont les mêmes que ceux de l'espèce type, si ce n'est que les *branches* en sont plus allongées, plus grêles, moins nombreuses; les *feuilles* oblongues-lancéolées, et non ovales; les *fleurs* un peu plus nombreuses; à *tube* plus long, plus grêle; à *lobes* plus étroits, d'une nuance plus pâle; *duvet* d'entre les fleurs plus abondant. LEM.

Nous nous empressons de signaler aux amateurs de plantes de serre tempérée cette jolie variété du *Pimelea decussata*, dont nous donnons ci-contre une belle et exacte



Pimélée a feuilles croisées de Riquier. *Pimelea decussata* Var. *Riquieriana*.

figure, due à M. Maubert, et faite sur le vivant au Muséum d'histoire naturelle de Paris, d'après l'individu même obtenu de semis par M. Riquier, jardinier-chef des cultures de serre tempérée et d'orangerie dans ce vaste et magnifique établissement, et à qui nous l'avons dédiée.

Elle est en tout plus élégante que son élégante mère elle-même, et ce n'est pas peu dire. Elle en diffère spécifiquement assez peu; néanmoins sa tige et ses rameaux sont plus grêles et plus élancés; ses feuilles plus allongées, oblongues, lancéolées, inclinées légèrement sur les rameaux et à sommet un peu plus réfléchi en dessous, d'un vert plus pâle; ses fleurs plus nombreuses, plus longues, à segments plus étroits, d'un rose plus pâle, et entremêlées d'un duvet d'une grande blancheur, et beaucoup plus abondant, forment des capitules d'une rare élégance.

Plus délicate que sa mère, cette belle variété demande à être tenue dans le terreau de bruyères pur, et à être placée près des jours en hiver, dans la serre tempérée et à l'ombre pendant l'été. Elle aime une humidité légère, et, par cette raison, des arrosements ménagés avec perspicacité. Elle fleurit depuis le mois de mai jusqu'en août, et pour la faire fleurir abondamment, c'est-à-dire pour en multiplier les capitules, il est nécessaire de la rabattre lors du rempotage, qui doit avoir lieu à la fin de mars ou au commencement d'avril. Le premier individu obtenu de graines a fleuri la troisième année.

Nous tenons ces détails de culture de M. Riquier lui-même.

Lem.

ARTICLES ORIGINAUX.

De quelques variétés d'**ASTER**, et, en particulier, de l'**ASTER MELDENSIS**, Hortul., ou *Aster de Meaux*.

Monseigneur Allou, évêque de Meaux (Seine-et-Marne), cultive avec succès le beau genre *Aster*, qui se compose de plus de 150 espèces vivaces (sans compter les variétés, les espèces ligneuses exotiques, et le grand nombre d'espèces exclues et rapportées à d'autres genres), dont plus de 60 espèces sont cultivées dans les jardins. Ce digne prélat obtient par les semis des variétés fort intéressantes. L'*Aster meldensis* est une nouvelle variété, ainsi obtenue dans le jardin de l'évêché. Elle est intermédiaire entre les variétés dites *Aster formosissimus* et *repertus;* mais elle ressemble beaucoup plus à la première par ses feuilles et par la grandeur de ses capitules. Ses feuilles sont longues, acuminées, et rudes sur les bords. La couleur des fleurs du rayon a des rapports avec celles de l'*Aster repertus*. Ces fleurs sont d'un rose tendre, mais moins foncé que chez cette dernière. La plante paraît s'élever peu, et son inflorescence forme une belle panicule. Il en est plusieurs autres qui sont aussi fort jolies, et qui semblent se rapprocher par leur port des deux variétés citées ci-dessus, ainsi qu'à une troisième, qui est l'*Aster floribundus*, dont la floraison a lieu en même temps (septembre et octobre). Jusqu'à présent, elles s'élèvent peu, et forment de jolies panicules de couleurs différentes. J'y ai aussi remarqué

une autre variété de semis qui a beaucoup d'affinité avec la variété dite *Aster cœspitosus*, Hort., et son type, l'*Aster tardiflorus*, L. Les tiges en sont très basses; les rameaux divariqués, bruns et luisants; les feuilles raides, luisantes et comme charnues. Les fleurs sont nombreuses, de couleur violacée; mais elles sont de près de moitié moins grandes que celles de l'*Aster cœspitosus*.

Feu M. Lémon père, un de nos horticulteurs les plus expérimentés, s'était aussi occupé d'obtenir de nouvelles variétés par les semis de plusieurs espèces de ce beau genre de plantes. Il y réussit parfaitement, et c'est à lui que l'horticulture est redevable de quelques belles variétés, telles que les *Aster formosissimus*, *repertus*, etc.; et de plusieurs autres dont l'énumération serait ici trop longue, et qui font aujourd'hui l'ornement des jardins.

PÉPIN.

HORTICULTURE ÉTRANGÈRE.

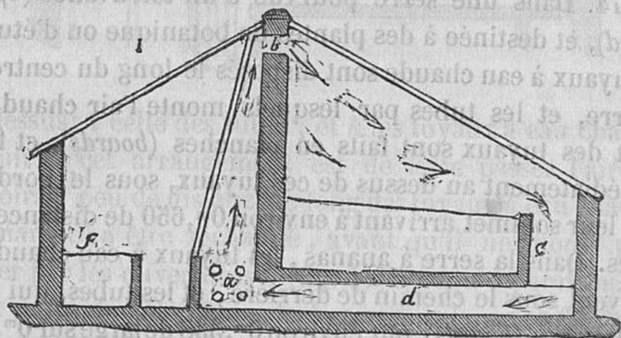
DESCRIPTION D'UN NOUVEAU MODE DE CHAUFFER ET DE VENTILER LES SERRES CHAUDES,

Inventé et employé par JOHN PENN, Esq.

C'est le docteur Anderson qui, je crois, a tenté le premier de chauffer les serres au moyen de l'air chaud dans une serre tempérée de sa propriété, à Isleworth, vers 1802; il fit connaître son procédé et le publia en 1803. La seconde tentative fut exécutée vers cette dernière époque par M. Stewart, dans le grand conservatoire de M. Angerstein, à Blackheath-Park, et M. Angerstein obtint un brevet d'invention pour ce procédé. J'ai visité ces deux serres en 1803 ; ni l'un ni l'autre de ces modes de chauffage n'étaient dès lors considérés comme parfaits : soit, dans l'un, parce que l'air devenait trop sec; soit, dans l'autre, parce que, en raison de la présence de deux agents (la chaleur du soleil et le chauffage artificiel), les arrangements étaient mal appropriés. Un peu plus tard, mais je ne saurais préciser à quelle époque, MM. Strutt, de Derby, employèrent leur appareil (*cockle*), pour chauffer les serres par un courant d'air apporté du dehors, avec la faculté d'en limiter la quantité, et de réchauffer celui de la serre. Plusieurs des serres des diverses propriétés de MM. Strutt sont toujours chauffées de cette manière, et l'un d'eux en a chauffé récemment plusieurs par ce mode, à sa résidence de Belper; chauffage qui, ainsi que je l'ai exposé ailleurs (*Garden. Magaz.*, 1839, p. 448), paraissait répondre à toutes les exigences lorsque je le vis en mai dernier : car les choses

étaient arrangées de telle sorte que l'air passait au dessus d'un niveau d'eau, et se saturait ainsi d'humidité, ce qui remédiait au défaut des modes précédemment employés. Le grand conservatoire situé à la Grange se chauffait en 1825, moyennant l'air chaud, par un des appareils de M. Strutt, combiné avec la vapeur, ainsi que j'en ai fait mention dans mon volume I, p. 112. Voilà tout ce dont je puis me souvenir au sujet du chauffage des serres au moyen de l'air chaud.

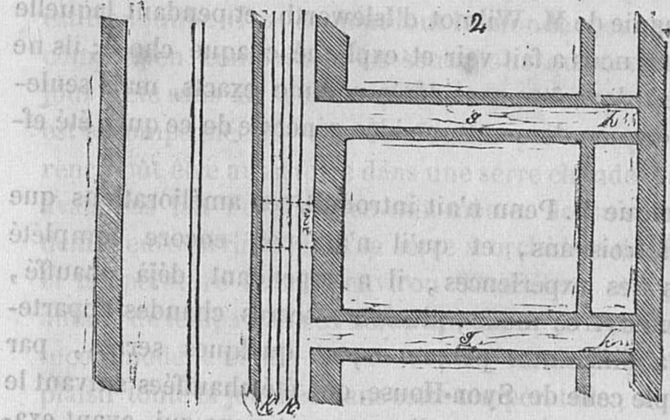
Le mode de chauffage et de ventilation par l'air chaud de l'invention de M. Penn diffère des modes dont je viens de faire mention en ce que le corps chauffant est constitué par des tubes remplis d'eau chaude, et par la grande simplicité de l'arrangement. Il me paraît remplir son but beaucoup plus complètement que tout autre mode que je connaisse, la disposition en étant tellement simple, qu'il n'exige aucune réparation pendant une longue suite d'années, ou, pour mieux dire, tant que les tuyaux ne sont pas usés. C'est ce qui constitue la supériorité de ce mode de chauffage sur celui employé à Belper et à la Grange, qui me paraît un peu trop compliqué.



La coupe (fig. 1) montre le mode de chauffage de M. Penn,

presque sans qu'il soit besoin d'autre explication. Les tuyaux d'eau chaude qui chauffent l'air sont figurés en *a ;* l'ouverture par laquelle l'air entre dans la serre est en *b ;* en *c*, se trouve un treillis (*grating*) par lequel l'air est réattiré et conduit le long du couloir *a*, pour être réchauffé par les tuyaux et raréfié de nouveau, de manière à rentrer en *b*. Par ces moyens, simples et d'une exécution facile, l'air se trouve dans un état de circulation continuelle, ainsi que l'indiquent les flèches de la coupe. Le degré de chaleur de la serre est réglé par la fermeture partielle ou complète des ouvertures *b*, à chacune desquelles est adapté un couvercle. Les couloirs *d* (*drains*) sont pratiqués à des distances plus ou moins grandes, suivant la chaleur que l'on désire obtenir; et, lorsqu'il fait un surcroît d'humidité, on verse de l'eau par le treillis *c*, de manière à en couvrir le fond des couloirs. Dans les serres où M. Penn cultive des orchidées, les couloirs sont distancés d'environ 1^{m},949 sur environ 0^{m},487 de profondeur et 0^{m},325 de large. Dans son conservatoire, ils sont distancés d'environ 3^{m},898, et, dans sa serre à ananas, où ces plantes sont plongées dans une tannée, les couloirs sont distancés d'environ 2^{m},274. Dans une serre pourvue d'un toit avancé (*span-roofed*), et destinée à des plantes de botanique ou d'étuve, les tuyaux à eau chaude sont disposés le long du centre de la serre, et les tubes par lesquels monte l'air chaud qui vient des tuyaux sont faits en planches (*boards*), et fixés immédiatement au dessus de ces tuyaux, sous le bord du toit, leur sommet arrivant à environ 0^{m},650 de distance des vitres. Dans la serre à ananas, les tuyaux à eau chaude se trouvent sous le chemin de derrière, et les tubes, qui sont en planches (*boards*), ont environ 0^{m},338 de large sur 0^{m},244 de profondeur, sont placés contre le mur de derrière, dans

l'intérieur de la serre ; ils sont munis chacun d'un couvercle qu'on peut enlever à la main. Dans les serres qui ont des appentis par derrière (*back sheds*), les tubes se trouvent à l'extérieur du mur de derrière, ainsi que cela se voit à la figure 1, en *a*. L'appentis (*shed*) a un double toit pour retenir la chaleur ; et la couche (*border*) qu'on voit en *f* s'emploie à forcer la rhubarbe, le *Crambe*, etc. Les couloirs doivent ouvrir sur les tuyaux, non directement au dessous des tubes de dessus, mais dans l'espace qui se trouve entre ceux-ci et ceux de dessous, ainsi que cela se voit fig. 2, où *gg* sont les couloirs, *h* la position des treillis qui sont



au dessus ; *i* celle des tubes, et *k* les tuyaux à eau chaude. Le but de cet arrangement est de faire passer l'air des couloirs à peu de distance le long des tuyaux à eau chaude, de manière à être réchauffé, avant qu'il ne monte pour entrer par les ouvertures *b* (fig. 1). Lorsqu'il paraît nécessaire de renouveler l'air de la serre, cela ne se fait point en ouvrant les châssis de la manière accoutumée, mais en retirant les couvercles (*stoppers*) de deux ouvertures

dans le couloir d'arrière, qui contient les tuyaux d'eau chaude, et dont une, à chaque extrémité, communique avec l'air du dehors. Ces ouvertures sont si petites, qu'on peut les boucher facilement avec une brique, et qu'on les ferme hermétiquement avec un peu d'argile. Je dois faire remarquer que les tubes de bois par lesquels montent l'air chaud sont tous confectionnés de manière à ne livrer aucun passage latéral à l'air; ceux des appentis, faits de planches non corroyées et grossièrement unies, ont les jointures couvertes de fort papier collé dessus. Cette description et ces croquis sont faits entièrement de mémoire, à la suite d'une visite que j'ai faite à M. Penn, en février dernier, en compagnie de M. Wilmot d'Isleworth, et pendant laquelle M. Penn nous a fait voir et expliqué chaque chose; ils ne peuvent donc être considérés comme exacts, mais seulement comme donnant une idée générale de ce qui a été effectué.

Quoique M. Penn n'ait introduit ces améliorations que depuis trois ans, et qu'il n'ait pas encore complété toutes ses expériences, il a cependant déjà chauffé, moyennant ce mode, plusieurs serres chaudes appartenant à différentes personnes; et quelques serres, par exemple celle de Syon-House, ont été chauffées suivant le mode de M. Penn par d'autres praticiens qui, ayant examiné ses procédés ou en ayant entendu parler, avaient cherché à s'emparer eux-mêmes de l'invention sans l'avoir comprise. Toutes les serres de M. Penn, à Lewisham, ainsi que sa salle de billard, quoiqu'elles se trouvent éparses dans son jardin, sont chauffées par une seule petite chaudière. Il serait trop long de citer toutes les serres des différentes personnes chez lesquelles M. Penn a construit des appareils; mais il peut être utile de dire que M. Penn, étant mécani-

cien, faisant de grandes affaires en machines à vapeur et autres machines, ayant de grandes usines, étant un grand propriétaire, et mettant en outre beaucoup d'enthousiasme à propager son plan, est plus propre que tout autre mécanicien à le mettre en exécution à aussi peu de frais que possible.

Je vais établir maintenant ce qui me paraît être le principal avantage de l'amélioration que M. Penn a apportée dans l'art de chauffer et de ventiler les serres.

1° La chaleur de l'air en mouvement, soit sec, soit chargé d'humidité, ne se fait jamais sentir au corps de l'homme aussi fortement, soit chaud, soit oppressif, que si cet air est tranquille. C'est ce dont tout le monde peut se rendre compte, en comparant les sensations qu'on éprouve un jour d'été sans air à celles qu'on ressent lorsque la chaleur est accompagnée de vent. Je n'aurais pas cru que la différence pût être aussi forte dans une serre chaude, si je n'en avais pas fait l'expérience moi-même. Je suis resté une demi-heure environ dans la serre à orchidées de M. Penn, la température étant à environ 80° Fahr., et à peu près autant de temps dans sa serre à ananas; je n'en ai pas été incommodé le moins du monde, et j'aurais pu passer avec plaisir toute la journée dans cette température; il me semblait me trouver à l'air libre, par une belle journée d'été, et je n'ai éprouvé aucun des effets désagréables de l'air stagnant et quelquefois fétide qu'on trouve si souvent dans les serres chaudes, et notamment dans les serres à orchidées. La même chose a été assurée à M. Penn par une foule de personnes, et par des dames même, qui assurèrent ne pas pouvoir rester plus de quelques minutes dans leurs propres serres chaudes, tandis qu'elles auraient volontiers pas-

sé toute la journée et même dormi dans les serres de M. Penn.

Nous n'avons pu, au moyen de l'hygromètre, supputer les degrés de l'humidité de l'air ; mais il était évident que cette humidité était considérable, à en juger par l'eau qui se trouvait dans les couloirs et par la rosée qui baignait les plantes.

2° Il résultera de la circulation de l'air que les fleurs de toute espèce noueront plus facilement, que les fruits auront une saveur plus parfaite, et que les feuilles, ainsi que les fleurs, auront des couleurs plus intenses. Nous en avons vu des preuves. Il y avait, dans l'une des serres, des fraisiers dont la floraison était précisément achevée, et M. Wilmot, qui était présent, déclara que le fruit avait noué tout aussi bien que si les plantes eussent été cultivées en plein air, quoique les châssis de la serre eussent été constamment tenus clos, et qu'on n'eût point renouvelé l'air depuis l'entrée des fraisiers, sauf celui qui pouvait pénétrer à travers les interstices des vitres et l'ouverture accidentelle de la porte. Plusieurs Ananas (Queen) avaient des fruits mûrs ; l'un de ces fruits ayant été coupé et dégusté, M. Wilmot déclara qu'il l'emportait de beaucoup en saveur sur tout autre de la même variété qu'il eût jamais mangé dans la même saison.

3° Il y aura grande économie de combustible toutes les fois qu'il s'agira de forcer tous arbres et toutes plantes que l'on peut palisser sur des murs ou des treillages, ou quand on voudra cultiver des plantes ou des arbrisseaux d'ornement de serre chaude, susceptibles d'être ainsi traités. C'est ce qu'on obtiendra en plantant les arbres, soit contre un mur, soit contre un treillage perpendiculaires, ou, s'il y a lieu, plus ou moins obliquement penchés, et en

couvrant de verre ce mur ou ce treillage. On ménagera une cavité sous la plate-bande (*border*), de manière à isoler complètement les racines, et à ménager, moyennant l'arrangement général déjà décrit, une circulation libre et constante d'air chaud et humide entre le verre et le mur, entre la surface supérieure de la plate-bande et la couverture quelconque qu'on placera dessus, ainsi qu'au dessous de cette plate-bande. Grâce à cet arrangement, il suffit de chauffer un très petit volume d'air, dont la circulation est rendue plus facile autour des feuilles, des fleurs et des fruits. Les plates-bandes auxquelles on applique ce système peuvent être couvertes, soit au moyen d'un toit de planches, à 0m,325 ou 0m,650 de distance du sol, soit par des châssis vitrés, placés à la même distance; et, dans ce dernier cas, la surface de la plate-bande peut être utilisée comme la surface d'une couche chaude, c'est-à-dire qu'on peut y élever des fraisiers ou d'autres plantes de primeur. Le seul inconvénient que cet arrangement offre est que les arbres palissés ainsi ne peuvent être examinés que du dehors, et que par conséquent il faut enlever les châssis lorsqu'ils ont besoin d'être taillés ou arrosés. Dans de grandes serres même ou dans de grandes bâches, où l'on place des pots de fraisiers ou de haricots immédiatement sous le verre, il suffit de chauffer seulement un *stratum* de 0m,325 à 0m,650 d'épaisseur, et, de la sorte, le but peut être facilement rempli.

4o Toutes les plantes, y compris des Concombres qui étaient en fruit, et quelques arbrisseaux en fleurs, étaient remarquablement vigoureux, de sorte que la circulation de l'air, indépendamment de toute autre circonstance, paraît profiter beaucoup aux plantes. Les fleurs du Lilas de Perse, lorsque cet arbuste a été *forcé*, sont généra-

lement dépourvues de parfum; mais nous avons trouvé le contraire dans le cas dont nous parlons. En somme, M. Wilmot dit que ce serait une véritable duperie que de faire à l'avenir des primeurs autrement que par le chauffage à ventilation de M. Penn.

(*La suite au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS.

PLANTES NOUVELLES OU PEU CONNUES LES PLUS INTÉRESSANTES

CONTENUES DANS LE *Botanical Magazine* ET LE *Botanical Register*.

Janvier 1841.

BOTANICAL MAGAZINE.

Æschynanthus grandiflorus, DON., 3843. *Gen. syst. of Gard. and Bot.* 4. — *Trichosporum grandiflorum*, Don. *Edimb. Phil. Journ.* 7. — *Incarvillæa parasitica*, Roxb., *Corom.*, t. 291 (Cyrtandracées. Didynamie-Angiospermie). — Très belle plante parasite, originaire du Népaul, introduite en Angleterre en 1838, et depuis quelque temps déjà en France, dans plusieurs établissements de la capitale, entre autres chez MM. Cels et Chauvière. Tige d'environ 0^{m},36 de hauteur, cylindrique. Feuilles opposées, distantes, bordées de dents plus ou moins obsolètes: inflorescence en ombelles multiflores. Fleurs très grandes, renflées au sommet, courtes, velues. Périanthe interne d'un rouge éclatant, relevé en dehors, vers l'orifice, de raies d'un pourpre noir; limbe bilabié, 5-fide. Style et étamines exsertes; celles plus longues didynames, roses, à anthères conjointes par les extrémités. Quoique épiphyte, elle réussit en pot, en terre de bruyères et même dans la mousse.

Tropœolum moritzianum, KLOTZSCH, 3844. *Icon. pl. rar. Hort. Berol.* Fasc. 3, t. 17 (Tropéolées. Octandrie-Monandrie). — De toutes les Capucines connues, voici, sinon la plus belle, au moins la plus élégante sans contredit. Elle est fort distincte de ses congénères par ses feuilles peltées, 7-9-lobées, tronquées transversalement à la base; à lobes pourvus au sommet d'une sorte de petit callus jaunâtre; par les pétales de sa corolle, profondément divisés en

lanières linéaires-lancéolées, nombreuses, principalement les supérieurs, qui le sont jusqu'à la base; d'un rouge vermillon au dehors, d'un jaune d'or en dedans, bordés et veinés intérieurement du même vermillon. Les feuilles inférieures atteignent un diamètre de 9 à 10 centim.; les supérieures seulement 3 à 4; les fleurs 4 centim. de diamètre. Cette jolie plante a été envoyée à M. Murray par M. Lockart, de la Trinité, qui en avait reçu les graines de Cumana.

Oncidium macrantherum, Hook., 3845 (Orchidacées, § des Vandées. Gynandrie-Monandrie). — Très petite Orchidée, sans importance pour le cultivateur. Pseudo-bulbe de 2 centim. 1/2 de hauteur, uni-folié. Feuille paraissant plissée dans la jeunesse; scape florale basilaire, biflore? Fleurs très petites, d'un verdâtre rosé; labelle étalé, ample, bifide au sommet, un peu panduriforme, verdâtre supérieurement, puis rose avec une large tache jaune-verdâtre évidée, comme lyrée, irrégulière, et mouchetée largement de rose à l'intérieur. Trouvée au Mexique par M. Galeotti, et envoyée par le consul anglais Parkinson à la collection de Woburn; elle est voisine de l'*O. pumilum*. Le gynostème est d'une forme si singulière, qu'elle suffirait, selon nous, pour justifier la formation d'un genre nouveau.

Malva lateritia, Hook., 3846 (Malvacées, § Malvées, Lem. (1). Monadelphie-Polyandrie). — Connue en Angleterre dès 1836 par des échantillons d'herbier envoyés à M. Hooker. Le même auteur reçut cette plante vivante en septembre 1840, de M. Mackay, du jardin botanique du Collége, à Dublin, où elle fleurit à l'air libre. C'est une plante herbacée, couchée, à tige un peu anguleuse, à feuilles profondément 3-5-lobées, tronquées à la base, à peine velues. Fleurs roses, assez petites, très longuement pédonculées, relevées intérieurement de lignes rayonnantes pourpres, venant s'arrêter près d'un cercle d'un jaune d'or qui entoure l'ensemble staminal. Pétales onguiculés qui laissent voir à leur base le vert des sépales. Toutes ces diverses couleurs rendent cette fleur fort élégante, malgré sa petitesse comparative (4 centim. de diam.). Mérite la culture. Patrie?

Orthosiphon incurvus, Benth., 3847. *Wall. pl. As. rar.* 2. (Labiées, § Ocymoïdées. Didynamie-Angiospermie). — C'est une plante fort élégante, originaire des montagnes du Silhet, et cultivée depuis quelque temps à Syon, dans les serres du duc de Northumberland. Indépendamment de son port élégant, la structure de son double périanthe lui donne un caractère particulièrement curieux. C'est une plante herbacée-suffrutiqueuse, couchée à la base, puis redressée; à feuilles pétiolées-opposées, crénelées, blanchâtres en dessous. Fleurs nombreuses, subternées, verticillées, en épis nutants d'un rose tendre, de 3 centi-

---

(1) Malvacearum species *Calycibus involucratis* distinctæ.

mètres de longueur. Périanthe externe, bilabié (tiers de la longueur totale, qui est de $0^m,05$), 5-fide; un segment très large, pétaloïde (d'un rouge vif), arrondi, formant la lèvre supérieure; l'inférieure formée de 4 segments, dont 2 latéraux, larges, obliquement ovales, très acuminés, et deux inférieurs très allongés-linéaires. Périanthe interne tubulé, légèrement velu en dehors, bilabié; lèvre inférieure en cuillère, entière; la supérieure trilobée; 4 étamines didynames, égalant le périanthe interne en longueur. Mérite une prompte introduction en France, où elle se plaira en serre tempérée.

Angelonia cornigera, Hook., 3848. *A. ciliata*, Gardner, *Mss. Herb. Bras.* (Scrophularinées, § Calcéolariées. Didynamie-Angiospermie). — Trouvée par M. Gardner, en 1839, au Brésil, où elle croît dans les endroits sablonneux, aux environs d'Oeiras et dans la province de Ceara. Le découvreur l'avait nommée *A. ciliata*, parce que ses feuilles sont finement ciliées; M. Hooker a changé ce nom en celui de *A. cornigera*, en raison d'un caractère important que présente la lèvre inférieure, celui de porter un appendice assez long et bifide au sommet, ressemblant assez bien à certaines têtes d'insectes pourvus de deux cornes. C'est une plante herbacée, hérissée de petits poils, à feuilles linéaires lancéolées; lèvre supérieure formée de deux pétales cunéiformes, bifides au sommet, ainsi que les deux latéraux; l'inférieure, à peu près en sabot, se creuse, et présente vers son milieu, convexe, l'appendice signalé, qui se dirige vers le centre de la fleur. Plante fort curieuse et digne d'être cultivée; introduite d'abord dans le Jardin botanique de Glasgow. Capsule elliptique, bivalve. Fleurs d'un riche pourpre-violacé, devenant intense vers le centre, de la grandeur de celles de l'*A. salicariæfolia*.

BOTANICAL REGISTER.

1. **Echeveria lurida**, Lindl. (Crassulacées, § Crassulées. Décandrie-Pentagynie). — Diffère peu de l'*E. racemosa* ou de l'*E. secunda*. Toutefois ses feuilles sont creusées davantage en gouttière et relevées sur les côtés de pourpre obscur; ses fleurs sont entièrement d'un rouge très splendide, et de mêmes dimensions dans toutes leurs parties que les deux espèces citées. Patrie? probablement la même; ce que l'auteur n'indique pas.

2. **Gongora bufonia**, Lindl. (Orchidacées, § Vandées. Gynandrie-Monandrie). — Du Brésil. Envoyée de Hambourg à M. Rucker, qui l'a communiquée à l'auteur. C'est une plante curieuse à fleurs assez grandes, d'un rosâtre livide finement moucheté de pourpre obscur; elle se distingue des *G. fulva*, *maculata* et *atropurpurea*, en ce qu'elle manque des cornes latérales qui, dans ces espèces, se projettent des côtés de la lèvre inférieure (hypochilie), et du *G. nigrita*, qui manque aussi de ces cornes; par des soies beaucoup plus longues, et une lèvre également plus longue, surtout vers la moitié inférieure.

3. **Euthales macrophylla**, Lindl., 1840, *Miscell.* (Goodéniacées. Pentandrie-Monogynie). — Belle et curieuse plante herbacée, à tige dressée, épaisse, rameuse; à feuilles opposées, pétiolées, ovales-lancéolées, fortement dentées; les inférieures de 16 à 18 centimètres de long (8 pouces). Fleurs en panicules dichotomes lâches, d'un jaune d'or, longuement maculées au centre d'un violet brunâtre. Serre tempérée; vivace? Originaire de la colonie de Swan-River, et élevée dans le jardin de la Société d'horticulture de Londres; sa floraison dure plus de deux mois; elle mérite d'être cultivée.

4. **Spiræa kamtchatica**, DC. *Var. himalensis.* — Rien d'extraordinaire. Introduite en 1838 de graines recueillies par le docteur Royle dans le Cachemire. C'est une plante herbacée, vivace, de pleine terre; à feuilles palmées; à pétioles appendiculés, relevés de pourpre; à fleurs blanchâtres, en corymbes très touffus.

5. Le docteur Lindley donne sous ce numéro les figures des fleurs de cinq *Catasetum* différents et fort curieux; ce sont:

C. callosum. Fleurs d'un pourpre obscur; labelle ovale-oblong, d'un vert de mer, bordé de dents, muni à la base d'une grosse glande d'un jaune orangé. Importé de la Guayra par MM. Loddiges.

C. cornutum. Fleurs entièrement vertes, mouchetées de pourpre; labelle ovale, muni à la base d'une corne solide, courte, réfléchie, blanche, et bordé de processus cylindriques, ressemblant à une frange. Démérara, chez MM. Loddiges.

C. barbatum, V. proboscideum. Trouvé par Gardner sur un petit palmier près de Sertao; labelle longuement ovale, cornu, resserré au milieu et bordé de très longues lacinies. Fleurs vertes, mouchetées de pourpre (le labelle simplement vert).

C. laminatum, V. eburneum. Fleur très grande, sans taches; les trois divisions périanthoïdes supérieures roses; les 2 inférieures d'un beau pourpre violacé; le labelle d'un blanc pur, à bords réfléchis en dedans, et bordé de denticules, s'allongeant davantage vers la base; au milieu, et commençant de la base, est un appendice d'une structure toute particulière, ressemblant au clitoris de certains animaux, et dont le botaniste ne parle pas; ou est-ce un fruit de l'imagination du peintre? Envoyé du Mexique à la Société d'horticulture de Londres par M. Hartweg.

C. lanciferum. Du Brésil, où il fut découvert par M. Gardner. A peu près semblable pour les formes et les couleurs aux *C. barbatum, V. proboscideum* et *cornutum*; mais la corne du labelle, ovale, resserré au milieu, est tripartie, et vers le sommet est une lame blanche linéaire-lancéolée: il est bordé de longues lacinies en forme de frange comme le premier. L'auteur pense que ce *C.* est peut-être une autre variété du *C. barbatum.*

Ces 5 plantes ne dépareront pas une collection d'Orchidées.

6. **Martynia fragrans**, Lindl. (Pédaliacées. Didynamie-Angiospermie). — Plante magnifique, dont le seul défaut est d'être annuelle : défaut que rachètent suffisamment l'odeur suave et l'éclat de ses grandes fleurs pourprées, qui sont de la forme et du volume de celles du *M. proboscidea.* Feuilles amples, cordées-palmées, opposées, grossièrement dentées ; grappes pauciflores. On conjecture qu'elle est originaire du Mexique, et qu'elle croît près des mines de Real del Monte. Elle est cultivée à Hackney, chez M. Marnock. Intérieurement et extérieurement le tube floral est pourvu en bas d'une large bande d'un beau jaune d'or, rayé de pourpre ; tout le reste, à l'exception des lobes et des parties avoisinantes, est d'un rose un peu pâle, finement moucheté d'un pourpre légèrement violet ; le pourpre des lobes est d'un éclat extraordinaire.

Nos lecteurs apprendront sans doute avec plaisir que les frères Cels viennent de recevoir la magnifique *Fuchsia* dont nous les avons entretenus le mois dernier (*Hort. univers.*, page 221) sous le nom de *F. corymbiflora.*

A l'appui de la réponse que nous avons publiée dernièrement au sujet de la note insérée contre nous dans l'*Allgemeine Gartenzeitung*, nous croyons devoir donner connaissance à nos lecteurs de la lettre suivante, que nous écrit M. de Monville, pénétré, comme nous, de l'injustice du professeur de Bruxelles.

Monville, 4 février 1841.

A M. le Rédacteur de l'*Horticulteur Universel.*

Monsieur,

Vous voulez bien me communiquer une note insérée contre vous dans l'*Allgemeine Gartenzeitung* par M. Scheidweiler, de Bruxelles, note dans laquelle ce savant professeur semble avoir déposé toute l'amertume que paraissent avoir fait naître en lui les procédés des *Cactéographes* français. N'étant pas entièrement étranger à la publication des deux ouvrages que vous avez publiés sur la famille des Cactées, je crois devoir réclamer ma part de la colère du savant belge, et faire connaître les circonstances dans lesquelles j'ai eu le malheur de la provoquer.

Lorsqu'en 1838 je reçus de M. Van der Maelen l'envoi considérable de Cactées qui donna lieu à cette publication, j'étais fondé à croire, en raison du silence gardé sur mes lettres, que ces plantes étaient inédites, et vous savez que leurs descriptions étaient sous presse lorsque nous eûmes à la fois connaissance, et de l'ouvrage de M. Scheidweiler, et de l'existence de M. Scheidweiler lui-même.

A l'inspection de ce travail, nous n'eûmes pas de peine à reconnaître que M. Scheidweiler, placé dans une sphère scientifique si élevée, que l'accès nous en était interdit, foulait d'un pied superbe les distinctions taxonomiques consacrées par l'usage, et allait puiser les racines de ses noms génériques et spécifiques dans les langues inconnues au vulgaire : c'est ainsi, par exemple, que nous cherchâmes en vain l'étymologie de celui d'*Ariocarpus* dont il avait honoré notre *Anhalonium*. Malgré notre admiration et notre respect, nous conservâmes à ces plantes des noms moins beaux sans doute, mais qui nous semblaient caractéristiques, mais dont on pouvait se servir tous les jours ; ce qui a lieu, en effet, depuis lors, chez tous les gens qui traitent de *Cactées*, à quelque titre que ce soit.

Depuis cette époque, M. Van der Maelen a reçu de son collecteur un nouvel envoi de plantes de cette famille, et m'a envoyé un individu de chacune d'elles. Je n'y ai reconnu de nouveau qu'un *Echinocactus*, un *Mammillaria* et sa variété. Ces deux dernières plantes ont été publiées cette fois avec l'autorisation de M. Van der Maelen, et sur son assurance écrite qu'elles étaient inédites. Mais, Monsieur, voyez le guignon ! M. Van der Maelen se trompait, et M. Scheidweiler les avait publiées dans l'ouvrage même où il a inséré sa note malencontreuse !

Cette fois, le savant professeur s'est fâché tout rouge ; mais à quelque chose le malheur est bon ; il nous a dit au moins où le bât le blesse.

C'est le choix de nos noms qui l'offusque ; ces noms lui déplaisent, l'irritent. Serait-ce parce qu'on s'en sert, et que pendant ce temps on oublie les siens ? Point ! M. Scheidweiler n'y tient pas autrement. Ce qui le tourmente, ce qu'il veut à présent, ce qu'il veut toujours, c'est changer les noms des plantes. M. Scheidweiler ne fait autre chose. Est-ce à cela que se borne sa mission scientifique, ou bien ne doit-on voir dans ce goût qu'une de ces faiblesses qui accompagnent toujours le génie et le décèlent parfois ? C'est ce que je n'entreprendrai point de décider ; mais voici des faits qui démontreront ce que je viens d'avancer.

Dans ce dernier envoi de Cactées se trouvaient en majorité, comme je vous l'ai dit, des espèces anciennement et parfaitement connues. Eh bien ! pas une de ces espèces n'a échappé à la passion *baptismale* qui possède M. Scheidweiler ; c'est ainsi que l'*Ech. recurvus*, Lk. et Ott., est devenu l'*E. solenacanthus*, probablement parce qu'il a des épines creusées en gouttière, ou parce qu'elles ressemblent, selon lui, au coquillage appelé *solen*, vulgairement *manche de couteau ;* l'*ingens*, Zucc., a pris le nom pittoresque *irroratus*, baigné de rosée (ici est une allusion impossible à deviner !) ; l'*E. macrodiscus*, Mart., présentant cette particularité, *si rare dans les Cactées*, d'avoir des épines recourbées, s'appellera dorénavant *campylacanthus ;* l'*E. spiralis*, Karw., est élevé presque au rang des astres, sous le nom de *stellatus*. Mais le plus curieux de ces noms est, sans contredit, celui de *flavo-virens*, que sa pâleur maladive a valu à un malheureux *Echinocactus* dont tous les individus sont arrivés dans un état de desséchement qui ne permet guère d'en espérer la reprise. Si pourtant, me direz-vous,

cette plante venait à végéter, que deviendrait le nom de *flavo-virens?* Il n'y a rien là qui doive, à mon avis, embarrasser l'ingénieux professeur ; le nom suivrait les chances de l'événement, et nous aurions avant peu, soit un *E. atro-virens*, soit, ce qu'à Dieu ne plaise ! un *E. mortuus* ou même *putrefactus.*

J'ajouterai, pour rendre plus évidente la démonstration du système de M. Scheidweiler, que la *M. pycnacantha,* MART. (et non votre *M. sulco-lanata*, comme l'ont pensé quelques auteurs) est pour lui la *M. retusa ;* la *M. divergens*, DC., la *M. æruginosa*, et enfin, *si parva licet...*, une variété à épines fauves de votre *M. aureiceps*, la *M. obducta.*

Des gens qui ne connaîtraient pas ce savant belge pourraient penser que tous ces solécismes apparents sont dus à une ignorance complète des travaux des botanistes allemands que je viens de citer, ignorance assez malséante chez un professeur de botanique. Hâtez-vous, M. le Rédacteur, d'empêcher que cette erreur ne s'accrédite. Je vous l'ai dit : indépendamment de la disgrâce qui nous est commune avec MM. les Allemands, dont on ne cite pas les synonymes plus que les nôtres, il y a parti pris de changer les noms ; et ce qui le prouve, c'est que votre *M. centricirrha*, que M. Scheidweiler avait d'abord nommé M. *versicolor*, étant repassé sous ses yeux cette année, le professeur, feignant de ne pas le reconnaître, l'a spirituellement nommé cette fois-ci *mutabilis*, ce qui est bien différent et surtout bien préférable. Et après ce trait, qui met si bien en lumière l'impartialité du professeur belge, si vous-même m'exprimiez quelque doute sur sa science, je vous le montrerais abaissant d'une main les botanistes allemands, et de l'autre tirant de la foule un simple *Mammillaria*, votre *M. daimonoceras*, et l'élevant, par le seul effet de sa volonté, au rang d'*Echinocactus* de nom et d'armes, avec l'étiquette de *scolymoïdes* (qui ressemble à un *artichaut !*) pour apanage (1).

Oui, Monsieur, voilà ce que M. Scheidweiler a fait, et vous comprenez qu'il n'y a rien à répondre à la note de ce savant, qui change les noms et les GENRES à sa volonté, ainsi que Dieu, son rival, change les cœurs des hommes. Cependant, comme toute médaille a son revers, j'ai sur ce Monsieur un avantage réel, c'est celui de n'être pas botaniste le moins du monde, ni savant en quoi que ce soit ; aussi, profitant de mon obscure condition d'amateur de plantes, laisserai-je au *Mammillaria leucocarpa* SCHEIDW. le nom de *maschalacantha* que je lui ai imposé, et le *M. leucotricha* dudit M. Scheidweiler restera pour moi une simple variété de cette espèce.

Recevez, Monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée,

B. DE MONVILLE.

(1) Toutes ces dénominations figuratives prouvent une imagination poétique, tandis que nous nous sommes contenté d'étudier prosaïquement ces plantes, et de leur donner des noms simplement caractéristiques de formes et d'aspect. R.



Camellia Purple waratah.

PLANTES D'ORNEMENT NOUVELLES OU PEU CONNUES.

CAMELLIA WARRATAH A FLEURS POURPRES.
CAMELLIA PURPLE WARRATAH.

Etym. Genre dédié par Linné au père Camelli, jésuite italien, introducteur de cet arbrisseau en Europe.

Famille des Ternstrœmiacées, § des Camelliées.
Monadelphie-Polyandrie.

Caract. génér. *Camellia*, L. — *Calyce* ébractéolé, 5-9-phylle; *segments* 2-3-sériés, imbriqués, décidus; les intérieurs peu à peu plus grands. *Pétales* de la corolle 5-7, hypogynes, imbriqués; les intérieurs plus grands. *Étamines* nombreuses, hypogynes, plurisériées, souvent adhérentes au bas des pétales, et cohérentes plus ou moins par la base; *filaments* subulés. *Anthères* incombantes, biloculaires, oblongues, à *connectif* un peu épais, à *loges* déhiscentes longitudinalement. *Ovaire* libre, 3-5-loculaire; *ovules* 4-5 dans les loges, alternativement insérés à l'angle central, pendants. *Style* 3-5-fide; *stigmates* capitellés. *Capsule* 3-5-loculaire, indéhiscente, loculicide, 3-5-valve; *valves* septifères au milieu, à *axe* central persistant, séminifère par les faces. *Graines* solitaires par avortement dans les loges, rarement géminées, inverse, à *test* nucamentacé, à *ombilic* déprimé au sommet. *Embryon* exalbumineux; *cotylédons* épais, charnus, inégaux, à *radicule* très courte, supère. — *Arbustes* indigènes dans la partie orientale de l'Asie australe; à *feuilles* alternes, pétiolées, coriaces, lisses, dentées; *gemmes* gros, enveloppés de *pérules* distiques-imbriquées, à *fleurs* axillaires et terminales.

Caract. spécif. *C. japonica*, var. *Purple Warratah*, Hortul. (1) — Sont ceux du type (*C. japonica*), duquel découlent également toutes les variétés cultivées dans les jardins; la variété dont il s'agit en diffère seulement par le nombre et la forme des pétales.

On remarque chez cet arbrisseau une singularité bi-

(1) La figure ci-contre et la description de ce Camellia sont extraites de la magnifique *Iconographie du Camellia*, que publie le libraire Cousin.

zarre. A une certaine époque de l'année, au printemps par exemple, après la première pousse, et en été même, il offre une apparence vigoureuse et un air de santé parfaite. Plus tard, et en automne spécialement, sa végétation paraît pénible, son port disgracieux; pendant quelques jours, il paraît souffrant. En toute saison ses branches principales sont tortueuses, courtes, et leur écorce est d'une couleur cendrée-claire. Les rameaux en sont aussi courts, et garnis d'un feuillage rapproché, penché sur la tige; ce qui en rend le port spécialement rabougri.

Les feuilles ont 8 centimètres de long sur 5 de large; elles sont ovales-arrondies, cordiformes, peu acuminées, nombreuses, rapprochées; le sommet en est légèrement recourbé en dessous. Leur surface supérieure est d'un vert terne, ridée par les ramifications nombreuses et saillantes des nervures. Les dents en sont peu aiguës, très rapprochées. Le pétiole en est très court, mince, et veiné de rouge.

Les boutons sont ovales, arrondis, déprimés, à écailles calycinales d'un jaune terne tirant sur le brun.

La fleur est double, régulière, et d'un rouge orangé foncé, voisin du ponceau. Les pétales qui la composent ne sont pas nombreux; mais leur disposition, leur forme élégante, et leur belle couleur, attirent l'admiration des amateurs. Si, en outre, la plante est traitée avec beaucoup de soin, au printemps surtout, et tenue à cette époque à une exposition constamment chaude, elle fleurit abondamment.

Abbé Berlèse.



Phlogacanthe a fleurs courbes. *Phlogacanthus curviflorus.*

N. Rémond imp.

PHLOGACANTHE A FLEURS COURBES.

PHLOGACANTHUS CURVIFLORUS.

ETYM. Φλὸξ, γὸς, flamme; ἄκανθος, acanthe; plante type de la famille : allusion à la couleur des fleurs.

Famille des Acanthacées, tribu des Justiciées; Diandrie-Monogynie.

CARACT. GÉNÉR. *Calyce* 5-parti, égal. *Corolle* obliquement bilabiée; *lèvre supérieure* bifide, plus large et plus longue; l'*inférieure* trifide. *Tube* trigone. *Étamines* 2. *Anthères* bilocellées; *locelles* parallèles, contiguës, puis hastées-divergentes, mutiques. On remarque dans quelques individus deux étamines rudimentaires, grêles, stériles. *Style* simple; *stigmate* bifide. *Capsule* comprimée, onguiculée, biloculaire, octosperme, loculicide-bivalve; *valves* septifères au milieu. *Graines* sous-tendues par des rétinacles. — *Sous-arbrisseaux* indiens. *Feuilles* opposées, finement papuleuses en dessus. *Inflorescence* en grappe terminale ou latérale, simple ou trifide, spiciforme. *Fleurs* verticillées-quaternées. *Bractées et bractéoles* binaires, conformes, étroites, allongées. *Corolles* belles, jaunes ou fauves. — NEES *in* WALLICH., *Pl. As. rar.* — *Justiciæ Sp.* ROXB.

CARACT. SPÉCIF. *P. curviflorus*, NEES. — *Tige* dressée, quadrangulaire, couverte d'un duvet un peu rude. *Feuilles* amples, elliptiques, aiguës aux deux extrémités, sinuées-dentées, glabres. *Corolle* allongée. — NEES, *l. c.*

SYNON. *Justicia curviflora*, WALL., *Pl. As. rar.*, 2, 9, t. CXII.

Le docteur Wallich adressa à la riche collection de végétaux cultivés à Woburn des individus de cette belle plante, dont Nees von Esenbeck a dit avec justesse qu'elle est très belle parmi ses belles congénères. Nous tenons de l'obligeance de M. Forbes l'échantillon figuré ci-contre, dont le pied fleurit dans cette collection en novembre 1839.

Ce Phlogacanthe habite les montagnes qui bordent le Sylhet, d'où il fut introduit dans le jardin botanique de

Calcutta, par M. de Sylva. Il y fleurit pendant la même saison que dans les serres chaudes sous notre climat.

Il forme une tige ramifiée de 1m,624 à 1m,949 de hauteur, à rameaux presque quadrangulaires, tomenteux, garnis de feuilles opposées, amples, pétiolées, elliptiques, aiguës aux deux extrémités, entières ou quelquefois obscurément crénelées, glabres, de 0m,217 à 0m,271, et même 0m,325 et plus de longueur, à nervure médiane (rougeâtre, ainsi que les jeunes rameaux), proéminente en dessous. *Feuilles florales*, ou *bractées*, semblables aux feuilles caulinaires, mais infiniment plus petites, de 0m,027 à peine de long, et bientôt décidues. Inflorescence en grappe dressée, terminale, formant une sorte de thyrse compacte, de 0m,162 à 0m,217 de longueur. Pédicelles courts. Calyce velu, ové, partagé en 5 segments égaux, linéaires-lancéolés, dressés. Corolle d'un jaune rougeâtre, velue ou tomenteuse; tube très long, courbe; limbe bilabié; lèvre supérieure bifide, ascendante; l'inférieure étalée, à trois lobes lancéolés. Étamines 2, parfaites, accompagnées de deux autres rudimentaires; filaments glabres, un peu exserts; anthères linéaires-oblongues. Ovaire ovale-oblong. Style inclus.

Bot. mag., t. 3783, *mars* 1840.

Fig. 1. Portion de la corolle avec les étamines. — 2. Calyce et pistil. — 3. Ovaire (*figures grossies*).

Cette superbe plante mériterait bien une prompte introduction dans nos serres. Lem.



Philibertie a grandes fleurs. *Philibertia grandiflora.*

N. Rémond imp.

PHILIBERTIE TIGES GRÊLES.

PHILIBERTIA GRACILIS.

Etym. Genre dédié à Philibert (François), auteur d'un ouvrage élémentaire sur la botanique !

Famille des Asclépiadacées, tribu des Ditassées.
Pentandrie-Digynie.

Caract. génér. *Philibertia*, Don, *Mss.* (et non H. B. et K., comme l'indique Endlicher, *Gen. Pl.*, 3457). — *Calyce* quinquéparti. *Corolle* urcéolée-rotacée, sinuée-quinquélobée; *lobes* aigus, séparés par autant de denticules. *Couronne staminale* double : l'*extérieure* annulaire, charnue, entière, ondulée, placée au fond de la corolle; l'*intérieure* pentaphylle, dépassant l'extérieure, et insérée au sommet du tube des filaments, à appendices charnus. *Anthères* terminées par un appendice membranacé. *Pollinies* cylindriques-claviformes, pendantes, fixées au dessous du sommet. *Stigmate* biapiculé. *Follicules....* ? — *Sous-arbrisseaux* volubiles de l'Amérique tropicale, à *feuilles* opposées, cordées ; à *ombelles* interpétiolaires, multiflores.

Caract. spécif. *P. gracilis*, Sweet's *Flower-Garden*, t. 403. — *Feuilles* allongées-cordées, profondément échancrées au pétiole, distantes, molles, très finement pubescentes. *Corolles* rotacées-campanulées, nutantes, ponctuées de pourpre intérieurement. *Appendices* de la *couronne staminale* interne gibbeux-ventrus à la base, acuminés. Lem.

Synon. *P. grandiflora*, Hook., *Botan. Mag.*, t. 3618.

En réunissant comme synonymes le *P. grandiflora* d'Hooker et le *P. gracilis* de Sweet (*l. c.*), nous suivons autant notre propre conviction, qui nous fait juger que ces deux plantes sont identiques, que l'exemple que nous donne de cette réunion Loudon et Sweet lui-même, chacun dans son *Hortus britannicus* (*edit. poster.*). En effet, les différences que signalent les deux premiers auteurs, dans leurs descriptions respectives de cette plante, et celles que nous offrent les figures assez médiocres qu'ils en

ont tous deux données, ne nous ont pas semblé assez importantes pour les regarder comme distinctes. Le lecteur pourra en juger, s'il conservait quelque doute, et nous ne croyons pas qu'il y en ait le moindre, en recourant aux ouvrages de ces auteurs (*l. c.*).

Le *P. gracilis* est une plante toute nouvelle, dont l'introduction en Europe (Angleterre) ne date que de 1836. Elle a été découverte dans l'état de Buénos-Ayres et le Tucuman par M. Tweedie, qui en envoya des graines, sous le nom d'*Asclepias de Sainte-Catherine à fleurs vertes*, à plusieurs de ses correspondants.

M. Chauvière, horticulteur-marchand, à qui nos serres sont redevables de tant de belles plantes qu'il a le premier introduites en France, a rapporté celle-ci d'Angleterre, en 1839. Elle a fleuri chez lui en 1840, et c'est d'après un individu de sa collection qu'a été dessinée la figure ci-contre, dont l'exactitude est parfaite.

C'est une plante à peine suffrutiqueuse et presque herbacée, très grêle, volubile, se divisant en rameaux cylindriques peu nombreux, filiformes, se roulant gracieusement autour des branches d'arbres qu'on leur donne pour soutien, et garnie, dans toutes ses parties vertes, d'une pubescence très courte, fine, soyeuse et blanchâtre. Elle ne paraît pas devoir dépasser deux mètres de hauteur. Ses feuilles sont opposées, distantes, cordiformes-allongées, acuminées, très profondément échancrées au point d'insertion de la lame, ondulées sur les bords, très molles, d'un vert gris à la surface, blanchâtre-pâle en dessous, à nervures peu nombreuses, peu apparentes, à lobes peu arrondis et étalés (longueur 0^{m},05-7 et demi; largeur 0,^{m}02-3 et demi, et plus); pétioles cylindriques, de 0,^{m}02-3 de longueur; ombelles solitaires, axillaires, portant environ six à dix fleurs

nutantes, dont la moitié à peu près s'épanouissent à la fois. Périanthe externe profondément quinquéfide; segments linéaires, lancéolés, aigus, étalés; périanthe interne rotacé-campanulé, nutant, quinquélobé, légèrement velu et blanchâtre extérieurement, glabre, et élégamment maculé à l'intérieur, sur un fond chamois, de raies et de points pourpres, plus nombreux et convergeant en lignes selon la direction des lobes; lobes triangulaires courts, à estivation valvaire; sinus droits, ou à peine interrompus par des dents obsolètes, le plus souvent nulles; son diamètre mesure environ $0^{m},03$ et demi; couronne staminale double; l'extérieure entière, annulaire, en forme de disque; l'intérieure formée de cinq segments verts, gibbeux-charnus à la base, acuminés-capités au sommet; anthères biloculaires, appendiculées; filaments très courts, connés; pollinies claviformes, comprimées, jaunes; caudicule courte, sagittée; stigmate bifide (styles soudés); follicules...?

Le *P. gracilis* est une jolie plante, d'un feuillage délicat et léger, se couvrant abondamment d'élégantes fleurs, et qui, bien qu'originaire du Brésil, se plaît mieux en serre tempérée qu'en serre chaude, où elle est trop sujette aux attaques des insectes, que protége la pubescence fine et soyeuse dont se revêtent toutes les parties herbacées. Un terreau léger de bruyères, une vive lumière, une humidité légère mais constante en été, et à peu près nulle en hiver, telles sont les exigences de sa culture.

M. Hooker, en publiant cette plante sous le nom de *P. grandiflora,* en novembre 1837, n'a pas probablement eu connaissance du travail de M. Sweet, qui venait de le publier, *un mois seulement auparavant*, sous le nom de *P. gracilis,* dénomination que son antériorité a dû nous faire préférer ici. La figure publiée par le second de ces auteurs

paraît avoir été faite d'après un individu faible et maladif. Toutefois, les couleurs du périanthe interne en sont vives et exactes, tandis que, dans la figure qu'en a donnée le premier, l'individu semble vigoureux et normal; mais les couleur du même périanthe sont ternes et livides, en raison peut-être de ce que l'individu aura cru dans un lieu ombragé. **Lem.**

STANHOPÉE A LABELLE CALCÉOLÉ.

STANHOPEA CALCEOLATA, Nob.

Etym. Genre dédié à lord Stanhope, président de la Société médico-botanique de Londres.

Famille des Orchidacées, § des Vandées.
Gynandrie-Monandrie.

Caract. génér. *Stanhopea*, Hook. (Frost?). — *Périgone* membranacé, très étalé ou réfléchi; *segments extérieurs* libres, subondulés; les *intérieurs* conformes, plus étroits. *Labelle* libre, dirigé en avant, charnu, sans éperon, pourvu de chaque côté d'une corne, à moitié supérieure (*épichilie*) convexe; l'inférieure (*hypochilie*) évidée. *Gynostème* allongé, pétaloïde-échancré. *Anthère* biloculaire. *Pollinies* 2, allongées, fendues, fixées à une *glandule* bilobée, stipitée par une *caudicule* courte.—*Plantes herbacées* américaines, tropicales, épiphytes, pseudobulbeuses. *Feuilles* plissées; *scapes* radicales, vaginées, pauciflores. *Fleurs* très grandes, maculées. — *In* Endlich. *Gen. Pl.*, 1421.

Caract. spécif. *St. calceolata*, Nob. — *Feuille* largement ovale, quinquénervée; *sépales* latéraux ovales, très grands. *Pétales* beaucoup plus étroits. *Labelle* calcéolaire, à côtés courbes, pourvus chacun d'une corne à la base; *lobe* médian conique, aigu; *gynostème* en forme de patte d'ancre. Nob.

DESCRIPTION.

Le pseudobulbe est piriforme, plus épais à sa base, cannelé, long d'un pouce et demi, d'un vert obscur, enve-



Gabrielle Fontaine, pinx.

Stanhopée calcéolée. *Stanhopea calceolata*.

X. Rémond, imp.

loppé d'une spathe bifide, ayant au moins le double de la longueur, terminé par une feuille unique, ovale, entière, lancéolée, acuminée, marquée de cinq veines principales qui font en dessous autant de côtes aiguës; les bords sont irrégulièrement ondulés et même plissés; leur couleur est le vert d'olive peu luisant en dessus, un peu jaunâtre et mat en dessous; elles ont au delà de $0^{m},325$ de longueur, et de $0^{m},081$ de largeur; le pétiole est replié en gouttière supérieurement, arrondi inférieurement, et plus épais, ou en massue vers son articulation avec le pseudo-bulbe. La hampe est courte, et n'a guère plus de $0^{m},041$; elle prend son origine de la base du pseudo-bulbe et se contourne en S. L'exemplaire dont nous présentons la figure ne portait qu'une fleur. Les sépales sont ovales, en cuillère, plus étendus à la base, pointus au sommet, longs de $0^{m},068$ sur $0^{m},041$ de largeur; les deux latéraux adhèrent par leur base au labelle; l'intermédiaire est libre, ascendant, et un peu plus étroit que les deux autres. Les deux pétales qui forment la partie interne du périanthe sont à peu près aussi longs que les sépales, mais ils n'ont que le tiers environ de leur largeur. L'ensemble du périanthe paraît entièrement d'un blanc mat; mais lorsqu'on examine cet organe à la loupe, on aperçoit une multitude de très petits points purpurins plus gros et plus apparents sur la face interne. Le labelle, long de $0^{m},704$, présente la forme d'un soulier chinois; il est épais, charnu, céracé, luisant; les deux lobes latéraux sont courts et inclinés l'un vers l'autre; l'intermédiaire est conique, prolongé en pointe légèrement réfléchie; la base est arrondie, armée de deux dents inclinées comme les lobes latéraux; la surface interne est concave et entièrement pointillée de pourpre; à la surface supérieure on voit deux lignes marginales pourprées qui

s'étendent de la base jusque vers le milieu, où elles se terminent par des points; entre ces deux lignes et les lobes latéraux sont encore deux rangées de points et de traits de la même couleur qui se réunissent inférieurement et de manière à représenter une corne. Le gynostème est articulé par sa base au labelle, qu'il égale en longueur; il est épais et charnu; pour la forme, on ne peut mieux le comparer qu'à l'une des deux branches d'une ancre de navire; sa couleur est le blanc-verdâtre; sa partie dilatée recouvre l'anthère, qui est hémisphérique. Les masses polliniques sont jaunâtres. Toute la fleur exhale une odeur forte et extrêmement suave; c'est celle des fruits les plus parfumés; elle rappelle tout à la fois la pomme, l'ananas, le melon, et il y a par dessus tout cela un arôme balsamique *sui generis* que l'on ne peut comparer à rien de semblable.

M. F. Van der Maelen est possesseur de cette belle plante, qui lui a été envoyée du Mexique par M. Galeotti, son voyageur.

DRAPIEZ.

ARTICLES ORIGINAUX.

INTRODUCTION A LA CONNAISSANCE ET A LA CULTURE DES FOUGÈRES.

Jusqu'à présent on a vu peu d'amateurs prendre goût à la culture des fougères, et cependant il est parmi cette belle et vaste famille un très grand nombre d'espèces qui sont véritablement des plantes d'ornement, autant pour les

serres chaudes que pour les serres tempérées. C'est là une vérité dont je suis convaincu et que je vais essayer de démontrer. Il est vrai que ce n'est guère qu'au Jardin des Plantes que l'on peut voir aujourd'hui un assez grand nombre de fougères. Il n'est personne qui, à la vue de certaines espèces dans nos serres, ne reste en extase devant elles, et jusque aux enfants eux-mêmes, appelant leur mère pour leur faire remarquer ces jolies miniatures végétales qui ne ressemblent en rien à ce que leurs yeux ont l'habitude de voir; enfants qui ordinairement ne s'attachent guère qu'aux fleurs dans les serres, et dont un seul cependant ne peut passer devant un *Adiantum tenerum* sans jeter un cri de joie.

Beaucoup de personnes pensent sans doute que ces plantes sont difficiles à cultiver, et c'est là peut-être la seule raison qui les empêche d'en adopter la culture. Ces plantes, cependant, croissent dans les serres à des places où beaucoup d'autres souvent ne pourraient végéter, telles qu'à l'ombre des autres plantes ou dans les coins les plus obscurs et les plus humides. Les fougères n'ont pas besoin d'une grande profondeur de terre pour se nourrir, leurs racines n'étant composées que d'un chevelu. Un sol de 0^m,081 à 0^m,135 environ d'épaisseur peut suffire au développement des moyennes espèces. La terre de bruyères est celle qui généralement convient le mieux à ce genre de culture. Les arrosements fréquents sont de première nécessité, car jamais une fougère ne doit souffrir de la soif.

Je m'attache à parler ici de celles que l'on devrait, selon moi, cultiver pour orner les serres. Ces plantes seraient également très propres à garnir les jardinières et les cheminées des appartements. Il faut dire, toutefois, qu'elles n'aiment point la poussière; mais, avec quelques soins, l'on

pourrait les y conserver plus de huit jours, pourvu que la température de l'appartement ne descendît pas au dessous de 5°, et que la chaleur n'y fût point trop forte. La sécheresse de l'air ne les détruirait peut-être pas, mais altérerait la beauté des feuilles, lesquelles font seules le mérite de la plante, puisque les fleurs n'en sont jamais apparentes à nos yeux et se cachent à la face inférieure sous la forme de granules dont je vais parler tout à l'heure. Il faut cependant excepter de cette catégorie les *Ophioglossum*, les *Aneimia*, etc., chez lesquelles ces granules se groupent en une sorte de panicule.

Une corbeille de fruits ornée avec des tiges de *Lycopodium denticulatum*, *brasiliense* et *stoloniferum*, ferait rejeter bien loin la mousse que l'on emploie à cet objet. Dans les serres, toutes les superficies nues du sol peuvent également être garnies de ces trois *Lycopodiacées*, qui ne gêneront en rien la végétation des autres plantes. Si le goût de ces beaux végétaux se répandait, on pourrait en cultiver exprès sous châssis. J'ai vu des personnes, dans la saison où il n'y a point de persil, orner des plats de poissons avec du *Lycopodium denticulatum*, et ces plats ainsi garnis firent l'admiration des convives. Aux colonies, les jeunes filles garnissent de ces mêmes plantes leurs robes de bal.

Pour donner une preuve de la culture peu difficile de ces plantes, je citerai un semis de fougères en arbre (*Cyathea*) que je fis moi-même, l'année dernière, au mois de juillet, et dont les jeunes plantes ont déjà atteint la hauteur de 0m,50 ; c'est cependant un des genres les plus difficiles à cultiver de la famille.

Les *Aspidium molle*, *simile*, *violascens*, etc., qui sont vraiment de fort jolies plantes, se reproduisent d'eux-mêmes ; il ne s'agit pour cela que de secouer sur le sol les feuilles

lorsqu'elles sont en fructification, ce dont on s'aperçoit facilement en les visitant : c'est par dessous, où on remarque une multitude de petits points de forme et de couleurs diverses, que l'on nomme vulgairement sporanges (*sores*, *indusies*), renfermant une grande quantité de petits corps aussi ténus que des grains de poussière, et tombant facilement lorsqu'ils sont à l'état de maturité. Ces petits grains en renferment encore une masse d'autres (*spores*) presque imperceptibles à la loupe, et qui, jetés dans le bassin où on tient ordinairement l'eau des arrosements, se mêlent à elle. Puisés en même temps qu'elle pour arroser les plantes ou pour les seringuer, ces grains se trouvent alors semés tout naturellement et manifestent bientôt leur présence par une rapide végétation, quand ils sont tombés en lieu convenable.

Dans les serres, il n'est pas une place où il y ait quelque humidité, qui ne soit propre à la génération et au développement de ces plantes. Souvent les murailles en sont elles-mêmes tapissées : ainsi, par exemple, elles se garnissent du *Pteris longifolia*, du *Doodia rupestris*, du *Blechnum occidentale*, des *Dicksonia adiantoides* et *ferruginea*, de l'*Asplenium ebenum*, des *Polypodium aureum*, *grandifolium*, etc., etc.; telles sont celles que nous sommes quelquefois obligés de détruire à cause de leur multitude.

Voici, parmi ces plantes, en omettant les noms d'un grand nombre de plus belles peut-être, mais que je m'abstiens de citer, celles que je conseillerai de cultiver de préférence : *Asplenium bipartitum*, *striatum*; *Cheilanthes ferruginea*, *lendigera*, *tomentosa*; *Polypodium effusum*, *distans*, *pectinatum*, *ramosum*, *phymatodes* (cette espèce croît parfaitement le long des murs); *Adiantum concinnum*, *tra-*

peziforme, *pubescens*, *tenerum* (une des plus belles du genre et la moins difficile à cultiver); *Nephrodium tuberosum*, *pectinatum*, etc.; *Mohria thurifuga; Aneimia collina; Aspidium coriaceum*, *serra*, *exaltatum*, etc.; *Acrostichum alcicorne; Gymnogramma chrysophylla, calomelanos, tartarea, hybrida.* Ces quatre dernières espèces sont très remarquables, en ce qu'elles sont pourvues d'une espèce de cire farineuse en dessous des feuilles, l'une de couleur d'or, l'autre de soufre, et les deux dernières d'une blancheur éblouissante. Elles sont assez délicates, et nous avons même peine à les conserver; ce que j'attribue à l'aridité qui survient quelquefois lorsque l'on est obligé de donner de l'air en été, et je crois aussi que ces plantes ne sont pas bien vivaces. J'en ai trouvé quelquefois naturellement germées sur les pots d'Orchidées, mais le cas est rare.

Il est des espèces qui se multiplient non seulement par la division de leurs rhizômes, qui rampent sur la terre, mais aussi par boutures de feuilles, telles que l'*Hemionitis palmata.* On prend une feuille entière avec son pétiole, que l'on enfonce en terre jusqu'à ce que la base de la feuille vienne en toucher la superficie; comme cette feuille est lobée, on l'étale de manière à ce que les échancrures des lobes portent en plein sur la terre; on met alors une cloche par dessus, et au bout de quelque temps on voit sortir du sinus de ces lobes des bourgeons qui s'enracinent, et, étant séparés plus tard, donnent de très beaux individus. Une autre espèce, le *Cænopteris vivipara*, produit des bourgeons qui se développent sur la feuille même, sans autre soin que de tenir la plante dans une atmosphère humide. Beaucoup d'autres se multiplient encore de cette manière. Chez quelques unes, ce n'est que l'extrémité des

feuilles qui peut servir à propager la plante : telles sont l'*Asplenium flabelliforme*, le *Woodwardia radicans*, etc. ; lorsque les extrémités de ces espèces touchent à la terre, et tel est leur *habitus*, il s'y développe un bourgeon qui s'enracine bientôt dans le sol, et pousse avec une vigueur étonnante, parce qu'il est alimenté d'un côté par la mère, et de l'autre par les racines qui se développent et lui envoient des sucs nourriciers. Il semblerait que la nature a voulu que les mères de ces plantes ne pussent point élever leurs enfants trop près d'elles, puisque c'est au moins à un mètre de distance du pied générateur que le *Woodwardia radicans* peut toucher la terre par l'extrémité de ses feuilles.

Il y aurait une foule de choses extrêmement intéressantes à dire sur la famille si nombreuse des fougères ; je dois me borner pour le moment à recommander leur introduction dans les serres des amateurs et à avertir de ne les point cultiver au soleil : car il est très peu d'espèces qui puissent en supporter les rayons, si tant est même qu'il y en ait.

Depuis bien des années, nous cultivions l'*Asplenium marinum* sans pouvoir le conserver plus de trois années de suite ; mais une réflexion heureuse, m'ayant rappelé l'endroit où je trouvai cette plante en Bretagne, dans des fissures de rochers sur le bord de la mer, me suggéra l'idée qu'il serait peut-être bon de lui donner un peu d'eau salée pour la conserver ici. Ce moyen m'a parfaitement réussi, puisque nos individus âgés déjà de plus de quatre ans conservent maintenant un état de santé parfaite.

Il y a quelques années, j'avais orné les niches qui se trouvent dans une de nos serres avec le *Piper betel*, le *Ficus repens*, le *Dracontium pertusum*, diverses Fougères;

et tout le monde admira ces espèces de grottes; des artistes même prirent copie de cette belle nature, pour la reproduire sur les décors d'un de nos grands théâtres, où je les reconnus facilement.

La famille des fougères se compose de beaucoup de genres encore assez mal déterminés (1) et comprenant un nombre immense d'espèces; nous en cultivons déjà plus de **140**, sans comprendre les indigènes.

NEUMANN.

HORTICULTURE ÉTRANGÈRE.

CULTURE DU GENRE **PELARGONIUM**.

SUITE. — PAXTON'S *Magaz. of Bot.*, for may 1840.

(Voyez *Horticulteur universel*, t. II, p. 52 et 120.)

Traitement d'hiver.

Partout où l'on cultive les *Pelargonium*, soit chez les fleuristes de profession, soit chez de simples amateurs, nous avons toujours remarqué que la saison pendant laquelle leur santé se trouve le plus promptement altérée est la fin des mois d'hiver. La plus simple routine suffit, en effet, pour les conserver en bon état pendant l'été; mais il ne faut rien moins que des soins incessants pour obtenir le

---

(1) Un de nos botanistes les plus illustres, M. Gaudichaud, prépare un grand travail sur cette belle famille. Nous sommes bien avide pour notre part de le voir paraître; nous en dirons quelques mots à nos lecteurs. LEM.



Pivoine Impératrice Joséphine. *Paeonia Josephina imperatrix.*

N. Remond imp.

même résultat quand toutes les circonstances extérieures conspirent contre leur prospérité.

Tout le monde sait que le traitement d'une collection de plantes exotiques pendant un hiver variable suffit pour faire apprécier l'expérience et l'habileté pratique de quiconque prétend au titre de *floriculteur ;* et si, parmi toutes ces plantes, nous avions à choisir une tribu à la culture heureuse de laquelle nous attachions le plus de prix, nous n'hésiterions pas à désigner celle dont les tiges et les feuilles sont de la nature la plus tendre (*succulent*), et qui, de toutes celles que renferme la serre, exige la température la moins élevée. On voit par là que nous estimons les *Pelargonium* un des genres qui réclament de la manière la plus urgente une attention de tous les instants pour être maintenus dans un état approprié à la saison.

Nous reconnaissons que par le traitement vulgaire on peut les conserver vivants, et même dans un état de santé ordinaire; mais l'objet de cet essai est de démontrer comment l'*acme* (le plus haut degré) de la perfection peut être atteint, et chaque degré au dessous de ce point nous paraît comme un pas fait dans une série de dégénérescences dont chacune ramène de plus en plus les plantes vers l'état d'où l'art les avait tirées.

Pour assurer un plein effet à nos préceptes, nous allons revenir un instant sur la période déjà traitée, au risque de nous répéter un peu. Posons d'abord ce principe irréfragable, que les soins les plus assidus pendant l'hiver ne feront que pallier les mauvais effets de la négligence pendant l'automne, si durant cette dernière saison les plantes en ont été privées. Si l'on a laissé quelque spécimen se pénétrer d'une humidité surabondante pendant les mois d'août, septembre, etc., et, par suite, se déformer et *s'emporter*, com-

me les premiers froids les arrêteront, peut-être résisteront-ils un hiver par hasard; mais il y a toute raison de prévoir le contraire.

La faute la plus grave que nous ayons à signaler dans la culture ordinaire des *Pelargonium*, c'est l'habitude vicieuse qu'ont les cultivateurs de les rabattre trop tard, en automne, de manière à ne pas leur laisser le temps de refaire de nouvelles pousses avant les froids. Nous ne saurions trop répéter qu'il est essentiel que cette opération ait lieu immédiatement après la chute des fleurs, et qu'on doit alors placer les plantes dans une partie chaude de la serre, ou sous châssis. Ainsi traitées, elles produiront, et achèveront vers le commencement de septembre, des pousses d'environ 9 centimètres de long, qui auront amplement le temps d'acquérir une force suffisante pour endurer l'hiver. Toutes ces précautions relativement à la température et à l'air seront cependant sans effet, si les arrosements ne sont pas modifiés dans une proportion correspondante.

Arrivés au mois de novembre, que nous considérons ici comme le commencement de l'hiver, les *Pelargonium* sont alors installés, à l'abri, dans des quartiers qui leur sont assignés, et doivent recevoir un traitement que nous allons exposer en détail.

Nous avons démontré l'immense importance de la lumière solaire pour ces plantes pendant l'été; on va bientôt voir combien elle leur est encore plus nécessaire pendant l'hiver. Les arbustes ligneux, dont le feuillage est caduque et dont les pousses annuelles sont généralement aoûtées à la fin de l'automne, peuvent être sans inconvénient confinés, pendant la saison qui nous occupe, dans quelque appartement obscur dont on règle à son gré la température et l'humidité. Il n'en est point ainsi des espèces à tiges grasses,

encore moins de celles à feuilles persistantes, et surtout de celles qui ont fait une seconde pousse au déclin de l'année. Les *Pelargonium*, étant de ces dernières, doivent recevoir toute la lumière que peut leur transmettre le châssis qui les couvre, et dont ils ne sauraient être par trop rapprochés, sans être néanmoins en contact avec lui : car c'est une erreur de supposer qu'en plaçant des plantes à une grande distance du verre, dans un endroit où ne pénètre aucune chaleur artificielle, on les empêche, jusqu'à un certain point, d'être gelées; si le froid est assez intense pour les atteindre à un pied du châssis, il en sera de même à une distance cinq fois plus grande, si, comme nous venons de le dire, les plantes restent dans une atmosphère naturelle. Ainsi, en élevant les plantes de manière à ce qu'elles reçoivent, à leur grand avantage, toute la lumière possible, on ne les prive d'aucune quantité de chaleur.

Si la lumière est un agent si désirable pour les *Pelargonium*, on peut dire absolument le contraire de la chaleur artificielle. Les calorifères, pour la *conservation* de ces plantes, sont, à notre jugement, une admirable méthode pour hâter leur *destruction*. Nous employons à dessein cette expression énergique, la pratique vicieuse que nous combattons étant profondément enracinée; et, comme il n'est pas aisé de détruire les vieux préjugés, nous nous résignons d'avance aux suites de la résolution prise par nous d'exposer la vérité toute nue.

Pour achever la démonstration de ce que nous venons d'avancer, déroulons la chaîne des conséquences dont l'ensemble produit le résultat dont nous parlons. La chaleur du feu rend nécessairement l'activité aux organes de la végétation chez les plantes sur lesquelles elle agit; ainsi excitées sans le concours de la lumière, les pousses s'étiolent

et deviennent si faibles, que, soustraites momentanément à l'influence de la chaleur artificielle, elles sont susceptibles de périr, soit par un peu d'humidité, soit par le moindre froid. Et nous ne tenons pas ici compte de l'effet que de telles circonstances ne manquent pas de produire sur l'inflorescence; si les plantes en réchappent, ceci est un autre point.

Des châssis froids, convenablement préparés et couverts, préviendront tous ces accidents, et maintiendront, mieux que tout autre appareil, les *Pelargonium* dans cet état de repos et de somnolence qui est l'âme de la culture d'hiver.

On nous demandera comment il est possible de lutter, sans les moyens ordinairement employés, contre ce funeste ennemi, la moisissure. Nous répondrons que l'humidité nuisible ne se rencontre pas sans causes appréciables et n'est jamais un accident de force majeure. L'air extérieur peut en être saturé pendant plusieurs semaines, sans qu'il pénètre dans un châssis bien préparé. C'est par l'arrosement qu'elle est le plus ordinairement produite, et c'est par les modifications qu'il peut faire subir à cette opération que le cultivateur est réellement maître de rendre l'atmosphère de son châssis aussi aride qu'il peut le désirer.

Les détails qui vont suivre, sur l'administration de l'eau aux *Pelargonium*, sont fondés sur des recherches expérimentales : 1° N'arrosez jamais une de vos plantes si la terre qui entoure les racines n'est pas entièrement réduite à la consistance de poussière par le dessèchement. 2° N'employez pas une pomme d'arrosoir, mais versez l'eau par le bec d'un arrosoir ordinaire, et évitez avec soin de mouiller les feuilles. 3° Donnez peu d'eau à la fois, car la présence du fluide augmente les effets du froid. 4° Enfin, assurez-vous que vos pots sont bien égouttés, et que ceux

de dessous ne reçoivent pas l'égoût des pots supérieurs.

Nous devons signaler encore une circonstance d'autant plus dangereuse que nous ne l'avons jamais entendu mentionner comme telle. Les plantes en châssis sont ordinairement placées sur un lit de cendres ou de quelque matière analogue; l'eau qu'elles reçoivent, et dont une partie traverse nécessairement les pots, pénètre cette couche et en ressort sous la forme de vapeur. C'est à cette cause qu'est souvent due l'humidité atmosphérique qui amène la moisissure et la pourriture.

Notre remède à cela serait d'élever les châssis un peu au dessus du sol et d'en couvrir le fond avec de minces plaques d'ardoise, semblables à celles que l'on emploie si fréquemment pour les gradins de serres tempérées. En donnant une légère déclivité à ce plancher et laissant une ouverture à chacun de angles inférieurs, la majeure partie de l'eau filtrée dans les pots se trouverait immédiatement portée au dehors du châssis, sans produire aucune modification fâcheuse de l'atmosphère. On peut objecter la dépense première qu'exigerait ce procédé; mais la nature indestructible de la matière employée, sa facile appropriation à toutes sortes d'ouvrages utiles, et l'avantage évident qui en résulterait, font une compensation au moins suffisante.

(*La fin à un prochain numéro.*)

Description d'un Nouveau Mode de chauffer et de ventiler les Serres chaudes,

Inventé et employé par John PENN, Esq.

— *Suite et fin.* —

(Voyez ci-dessus, p. 243.)

—

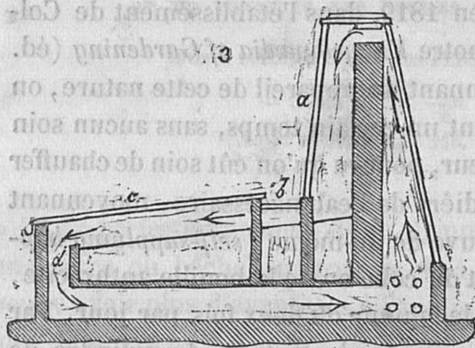
5° Le perfectionnement de M. Penn peut être ajouté à une serre ou bâche quelconque déjà existante; mais il peut y avoir plus d'avantages à l'appliquer à certaines formes de serres qu'à d'autres. M. Penn nous fait savoir aussi qu'une serre qui a été chauffée par l'eau chaude ou par la vapeur peut être arrangée suivant sa méthode, en y employant la même chaudière à vapeur et les mêmes tuyaux.

6° Dans l'atmosphère de Londres, qui est saturée de suie et de fumée, le perfectionnement de M. Penn permet d'établir des serres ou des conservatoires jouissant d'un air beaucoup plus pur que celui qu'on obtiendrait du dehors, en employant les procédés ordinaires de ventilation.

Cette invention, qui ne date que d'environ trois ans, est susceptible de nombreuses modifications. Par exemple, toutes les soupapes (*shutters*) des tubes pourraient être réglées par un appareil fonctionnant de soi-même, de manière à maintenir constamment, sans qu'il soit besoin qu'on y veille, la température de la serre à un certain degré requis. Un long tube cylindrique en fer-blanc, hermétiquement clos, placé horizontalement contre la paroi postérieure du mur, avec un piston exactement adapté, pourrait servir de moteur; ou bien un thermomètre de Kewley

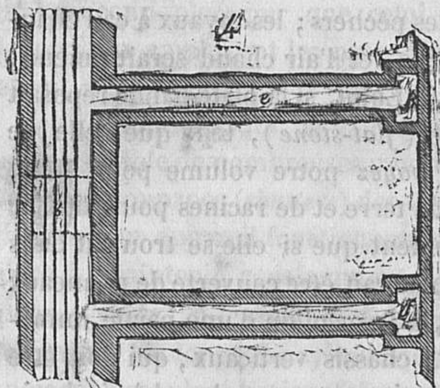
avec un cylindre et un piston mû par de l'eau fournie par un vase placé au sommet du mur de la serre, ainsi que cela a été pratiqué en 1819, dans l'établissement de Colville, et décrit dans notre *Encyclopædia of Gardening* (éd. 1835, p. 555). Moyennant un appareil de cette nature, on pourrait *forcer* pendant un certain temps, sans aucun soin de la part du cultivateur, pourvu qu'on eût soin de chauffer et de fournir la chaudière de l'eau nécessaire, moyennant un *sauteur* qui se meuve de lui-même (*self-supplying hopper*); et en employant du coke ou de la houille anthracite, il suffirait de soigner le feu une ou deux fois par jour. Par un arrangement très simple du piston, du cylindre de fer-blanc, ou par le thermomètre régulateur de Kewley, afin d'opérer sur un piston mû par l'eau, un modérateur (*damper*) pourrait être ouvert ou fermé de manière à régler même le feu jusqu'à un certain point. De cette manière, tout propriétaire, aidé d'un seul domestique, peut très facilement être son propre jardinier. Les espaliers d'un jardin pourraient être munis de châssis dressés, placés vis-à-vis des vignes ou des pêchers; les tuyaux à eau chaude seraient placés derrière, et l'air chaud serait amené, comme le fait voir la fig. 3. Enfin, si la plate-bande reposait sur des dalles de pierre (*flat-stone*), telle que celle de M. Strutt, au Belper (*voyez* notre volume pour 1839, n. 448), toute la masse de terre et de racines pourrait être chauffée aussi complètement que si elle se trouvait dans un pot. La plate-bande pourrait être couverte de panneaux placés horizontalement, à l'exception d'une partie immédiatement au dessous des châssis verticaux, qui doit être planchéiée comme un sentier; et, sous les châssis horizontaux, on peut placer des pots de fraisiers, ou bien y planter des pommes de terre précoces, des concom-

bres et autres plantes naines ou d'une végétation étalée, etc.



En la fig. 3 *a* sont les châssis presque verticalement placés, et par conséquent bien appropriés au forçage d'hiver, lorsque le soleil est bas et darde par conséquent à peu près ses rayons à angle droit; *b* est le sentier en planches sous lequel on pourrait faire des primeurs de choux marins, de chicorées, etc., en pots; *c* sont les châssis horizontaux au dessus de la plate-bande ou couche; et *d*, les treillis pour l'écoulement de l'eau.

La direction du courant d'air est indiquée par les flèches.



La fig. 4 montre une partie de la coupe du plan, dans lequel *e e* sont les couloirs d'écoulement; *ff*, la situation des treillis; *g*, les tuyaux à eau chaude; et *h*, le tube aérifère. Un thermomètre et un hygromètre agissant par la pesanteur pourraient être suspendus à l'intérieur des panneaux verticaux, et inspectés en passant le long du

sentier planchéié. Lorsqu'il devient nécessaire d'arroser ou de pratiquer la taille, il faudra choisir les moments les plus chauds d'une belle journée, et alors on ouvrirait les châssis l'un après l'autre pendant quelques minutes. On pourrait, lorsque cela est nécessaire, faire des fumigations de tabac, en brûlant du tabac au dessus des tuyaux à eau chaude; il est presque inutile de dire que l'humidité atmosphérique pourrait être considérablement augmentée en jetant de l'eau sur ces tuyaux, de manière à en couvrir le fond des couloirs.

Pour éprouver la rapidité de la circulation, il suffit de jeter entre les tuyaux un morceau de papier enflammé ou d'asperger ces tuyaux avec un peu d'eau de roses ou d'une autre essence odorante; la fumée ou le parfum se sentiront au bout de quelques secondes au dessus du sentier de front. Pour rendre cette construction et cet arrangement économiques, il faut adapter aux châssis verticaux et aux châssis horizontaux des volets en planches ou des paillassons.

Vers la fin du siècle dernier, le docteur Pritchard, et d'autres ensuite, firent aux environs de Bristol l'essai d'enclore un vaste espace, de le couvrir de verre et d'en chauffer l'intérieur à la température de Madère, afin de substituer le climat de cette île au nôtre en faveur des malades. Cet essai ne réussit point, parce qu'entre autres causes le renouvellement de l'air ou la ventilation n'étaient pas en rapport avec la chaleur; mais la méthode de M. Penn obvierait facilement aux difficultés de cette nature. Qu'on suppose néanmoins que cette méthode n'offre d'autre avantage que celui de rendre l'atmosphère des serres à Orchidées et des autres serres chaudes (étuves) agréable aux sens au lieu d'être suffocante et insupportable, ce résultat seul

suffirait pour constituer l'un des perfectionnements les plus importants qui aient été apportés, jusque aujourd'hui, dans la production d'un climat artificiel pour les végétaux.

En résumé, nous recommandons fortement à toutes les personnes qui seraient disposées à essayer la méthode de M. Penn de s'adresser à M. Penn lui-même, non seulement parce qu'il est nécessairement mieux au fait de sa méthode que tout autre, mais aussi parce qu'étant un homme indépendant et très jaloux de la célébrité de son invention, il l'exécutera à moins de frais que tout autre. En effet, M. Penn nous autorise à publier qu'il exécutera son invention en tout endroit du royaume uni; et si, après une année d'essai, on n'en était pas entièrement satisfait, il reprendra l'appareil, et rétablira à ses frais celui, quel qu'il soit, qui y aurait été employé auparavant. Nous nous empressons d'autant plus de faire connaître ces détails, que M. Penn n'a pas pris de brevet, et que par conséquent, son invention pouvant facilement devenir d'un usage général, ainsi que cela arriva pour les serres d'Arnott, il se trouvera quantité d'imitateurs et de soi-disant *perfectionneurs* qui ne comprendront pas même les premiers principes sur lesquels se fonde l'invention que nous recommandons.

GARDENER'S *Mag.*, mars 1840

Les lecteurs de l'*Horticulteur universel* nous sauront gré de leur avoir mis sous les yeux les figures et la description de l'appareil Penn. Comme l'honorable rédacteur du *Gardener's Magazine*, nous sommes pénétré de son mérite, de son efficacité réelle, et de sa supériorité manifeste sur tous les autres procédés jusqu'ici en usage, surtout en France, où les horticulteurs, en général, aiment peu à briser les liens de la routine; résistance déplorable, qui, chez nous, retient l'horticulture pour ainsi dire encore à la lisière, malgré la supériorité évidente de nos praticiens dans plusieurs parties de cet art, ou plutôt de cette science. C'est surtout en matière de serres que nos voisins d'outre-mer l'emportent *immensément* sur nous, tant pour le nombre que pour les dimensions et le mode de chauffage. Chacun sait, en effet, que le chauffage à l'eau chaude ne s'est établi chez nous que dans ces dernières années, tandis que les Anglais l'ont adopté dès 1816. Il n'est pas hors de propos de rappeler que c'est cependant en France, et dès 1777, que ce procédé a été inventé. Tel est malheureusement le sort des inventions chez nous : elles naissent sur notre sol, d'où on les repousse; elles vont s'établir chez l'étranger, qui les adopte avec empressement et les perfectionne, et enfin elles nous reviennent bien long-temps après; encore trouvent-elles chez nous des dépréciateurs et ne s'y établissent-elles qu'à grand'peine. Telle est, entre autres inventions, l'histoire en peu de mots de la *vapeur*, ce levier destiné à changer la face du monde.

LEM.

VARIÉTÉS.

PLANTES NOUVELLES OU PEU CONNUES LES PLUS INTÉRESSANTES

CONTENUES DANS LE *Botanical Magazine* ET LE *Botanical Register.*

Février 1841.

BOTANICAL MAGAZINE.

3849-3850. **Musa superba**, ROXB., *Pl. Corom.*, 3, t. 223, et *alii*, etc. (Musacées. Polygamie-Monœcie.) — Plante qui, par son port et son inflorescence, mérite cette épithète, même parmi ses congénères. Elle se distingue de celles-ci par sa tige peu élevée, garnie de pétioles amplexicaules, persistants, rougeâtres; par ses larges bractées imbriquées, cordiformes, ovales, obtuses, pourprées intérieurement, dont les inférieures persistantes; par la lèvre supérieure du périanthe, très allongée, trilobée au sommet; l'inférieure beaucoup plus courte, trilobée; à lobes latéraux très élargis, dentés, réfléchis, du milieu desquels prend le médian, grêle et filiforme. Elle a fleuri au jardin botanique d'Edimbourg (et nous en avons déjà entretenu nos lecteurs; *Voyez Hortic. univ.*, t. II, p. 211), et M. Graham, bien que la plante décrite par Roxburgh diffère considérablement de la sienne par la taille (celle de Roxburgh est haute de 0m4,223), n'hésite pas à la rapporter à cette espèce. La plante d'Édimbourg est haute de 1m,624, et n'a pas moins de 2m,436 de circonférence à la base, et 1m,461 au dessous des feuilles. Pour le reste, point de différence dans les caractères.

3851. **Tropæolum brachyceras**, HOOK. et ARN., *Bot. of Beech.*; LINDL., *Bot. Reg.*, t. 1926, etc. — *T. tenellum*, DON, *Syst. Gard. et Bot.* (Tropéolées. Octandrie-Monogynie.) — Charmante petite plante, à feuilles délicates, petites, très profondément peltées-6-7-séquées, produisant un grand nombre de jolies fleurs, dont les deux pétales jaunes inférieurs sont rayés de pourpre. Trouvée aux Andes du Chili, près de Valparaiso. Nous n'en dirons rien de plus, parce qu'il est probable que beaucoup de nos lecteurs la connaissent, ayant été introduite depuis quelque temps dans nos cultures.

3852. **Aconitum sinense**, SIEB. — PAXT., *Mag. of Bot.*, 1838. (Renonculacées-Helléborées. Polyandrie-Trigynie.) — Magnifique espèce introduite également depuis plusieurs années dans nos cultures.

3853. **Pentstemon heterophyllus**, Lindl., *Bot. Reg.*, 1839. (Scrophularinées. Didynamie-Angiospermie, etc.) — Jolie plante vivace, de pleine terre, introduite par feu Douglas en Angleterre, dans les jardins de la Société d'horticulture, d'où elle s'est ensuite répandue sur le Continent. M. Hooker en critique le nom spécifique, parce que, dans cette plante, les feuilles caulinaires ne diffèrent pas plus des florales que dans toute autre espèce. Feuilles linéaires-lancéolées, entières, glaucescentes, glabres. Fleurs violacées, distantes, en grappe, jaunâtres avant l'épanouissement. Pédoncules uni-flores, rarement bi-flores.

3854. **Oncidium Wrayæ**, Hook. (Orchidacées, § Vandées. Gynandrie-Monandrie.) — Plante mexicaine, introduite par Mistriss Wray, grand amateur d'Orchidées, à Cheltenham. Pseudobulbes comprimés, sillonnés, ovales. Feuilles 2, terminales, linéaires-lancéolées; scape radicale, ramifiée. Fleurs jaunes, assez grandes; les lacinies largement ponctuées de pourpre; labelle unicolore, trilobé, très grand, très élargi, cunéiforme au sommet, qui est en crête élevée.

BOTANICAL REGISTER.

7. **Solanum macrantherum**, Benth., *Pl. Hartw.* — *S. dulcamaroides*, Poir., *Encycl. méth.*, 367. (Solanacées. Pentandrie-Monogynie.) — Plante suffrutiqueuse, de serre tempérée, remarquable par son ample et belle panicule de fleurs violacées; introduite du Mexique par M. Page, pépiniériste à Southampton, qui en a reçu, en 1838, des graines de M. Parkinson. Elle est entièrement couverte de poils. Feuilles ovales, alternes, acuminées, cordiformes à la base, molles; panicules terminales, lâches, multiflores; pédoncules deux fois bifides; lacinies ovales, lancéolées, réfléchies en coupe, d'un pourpre violacé en dedans, lilas en dehors; au milieu, l'ensemble staminal contrastant agréablement par son jaune d'or. — Cette plante ressemble à la Douce-Amère de nos haies, sauf la grandeur et la beauté supérieure de ses fleurs.

8. **Cyrtopodium Andersoni**, R. B., *Hort. Kew; Bot. Mag.*, t. 1800. — *Tylochilus flavus*, Nees, *Verhand.*, 191, t. III, etc. (Orchidacées, § des Vandées. Gynandrie-Monandrie.) — Pseudobulbes fusiformes, comprimés, de 0^m,325, à 0^m,650-975 de hauteur. Feuilles lancéolées, de 0^m,325 à 0^m,650 de longueur; scape partant de la base des jeunes pseudobulbes, et s'élevant de 0^m,975 à 1^m,299. Fleurs en grappes composées, terminales, de 0^m,325 à 0^m650, multiflores, d'un bel aspect; fleurs entièrement jaunes; périanthe étalé; les lacinies ovales-arrondies; labelle conforme, relevé en cuillère et crénelé au bord supérieur. L'extrémité du gynostème est verte et trilobée. De l'Amérique tropicale. L'auteur trouve les figures des ouvrages cités peu exactes.

9. **Brachycome iberidifolia**, Benth., *in Nugel's Enum.* (Synanthérées-Astéracées tubuliflores. Syngénésie-Polygamie superflue.) — Fort jolie petite plante annuelle, très glabre, introduite par Mistriss Wray, de Cheltenham. Co-

rolles du rayon amples, d'un beau violet bleuâtre; celles du disque pourpre-brun foncé. Feuilles très finement pennatiséquées; pédoncules nus, unicapitulés. — Nouvelle-Hollande.

10. **Sowerbæa laxiflora**, Lindl. (Liliacées, § Asphodelées. Triandrie-Monogynie.) — Jolie petite plante non bulbeuse, de la colonie de Swan-River, à inflorescence d'un ail, à feuillage d'un jonc, introduite par le comte d'Orkney. Fleurs d'un rose pâle en ombelle. Elle diffère d'un ail en ce que trois de ses étamines sont imparfaites et remplacées par des écailles. Feuilles triquètres, égalant presque la scape en longueur.

11. **Œnothera fruticosa**, L., var. *indica* (Onagracées, § Onagrées. Octandrie-Monogynie.) — Elevée, dans le jardin de la Société d'horticulture, de graines données par le docteur Royle, dites avoir été recueillies dans le Cachemire, et étiquetées *OE. Frazeri*. On en reçoit également venant du nord de l'Inde. Fleurs moyennes, jaunes, en panicules; pétales crénelées. Feuilles ovales-lancéolées, presque sessiles. Mérite la culture, en raison de l'abondance de ses fleurs. Pédoncules roses. Elle est entièrement couverte d'un duvet court.

12. **Ismene virescens**, Lindl. (Amaryllidacées, § Amaryllidées. Hexandrie-Monogynie.) — Indigène des environs de Cusco, où la trouva M. Pentland. Elle paraît très voisine de l'*I. pedunculata* d'Herbert. Feuilles lancéolées, d'un vert gai, très longuement engaînantes, un peu dressées; scape ancipitée; tube égalant presque en longueur les lacinies du périanthe; lacinies extérieures ovales-lancéolées, acuminées; les intérieures élargies, dilatées-arrondies au limbe, et finement frangées. Filaments verts. Fleurs nutantes, d'un blanc un peu verdâtre. C'est une assez belle plante, qui mérite d'être cultivée.

NOUVELLES HORTICOLES.

La belle *Fuchsia corymbiflora* est en voie de multiplication chez M. Chauvière, qui en tient des individus à la disposition des amateurs. Quel est celui d'entre eux qui hésiterait à se la procurer en toute hâte?

L'exposition d'hiver faite par la Société royale d'horticulture du lundi 8 mars au dimanche 14 a présenté un coup d'œil superbe, grâce au grand nombre de belles plantes en fleurs (condition de rigueur) qu'avaient fournies les exposants. Après la magnifique collection de Camellias de l'abbé Berlèse, collection hors ligne, et qui y était représentée par un choix de nombreux et beaux individus, nous avons admiré ceux de M. Paillet, auquel une médaille d'argent a dû être décernée, ainsi que les belles Azalées du même horticulteur, qui lui ont mérité

une semblable distinction. Comme nous reviendrons avec plus de détails sur cette exposition remarquable dans notre prochain numéro, nous ne pouvons qu'indiquer sommairement ici le plaisir que nous ont fait éprouver les belles Jacinthes forcées de M. Tripet-Leblanc, et surtout une collection de Fritillaires, du plus charmant aspect, appartenant à cet horticulteur ; le choix de plantes de serre exposées par M. Chauvière ; celles de M. Hardy, etc. ; les beaux fruits conservés de MM. Masson, Moreau, Jamin, Souchet, etc. ; les légumes conservés de M. Bossin, etc., etc. — La séance a été présidée par M. Cunin-Grinaine, ministre du commerce et de l'agriculture.

M. Forest a exposé un moteur de pompe d'une simplicité extrême, et dont l'emploi peut être fort avantageux dans les grands jardins. Il lui a donné le nom de *Pompe à balançoire.* Nous en décrirons plus tard le mécanisme, et nous en donnerons en même temps une figure dans ce journal. Le même jardinier a également exposé le modèle d'une échelle à palisser, pourvue à sa partie supérieure de deux bras mobiles, qui l'empêchent d'endommager les arbres palissés lorsqu'elle s'enfonce en terre.

Le Cercle des conférences horticoles du département de la Seine s'est définitivement constitué le 1er février. L'honorable M. Bréon en a été nommé président ; MM. Jacquin jeune et Tamponnet, vice-présidents ; M. Dever, trésorier; M. Coutant, secrétaire ; M. Tripet-Leblanc, vice-secrétaire ; le Rédacteur de l'*Horticulteur universel*, commissaire-rapporteur. Telle est la composition du bureau. Ce cercle, créé d'abord par douze membres seulement, en a acquis aujourd'hui plus de trente. C'est dans un but tout horticultural qu'il a été fondé ; c'est une sorte de bourse horticole, où les fleuristes et les amateurs du département se réunissent pour traiter exclusivement de leurs affaires. Cette institution est destinée, selon nous, à un grand avenir, et secondera puissamment l'impulsion donnée par la Société royale d'horticulture à l'art du jardinage. Le Cercle des conférences horticoles se réunit le premier lundi de chaque mois, de 4 à 6 heures en hiver, et de 6 à 8 en été, au *Veau qui tette*, place du Châtelet. Il est en instance près de l'autorité pour obtenir l'autorisation de ses réunions ; nous ne doutons pas que l'autorité ne comprenne l'importance et l'utilité du but que se propose cette Société, et ne lui donne sa sanction. Toute personne, fleuriste-marchand ou amateur, qui désire en faire partie, doit se faire présenter par deux des membres, ou en faire la demande par écrit au président.

Le Marronnier des Tuileries connu généralement sous le nom d'*Arbre du 20 mars* est, au moment où nous écrivons (10 mars), près de se couvrir de feuilles, grâce à la douce température depuis longues années insolite de ce mois (mars). Les bourgeons ont déjà acquis le volume nécessaire pour s'épanouir, et

chaque année, comme on sait, jamais ce bel arbre ne manque à sa précoce mission. Il est en feuilles six semaines avant tous ses frères : on se le dit de père en fils.

Les constructions nouvelles ajoutées au palais du Luxembourg ont exigé la replantation complète des parties du jardin fleuriste qui les entourent. Les glacis de gazon, les parterres, les pelouses, tout est refait à neuf. Le grand carré devant le péristyle est orné d'une statue restaurée du *Gladiateur*, et celui qui fait face à l'avenue, de celle de *Diane chasseresse*. Le méridien à détonation qui y était placé sera transporté ailleurs. Ces plantations, dirigées par M. Hardy, jardinier en chef du palais, donnent une nouvelle preuve de sa capacité et de sa haute intelligence.

Nous avons admiré à l'Exposition les échantillons secs d'une douzaine de magnifiques espèces de Chênes d'Amérique, provenant des cultures de M. Vilmorin. Nous invitons tous les propriétaires de forêts et de grands jardins paysagistes à aller visiter en été les riches plantations d'arbres exotiques qui peuvent supporter notre climat, dirigées et tentées par M. Vilmorin, l'un des horticulteurs les plus recommandables de notre pays, pour juger de leur beauté, et à en orner ensuite leurs propriétés.

Nous donnerons dans le prochain numéro la première partie d'une revue succincte de la famille des Orchidacées, que nous devons à notre collaborateur et ami M. Jacques, habile et savant horticulteur, qui travaille à compléter le *Botaniste-cultivateur* de Dumont de Courset. Cette revue fait partie de cet immense travail, que personne mieux que lui peut-être, en raison de ses vastes connaissances horticulturales, n'était apte à entreprendre.

Avis aux secrétaires des Sociétés d'horticulture et aux fleuristes-marchands français et étrangers. — Nous nous étonnons de ne pas recevoir les Catalogues des marchands-fleuristes, ni les programmes et les comptes rendus des expositions des Sociétés d'horticulture tant de France que de Belgique, d'Allemagne, d'Angleterre, etc. Nous invitons de nouveau les uns et les autres à nous les faire passer *franco*, *afin que nous puissions en rendre compte désormais*, autant dans leur intérêt privé que dans l'intérêt des progrès de l'horticulture en général.

RECTIFICATIONS.

Nous avons omis par mégarde, p. 197, l'étymologie du genre *Cattleya ;* nous la rétablissons ici :

ETYM. Genre dédié par Lindley à W. Cattley, amateur de plantes.

Page 228, ligne 11, au lieu de *pédoncule*, lisez *pétiole*.

PLANTES D'ORNEMENT NOUVELLES OU PEU CONNUES.

PIVOINE IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.

PÆONIA JOSEPHINA IMPERATRIX.

Étym. Ce mot, selon Pline, vient de *Pœon*, médecin qui se servit du suc de ces plantes pour guérir Pluton d'une blessure que lui avait faite Hercule. Il est plus probable qu'il dérive de *Pœonie*, contrée de la Macédoine, dans laquelle elles croissent spontanément.

Famille des Renonculacées, tribu des Pæoniées (*an potius ordo proprius?*). Polyandrie - Digynie.

Caract. génér. *Pœonia*, Bauh. — L., *Gen.*, 678. — *Calyce* quinquésépale, persistant, foliacé, inégal. *Pétales* 5 à 10, suborbiculaires. *Étamines* en nombre indéfini; *anthères* introrses. *Disque* charnu, ceignant l'ovaire. *Carpelles* 2-5, renflés, portant des *stigmates* bilamellés, épais, et se changeant en *follicules* capsulaires, ordinairement pubescents. *Graines* horizontales, luisantes, subglobuleuses. DC., *Syst.* — *Plantes* herbacées vivaces ou suffrutiqueuses, croissant dans la partie orientale et australe de l'ancien Continent, très rares en Amérique (où on n'en a encore trouvé qu'une espèce, et dans la partie boréale), à racines napiformes, fasciculées; à feuilles caulinaires, biternées-séquées; à fleurs amples, presque toujours solitaires, blanches ou pourpres. Lem.

§ I. *Moutan.* — *Tige* frutiqueuse. *Disque* étalé en un urcéole membranacé, enveloppant plus ou moins les carpelles; α, *P. m. papaveracea.*

Caract. spécif. *P. Joséphine impératrice,* Hort. — Née de graines de la P. Moutan papavéracée. Fleurs très amples, carnées-pourprées, comme bifides, à cœur d'anémone. Lem.

Personne, lors de l'exposition de la Société royale d'horticulture, au mois de juin 1840, n'a pu passer devant la collection des variétés de Pivoines herbacées et ligneuses qu'avaient présentées M. Modeste Guérin, sans s'arrêter

pour admirer les dimensions extraordinaires et le magnifique coloris de leurs fleurs.

Désireux de signaler de préférence à nos lecteurs ce qui paraît chez nos fleuristes de plus méritant et de plus nouveau, nous nous sommes empressé de faire figurer plusieurs de ces pivoines, parmi lesquelles l'option a été fort embarrassante, toutes étant essentiellement belles et intéressantes à divers titres. Quoi qu'il en soit, force nous a été de borner enfin notre choix, et aujourd'hui nous donnons ci-contre à nos abonnés la figure de l'une des huit variétés (2 ligneuses et 6 herbacées), lesquelles, dans cette collection, ont le plus captivé les regards des nombreux amateurs qui s'empressaient pour les voir. C'est, sans contredit, l'une des plus belles qu'on ait encore obtenues.

La pivoine impératrice Joséphine, tel est le nom que M. Guérin lui a imposé (1), a été gagnée de graines récoltées sur une P. Moutan papavéracée par M. His, amateur distingué, à qui cet horticulteur en a acheté l'édition entière. Spécifiquement, cette superbe variété diffère très peu de son type; et, sous le rapport du feuillage, de la tige et de l'écorce, on ne saurait accuser aucune différence sensible; mais c'est dans les fleurs, et surtout dans leurs dimensions, que cette différence est notable.

Chez elle, la floraison présente deux phases distinctes et très remarquables. Pendant la première, la fleur forme un globe énorme, composé de pétales innombrables, serrés,

---

(1) Et c'est un hommage bien justement mérité ! Cette noble femme, protectrice éclairée des arts et des sciences, a tant fait en particulier pour l'horticulture, dont elle ne dédaignait pas de cultiver les produits de ses mains dans sa résidence de la Malmaison !

cherchant à s'étaler et à s'écarter de plus en plus. Pendant la seconde, la fleur semble peu à peu se scinder en deux : en effet, bientôt elle se divise ainsi ; de chaque côté les pétales de la circonférence externe viennent se courber sur le pédoncule et l'envelopper ; le centre, composé de pétales très nombreux encore, très longs et dressés, semble alors une seconde fleur, implantée sur la première, et forme un volumineux cœur d'anémone. Cet ensemble offre un aspect magnifique. Au centre, les pétales sont d'un cramoisi foncé et brillant à la base, et passent, comme ceux de l'extérieur, au carné-pourpre vif. On distingue souvent encore aussi les rudiments des ovaires.

Notre figure représente cette pivoine inclinant vers la fin de la première phase de sa floraison.

Nous entretiendrons prochainement nos lecteurs de la *Pæonia Moutan papaveracea*, *flore albo*, *pleno* (*P. Hissiana*), obtenue de semis par le même amateur, et également possédée et cultivée par M. Guérin. (*Voir aux nouvelles.*) Elle se distingue par ses fleurs pleines, à pétales d'un blanc pur, à onglets pourpré vif, et par une odeur de rose prononcée.

Lem.

LÉMONIE CHARMANTE.

LEMONIA SPECTABILIS (1).

Étym. Genre dédié par Lindley à Charles Lémon (Bart. M. P.), grand promoteur des sciences, en particulier de la botanique, et dont le jardin, à Carclew, près de Penrhyn, en Cornouailles, est depuis nombre d'années une pépinière de plantes nouvelles et intéressantes (Lindley).

Famille des Rutacées, § des Diosmées-Cuspariées. Pentandrie-Monogynie.

Caract. génér. *Lemonia*, Lindl. — *Sépales* 5, dont une paire extérieure, foliacée, bivalve. *Pétales* 5, connés, à *limbe* presque inégal, à *tube* droit. *Étamines* 5, adnées au tube de la corolle, dont deux fertiles, sessiles; trois stériles, cornues, exsertes, glanduleuses. *Disque* cyathiforme, crénelé. *Capsules* 5, libres, monospermes. *Cotylédons* condupliqués, non plissés.

Caract. spécif. et Description. *Lemonia spectabilis*, Lindl. — *Arbrisseau. Rameaux* pubescents. *Feuilles* trifoliolées; folioles obovées, obtuses, glabres, plus longues que le pétiole, qui est pubescent. *Grappes* axillaires, pauciflores, presque aussi longues que les feuilles. *Fleurs* pourprées, belles, pédicellées. *Sépales* 5, dont une paire extérieure forme une sorte d'involucre bivalve, à segments ovés, herbacés, obtus, plus courts que le tube de la corolle; les trois autres beaucoup plus petits, presque arrondis, concaves, égaux, appliqués étroitement au tube de la corolle, pâles, rougeâtres sur les bords. *Corolle* monopétale, pourpre, charnue, un peu rugueuse en dessus, hypocratérimorphe; à *tube* droit, oblique au sommet; à *limbe* plus court; *lacinies* 5, oblongues, obtuses, un peu obliquement disposées; la supérieure un peu plus courte que les autres. *Étamines* connées en un tube pubescent intérieurement, et revêtant étroitement celui de la corolle; 2 *anthères* supérieures (alternant avec le plus petit des pétales), ovées, obtuses, sessiles au sommet libre du tube staminal; les 3 autres inférieures, cornues, glanduleuses; l'intermédiaire trilobée. *Ovaire* solide, subarrondi, enfoncé dans un *disque* cyathiforme, crénelé. *Style* filiforme, glabre; *stigmate* à cinq lobes aigus. Parties du fruit se séparant bientôt et se changeant en 5 *follicules* monospermes, déhiscents par une suture ventrale. *Carpelles* glabres, réticulés intérieurement, à *coque* cartilaginée, bivalve, séparable élastiquement. *Graines* solitaires, ascendantes, grises, scabres, subarrondies-trigones, à *chalaze* grande, discolore, très rapprochée du hile, qui est circulaire et excavé; *test* crustacé, fragile; *endoplèvre* ténu, charnu; *embryon*

---

(1) Voyez ce que nous avons dit de cette belle plante, *Hort. univ.*, t. II, p. 159. L.



Lémonie élégante . *Lemonia spectabilis*

N. Rémond imp.

arqué sur lui-même, à *radicule* allongée, infléchie, enfermée entre les *cotylédons*, bilobés, condupliqués, non plissés.

MM. Loddiges ont importé de Cuba cette belle et distincte plante, et c'est d'après un individu de leurs collections qu'a été fait, en août dernier, le dessin ci-contre. A cette époque, il était depuis quelques semaines en fleurs, et avait perdu quelque chose de la beauté qu'il possédait auparavant; néanmoins, c'était encore une plante d'ornement fort remarquable.

On devra naturellement la tenir en serre chaude; et quand on considère combien peu d'arbrisseaux fleurissent dans cette sorte de serre, cette nouveauté sera doublement bienvenue.

Elle forme un genre de l'ordre des Rutacées, allié aux genres monopétales américains, dont l'*Angostura* à écorce fébrifuge (1) peut être regardé comme le type, et, en particulier, très voisin du *Monniera*, plante herbacée annuelle de l'Amérique tropicale, qui n'a rien de la beauté de la première. Il diffère de celui-ci en ce que le tube de sa corolle n'est point courbe, le limbe peu irrégulier; en ce que son disque est en forme de coupe régulièrement crénelée, et non une écaille persistante, distinctement bidentée. Ce qui rend surtout le *Lemonia* intéressant, c'est qu'il rallie plus distinctement le *Monniera* aux Cuspariées, avec les genres ordinaires desquelles il s'accorde sous le rapport de l'habitus, tandis que son organisation s'accorde encore mieux avec celle du *Monniera*, dont l'habitus a peu de points de contact avec les autres genres de ce groupe.

LINDL., *in Bot. Reg.*, OCT. 1840.

---

(1) Cet arbre, dont Rœmer et Schultes font un genre sous ce nom, devra probablement être réuni au genre *Galipea* d'Aublet. LEM.

CALECTASIE A FLEURS BLEUES.

CALECTASIA CYANEA.

ÉTYM. καλός, beau; ἔκτασις, développement.

Famille des Joncées (1), § Calectasiées. Hexandrie-Monogynie.

CARACT. GÉNÉR. *Calectasia*, R. B., *Prod.*, 264. — *Périanthe* infère, tubulé, à *limbe* pétaloïde, hypocratérimorphe, sexparti. *Étamines* 6, insérées à la gorge; *filaments* filiformes; *anthères* biloculaires, basifixes, conniventes, déhiscentes au sommet par un double pore. *Ovaire* 1-loculaire, 3-sperme; *ovules* basilaires, anatropes. *Style* filiforme; *stigmate* simple. *Utricule* monosperme, enfermé par le tube du périanthe endurci. *Graine* piriforme; *test* très simple, conné, renflé par une chalaze apicale. *Albumen* charnu. *Embryon*....... R. B., *l. c.*, et *in* ENDLICH., *Gen. Pl.*, 1059.

CARACT. SPÉCIF. *Calectasia cyanea*, R. B., *l. c.*, et SPRENG., *Syst.*, t. II, 112. — Petit *arbrisseau* dressé, très rameux. *Feuilles* acéreuses, vaginantes à la base. *Fleurs* solitaires, terminales; *tube* du périanthe enfermé par les gaînes des feuilles; *limbe* bleu-azuré, en étoile; *lacinies* 2, égales; 3 extérieures au disque, pubescentes en dehors. R. B.

SYNON. *Huttia elegans*, PREISS., *in* HOOK. *Herb.*

Parmi les productions florales les plus belles que produise la côte sud-ouest de l'Australie, on peut certainement compter la *Calectasia* de M. R. Brown, que ce botaniste distingué appelle « *un très beau genre, sans rapports étroits avec aucun autre connu* », et qu'il découvrit le premier entre le cap Lewin et le détroit de Bass. Nous l'avons dernièrement reçue de la baie du roi Georges, où la recueillit M. Baxter, et de Swan-River, où M. Drummond, et

(1) Cette famille demanderait à être revue avec beaucoup de soin; on y rapporte, faute de les avoir plus profondément étudiés, des genres entièrement disparates, à savoir : *Calectasia*, *Flagellaria*, *Dasypogon*, etc. LEM.



Calectasie à fleurs bleues. *Calectasia cyanea*.

N. Rémond imp.

M. Preiss, botaniste allemand, la découvrirent également. Ce dernier en envoya des échantillons, sous l'impression qu'elle formait un genre nouveau; mais il est certain qu'elle n'est nullement distincte de la seule espèce connue de *Calectasia*. Nous l'avons fait figurer ci-contre en raison de sa grande beauté, qu'altère à peine la dessiccation, de la forme et de la couleur à la fois des feuilles et des fleurs, dont on pourrait dire à juste titre qu'elles sont *immortelles*, et aussi avec l'espoir d'engager nos cultivateurs à introduire cette aimable plante comme un ornement pour nos serres tempérées. Rien ne peut égaler la richesse et l'éclat du bleu pourpré (*bright purple*) des périanthes, avec lequel contraste l'orangé foncé des anthères. Elle croît dans un sol sablonneux parmi des arbrisseaux. Nous en allons donner une description, faite sur une plante fraîche par M. Preiss, et qu'il nous a obligeamment communiquée.

DESCRIPTION.

Rhizôme écailleux, fibreux; fibres radiculaires, jaunâtres, rigides, un peu ligneuses, très longues, presque perpendiculaires. Tige comme buissonnante, couverte surtout à la base par les vestiges desséchés des gaînes des feuilles tombées, de $0^{m},325$ environ de hauteur, légèrement pubescente supérieurement. Rameaux opposés, rarement alternes, simples, de $0^{m},027$ ou plus de long. Feuilles acéreuses, canaliculées en dessus, convexes en dessous, striées, scabres, piquantes à la pointe, articulées à la base, engaînantes, décidues; les caulinaires dressées, les raméales plus étalées. Fleurs naissant au sommet des rameaux, d'un bleu violacé brillant ou rarement d'un blanc sale. Bractées ovales-lancéolées, engaînantes, mem-

branacées, embrassant le tube du périanthe, imbriquées, concaves. Tube du périanthe étroit, atténué en dessous, d'un vert jaune; les six segments ovales-lancéolés, aigus, nervés, très glabres et concaves en dessus, couverts d'un duvet soyeux en dessous. Filaments insérés près de l'orifice du tube. Anthères dressées, serrées, linéaires-oblongues, d'un jaune orangé foncé, et s'ouvrant évidemment par deux pores au sommet. Ovaire ovale, trilobé, porté sur un pédicule renflé, atténué en dessous. Style plus long que les étamines, flexueux, filiforme; stigmate obtus.

EXPLICATION DES FIGURES :

1. Fleur vue en dehors. — 2. Périanthe ouvert. — 3, 4. Etamines. — 5. Pistil. — 6. Feuille. — 7. Sommet d'icelle. (*Figures grossies.*)

Botanical Magazine, t. 3834, novemb. 1840.

ARTICLES ORIGINAUX.

ACACIE ARBRE DE SOIE,

Acacia de Constantinople, *Acacia Julibrissin*, Willd., *Spec.*, IV, 1074 (*Mimosa Julibrissin*, Scop., *Del.*).

Ce bel arbre, de la famille des Légumineuses-Mimosées, est avantageusement connu de beaucoup de personnes, à cause de son beau port, de son feuillage élégant et de ses charmantes fleurs, qui se développent en grand nombre et

en forme de panicules corymbiformes à l'extrémité de chaque rameau. Ces fleurs, qui se montrent pendant les mois d'août et de septembre, sont composées d'étamines très nombreuses, formant une espèce de houppe soyeuse de couleur rose pourprée, concourant puissamment, avec son feuillage mille fois découpé, à donner à l'arbre un aspect vraiment féérique lors de sa pleine floraison.

Les propriétaires et les amateurs qui jusque alors ont voulu en planter dans les jardins de Paris et des environs n'ont pas obtenu de succès décidé. Ce défaut de réussite provient sans doute de ce que les individus choisis à cet effet étaient trop faibles pour résister aux gelées. Cet arbre, ainsi qu'on le sait, commence à végéter fort tard, et développe pendant l'année des rameaux de $2^{m},274$ à $2^{m},599$ de longueur, dont les extrémités, long-temps tendres et herbacées, sont très sensibles à la gelée; aussi est-ce toujours par cette partie que les branches sont attaquées, et que la mortalité finit par s'étendre jusqu'au vieux bois.

On est souvent forcé, après un hiver rigoureux, de rabattre jusque sur le vieux bois toutes les belles pousses de l'année : opération qui occasionne de fortes cicatrices, lesquelles se recouvrent assez difficilement, et déparent l'individu en même temps qu'elles en retardent le développement. On a essayé également d'en planter dans des vases, et de les rentrer en orangerie pendant l'hiver. De cette manière, ils souffraient beaucoup moins, parce qu'ils étaient à l'abri de la gelée, et que, d'ailleurs, la végétation y était moins rapide; mais, en général, les individus cultivés ainsi étaient chétifs et rabougris, et incapables de devenir de beaux arbres. Cependant, le pied le plus remarquable que l'on ait élevé sous le climat de Paris avait été cultivé long-temps dans les serres chaudes du Jardin

du Muséum. C'est en 1804 qu'il fut mis en pleine terre, dans l'École de botanique du même établissement; il avait alors 0m,054 de diamètre sur 1m,624 de hauteur au dessous des branches. Pendant les premières années de sa plantation, on en abritait les branches avec des paillassons pour les garantir du givre et du verglas, qui auraient pu en désorganiser l'écorce et les extrémités, et on couvrait le pied de quelques pouces de feuilles pour préserver les racines. Il s'est développé avec une telle force, que depuis 1812 on a cessé de lui donner aucun abri.

Cet arbre était de toute beauté, et faisait chaque année l'admiration des amateurs, lorsqu'à la fin d'août 1829, époque où il se trouvait couvert de fleurs, un violent coup de vent en sépara les deux branches-mères. On s'empressa de remédier, autant que possible, à cet accident en les rapprochant et les maintenant à l'aide de liens et de tiges de fer; mais l'hiver de 1829 à 1830 fut si rigoureux, qu'une des deux branches, encore mal soudées, souffrit beaucoup de la gelée. Elle produisit cependant encore des feuilles en 1830, et même au printemps de 1831; mais ces feuilles se fanèrent presque aussitôt, et la branche succomba. L'autre, qui avait souffert bien moins d'altération, a donné des fleurs en 1831 et 1832; mais, au printemps de 1833, elle périt, et la tige en même temps.

Cet arbre, qui ne s'élève ordinairement dans son pays natal qu'à 8m,121 ou 9m,745 de hauteur, avait atteint à peu près cette élévation chez nous, et ses branches, qui s'étendaient horizontalement, couvraient un espace considérable. Sa tige avait 2m,111 de hauteur au dessous des branches, et son diamètre était de 0m,231; il n'avait pas encore donné de graines.

Ce bel Acacia est encore si peu répandu dans les jardins,

qu'il serait facile de citer les individus remarquables en France, et dont la plupart sont dans le Midi et l'Ouest. On en voit de beaux à Grenoble, à Lyon, à Toulon, à Marseille, à Nantes, à Angers, à Rennes, etc. A Tours, un pied a donné pendant l'année 1835 une très grande quantité de graines, et ceux qui se trouvent dans les jardins des villes mentionnées ci-dessus en ont également donné.

Au printemps de 1832, M. de Mirbel, professeur-administrateur au Muséum d'histoire naturelle, fit venir plusieurs arbres élevés dans les pépinières de MM. Audibert frères. Parmi ces arbres se trouvaient de très beaux *Melia azedarach*, L., ainsi que quelques autres espèces d'arbres exotiques parfaitement acclimatés dans le Midi.

Douze *Acacia Julibrissin* faisaient partie de cet envoi; ils étaient d'une vigueur et d'une beauté que les marchands de Paris et des environs n'ont pu encore obtenir jusqu'à ce jour des pieds qu'ils cultivent. Ces jeunes sujets avaient quatre ans; leur tige était formée d'une seule pousse de l'année, haute de 1^{m},949 à 2^{m},274. Afin d'obtenir des tiges un tel développement, on rabat le sujet, dans la seconde année du semis, à 0^{m},027 au dessus du niveau du sol. Cette pratique est employée dans toutes les pépinières sur beaucoup d'individus que l'on destine à former des tiges d'arbres fruitiers et autres. On ne conserve que le bourgeon le mieux disposé pour former une tige, qui acquiert près de 0^{m},027 de diamètre à la base la même année. L'année suivante, on forme la tête; la tige prend plus de force, et les pieds, ainsi traités, deviennent alors des arbres parfaits, et propres à être livrés au commerce. Le bois en étant bien aoûté, ils se défendent beaucoup mieux contre les intempéries de notre climat.

Tous les Acacias dont je viens de parler ont été plantés au Jardin des plantes, et aujourd'hui les tiges ont acquis un accroissement considérable. Le développement des branches de l'année est de 1m,949 à 2m,599; elles ont toutes une tendance à pousser horizontalement. Ces arbres ont fleuri en 1834 pour la première fois; en 1835, la floraison a été assez abondante, et deux pieds seulement ont donné des graines qui ont parfaitement mûri. Ce fait est très rare à Paris, et on doit l'attribuer à la haute température qui a régné pendant toute la belle saison. Le fruit est une gousse ou légume long de 0m,135 à 0m,189, et large de 0m,014.

En publiant ces observations, j'ai eu principalement en vue d'indiquer aux horticulteurs les moyens de se procurer et de conserver ce bel arbre. Plusieurs, en effet, y avaient renoncé. Feu Cels père en avait fait venir d'Italie, en 1828 ou 1829, un assez grand nombre qui lui coûtèrent fort cher. Ils étaient loin d'être comparables à ceux provenus des pépinières de MM. Audibert; ils n'avaient pas plus de 1m,299, à 1m,624 de haut. Ils étaient rabougris en raison des tailles successives faites par la serpette, dont ils portaient des marques désagréables à la vue; aussi n'ont-ils jamais fait de beaux arbres. C'est donc à MM. Audibert frères, de Tarascon (Bouches-du-Rhône), que les personnes curieuses de posséder l'arbre de soie doivent s'adresser pour en obtenir des individus bien venants. Ces Messieurs sont également en position de fournir tous les arbres exotiques que l'on ne peut cultiver ici qu'en orangerie pendant les premières années. Je citerai parmi ces derniers le *Melia azedarach* (ou Lilas des Indes), qui croît bien dans une terre meuble et substantielle, pourvu qu'elle ne soit pas trop humide, à toute exposition, et dont ces habiles

pépiniéristes peuvent livrer des pieds à tiges droites et lisses d'un diamètre de $0^{m},054$, et d'une hauteur de $1^{m},949$ à $2^{m},274$ au dessous des branches.

On reçoit tous les ans à Paris des graines de ce bel arbre provenant du midi de la France, particulièrement du jardin de la marine de Toulon et des îles d'Hyères; on les sème en terrines remplies de terre composée d'un tiers de terre normale et de deux tiers de terre de bruyères ou de terreau de feuilles bien consommé. On les sème aussi en pleine terre, où souvent elles poussent pendant la même année des tiges de près d'un mètre de hauteur. Mais presque toujours ces jeunes tiges tendres et herbacées gèlent l'hiver suivant, et l'on est obligé de les tailler tous les ans sur le collet ou à quelques centimètres au dessus. Celles semées dans des terrines ou autres vases sont rentrées pendant l'hiver dans l'orangerie; mais il est bon de faire remarquer que cet arbre a, comme presque toutes les plantes de la famille des Légumineuses, des racines pivotantes qui ne peuvent se développer dans des vases, et que, par conséquent, la végétation en est moins active. Aussi remarque-t-on que les branches de l'année ne poussent que des bourgeons de $0^{m},027$ à $0^{m},162$ de longueur au plus, et les tiges en sont faibles et rabougries. Il est donc difficile de pouvoir l'élever à Paris à une certaine hauteur, à moins de le cultiver en serre comme on l'a fait au Jardin des plantes de cette capitale; mais ce moyen est trop long : il est donc bien plus avantageux d'avoir recours aux établissements de nos départements méridionaux.

Cet arbre demande en général une terre meuble et légère, et une exposition chaude pour préserver les tiges des gelées printanières, et du soleil qui vient ensuite les frapper de ses rayons. Il faut avoir soin d'envelopper la tige de

morceaux de toile ou d'un lien de paille serrée et enroulée sur toute la longueur de la tige et de ses grosses branches.

Pendant l'hiver de 1837 à 1838, tous nos beaux pieds de *Melia azedarach* gelèrent, et les *Acacia Julibrissin* souffrirent aussi considérablement; mais aucun d'eux ne mourut. Jusqu'à ce jour, ils ont continué de fleurir chaque année, et de donner même quelques fruits. Ce sont surtout les gelées tardives ou printanières que nous avons éprouvées dans ces dernières années pendant les mois d'avril et de mai qui ont causé de grands dommages aux tiges et aux branches de ces beaux arbres, qui, à cette époque, commencent à entrer en sève; de sorte qu'aujourd'hui la plupart sont très fatigués, en raison des plaies que la gelée a produites sur les écorces, et que quelques uns sont morts.

Toutes les jeunes branches de la grosseur du doigt, ou un peu moins, gelèrent, et, quoique ayant été rabattues très tard (juin), elles communiquèrent leur maladie aux mères-branches, à tel point que toutes les parties attaquées de la gelée et frappées ensuite par le soleil, particulièrement celles qui se trouvent en dessus, portent des cicatrices que rien ne pourra réparer, et qui nuiront beaucoup à l'arbre.

La gelée s'est encore fait sentir sur les tiges, et dans des espaces de plus de $0^m,325$ de long sur plusieurs centimètres de large. Le même effet eut lieu à la même époque sur tous les Mûriers, et produisit les mêmes cicatrices. On lui doit encore ces Champignons qui se développent sur l'écorce desséchée qui recouvre les plaies. On ne s'aperçoit guère de ces accidents que depuis les mois d'août, septembre, et même octobre.

En 1837 et en 1838, je remis de ces branches attaquées à feu M. Turpin, de l'Institut, qui les observa depuis et en

fit l'anatomie. Ce n'était, quant aux Mûriers, que des cicatrices occasionnées par la gelée, appelées par les sériciooles *feu volage*, et non ce qu'on attribuait autrefois à des insectes ou à diverses maladies.

Les Mûriers, les Julibrissins, les Pistachiers, etc., y sont particulièrement sujets.

Toutes les plaies et entailles doivent être recouvertes de cire à greffer ou d'onguent de Saint-Fiacre, afin que l'action de l'air ne fasse pas gercer et sécher le bois et l'écorce, et que l'humidité ne parvienne pas à s'y introduire.

Je conseille toujours, lorsque la tige du Julibrissin est formée, de couper tout entières ou par moitié les branches trop vigoureuses, afin de faire produire à l'aisselle des feuilles de jeunes branches, qui souvent gèlent l'hiver suivant; mais cette opération contribue à aoûter le bois sur lequel on l'a pratiquée, et le fait mieux résister aux gelées.

PÉPIN.



Revue de la famille des ORCHIDACÉES,

Extrait de la *Suite au Botaniste Cultivateur* (inéd.), par H. A. JACQUES, Jardinier en chef du Roi, à Neuilly-sur-Seine.

En Angleterre, en Écosse, en Belgique, en Allemagne, et même, depuis peu, en France, on s'occupe beaucoup de la collection et de la culture des plantes de cette nombreuse famille, qui, il y a quelques années, ne se composait encore que d'un très petit nombre de genres, ne comprenant eux-mêmes que bie npeu d'espèces. Aujourd'hui, le nombre des uns et des autres s'est considérablement accru; mais les figures, les descriptions, et même la nomenclature des espèces, se trouvent disséminées dans plusieurs ouvrages volumineux peu répandus ou d'un prix très élevé. Dans cette occurrence, j'ai donc cru faire plaisir aux amateurs en extrayant cette petite revue de l'ouvrage inédit que je viens de citer. Elle contiendra les descriptions et la nomenclature d'une grande partie de celles cultivées en Europe jusqu'à la présente époque.

Dans le but de mettre un peu d'ordre dans ce travail, j'ai adopté les tribus de Lindley, et j'ai, dans un appendice, placé tous les genres et les espèces que je n'ai pu faire entrer dans les divisions de cet auteur.

Dans chaque genre, je n'indiquerai que la culture des espèces qui sont terrestres, et qui ne sont pas de serre chaude; la culture de toutes les autres sera donnée à la fin, dans un article court, clair, et autant concis que possible.

ORCHIDACÉES, Lindl. (*Genre et Spec.*) — *Orchidaceæ*, classe 13, ordre 39, Bartling (*Ph. Dr.*).

MONOCOTYLÉDONES, étam. épigynes. Classe 5, ordre 3. *Orchidées*, Juss.; *Gynandrie*, *Monandrie* et *Diandrie*, Linné et pl. auct.

Tribu I. — MALAXIDÉES, Lindl. (*Orchidacées*, t. I, p. 13).

Sous-tribu I. — **Pleurothallées**, Lindl.

PLEUROTHALLIS, R. B. Pleurothalle.

Caractères génériques : Labelle articulé, à base simple ou se produisant en un court gynostème. Deux pétales extérieurs à base connée. Deux masses polliniques sans sillons.

1. **P. foliosa**, *Bot. Mag.*, 2746. P. feuillée.

Epiphyte. Pseudobulbes oblongs, comprimés, à base et sommet feuillus.

Scape sortant à la base inférieure des feuilles du bas; portant un épi de fleurs serrées, d'un jaune sale, uniforme, dont les cinq sépales sont très ouverts, étroits, lancéolés. Le labelle est réfléchi, rougeâtre au sommet.

Lieu, le Brésil.

2. **P. saurocephalus**, *Bot. Mag.*, 3030. P. tête de Lézard.

Epiphyte. Pseudobulbes comprimés, pointus, sillonnés, terminés par une feuille elliptique, charnue, plane, entière, obtuse. Du centre de la fleur sortent deux épis à peu près égaux, à bractées ovales, formant une courte gaîne; les fleurs sont distiques sur l'axe de l'épi, à divisions extérieures égales, charnues, verdâtres en dessus, jaunâtres en dedans, ponctuées de brun, et n'ayant qu'à peine 1 centimètre de long.

Lieu, le Brésil.

3. **P. picta**, *Horticult. Belge*. P. pointillée.

Epiphyte. Feuilles spatulées, marginées, rétuses. Fleurs en grappes lâches, deux fois plus courtes que les feuilles. Bractées très petites. Sépales acuminés; les latéraux à sommet séparé. Pétales linéaires-lancéolés, pointus. Labelle linéaire-obtus, charnu, avec un sillon en dessus.

Lieu, Demerary.

4. **P. prolifera**, Lindl., *Bot. Reg.*, 1298. P. prolifère.

Epiphyte. Tige portant une seule feuille en cornet, épaisse, charnue, ovale-oblongue, prolifère au centre. Fleurs en grappes moitié moins longues que la feuille. Périanthe de couleur purpurine pâle, porté sur une rafle flexueuse.

Lieux, le Brésil, Rio-de-Janeiro.

5. **P. ruscifolia**, R. B. Hook, *Exot. Fl.*, 197. P. à feuilles de Fragon. *Dendrobium ruscifolium*, Willd.; *Epidendrum ruscifolium*, Jacq.; Desf. (*Cat., éd.* 3).

Epiphyte. Tige allongée, à une seule feuille lancéolée-ovale. Fleurs agrégées dans le sinus de la feuille.

Lieu, l'Inde.

6. **P. racemiflora**, Lindl., Hook, *Fl. exot.*, 123. P. en grappes.

Epiphyte.

Lieu, l'Inde.

On cultive vingt espèces de ce genre, toutes de simple curiosité.

SPECKLINIA, Lindl. Specklinie.

Caractères génériques: Sépales connivents, égaux; les latéraux sacciformes, gibbeux à la base. Pétales 3 fois plus petits. Gynostème nain, ailé. Anthère uniloculaire. Pollinies 1. — Herbes petites; tiges foliées, filiformes.

1. **S. atropurpurea**, L. et O.

Lieu, la Jamaïque, 1834. — 5 espèces de ce genre.

OBERONIA, R. B. Obéronie.

Caract. génériques : Sépales étalés. Pétales plus petits, conformes, linéaires ou érodés. Labelle ascendant, non articulé avec le gynostème, multiforme. Gynostème très petit. Stigmate élevé. Anthère biloculaire. Pollinies 2, piriformes. Epiphytes, ordinairement acaules. Fleurs verticillées ou alternes, vertes, sur un très long épi.

1. **O. wightiana**, *Bot. Reg.*

Lieu, Bombay, 1837. — 13 espèces.

STELIS, Swartz, Pers., *Syn. pl.* Stélis.

Caractères génériques : Périanthe souvent double. Folioles extérieures réunies à la base; les intérieures semblables au labelle, voûtées au sommet sur le style. Anthères operculaires décidues.

1. **S. ophioglossoïdes**, Swartz, Pers., *Bot. Cab.*, 442. S. langue de serpent.

Tige à une seule feuille oblongue-lancéolée, égale à la grappe.

Lieu, la Jamaïque; cultivé en Angleterre dès 1791.

2. **S. micrantha**, Swartz, Pers., Hook., *Ex. Fl.*, 158. S. à petites fleurs.

Tige à une seule feuille allongée, largement lancéolée, plus courte que la grappe. Fleurs hexagones, jaunâtres.

Lieu, la Jamaïque; introduit en Angleterre en 1805.

3. **S. tubata**, *Bot. Cab.*, 1601. S. à tube.

Epiphyte et vivace comme les précédentes.

Lieu, la Nouvelle-Espagne; introduit en 1828.

Ces plantes n'ont absolument aucun agrément, et ne sont que de simple curiosité. — 9 espèces.

CIRRHOPETALUM, B. R. — *Zygoglossum*, Reind.

Caractères génériques : Sépales ringents; les latéraux acuminés, adnés au gynostème, plus longs. Pétales nains, apiculés. Labelle entier. Gynostème longuement saillant à la base, bicorne au sommet. Anthère biloculaire. Pollinies 4. Epiphytes, unifoliées, à rhizôme rampant, pseudobulbeux.

1. **C. Thouarsii**, *Bot. Reg.*, t. II.

Lieu, Manille. — 6 espèces.

EMPUSA, Lindl. Empuse. *Empusaria*, Reich.

Caractères génériques : Sépales étalés; les latéraux inégaux à la base; celui en arrière et les pétales linéaires étalés. Labelle dressé, cucullé, auriculé, bituberculé. Gynostème allongé, arqué, ailé. Anthère biloculaire. Pollinies 4.

1. **E. paradoxa**, *Bot. Reg.*

Epiphyte. Tige ailée; feuilles membranacées, plissées. Grappe terminale multiflore; fleurs d'un blanc jaunâtre.

Lieu, le Népaul. — 1 espèce.

MICROSTYLIS, Nuttal; Plum., *Am.* Microstyle.

Caractères génériques : Sépales ouverts, libres; les latéraux à base égale. Pétales ouverts, linéaires ou filiformes. Labelle très ouvert, à base excavée, sagittée ou auriculée, ou très entière. Gynostème petit. Quatre masses polliniques.

1. **M. ophioglossoïdes**, Nutt. Plum., *Am.*, 434. M. langue de Serpent.

Lieu, l'Amérique septentrionale; plein air; terre de Bruyères. Curieux. — 14 espèces.

MALAXIS, Swartz. Malaxide.

Caractères génériques : Périanthe étalé, renversé. Labelle concave, étalé, redressé. Anthères operculaires.

1. **M. paludosa**, Pers., *Syn. Engl. bot.*, 72. M. des marais.

Racines fibreuses, vivaces; plante de 10 à 12 centimètres. Feuilles comme quaternées, à sommet rude. Scape comme pentagone. Labelle concave, pointu. Fleurs jaunâtres.

Lieu, les marais de la Suède, de l'Angleterre, etc.; plein air.

2. **M. Parthoni**, *Hort. Mus. paris.*, 1838. M. de Parthon.

Pseudobulbes verts, érigés. Deux feuilles engaînantes, ovales, d'un beau vert; du centre des feuilles sort une hampe droite, cylindrique, de 18 à 24 centimètres, droite, et terminée par une espèce d'ombelle de très petites fleurs vertes sans apparence.

Lieu . . . . . , Jardin-des-Plantes de Paris, 1838, serre chaude.

DIENIA, B. R. Diénie.

Caractères génériques : Sépales étalés. Pétales filiformes. Labelle dressé, nu, multiforme. Gynostème allongé, claviforme. Anthère biloculaire. Pollinies 4, collatérales. — Terrestres.

1. **D. cordata**, *Bot. Reg.*

Lieu, le Mexique. — 7 espèces.

ACIANTHUS, Rob. Brown. Loud. *Hort. Brit.* Acianthe.

Caractères génériques : Sépales ringents. Pétales plus petits. Labelle libre, bicalleux; disque nu. Gynostème claviforme. Anthère terminale, biloculaire. Stigmate ové. Pollinies 8. — Herbes très petites.

1. **A. fornicatus**, R. B. Loud. *Hort. Brit.* A. voûté.

Racines tubéreuses, de 1 à 3 décimètres. Fleurs brunes.

Lieu, la Nouvelle-Hollande; introduit en Angleterre en 1822.

2. **A. exsertus**, R. B. Loud. *Hort. Brit.* A. saillant.

Racines tubéreuses; tiges de 3 décimètres. Fleurs brunes en mai et juin.

Lieu, *idem*; introduit *id.*

3. **A. caudatus**, R. B. Loud. *Hort. Brit.* A. caudiforme.

Racines et tiges *id.*

Lieu, *id.*; introduit en 1824.

4. **A. bifolius.**

Ces quatre plantes sont de serre tempérée; terre de Bruyères tenue fraîche.

TRIAS, B. R. Trias.

Caractères génériques : Sépales ovales. Pétales dressés. Labelle très petit. Gynostème nain, échancré. Anthère biloculaire, membranacée-pétaloïde au sommet. Pollinies 4. — Herbes très petites.

1. **T. oblonga**, *Bot. Reg.*

Lieu, l'Inde. — 2 espèces.

LIPARIS, Rich. Liparis. *Sturmia*, Rechb.; *Cestichis*, Th.

Caractères génériques : Périgone ouvert; trois divisions extérieures égales. Labelle supérieur entier. Anthère terminale, operculée, à deux loges. Deux masses polliniques ovoïdes, solides.

1. **L. liliifolia**, Rich.; *Malaxis liliifolia*, Swartz; *Ophrys liliifolia*, *Bot. Cult.*, éd. 2, vol. II, p. 354. L. à feuilles de Lis.

Racine bulbeuse, obronde, Feuilles lancéolées. Tige nue, de 15 à 18 centimètres. Fleurs verdâtres. Labelle entier. Divisions linéaires.

Lieu, l'Amérique septentrionale.

2. **L. Loeselii**, Rich., Swartz; *Ophrys Loeselii*, Linn.; *O. paludosa*, Fl. Dan. (*non* Linn.). L. de Loesel.

Racine fibreuse; tige dressée, grêle, nue, triangulaire, de 10 à 15 centimètres. Deux feuilles radicales, ovales-lancéolées. Deux à quatre fleurs d'un vert jaunâtre. Divisions écartées. Le labelle supérieur par le retournement des fleurs, ovale, entier, subdenticulé, recourbé en bas, au sommet.

Lieu, les environs des prés humides; vivace.

3. **L. foliosa**, Linn., *Bot. Reg.*, 882. L. feuillu.

(*La suite à un prochain numéro.*)

HORTICULTURE ÉTRANGÈRE.

CULTURE DE LA **PATATE**, *Convolvulus Batatas*, L. (*Ipomœa Batatas*, ROEM. et SCH.).

Par M. EMILE SELLO.

Cette utile plante est, comme beaucoup de ses sœurs, indigène dans les Indes occidentales, contrées de luxuriante végétation ; du moins, ainsi que dans les Indes orientales, elle y est partout cultivée, à cause de ses racines tuberculeuses et comestibles. Quoiqu'elle fût déjà cultivée dans les jardins botaniques d'Europe dès 1797, et cultivée même comme plante alimentaire dans l'Europe méridionale depuis plus long-temps, surtout en France, elle ne paraît pas avoir été encore observée dans l'Allemagne septentrionale. Aussi me permettrai-je d'en dire ici quelques mots, en raison de ce que ses racines sont un aliment très savoureux et très nourrissant, et que la plante peut être cultivée sans de grandes difficultés. A Bollwiller, dans l'établissement de MM. Bauman frères, on la cultive avec un plein succès de la manière suivante :

A la mi-mars, on plantera les tubercules sur couche chaude et sous châssis, en ayant soin de n'en mettre qu'un ou deux par panneau. Vers la fin d'avril, les plantes auront déjà couvert tout l'espace, et on pourra en prendre alors des boutures par centaines : car leur tige rampante, se trouvant en contact avec la terre, émet de chaque aisselle des racines. Quand il n'y a plus de gelées à craindre, on repique les jeunes plantes sur une couche sourde, à une

bonne exposition et à une distance de 0^m,487 (18 pouces) l'une de l'autre. Elles demandent une terre riche, bien meuble. A Bollwiller, on en avait planté, par hasard, sur des tas de terre de rebut ou de dépôt, lesquels non seulement perdirent leur extérieur désagréable, mais produisirent encore un joli effet, étant entièrement tapissés de ces plantes, qui fournirent en outre un excellent légume pour la cuisine. Les patates paraissent en général bien venir sur ces tas de terre, qu'elles protégent contre le hâle et les rayons du soleil. Cependant une exposition chaude et humide leur fait produire une plus grande quantité de tubercules. A la mi-août, ou, au plus tard, au commencement de septembre, selon que la saison a été plus ou moins favorable, on peut commencer à ôter les premiers tubercules, qui sont déjà parfaitement mangeables. Le produit surpasse de beaucoup en quantité celui des espèces de pommes de terre les plus productives. Sous le rapport de la saveur et de la finesse des tubercules, on peut, avec raison, les placer à côté des marrons de Lyon. Les tubercules des patates acquièrent un volume assez considérable, et il n'est pas rare d'en voir du poids d'un kilogramme et plus. L'hivernage de ces tubercules est assez difficile, et demande quelques soins: car ils sont en partie très sujets à pourrir, en raison de la grande quantité de sève qu'ils renferment. Les souris en sont également très friandes, et leur causent souvent beaucoup de dégâts. Le meilleur moyen de les conserver est de les placer dans des caves sèches, un par un sur des tablettes, ou, mieux, dans des caisses dans lesquelles on étale un lit de sable très sec; puis, sur ce lit, plusieurs rangs de tubercules, et ainsi de suite. On peut aussi conserver aisément, dans une serre tempérée et dans leur pot, des plantes en état de végétation.

(*Allgem. Gartenz.*, avril 1840.)

NOTICE SUR L'EMPLOI DU CHARBON, ET DE SON EFFET SUR LA VIE VÉGÉTALE,

Par M. W. NEUBERT, à TUBINGEN.

Les communications du sieur Lucas (*Voyez Horticulteur univ.*, t. Ier, p. 9) concernant ses essais de bouture dans du charbon me déterminent à faire part de mes propres expériences sur le même sujet. Mes essais ne sont pas nombreux, et je les tiendrais, comparés à ceux de M. Lucas, pour trop peu valables, s'ils ne démontraient pas, dans un point essentiel, tout le contraire des siens en ce qui regarde la quantité des racines.

En 1831, je fis plusieurs essais pour forcer la *Primula prænitens* à donner des fleurs bleues comme on en a obtenu de l'Hortensia (*Hydrangea*). Après plusieurs tentatives infructueuses, je recourus à une terre charbonneuse, telle qu'on la trouve souvent dans les forêts, sur les lieux où on prépara autrefois du charbon. Je pris une *Primula prænitens* âgée de quelques mois, à laquelle je conservai une toute petite motte, et je la plantai dans cette terre, où elle végéta très bien et fleurit abondamment; mais les fleurs, au lieu d'être bleues, furent d'un beau rose. Un ami que mes essais intéressaient crut trouver la cause de cette mauvaise réussite dans la terre qui composait la petite motte, et me soutint qu'en raison de la présence d'une terre ordinaire, le charbon ne pouvait pas faire son plein effet. Pour m'assurer de ce fait, je pris de la braise pure, dans laquelle je plantai une bouture de *Primula prænitens*, qui s'enracina en peu de temps et fleurit parfaitement, mais dont les fleurs restèrent roses. M'étant servi de petits pots pour mes essais, mes boutures me parurent avoir

bientôt besoin d'un rempotage, qui eut lieu trois mois environ après qu'elles eurent été faites; mais, à mon grand étonnement, elles avaient très peu de racines, de sorte que je les replantai dans les mêmes petits pots, dans lesquels elles restèrent depuis le printemps de 1832 jusqu'au printemps de 1833. Lors du rempotage de mes autres primevères, je repris aussi celui des plantes en question, et je trouvai qu'en dix-huit mois elles n'avaient pas fait autant de racines dans le charbon, que les autres qui n'étaient en terre ordinaire que depuis six mois.

Pour examiner la radification de plus près, je secouai toute la motte de l'une d'elles, et je trouvai que la plante n'avait que trois racines principales, garnies de petites racines fibreuses; la tige était, du collet au sommet, d'une couleur rougeâtre, et les fleurs étaient restées roses.

Cette découverte était d'une grande importance pour moi, en ce qu'elle économisait les rempotages multipliés et permettait de se servir de pots moins grands. Depuis lors, je plante mes primevères dans de la braise, à laquelle j'ajoute un tiers de terre de bruyères sablonneuse. Elles y végètent vigoureusement, et fleurissent en abondance. La bouture de cette espèce que je fis en 1832 vit encore en ce moment (février 1840); sa tige, de près de 0^m,487 (18 pouces) de hauteur, est toujours couronnée d'une belle tête garnie de feuilles et de fleurs. Je rempote cette plante chaque automne dans le même pot, qui a 0^m,054 (deux bons pouces) de diamètre, en enlevant la moitié de la motte; j'en retranche à mesure toutes les pousses latérales, et je la tiens assez humide.

Ces résultats satisfaisants me déterminèrent à mélanger du charbon dans les terres de différentes plantes, et je trouvai toujours que les plantes y végétaient avec vigueur

et s'y enracinaient facilement; mais qu'au lieu de faire beaucoup de racines, comme cela était arrivé à M. Lucas, elles n'en faisaient, au contraire, que très peu. Peut-être la cause de cette différence existe-t-elle dans la qualité du charbon. M. Lucas employa du charbon de pin, et moi du charbon de hêtre. Il serait à désirer que d'autres essais fussent tentés avec du charbon de différentes espèces, pour savoir quels effets en résulteraient sur les mêmes plantes.

Outre les expériences que j'ai faites sur les primevères, j'ai essayé l'effet du charbon sur des feuilles de *Gloxinia*, du *Streptocarpus rhexii*, du *Gesneria bulbosa*, de *Crassula*, de *Cotyledon*, et de l'*Asclepias* (*Hoya*) *carnosa*, qui s'enracinèrent très promptement, ainsi que des boutures d'*Hydrangea hortensis*, de *Citrus*, de *Justicia*, de *Verbena*, du *Trachelium cœruleum*, de *Pelargonium*, de *Passiflora*, d'*Aloë*, de *Stapelia*, et de quelques espèces de Cactées. Je n'ai pas obtenu de succès sur des *Rhododendron*, le *Plumbago capensis*, et des auricules anglaises.

Je dois dire aussi que je n'employais pour mes essais ni fumier ni tannée; je les faisais dans une chambre ordinaire; ce n'est que depuis quelques années que je dispose d'une petite serre à cet effet.

Bien que ce ne soient pas là des résultats bien grands ni bien positifs, ils pourront cependant être utiles à quelques personnes, qui verront par là qu'il n'est pas besoin de grands appareils pour faire de semblables essais.

Allgem. Gart. Zeit., avril 1840.

VARIÉTÉS.

PLANTES NOUVELLES OU PEU CONNUES LES PLUS INTÉRESSANTES

Contenues dans le *Botanical Magazine* et le *Botanical Register*.

Mars 1841.

BOTANICAL MAGAZINE.

3855. **Cycnoches** (1) **Loddigesii**, Lindl., var. *β leucochilum*, Hook. (Orchidacées, § Vandées. Gynandrie-Monogynie.)—Cette magnifique variété produit des fleurs plus grandes et plus belles que son type, et exhalant une odeur très suave. Elle vient de la Guyane, et a été communiquée à l'auteur par M. Moss, de Liverpool. Elle diffère du *C. Loddigesii* en ce que son labelle est d'un blanc nuancé de vert jaunâtre sans taches pourpres, excepté à l'onglet, où elles sont très larges : les autres divisions sont d'un vert jaunâtre décidé, et les deux supérieures latérales seulement sont mouchetées de brun. Elle atteint aussi de bien plus grandes dimensions.

3856. **Stevia trachelioides**, DC., *Prod.*, t. V, p. 115. (Synanthérées-Eupatoriacées. Syngénésie égale.) — Charmante plante vivace de serre tempérée ou de pleine terre en été, s'élevant, à 0^m,975 de hauteur, sur une tige droite, très ramifiée au sommet, qui se couronne de nombreux et amples corymbes de fleurs d'un rouge pourpré brillant, du plus bel effet. Tige pubescente-scabre. Branches inférieures opposées ; les supérieures alternes. Feuilles suivant les mêmes directions, courtement pétiolées (les inférieures), ovales-dentées, à limbe décur-

---

(1) Voici encore un exemple de l'altération étymologique des mots, altération qui, tant de fois répétée chez les auteurs, offre beaucoup plus de gravité qu'on ne pense. N'est-ce pas, en effet, un véritable ridicule jeté sur la science ? Ne peut-on pas taxer d'ignorance les auteurs qui, pour exprimer leurs idées, vont puiser dans une langue (qu'ils ignorent trop ordinairement) des mots qu'ils dénaturent en les transcrivant ? Ainsi, dans cet exemple, il faudrait lire et écrire, pour être correct, *Cycnauchen* (κύκνος, cygne ; αὐχήν, cou). Et ce n'est malheureusement pas seulement dans les mots tirés du grec qu'on remarque ces altérations fâcheuses.

rent sur le pétiole; les supérieures sessiles et plus étroites. Capitules fasciculés par trois ou quatre; involucre de 5 segments hispides, dressés, linéaires, renfermant autant de fleurons. Corolle presque hypocratérimorphe, à tube un peu élargi supérieurement.—Communiquée à l'auteur par Th. Glover, et venant du jardin d'Edward Leeds, Esq., près Manchester, qui en avait reçu les graines de W. Higson, du Mexique. Belle acquisition à faire!

3857. **Helichrysum niveum**, Grah. (Synanthérées-Sénécionidées-Gnaphaliées. Syngénésie égale.) — Fort jolie plante vivace, susceptible de passer en pleine terre, et élevée, par M. Low de Clapton, de graines reçues de M. Drummond, qui les recueillit dans le pays de Swan-River. Les jeunes plants envoyés, en octobre 1839, à la Société calédonienne d'horticulture, fleurirent abondamment pendant les mois de juillet et d'août suivants. Cette plante a beaucoup d'affinités avec l'*H. macranthum*, Benth.; mais elle en diffère par ses capitules amples, son involucre hypocratérimorphe, d'un blanc pur, et ses racines vivaces. Elle s'élève à environ $1^m,137$ de hauteur. Les tiges, un peu ligneuses à la base, sont pubescentes ainsi que les feuilles, qui sont ovales-lancéolées, longues de $0^m,189$ sur $0^m,054$ de large, et de dimensions moindres vers le sommet (comme c'est l'ordinaire), vertes sur les deux faces. Les fleurons sont d'un beau jaune d'or.

3858. **Anchusa petiolata**, Hook. (Boraginacées-Anchusées. Pentandrie-Monogynie.) — Très jolie plante vivace de pleine terre, originaire du Népaul, où le colonel du génie Colvin en recueillit des graines, qu'il envoya au jardin botanique de Glasgow, et dont M. Murray obtint des individus qui fleurirent en octobre 1840. Au premier coup d'œil, M. Hooker était disposé à la confondre avec le *Cynoglossum longiflorum*, Benth.; mais ses feuilles plus larges, le long tube de la corolle, ses nectaires et ses étamines saillantes, lui firent abandonner son opinion, malgré la ressemblance des deux plantes. C'est une plante herbacée, à tige dressée, ramifiée, portant à la base des feuilles lancéolées, se rétrécissant en un long pétiole de la moitié de la longueur ($0^m,135$-162); les supérieures petites, sessiles et ciliées. Grappes florales axillaires. Fleurs assez grandes, d'un bleu violacé brillant.

3859. **Tofieldia pubens**, Dryand, *in* Ait. *Hort. Kew.*, éd. 2. (Mélanthacées. Hexandrie-Monogynie.) — Petite plante connue en Angleterre dès 1790, et n'offrant guère qu'un intérêt purement botanique. Port de l'*Iris sybirica*; fleurs petites, vertes, en épi terminal. Ses synonymes sont: *Melanthium racemosum*, Walt., *Car.*, *non* Mich.; *Narthecium pubens*, Mich., *Fl.*; *Anthericum calyculatum*, Linn., *Hort. Cliff.*

3860. **Gardoquia betonicoides**, Lindl., *Bot. Reg.*, *in Misc.* 1838. (Labiées, § Mélissinées. Didynamie-Gymnospermie.) — Fort jolie espèce vivace, remarquable par ses nombreuses fleurs roses pourprées, fasciculées-verticillées, agréablement odorantes, disposées en cymes. On peut la cultiver à l'air libre. M.

Graham, auteur de sa description, se tait sur sa patrie. Les racines en sont rampantes, les tiges dressées, hautes de 0m,975, et garnies de feuilles ovales-cordées, profondément crénelées, glanduleuses et presque glabres sur les deux faces, devenant un peu pourprées en dessous. Les corolles ont 0m,027 de long; les feuilles, 0m,027 à 0m,054. Quelques auteurs écrivent qu'elle vient du Mexique, et que la date de son introduction est 1837.

BOTANICAL REGISTER.

13. **Ipomæa ficifolia**, Lindl. (Convolvulacées. Pentandrie-Monogynie.) — Jolie, même parmi ses belles et nombreuses congénères, cette plante, introduite en Angleterre en 1840, a été cultivée jusqu'ici en serre chaude. Elle pourra, selon M. Wood, chef de la pépinière de MM. Salter et Wheeler (Weston-Road, Bath), réussir dehors en été, palissée sur un mur au midi. Ce jardinier dit qu'un individu de cette espèce, âgé au plus d'un an, palissé sur un treillis en fil d'archal, de 0m,650 de hauteur, donne près de 500 fleurs. En fait, sa disposition à fleurir en abondance, la facilité de sa culture, doivent décider nos fleuristes à se la procurer. C'est une plante poilue-scabre, à feuilles trilobées, à lobes latéraux, arrondis, le médian allongé, lancéolé. Fleurs d'un pourpre violacé; sépales noirâtres, velus; pédoncules subtriflores.

14. **Salvia regla**, Cavan., *Icon.*, V, t. 455; *S. deltoidea*, Pers., *Syn.* (Labiées, § Monardées. Diandrie-Monogynie.) — Plante remarquable, même parmi celles si brillantes en général de ce genre si nombreux. Introduite en Angleterre en 1828 du Mexique, où la recueillit, aux *Aguas calientes*, M. Hartweg (1), qui l'envoya à la Société d'horticulture de Londres. Espèce frutiqueuse, de 1m,299 à 1m,624 de hauteur (dans son pays natal), à rameaux glabres ou pubescents sous les aisselles, garnis de feuilles pétiolées, ovales-arrondies, sinuées-crénelées, coriaces, rugueuses et hispides en dessus, nervées, pubescentes en dessous; les florales conformes aux caulinaires. Verticilles floraux, terminaux, pauciflores; calyces subsessiles, d'un vert jaunâtre. Fleurs velues, d'un vermillon brillant, à lèvre supérieure entière, dressée; l'inférieure pendante, égale, terminée par trois lobes, dont le médian plus ample, relevé. Cette plante fut originairement découverte par des collecteurs espagnols à Vilalpando, dans un endroit nommé *Regla* (*undè nomen specificum*).

15. **Cynoglossum glochidiatum**, Wall., *Cat.*, 922; Benth., *in* Royl., *Illust.*, 306. (Boraginacées, § Cynoglossées. Pentandrie-Monogynie.) — Parmi les plantes des montagnes indiennes qui rappellent au voyageur européen les for-

(1) Ville où se trouvent deux sources cuivreuses de + 62° Réaumur.

mes végétales de sa patrie se trouvent plusieurs espèces de *Pensez-à-moi* (*Cynoglossum*), dont l'une des plus jolies est celle dont il est question. C'est une plante herbacée, bisannuelle, à rameaux couchés, diffus, blanchâtres, velus, garnis de feuilles oblongues, acuminées, sessiles. Dans un bon sol, elle s'élève de 0^m,325 à 0^m,650 de hauteur. Jolies fleurs, d'un bleu brillant, comme dans ses congénères. Son nom spécifique est tiré des petites tubérosités étoilées au sommet qui garnissent, rangées sur plusieurs lignes, ses graines (noix) arrondies en massue; ce sont ces sortes de tubérosités ou d'aiguillons que les botanistes appellent *Glochides*. Mérite la culture.

16. **Sprekelia glauca**, Lindl. (Amaryllidacées. Hexandrie-Monogynie.)— Très voisine du *Sprekelia* (*Amaryllis*) *formosissima*, dont elle diffère par ses feuilles, glauques, un peu dressées; sa fleur, d'un pourpre beaucoup plus pâle, veiné de vert au milieu, et sa hampe, plus longue. Cette belle espèce a été découverte au Mexique par M. Hartweg. Elle fleurit en mai 1840 dans le jardin de la Société d'horticulture de Londres. On sait que le type a été découvert dans le Guatimala. Culture ordinaire des Liliacées.

17. **Sobralia sessilis**, Lindl. (Orchidacées, § Aréthusées. Gynandrie-Monandrie.) — Plante fort remarquable, dont le port est celui d'un Roseau ou plutôt d'un *Costus*, paraissant atteindre une assez haute élévation, et terminée par une fleur unique, assez grande, rose, lavée de jaune à la base des pétales, et ressemblant assez bien à une fleur de *Bletia*. Ses tiges, cylindriques, sont hérissées de poils courts, rudes, d'un noir pourpré, et garnies de feuilles solitaires, sessiles, distantes-spiralées, larges, ovales, plissées; elles paraissent former une touffe. Découverte dans le Demerara par M. Schomburgk, elle a fleuri chez MM. Loddiges. Quoique jolie, elle est une des moins belles du genre, dont quelques espèces atteignent, dit-on, jusqu'à 6^m,497 de hauteur, et habitent sur des rochers brûlés par le soleil.

18. **Brassia laurenceana**, Lindl. (Orchidacées, § Vandées. Gynandrie-Monandrie.) — Très voisine des *B. macrostachya*, *lanceana* et *caudata*. Cette espèce diffère du premier par ses sépales, de moitié moins longs; par le renflement à la base du labelle, simple et tronqué (velu et *vulviforme*), et non penché en avant, et supporté par trois tubercules avancés; du second, en ce qu'elle n'a pas deux tubercules placés devant le renflement du labelle, et que ses sépales latéraux sont beaucoup plus longs. En séchant, les sépales du *B. laurenceana* deviennent d'un brun brillant, tandis que ceux du *B. lanceana* restent d'un jaune pâle. Enfin, elle diffère du troisième en ce que la forme du labelle est tout à fait différente. Mme Laurence, qui nous paraît avoir communiqué cette plante à M. Lindley, l'informe qu'elle vient du Brésil. Ses fleurs exhalent une odeur suave. Culture des autres espèces.

Lem.

NOUVELLES HORTICOLES.

A Dolau-Cothy, près de Llandovery (en Angleterre), un *Petunia*, hybride obtenu d'un *P. nyctaginiflora* et d'un *P. phœnicea*, fut mis en place vers la fin de mai 1839, haut seulement de quelques centimètres, et palissé ensuite sur un mur faisant face au sud-est. A la fin de la belle saison, il avait dépassé 2m,924 de hauteur, 4m,223 de largeur; protégé par des nattes contre les froids, il était, le 1er décembre 1840, haut de 4m,223 et large de 5m,197. On lui avait donné la forme d'un éventail, et, pendant le printemps, l'été et l'automne, il n'avait jamais cessé de produire une immense quantité de fleurs magnifiques, jusqu'à ce que les gelées vinssent le détruire. Une bouture du même, faite dans l'automne de 1839, avait déjà atteint à l'époque citée (déc. 1840) 2m,148 de haut et 3m,898 de large.

Un *Cobœa scandens* donna la même année des pousses de 6m,497 de long.

(*Gardener's Mag.*, janv. 1841.)

M. Nightingale a introduit de l'île de Tabago (une des petites Antilles) à Syon, en Angleterre, un *Cereus* de 7m,146 de hauteur, de 1m,056 de circonférence à la base, de 0m,650 *id.* au milieu, et de 0m,433 *id.* au sommet. C'est bien le *Cereus* le plus monstrueux, quant aux dimensions, qu'on ait jamais importé en Europe. Il se couvre de très grandes fleurs blanches. On propose de le nommer *C. northumberlandia!!!* (*Gardener's Magazine*, fév. 1841.)

Il faudrait, pour être correct, écrire *C. northumberlandianus* (dédié au duc de Northumberland). Comme, en général, les Cactées sont peu *connues* encore (quoique très recherchées) en Angleterre, nous ne saurions rien dire de celui-ci, ni même si c'est une des espèces déjà décrites par les cactéographes (comme cela est probable) ou non.

Quand donc aurons-nous à louer chez nous autres Français cette ardeur d'importation de végétaux de haute taille qui anime les Anglais et même les Allemands? Hélas! chez nous, aucun riche propriétaire n'en importe même de *petits*. Hâtons-nous, cependant, de signaler le penchant que les classes aisées de la société semblent montrer en ce moment pour le culte de Flore. Fasse le Ciel que ce goût dure et augmente parmi nous, et bientôt nous verrons notre pays ne plus rien envier sous ce rapport à nos heureux voisins!

Voici le moment de rappeler aux amateurs et aux fleuristes les belles variétés de Pivoines herbacées et ligneuses présentées par M. Modeste Guérin, horticulteur à Belleville-Ménilmontant, rue des Couronnes, à l'exposition de la Société d'horticulture du mois de juin 1840.

Parmi elles on a particulièrement distingué les huit suivantes, dont six issues de graines de la *P. edulis fragrans;* savoir :

P. anemoneflora striata, rose-lilas extérieurement; blanc glacé de rose intérieurement ; le centre en cœur d'anémone. Plante vigoureuse. Bonne odeur.

P. speciosa striata, d'un rose vif à l'extérieur; l'intérieur d'un rose tendre, strié de blanc. Tiges pluriflores. Odeur agréable.

P. elegans, d'un blanc rosé à l'extérieur; le centre forme de nombreux pétales étroits, ligulés, d'un blanc lavé de jaune tendre, entourant un cœur de petits pétales blancs, lisérés de rose. Odeur agréable.

P. Victoire Modeste. Pétales amples, d'un rose carminé; au centre, panachés de blanc et de chamois. Fleurs volumineuses. Odeur agréable.

P. pulcherrima. Extérieur d'un beau rose. Pétales du centre étroits, ligulés, innombrables, couleur de chamois cuivré; cœur en pompon d'un rose plus foncé que les pétales du dehors. Odeur agréable.

P. lutea variegata. Pétales externes blancs, glacés de rose; les intérieurs d'un beau jaune en s'épanouissant, passant peu à peu au blanc lavé de soufre, et quelquefois lisérés de rouge. Odeur douce.

Ces six magnifiques variétés sont mises en souscription au prix total de 200 fr. Le nombre des souscripteurs est fixé à 20.

Les deux superbes Pivoines ligneuses *P. Josephina imperatrix* et *Hissiana*, (Voy. p. 291) appartenant au même horticulteur, sont également mises en souscription au même prix, et destinées à 25 souscripteurs. Aussitôt que le chiffre de l'une ou de l'autre de ces deux catégories d'adhérents sera atteint, les lots seront distribués dans leur ordre d'inscription. Que les amateurs se hâtent !

DAHLIAS *pour* 1841. — Nous avons reçu les Catalogues de Dahlias, pour 1841, de MM. Bréon, Soutif, Chauvière. Nous recommandons ces maisons à nos lecteurs, comme celles où ils peuvent se procurer *de confiance*, et à des prix modérés, toutes les nouveautés les plus méritantes en ce genre. MM. Soutif et Chauvière, qui ont pour ainsi dire spécialisé la culture de ces belles plantes, ont obtenu de leurs semis des sujets magnifiques. M. Chauvière, en outre, fait venir d'Angleterre, et tient à la disposition des amateurs, ce qui paraît de plus beau en ce genre chez nos voisins. On peut s'adresser à ces Messieurs directement, ou par l'entremise officieuse de M. Bréon.

BIBLIOGRAPHIE.

La première livraison de notre grand ouvrage iconographique sur la famille des Cactées va paraître sous peu de jours. Elle se compose de deux planches parfaitement gravées et coloriées, représentant les *Echinocactus hexaedrophorus* et *horizonthalonius*, tous deux inédits. Le texte, format in-folio comme celui des planches, est en latin et en français, sur deux colonnes. Nous nous sommes appliqué surtout, dans nos descriptions, à l'extrême clarté du texte, que nous avons cherché en même temps à rendre le plus complet qu'il nous a été possible ; et nous n'avons pas craint, pour atteindre ce but, de nous exposer au reproche d'une prolixité minutieuse. Outre les descriptions, chaque page renfermera séparément un texte courant, contenant l'histoire, la physiologie et la culture raisonnée des plantes de cette curieuse famille. Sous ce dernier rapport surtout, nous espérons donner à nos souscripteurs quelque chose de neuf. Nous pouvons assurer en outre que, sous le double rapport typographique et iconographique, cet ouvrage sera un des plus beaux monuments que le 19e siècle aura élevés à la science des végétaux.

Le libraire COUSIN vient de faire paraître un *Traité complet de la culture des Melons sur couches, sur buttes et sous cloches.* Ce petit livre, dû à un habile praticien, se recommande par des idées nouvelles, que l'auteur a su mettre heureusement en pratique en abandonnant les errements de l'ancienne routine. Tous les horticulteurs, amateurs ou de profession, jaloux de cultiver de bons Melons aux moindres frais possibles, devront se hâter de se le procurer.

Le même libraire publie également la *Revue des Dahlias* ou *Supplément au Traité du Dahlia,* par M. Pirolle. C'est encore un petit livre que les nombreux amateurs de ces splendides plantes ne peuvent se dispenser d'avoir. M. Pirolle est généralement connu comme un appréciateur sagace; sous ce rapport, sa décision a de l'autorité. — Voir aux annonces pour ces deux ouvrages.

RECTIFICATIONS.

Page 265, ligne 25, au lieu de 0m,704, *lisez* 0m,059.

Page 262, ligne 24, ne paraît pas avoir dépassé deux mètres de hauteur. M. de Monville nous écrit que M. le duc de Devonshire lui avait envoyé cette plante bien long-temps avant que M. Chauvière ne la possédât, et que déjà elle a atteint chez lui plus de 5 mètres de hauteur.



Juanulloa à fleurs orangées. *Juanulloa aurantiaca.*

N. Rémond imp.

PLANTES D'ORNEMENT NOUVELLES OU PEU CONNUES.

JUANULLOA A FLEURS ORANGÉES.

JUANULLOA AURANTIACA (1).

ÉTYM. Genre dédié par Ruiz et Pavon à GEORGES JUAN et ANTONIO ULLOA, naturalistes espagnols, voyageurs au Pérou et au Chili.

Famille des Solanacées, § des Solanées. Pentandrie-Monogynie.

CARACT. GÉNÉR. *Juanulloa*, R. et P., *Fl. Peruv.* II, t. 185. — *Ulloa*, Pers. *Ench.*, t. 218. — *Calyce* coloré, ové, renflé, quinquéfide. *Corolle* hypogyne, tubuleuse, resserrée à la gorge, gibbeuse en arrière; à *limbe* très petit, quinquéparti, étalé. *Étamines* 5, insérées sur le tube de la corolle; *filaments* velus à la base; *anthères* sagittées, déhiscentes longitudinalement. *Ovaire* biloculaire; *placentas* multiovulés, adnés à la cloison. *Baie* ovée, biloculaire, ceinte du calyce accru; *graines* nombreuses, oblongues-réniformes. *Embryon*... — *Arbrisseau* péruvien, connu seulement (jusqu'ici) de Ruiz et de Pavon, et appartenant à peine à ce groupe; à *feuilles* alternes, oblongues, acuminées, très entières; à *grappes* pendantes, dichotomes; à *fleurs* rouges. — *In* ENDLICH., *Gen. Pl.*, 3862.

CARACT. SPÉCIF. *J. aurantiaca*, AD. BRONG. (*Herb. gén. de l'Amat.*, t. III, f. 2.) — *Tige* dressée; *rameaux* pubescents; *feuilles* ovales-elliptiques, très entières; pétiolées, molles; inflorescence en *cymes* pauciflores, fasciculées, axillaires; *calyce* prismatique-pentagone; *corolle* plus longue, tubuleuse, arquée. — AD. BRONG., *ex Msc. lat.*

DESCRIPTION.

Arbrisseau à *tige* dressée, cylindrique; à *écorce* cendrée; à *rameaux* obliques, étalés, dont les plus jeunes légère-

(1) Article traduit et extrait en entier de l'*Herbier général de l'Amateur.*

ment velus; *feuilles* alternes, pétiolées; *pétiole* long de 0m,027, cylindrique, rougeâtre, canaliculé en dessus au sommet; à *limbe* très entier, ovale-elliptique, se rétrécissant peu à peu à la base, obtusément acuminé au sommet, muni de *nervures* primaires peu nombreuses (3-4), pinnées-distantes, de *veines* lâchement réticulées; glabre en dessus, et couvert en dessous de poils courts, étoilés au sommet; *inflorescence* obliquement axillaire; *pédoncule* étalé latéralement, pubérulé, articulé et bractéé au sommet; *bractée* foliacée, lancéolée; *cyme* courte, pauciflore, en fascicule serré; *pédicelles* très courts, articulés; *fleurs* caduques dans la plante cultivée.

Calyce tubuleux, quinquéfide; à *lacinies* aiguës, conniventes, mais appliquées seulement par le bord; à *tube* prismatique-pentagone, caréné vers les angles, comme renflé, de couleur orangée, pubescent extérieurement, lisse à l'intérieur; *corolle* cylindrique, courbe, tubuleuse, dépassant le calyce, à *limbe* court, quinquélobé; *lobes* ovales-obtus, demi-étalés; *tube* un peu renflé, renfermant les anthères vers sa partie supérieure. *Étamines* 5, égales, incluses; *filaments* très velus à la base, insérés vers le tiers inférieur de la longueur du tube, droits, plans, un peu épais; *anthères* dressées, conniventes, linéaires-oblongues; à *lobes* étroits, parallèles, déhiscents par une fente longitudinale; *disque* charnu, quinquélobé, ceignant l'ovaire et le couvrant en partie par ses bords, à *lobes* alternant avec les sépales; *style* égal aux étamines, filiforme, grêle; *stigmate* ové, entier. *Ovaire* ové-conique, dilaté-étalé à la base, biloculaire; *loges* polyspermes; *placenta* ovale-entier, charnu, adné de chaque côté à la cloison, et couvert de toutes parts d'ovules (20-30).

Fruit inconnu.

Cet arbuste, remarquable par ses belles fleurs orangées dans toutes leurs parties, paraît bien appartenir au genre *Juanulloa* de la *Flore du Pérou* (*Ulloa* de Persoon) par la forme de son calyce, de sa corolle et de ses étamines. L'ignorance où nous sommes relativement à son fruit permet seule quelques doutes; si cette plante appartient bien au genre auquel nous la rapportons, le fruit doit être une baie comme celui des *Physalis*, des *Atropa*, etc. Si le fruit était capsulaire, cet arbrisseau se rapprocherait du genre *Marckea* de Richard, dans lequel on devrait même probablement le ranger. La forme de la corolle, beaucoup plus analogue à celle du *Juanulloa parasitica* de la *Flore du Pérou* qu'à celle du *Marckea*, et la présence des poils à la base des filets des étamines, nous ont cependant fait présumer que cette plante appartenait plutôt au genre *Juanulloa*, dans lequel elle constitue une seconde espèce, parfaitement distincte de celle publiée dans la *Flore du Pérou*.

Le nom d'*aurantiaca* convient très bien à cette plante, dont les pédicelles, le calyce et la corolle, sont uniformément colorés en un jaune orangé très éclatant.

Cet arbrisseau, qui a le port de plusieurs *Solanum* ligneux, faisait partie d'un envoi de plantes vivantes adressé du Mexique au Muséum, par M. Linden, en 1839.

Ad. Brongniart.

Cet arbrisseau a fleuri pour la première fois en 1840, dans une des serres tempérées du Muséum d'histoire naturelle. Par son port, il ressemble un peu à un *Solandra*, et peut être cultivé de la même manière que les espèces de ce genre, c'est-à-dire dans un compost d'un tiers de terre franche, d'un tiers de terre de bruyères, et d'un tiers de

terreau de feuilles bien consommé. Ce compost lui convient parfaitement. Il ne faut pas lui donner un pot trop grand. Il faut le laisser reposer l'hiver, et, par conséquent, lui diminuer les arrosements; au printemps, on le rempote, et on le met dans une place un peu ombragée, où il ne tarde pas à donner des bourgeons. Ceux-ci, lorsqu'ils sont un peu lignifiés, peuvent être coupés pour faire des boutures, qui reprennent assez facilement; les feuilles peuvent servir aussi à sa multiplication. Cette belle plante n'est pas encore répandue dans le commerce; espérons qu'elle ne tardera pas à y être introduite.

NEUMANN.

FUCHSIE A FLEURS EN CORYMBES.

FUCHSIA CORYMBIFLORA.

ÉTYM. Genre dédié par Plumier au bavarois Léonard Fuchs, qui écrivit, en 1542, une histoire des plantes.

Famille des Onagracées, § des Fuchsiées. Octandrie-Monandrie.

CARACT. GÉNÉR. *Fuchsia*, PL., *Gen.* 14; LINN., *Gen.* — *Fleurs* hermaphrodites ou quelquefois polygames par avortement. *Tube calycinal* subglobuleux ou ové à la base, conné avec l'ovaire, resserré ou renflé au dessus de celui-ci, infundibuliforme ou cylindrique, très allongé, coloré, à *limbe* 4-parti. *Corolle* de 4 *pétales* insérés au sommet du tube calycinal, alternant avec les lacinies du même, presque aussi longs ou plus courts, enroulés, étalés ou réfléchis par les bords, entiers ou bilobés, très rarement nuls. *Étamines* 8, insérées avec les pétales, unisériées et exsertes, ou bisériées et incluses; *filaments* filiformes; *anthères* introrses, biloculaires, incombantes, déhiscentes longitudinalement. *Ovaire* infère, 4-loculaire; *ovules* nombreux, anatropes, insérés par séries nombreuses à l'angle central. *Style* filiforme; *stigmate* capité, quadrisulqué ou quadrilobé. *Baie* pulpeuse ou sèche, quadriloculaire. *Graines* nombreuses, obovées-oblongues, anguleuses ou plus rarement réniformes, à *test* membranacé, à *ombilic*



Aug. Duménil sc.

Fuchsie à fleurs en Corymbe. *Fuchsia corymbiflora.*

basilaire. *Embryon* exalbumineux, orthotrope-dressé ou homotrope-arqué; *cotylédons* plano-convexes, obtus; *radicule* courte, très rapprochée de l'ombilic. — *Arbrisseaux* ou *sous-arbrisseaux* croissant dans l'Amérique et la Nouvelle-Zélande, à *feuilles* alternes, opposées et verticillées, entières; à *pédoncules* axillaires, uniflores, solitaires ou agrégés, le plus ordinairement pendants, rarement terminaux, en cymes paniculées; à *fleurs* coccinées ou rarement roses. *In* Endlich., *Gen. Pl.*, 6125. — Ce genre a été divisé en plusieurs autres genres et sous-genres par quelques auteurs.

Caract. spécif. *F. corymbiflora*, R. et P., *Fl. Peruv.* 3, t. 325. — *Feuilles* opposées, ternées, pétiolées, oblongues, très entières, tomenteuses, vertes, rugueuses; *corymbes* terminaux, pendants, multiflores; *tube calycinal* très long, infundibuliforme, à *lacinies* réfléchies; *pétales* libres, étalés, aigus aussi longs que les étamines. — Lindl.

Nous venons tenir la promesse que nous avons faite à nos lecteurs (Voyez *Hort. univ.*, t. II, p. 221) de leur donner la figure et la description de cette belle espèce de Fuchsie, la plus brillante, la plus noble sans contredit, parmi celles de ses nombreuses et élégantes congénères que nous connaissions jusque aujourd'hui. Pour tout dire en un seul mot, elle l'emporte même de beaucoup, en beauté et en élégance, sur la *Fuchsia fulgens*, aujourd'hui si répandue dans les jardins, à tant de titres, et qui va se voir détrônée par la nouvelle venue (*vœ victis*!).

La *Fuchsia corymbiflora* est un sous-arbrisseau qui paraît devoir atteindre, dans un bon sol, 2 et même 3 mètres de hauteur, et être encore plus rustique que la *F. fulgens*. Que d'avantages sur celle-ci! Ses racines, longues et déliées, forment un chevelu épais et comme fasciculé; sa tige, droite, comme articulée, et portant à chaque renflement une touffe de feuilles, pouvant au besoin s'allonger en branches, se divise au sommet en plusieurs rameaux flexibles munis de larges feuilles ternées, ou plus rarement opposées, alternes, et terminés par des corymbes immenses, composés de nombreuses grappes de fleurs qui

atteignent jusqu'au delà de 66 centimètres dans leur plus grand développement floral. Ces corymbes, dit M. Standish (voyez plus bas), sont si amples, leurs fleurs si nombreuses et si grandes, que dans leur gracieuse courbure ils cachent la tige principale.

Comme nous l'avons dit ailleurs (*l. c.*), c'est à M. Standish, pépiniériste à Bagshot, comté de Surrey, que les Anglais doivent l'introduction (en 1839?) de ce très noble végétal. Ce commerçant en avait reçu des graines de ses correspondants de Mont-Real, au Canada, qui eux-mêmes les tenaient d'un des amis de l'un d'entre eux, arrivant précisément de Cuzco, au Pérou, pour les affaires de son commerce. Les auteurs de la *Flore du Pérou* disent qu'il atteint la hauteur d'un homme, et que la tige donne peu de branches. Ils le découvrirent dans les bois de Chinchao et de Muna, au nord de Lima, croissant dans les endroits ombragés.

« C'est dans cette partie du monde, dit M. Lindley, que les Fuchsies atteignent cette beauté extrême, ces vives couleurs et ces formes qui leur ont valu parmi les indigènes le nom de *Molle Cantu* (buisson de beauté). Outre celle dont il s'agit, Ruiz et Pavon en citent encore d'autres d'une *apparence encore plus belle*, et pour la possession desquelles l'horticulture est réduite à former des vœux ardents. Ces auteurs regardent principalement comme au dessus de tout éloge la *F. serratifolia*, à fleurs roses de $0^m,041$ de longueur, ayant la forme de celle de la *F. macrostemma;* la *F. denticulata*, haute de $3^m,898$, se couvrant de fleurs pourpres *plus grandes encore que celles de l'espèce que nous décrivons;* enfin les *F. simplicaulis* et *apetala*, semblables en apparence, mais d'un aspect encore plus frappant. »

Les feuilles de l'espèce dont il s'agit atteignent de 20 à 30 cent., ou même plus, de longueur, sur une largeur de 8 à

10-12. Elles sont ovales-lancéolées, dentées sur les bords, ciliées, légèrement pubescentes, d'un vert bleuâtre (et rougeâtre par places), comme gauffrées; le pétiole est court (1-2 cent.), canaliculé en dessus. Les feuilles florales, ou bractées, sont très petites (2-3 cent.); le pédoncule commun est cylindrique (comme la tige et les rameaux), et long de 6 à 8 cent.; les pédicelles fort courts (3-4 cent.); ovaire ovale-cylindrique, vert; tube calycinal coloré, cylindrique-infundibuliforme (d'un pourpre violacé brillant), de 8 à 9 centimètres de longueur, partagé en 4 segments étalés-réfléchis, linéaires-lancéolés, acuminés, carénés, tomenteux, un peu plus courts que les pétales; ceux-ci au nombre également de 4, alternant avec les segments insérés à leur base, étalés, ovales-aigus, de près de $0^m,037$ de longueur, veinés; étamines......

Nous ne saurions présentement donner de cette plante une description botanique plus complète; M. Lindley, qui en donne une excellente figure (reproduite ci-contre), se taisant complètement sur ce sujet, et M. Paxton, qui la figure également, ne parlant guère que de son mérite et de sa culture; mais tous les amateurs seront bientôt à même de suppléer à ce silence forcé en se la procurant chez plusieurs de nos fleuristes qui se sont hâtés de la multiplier, notamment chez M. Chauvière.

Nous répétons qu'elle aime un sol riche et profond, des arrosements fréquents pendant la belle saison, une situation ombragée. On pourra peut-être, par des semis réitérés, l'amener à passer nos hivers en pleine terre. Il faut, en serre, lui donner de grands vases, et en renouveler la terre assez souvent. Heureux l'amateur qui, dans sa serre tempérée, pourra la planter en pleine terre!

LEM.

ABUTILON A FLEURS STRIÉES.

ABUTILON STRIATUM.

Etym. ἀβυτίλον, mot cité par Théophraste (?), et qu'on croit synonyme du mûrier : allusion à la forme des feuilles. Loudon (*Hort. Brit.*) dit que ce mot est arabe, et est synonyme de notre *Althée officinale.*

Famille des Malvacées, § des Sidées. Monadelphie-Polyandrie.

Caract. génér. *Abutilon*, Gaertn. — *Involucelle* nul. *Calyce* 5-fide, ordinairement cupuliforme, dont les lacinies à *estivation* valvaire. *Pétales* 5, hypogynes, obovales, souvent inéquilatéraux, adnés par onglets au bas du tube staminal, à estivation convolutive. *Tube staminal* couvrant en partie l'ovaire par sa base dilatée et en voûte, retréci supérieurement, colomnaire, divisé au sommet en *filaments* nombreux, filiformes ; rarement anthérifère en même temps au dessous ; *anthères* réniformes, attachées par leur *sinus*, versatiles, bivalves, s'ouvrant par une fente semi-circulaire, à *cloison* évidente. *Ovaire* sessile, 5-multi-loculaire ; *ovules* 4-9, dans les loges, insérés à l'angle central, ascendants et pendants. *Styles* aussi nombreux que les loges, filiformes, plus ou moins soudés à la base ; *stigmates* capités. *Capsule* 5-poly-coque ; *coques* ne s'écartant pas, et déhiscentes intérieurement par une fente au sommet. *Graines* peu nombreuses dans les loges ou solitaires par avortement, réniformes ou en fer à cheval, à test crustacé, ombiliquées dans le sinus de l'échancrure. *Embryon* dans un *albumen* peu abondant, presque charnu, homotrope-arqué ; *cotylédons* foliacés, pétiolulés, auriculés à la base, roulés-plissés sur eux-mêmes. — *Herbes*, *sous-arbrisseaux*, *arbrisseaux* ou *arbres*, croissant dans les régions tropicales ou subtropicales du globe entier ; à *feuilles* alternes, pétiolées, cordées, dentées ; à *lobes* très rarement obsolètes ; *stipules* latérales géminées ; *pédoncules* axillaires, solitaires ou agrégés, uni-multi-flores, articulés au dessous du sommet ; *fleurs* quelquefois en épis ou en grappes, très rarement en corymbes. — *In* Endlich., *Gen. Pl.*, 5292 ; *Sidæ spec.* L. Jacq.

Caract. spécif. *A. striatum*, Dicks., *in Bot. ined.* — Lindl., *in Miscell.*, 1839. — Sous-arbrisseau à *rameaux* grêles, allongés, herbacés ; à *feuilles* longuement pétiolées, cordées, 3-5-lobées, largement dentées ; à *lobes* longuement acuminés, très finement subpubescents en dessus, glabres en dessous ; à *nervures* saillantes sur les deux faces ; *pétiole* articulé vers le tiers de sa partie inférieure ; *calyce* campanulé, arrondi-concave à la base ; *pétales* trois fois plus longs, droits, d'un jaune d'or veiné de pourpre ; *pédoncule* uniflore, pendant.



Maubert pinx. Aug. Duménil sc.

Abutilon à fleurs striées *Abutilon striatum.*

N. Rémond imp.

SYNON. *Sida picta*, GILL., *in* HOOK. et ARN., *Misc.* 3, p. 155.

LEM.

Cette élégante plante, originaire du Brésil méridional et de l'état de Buénos-Ayres, où l'ont découverte, croissant sur des collines, MM. Gillies et Tweedie, a été importée dans la Grande-Bretagne en 1837 (depuis beaucoup plus long-temps, selon M. Hooker) de graines envoyées par le second de ces deux botanistes voyageurs, et élevée à la fois dans divers jardins botaniques d'Irlande et d'Écosse. Introduite en France en 1839 par les soins de M. Chauvières, fleuriste distingué, elle a fleuri la première fois chez lui en 1840, et c'est d'après son individu même qu'a été faite la belle figure ci-contre que nous donnons à nos lecteurs.

L'*Abutilon striatum* se plaît en serre tempérée, et, comme toutes les autres plantes de cette catégorie, il profitera probablement mieux, exposé avec elles à l'air libre, et dans une exposition légèrement ombragée pendant toute la belle saison; là, son port acquerra plus de tenue, et ses branches paraîtront sans doute moins grêles. Il semble être assez vorace, demande à être tenu largement dans un riche compost de deux tiers de terre franche, d'un tiers de terreau de bruyères, mêlé à un peu de terreau de fumier bien consommé. Il se couvre de ses belles fleurs pendant toute l'année.

C'est un sous-arbrisseau, fort voisin de l'*A. elegans* de M. A. de Saint-Hilaire, à rameaux nombreux, herbacés, cylindriques, grêles, dressés, garnis de feuilles amples, cordiformes, quinquélobées (1) (lobes longuement acuminés), grossièrement et largement dentées, très finement

(1) Quelquefois même comme septemlobées!

subpubescentes en dessus, glabres en dessous, d'un vert gai; à nervures saillantes sur les deux faces, surtout sur l'inférieure; *pétioles* très longs, cylindriques, très grêles, articulés vers le tiers de leur partie inférieure, subpubescents (comme le dessus des feuilles, les rameaux et les pédoncules), munis à la base de deux *stipules* acuminées, subulées, caduques, dont une de chaque côté. *Pédoncules* axillaires, cylindriques, très longs et très grêles, pendants (1), uniflores, solitaires. *Fleurs* assez amples, belles, ne s'ouvrant qu'à demi; *calyce* campanulé, ventru et concave à la base, tomenteux et partagé dans la moitié de sa longueur en cinq segments égaux, dressés, triangulaires, et carénés par une côte élevée; cinq pétales arrondis, spatulés, inéquilatéraux, concaves, onguiculés, dressés, d'un beau jaune d'or presque orangé, agréablement relevé de larges veines multiples, d'un riche pourpre violacé, et lavé circulairement dans le haut de la même teinte, mais affaiblie; onglets renflés à la base, et maculés intérieurement au même endroit d'une belle tache pourpre violacée; ovaire ové-obtus, velu au sommet, en partie couvert par le tube staminal; style filiforme, violet pourpré, dépassant ce dernier, et divisé en cinq rayons dont chaque stigmate capité; anthères très nombreuses, jaunes, dépassant un peu les pétales. LEM.

(1) L'artiste qui a dessiné la figure que donne de cette plante M. HOOKER (*Bot. Mag.*, 3840, déc. 1840) a eu tort de les représenter dressés. Sans doute, il n'a point fait son dessin sur place, mais bien sur échantillon.

ARTICLES ORIGINAUX.

ACROPÈRE JAUNATRE.

ACROPERA LUTEOLA, Dr.

Famille des Orchidacées. Gynandrie-Monandrie. L.

Les pseudobulbes de cette nouvelle espèce sont piriformes, profondément cannelés, comprimés, d'un vert olivâtre, enveloppés par deux spathes membraneuses, squammiformes, aiguës; chacun d'eux donne naissance à deux feuilles lancéolées, engaînées et largement nervurées. Les trois grandes nervures font au dessous autant de côtes fort saillantes; leur longueur est d'un peu plus de 21 c. 1|2, compris la partie atténuée, que l'on peut considérer comme un pétiole; leur plus grande largeur est de 4 c.; la face supérieure est d'un vert agréable et luisant, l'inférieure est un peu plus terne, entièrement glabre. La hampe est latérale au pseudobulbe, pendante, et d'un vert pâle; elle soutient huit ou dix fleurs accompagnées chacune d'une petite bractée engaînante à la base, acuminée au sommet; le pédicelle est court, articulé à l'ovaire, qui est très allongé, cylindrique, arqué, recourbé et d'un jaune verdâtre. La partie extérieure du périanthe consiste en trois sépales dont les deux latéraux sont régulièrement cordés, soudés à leur base, et nullement échancrés (comme sont ceux de l'*A. Loddigesii*); le sépale intermédiaire se recourbe et forme une

sorte de casque faiblement acuminé, qui protége le gynostème; la couleur de ces organes est le jaune pur. Les pétales, qui complètent le périanthe, sont petits, lamellaires, assez épais, recourbés, divisés au sommet en deux lobes diversement inclinés, dont un pointu et l'autre arrondi et dilaté, connés à la base du gynostème et de la même couleur que les sépales. Le labelle est d'un jaune tirant sur l'orangé, charnu, courbé, divisé en trois lobes : l'antérieur formant un capuchon très pointu au sommet; les deux latéraux figurant des ailes qui se replient l'une vers l'autre en carène. Le gynostème est d'une teinte uniforme, verdâtre et sans pointillage; il est articulé par sa base avec le labelle, qu'il surpasse à peine en hauteur. Le stigmate se termine en bec allongé, subulé. L'anthère est hémisphérique, et les deux masses polliniques sont oblongues, réniformes, comprimées, portées sur une glandule très longue et subulée.

L'Acropère jaunâtre a été envoyée du Mexique à MM. Van der Maelen, il y a environ trois ans, par M. Galeotti; elle a fleuri dans leurs serres, à Bruxelles, vers la fin du mois d'août 1840.

PRUNUS COCOMILIA, *TENORE.*

Prunier Cocomilia.

Cette espèce de prunier est originaire de l'Italie. Depuis quelques années on a soumis son écorce à diverses expériences de chimie, et l'on a trouvé une assez grande quan-

tité de substance qui peut être employée avantageusement en médecine, comme la quinine. Aussi on a beaucoup engagé les pépiniéristes à s'occuper de sa culture, qui deviendrait une grande ressource pour le commerce, en ce que les Quinquinas sont des plantes que l'on ne peut cultiver que difficilement en Europe, que l'on fait venir à grands frais, et dont les produits actifs sont toujours fort chers. J'ai vu pour la première fois des fruits de la plante dont il s'agit à Paris, en septembre 1840; ils ont à peu près la forme et la grosseur des prunes de mirabelles; ils sont cependant moins oblongs et souvent comprimés aux deux extrémités. La couleur en est jaune, luisante, et pointillée de taches roussâtres du côté du soleil. Il faut une année chaude pour les avoir mûrs sous le climat de Paris. Cependant l'arbre y prospère bien. La chair de ce fruit est ferme et acide. Il a pour le goût beaucoup d'affinité avec celui du *Prunus brigantiaca*, Vill., ou prune de Briançon. On rencontre cet arbrisseau en assez grande quantité dans les Alpes. Le professeur Thouin l'appelait avec raison la *Prune à l'huile et au vinaigre*, à cause de l'acidité de son fruit et de l'huile que l'on peut extraire de ses noyaux.

Le *Prunus cocomilia* (et non *Cocomilla*) s'élève peu, il est très ramifié, et souvent ses brindilles sont terminées par une épine très acérée comme dans plusieurs espèces de pruniers sauvages.

On pourrait le cultiver avantageusement comme arbre officinal, en en plantant des quinconces qui ne nuiraient pas à d'autres cultures, et même des haies qui seraient très solides, et par suite pourraient donner des produits avantageux.

On multiplie cet arbre de graines, de marcottes, de drageons et par la greffe, soit en fente ou en écusson. Ce der-

nier moyen s'emploie lorsque l'on ne possède qu'une petite quantité d'arbres, et que l'on a d'autres sujets sauvages moins importants propres à les recevoir.

PÉPIN.

HORTICULTURE ÉTRANGÈRE.

CULTURE DES ERICA (*Bruyères*),

Par M. Caie.

(ALLGEMEINE GARTENZEITUNG, 9 janv. 1841.)

La grandeur des pots qu'on destine aux semis doit être proportionnée à la quantité plus ou moins considérable des graines. On bouche le fond des pots avec des tessons concassés, puis on les emplit de terre menue jusqu'à un pouce et demi de distance du bord; on tasse la terre, on l'aplanit, on y sème la graine, qu'on recouvre également de terre très fine. Pour humecter la terre, il faut se servir d'un arrosoir à trous très fins. On place les pots dans une serre sur des scories, à deux pieds de distance du jour, et l'on tient les châssis fermés jusqu'à ce que les graines aient levé. Lorsque le semis a été fait au commencement du printemps, un certain nombre de jeunes plantes peuvent être repiquées dès l'automne; on en met cinq dans chaque pot; les repiquages sont placés pendant une semaine dans un endroit frais et clos. Quant aux plantes qui n'ont pas encore acquis assez de force pour être transplantées à cette époque, il faut les placer dans un endroit

aéré d'une serre, à deux pieds de distance, au plus, des fenêtres. Une exposition semblable convient aussi aux plantes déjà repiquées.

La propagation des *Erica* par boutures exige, sans contredit, des soins plus minutieux; mais lorsque le cultivateur a une connaissance suffisante de leurs particularités spécifiques, il sera presque toujours tout aussi sûr du succès que pour les semis. Quoiqu'on puisse faire ces boutures dans tous les mois de l'année, je choisis pourtant de préférence les mois de février, mars, avril et mai. Pour faire cette opération, il faut se procurer une quantité suffisante de sable blanc, ou, si c'est du sable d'une autre couleur, il faut qu'il ne soit pas moins pur que du sable blanc; mais, avant de l'employer, il est absolument indispensable de le laver avec soin, et les lotions doivent être continuées jusqu'à ce que l'eau en découle complètement claire.

Après avoir bien nettoyé les pots, on en emplit le fond avec des tessons concassés, à une épaisseur de 3 pouces, et au dessus des tessons on met de la terre tourbeuse jusqu'à deux pouces de distance du bord du pot; le reste est rempli avec du sable, qu'on mouille, et qu'on tasse solidement. Pour les boutures, on ne choisit que des ramules non susceptibles d'être comprimées par la coupe transversale des feuilles, immédiatement sous un verticille. On tient la bouture de la main gauche, entre l'index et le pouce; on écarte les feuilles, et on fait la coupe avec un couteau fort tranchant, immédiatement au dessus de l'ongle du pouce.

Deux nœuds suffisent pour chaque bouture, car j'ai souvent trouvé que les racines se forment au nœud le plus voisin de la surface. On plante les boutures par séries, dans le sable, moyennant un petit plantoir de bois; on les cou-

vre d'une cloche, et l'on attache au pot une étiquette indiquant le nom de la plante-mère, ainsi que la date de la bouturation. Je n'expose jamais les jeunes boutures à une grande chaleur; je préfère, au contraire, une température fraîche, parce que cela les endurcit, et les rend aptes à supporter plus tard un degré plus considérable de chaleur. Le mieux donc qu'on ait à faire, c'est de les placer dans une couche complètement refroidie, de les couvrir d'une cloche de verre durant le jour, et de les garantir du soleil. Mais comme ce traitement les prive en grande partie de l'influence de la lumière, il ne faut pas manquer, dès que le temps le permet, d'enlever les cloches durant la nuit, et d'ouvrir les fenêtres : car j'ai pour principe d'endurcir toujours autant que possible les boutures, parce que ce traitement favorise leur reprise.

Le plus grand nombre des boutures prend racine dans le courant de l'été; après quoi l'on peut les repiquer. A cet effet, il faut se prémunir d'une quantité suffisante de terre tourbeuse, qu'on broie entre les mains avant de l'employer, afin d'en séparer les morceaux trop gros; il faut pourtant bien se garder de la priver des substances végétales qu'elle contient toujours. On mélange cette terre avec du sable, dans la proportion de 2 à 1. On se sert pour les boutures de la même sorte de pots que ceux qu'on emploie pour les plantes obtenues de semis, et il en est de même de la quantité de boutures qu'on replante dans chaque pot. Le fond du pot doit être muni d'une bonne ouverture, afin que l'eau ait un écoulement facile; à cet effet, le fond et l'ouverture sont couverts de morceaux de tourbe plus gros. Peu après le repiquage des boutures, il faut les arroser et les mettre sous des cloches. Durant le second été, on a soin de les placer sur une couche ombragée, et, lorsqu'el-

les se sont bien enracinées dans les pots, on les met dans une serre, où on les traite comme les plantes obtenues de semis.

Durant la seconde année, les plantes prennent trop d'accroissement pour pouvoir rester plus long-temps plusieurs dans un pot; alors il faut de nouveau les rempoter. On les replante isolément en pots de même grandeur que ceux dont on vient de les retirer, et l'on a soin que la motte de terre qui reste autour de chaque plante se trouve placée près de la surface, mais pourtant au dessous du bord du pot. On étiquette chaque plante, et on les place par séries ou par groupes dans une couche froide. Durant les mois d'été, il est nécessaire de les arroser régulièrement; mais, par un temps pluvieux, il faut tenir les châssis fermés, parce que les plantes en pots sont beaucoup plus délicates que celles cultivées en pleine terre. A l'entrée de l'hiver, on les traite de la même manière que l'année précédente.

Le point principal pour le traitement à observer pendant les années suivantes consiste à se procurer une bonne terre de bruyères, prise dans une localité sèche et élevée; cette terre doit être riche en matières végétales nutritives; or, comme ces matières diminuent en raison de la profondeur du sol, on ne peut pas aller à plus d'environ 19 à 20 c. au dessous de la surface du sol: circonstance à laquelle il faut avoir égard non seulement pour la culture des *Erica*, mais aussi pour celle de toutes les autres plantes. On broie une partie de cette terre, et, si elle ne contient pas assez de sable, on ajoute ce qui en est nécessaire. Au fond du pot, on met des fragments de tessons ou de grès, et par dessus ceux-ci quelques gros morceaux de mottes de terre de bruyères, afin que l'eau ait un écoulement suffisant; mais l'on emplit le reste du pot de telle sorte, que la surface de la motte de la

plante soit égale au bord supérieur du pot. La plus grande faute qu'on puisse commettre pour ce rempotage, ainsi que pour les rempotages suivants, et qui entraîne inévitablement la perte de la plante, c'est de faire en sorte que la motte de la plante déborde le pot ; il en résulte que, dès les premières chaleurs, le pot laisse s'évaporer toute l'humidité qu'on donne à la terre, tandis que celle-ci absorbe avidement la chaleur et la retient ; et que, quelques soins que l'on prenne pour arroser fréquemment, la plante devient chétive et finit par périr. Lorsqu'on la retire du pot, on trouve que les racines inférieures sont bien conservées, tandis que celles qui se trouvaient au dessus de la surface du pot sont brûlées. A mesure que les *Erica* continuent de s'accroître, il faut porter un soin particulier à la taille des jeunes pousses, parce que cela les rend plus touffues, et que cela dispense de leur donner des tuteurs.

A mesure que les plantes deviennent plus grandes, on peut prendre graduellement de la terre moins fine pour les rempotages. Lorsqu'on se propose de les laisser complétement en plein air, il faut les rempoter quelque temps d'avance. Il est aussi nécessaire de leur procurer de l'ombre, surtout lorsqu'elles sont exposées aux rayons du soleil : car je me suis souvent aperçu qu'elles deviennent d'autant plus chétives que la chaleur dure plus long-temps, parce que les pots sont bons conducteurs du calorique, et que, par conséquent, les racines se dessèchent. Les plantes d'une certaine taille peuvent aussi être mises en pleine terre, sans pots. A cet effet, on prépare une plate-bande d'environ deux pieds de profondeur, avec des mottes de terre de bruyères, dans une exposition analogue à celle dans laquelle se trouvent les pots ; on choisit une certaine quantité de plantes, qu'on met à un pied et demi à deux pieds de di-

stance les unes des autres. Vers l'automne, ces plantes ont formé de très belles touffes; alors on les relève et on les remet en pots ou en caisses, qui doivent être plus grands que la moitié de la plante, afin de n'en pas gêner l'accroissement ultérieur. On prend pour cela de la terre de bruyères moins fine, on met les plantes rempotées, pendant une semaine ou plus, sur une plate-bande ombragée, en ayant soin de les arroser chaque jour, si le temps est sec; puis on les met dans un endroit découvert et aéré, afin de les préparer au séjour de la serre.

Une bonne serre à *Erica* doit être construite de telle sorte, que le froid ne puisse pas y pénétrer, qu'on puisse l'aérer facilement, et que les plantes ne se trouvent pas loin du jour. Le grand air est fort profitable aux *Erica*, parce qu'il les rend assez robustes pour résister à un ou deux degrés de froid. Mais il arrive souvent que la température des serres tombe plus bas; ce qui est d'un effet très pernicieux, surtout si le changement de température se fait brusquement. Je suis convaincu que les *Erica* résistent assez facilement à un certain degré de froid, pourvu qu'on les garantisse ensuite pendant quelque temps de la chaleur, et notamment du soleil.

En chauffant la serre, dès que le thermomètre est descendu à zéro, on conserve les *Erica* pendant toute l'année.

Les arrosements, durant l'hiver, exigent beaucoup de précautions. Lorsqu'il fait beau, il est bon de les bassiner le matin; opération qu'on peut répéter l'après-midi, en été et au printemps. Il est bon aussi de saupoudrer les feuilles avec de la fleur de soufre, pour en écarter les insectes.

Quant au choix des boutures sous le rapport de leur

affinité, j'ai trouvé qu'on peut les réunir dans les mêmes pots ainsi qu'il suit :

1°

Erica tenella.
—— gracilis.
—— insulsa.
—— procumbens.
—— rubens.
—— ignescens.
—— flammea.
—— elata.
—— sulphurea.
—— concinna.
—— cliffordiana.
—— persoluta.
—— rubella.

2°

—— flagelliformis.
—— paniculata.
—— actoniana.
—— lutea.
—— tetragona.
—— conferta.
—— albicans.
—— pulchella.
—— calycinoides.

3°

—— picta.
—— Pluckenetii.
—— Petiverii.
—— follicularis.
—— melastoma.
—— socciflora.
—— demissa.
—— epistomia.

4°

—— costata.
—— speciosa.
—— bicolor.
—— versicolor.
—— bucciniformis.
—— viridiflora.
—— sanguinea.
—— bowieana.
—— coccinea.
—— ventricosa.
—— fragrans.
—— mirabilis.
—— bonplandiana.
—— primuloides.
—— coventryana.

5°

—— archeriana.
—— Sprengelii.
—— inflata.
—— jasminiflora.
—— ampullacea.
—— shannoneana.
—— retorta.
—— aristata.
—— aristella.
—— tricolor.
—— Hartnelli.

6°

—— patersoniana.
—— linneana.
—— bedfordiana.
—— cerinthoides,
etc.

Culture du genre PELARGONIUM.

Fin. — PAXTON'S *Magaz. of Bot.*, for june 1840.

(Voyez *Horticulteur universel*, t. II, p. 52, 120 et 272.)

Multiplication.

Tout cultivateur de village qui étale sur ses fenêtres quelques *Pelargonium* imagine que rien n'est plus aisé que leur multiplication. Les *Pelargonium* se bouturent comme des saules, dit-on communément, et il est vrai que les boutures de ces plantes reprennent avec une grande facilité, si elles sont convenablement traitées; mais c'est précisément ce dernier point qui décide de la production des racines. On pourra bien, par hasard, obtenir quelques bonnes plantes sans l'application de la chaleur; mais on en perdra certes beaucoup dans le cours de l'expérience.

Les principales conditions de succès dans la multiplication des *Pelargonium* sont : 1° que les boutures soient levées en saison; 2° que le bois soit dans un état convenable; 3° qu'elles ne soient pas dépouillées de toutes leurs feuilles; 4° et qu'elles soient maintenues dans une atmosphère douce et humide jusqu'à parfaite reprise.

Nous allons brièvement parcourir ces divers points.

Bien que le printemps semble, sous beaucoup de rapports, être l'époque de l'année la plus favorable à la multiplication, la pratique et l'expérience universelles ont démontré qu'il n'en est pas ainsi, principalement à cause de la consistance tendre des pousses récemment séparées de la plante-mère, qui, dans cette saison, sont exposées à une prompte destruction, ou, tout au moins, feraient difficilement de vigoureux individus. Ce sont là de fortes

objections. Néanmoins, pour les contrebalancer en partie, on peut ajouter que les plantes ont alors l'été tout entier pour mûrir et fortifier leurs pousses; et, comme l'automne ne présente pas, sous ce rapport, les mêmes avantages, il est bon, quand on le peut, sans défigurer les plantes-mères, de prendre et d'élever un certain nombre de boutures dans les mois de printemps. D'un autre côté, l'admirable condition du jeune bois au commencement de l'automne, où il n'est ni trop tendre ni trop aoûté, et l'opportunité qui résulte de la nécessité où l'on se trouve de rabattre les branches à cette époque, frappent d'abord l'esprit du cultivateur, d'autant plus qu'à l'aide d'une température artificielle, le manque d'excitation naturelle se trouve à peu de chose près compensé. C'est donc l'époque du rabattage d'automne que l'on doit choisir pour préparer et planter les boutures.

Si l'on a suivi les instructions qui précèdent, les branches auront acquis toute la consistance désirable : il n'y aura donc qu'à faire choix des parties à employer. Les portions inférieures et les plus endurcies des plantes devront être laissées de côté, non seulement à cause du surcroît d'excitation qu'elles exigeraient, et de la longue période que réclamerait leur développement postérieur, mais surtout parce que les bourgeons sont moins nombreux et moins vigoureux sur ce point que sur les parties plus élevées et plus jeunes. On préfère généralement les extrémités supérieures des pousses, et, autant que possible, on rejette le bois plus aoûté. L'adoption de ce système offre l'avantage de laisser peu de parties coupées exposées à l'air, et de conserver toujours une quantité suffisante d'excellent feuillage; mais, en rendant la pousse parfaitement simple et érigée, elle exige un rabattage de la plan-

te au printemps, afin que celle-ci prenne une forme touffue. D'un autre côté, les bourgeons des nœuds situés presque immédiatement au dessous du sommet sont ordinairement plus forts que ceux qui le couronnent, et leur développement précoce rend l'individu suffisamment nain et régulier, à une période beaucoup moins avancée de sa croissance.

Les feuilles étant, dans l'économie des plantes, aussi utiles que les racines, et, par l'exercice de leurs précieuses fonctions, contribuant grandement à l'accroissement de ces dernières, ou même à leur formation quand elles n'existent pas encore, elles doivent être scrupuleusement conservées sur les boutures; cependant, eu égard aux dimensions des feuilles dans les *Pelargonium*, et dans la crainte qu'en livrant à l'évaporation des surfaces trop multipliées on n'énerve et fasse périr les jeunes plantes, il servira de leur laisser trois ou quatre grandes feuilles sans préjudice des petites feuilles terminales jusqu'au sommet.

La longueur de chaque bouture dépendra de la nature de la branche, et de la distance à laquelle seront situés ses nœuds; quatre de ceux-ci suffiront le plus ordinairement. On coupera le scion exactement au dessus et au dessous des bourgeons supérieur et inférieur, pour les boutures qui ne seront point terminales. Il est difficile de marcotter les *Pelargonium*, dont les branches sont trop endurcies à la base pour cette destination; on peut cependant y réussir dans quelques cas, et alors il sera bon d'avoir recours à ce mode de multiplication.

Quand les boutures seront préparées, on emplira, pour les recevoir, des pots de grandeur modérée d'un *loam* léger et mêlé de sable, ou, si on les réunit dans des pots communs, ceux-ci devront avoir au moins trois pouces

d'égouttement en fragments de poterie. On fixe alors solidement les boutures dans cette terre en les espaçant d'environ 4 centimètres à 5 centimètres 1|2, et on les place dans une serre de multiplication ou en châssis chaud, sous des cloches de verre qui en couvrent un certain nombre à la fois. Si on peut, on épargnera du temps et de l'espace en préparant dans la serre ou sous le châssis une petite plate-bande dans laquelle on les plantera ensemble, mais séparées par groupes, afin qu'on puisse également les couvrir de cloches. Les opérations ordinaires d'empotement dans de petits pots, et de rempotements subséquents dans des pots plus grands et un sol plus riche, se proportionnent au développement des boutures; et quand leurs racines auront acquis assez de force pour les mettre à l'abri du danger, elles seront soumises à une succession progressive d'atmosphères différentes, jusqu'à ce qu'elles puissent endurer le plein air, et être traitées comme de vieilles plantes.

Pratique de Londres. — Dans la première partie de cet essai, nous avons annoncé l'intention de faire connaître les principaux traits de la culture pratiquée par ceux des cultivateurs de Londres dont les *Pelargonium*, exposés à toutes les réunions des Sociétés d'encouragement, ont provoqué l'admiration au plus haut degré, et réuni le plus grand nombre de suffrages. Le développement que nous avons donné à l'exposition de notre propre système embrassant nécessairement ce qu'il y a de plus important à savoir, nous n'indiquerons que les points de cette culture qui s'éloignent le plus de la nôtre.

Pour exprimer en peu de mots le système de ces cultivateurs, il suffira de dire qu'il consiste dans une perpétuelle application de substances nutritives ou excitantes pendant

la saison de pousse. Ils emploient d'abord un compost plus riche que celui que nous avons recommandé, mettent ensuite leurs plantes dans de plus grands pots, et enfin continuent à les rempoter aussi long-temps qu'elles manifestent quelques dispositions à pousser. Nous avons parfois eu des spécimens remplissant un pot de seize pouces de diamètre.

Dans leur traitement général, ils tiennent leurs *Pelargonium* sur des tablettes très élevées, admettent l'air avec de grandes précautions pendant les mois d'avril, mai et juin, disposent leurs plantes à environ 80 centimètres l'une de l'autre, et les pincent impitoyablement pour en obtenir un nombre immense de branches qui sont ensuite toutes attachées à des tuteurs, et disposées avec toute la précision et la régularité imaginables.

Nous avons plusieurs objections à diriger contre cette méthode et ses conséquences. En forçant les *Pelargonium* jusqu'à ce degré d'exubérance, on diminue nécessairement le nombre de leurs fleurs et l'éclat de leurs couleurs. Nous ne prétendons pas contester que les plantes élevées dans quelques collections des environs de Londres présentent un aspect splendide quand elles sont en fleurs : on ne saurait le méconnaître ; nous affirmons seulement que ces mêmes plantes, si elles étaient moins vivement excitées, produiraient en plus grand nombre des fleurs plus éblouissantes encore. Nous blâmons d'ailleurs leur aspect tout artificiel, et, bien que nous admettions que la régularité et la symétrie de formes soient des avantages fort désirables dans les plantes, nous ne pensons pas que la tournure aisée qu'elles tiennent de la nature doive leur être entièrement sacrifiée. Quand un *Pelargonium* affecte dans sa dis-

position une raideur presque géométrique, il perd beaucoup de son charme à nos yeux.

Nous mentionnerons enfin pour dernière objection l'énormité des dimensions qu'acquièrent ainsi les plantes, non pas seulement sous le rapport de l'espace qu'elles occupent de plus, bien que cette considération ne soit pas de peu de poids, mais parce que des plantes moins fortes, soit séparément, soit en groupes, seraient plus brillantes; aussi croyons-nous devoir prémunir tous les horticulteurs, excepté ceux pour qui le temps, les matières premières et les frais sont sans importance, contre cette méthode, que beaucoup de personnes ont proclamée si éminemment rationnelle.

Joseph PAXTON.

VARIÉTÉS.

PLANTES NOUVELLES OU PEU CONNUES LES PLUS INTÉRESSANTES

Contenues dans le *Botanical Magazine* et le *Botanical Register*.

Avril 1841.

BOTANICAL MAGAZINE.

3861. **Crocus speciosus**, M. Von Bieb., *non* Wils., *non* Reich. (Iridacées. Triandrie-Monogynie.) — Sous ce nom sont représentées trois variétés de cette belle espèce: *C. s. caucasicus*, à fleur blanche; *C. s. transylvanicus*, à fleur d'un bleu légèrement violacé, tube blanc; *C. s. laxior*, fleur semblable au n° 2, mais tube de la couleur du limbe, et moucheté de taches d'un violet foncé. Dans les n°s 1 et 2 surtout, le stigmate est curieusement multifide; feuilles pourvues au milieu d'une longue bande blanche.

3862. **Herbertia pulchella**, Sweet, *British Fl. Gard.*, 222, et **H. cærulea**, Hook. — *Trifurcia cærulea*, Herb., *Bot. Mag.*, 3779. (Iridacées.

Triandrie-Monogynie.) — Jolies petites plantes bulbeuses, originaires la première des environs de Buenos-Ayres ; la seconde du Texas, où elle a été découverte par M. Drummond. Elles sont très voisines l'une de l'autre. L'*H. pulchella* a des sépales lilas, à onglets blancs, très finement mouchetés de bleu : l'*H. cærulea* a les siens d'un bleu lilas, relevés d'une tache triangulaire d'un bleu vif avant l'onglet, qui est aussi blanc et tacheté de 5 à 6 macules du même bleu. Les pétales du premier sont de couleur conforme; dans le second, le bleu lilas est relevé d'un ovale linéaire du même lilas que la tache des sépales. Méritent l'introduction.

3863. **Bomarea simplex**, Hook. (Amaryllidacées, § Alstrœmiformes. Hexandrie-Monogynie.) — Sous ce numéro sont figurées deux variétés assez peu distinctes de cette espèce. Ce sont des plantes demi-grimpantes, grêles, à feuilles alternes, ovales, tomenteuses en dessous; à pétiole court et tordu autour de la tige; fleurs grandes, tubulées ; à lacinies extérieures roses ou violet pâle ; les intérieures un peu plus longues, d'un blanc sale, plus ou moins verdâtres, et mouchetées de pourpre. Jolies. Originaires de Cuzco, au Pérou.

3864. **Crocus suaveolens**, Bertol. (Iridacées. Triandrie-Monogynie.) — Divisions périanthoïdes externes d'un jaune sale, veiné de pourpre obscur ; les internes d'un violet lilas. Jolie, mais ancienne plante, originaire des environs de Rome et de Naples.

3865. **Coburghia coccinea**, Hook. (Amaryllidacées, § Pancratiformes. Hexandrie-Monogynie.) — Belle espèce découverte dans les Cordillères du Pérou par John Maclean, Esq., de Lima, près de Caxamarquillam. Bulbe arrondi, déprimé, blanc, prolifère à la base ; scape glauque, subcylindrique, portant environ 4 fleurs d'un vermillon brillant, et de 4 centimètres de longueur à peu près. Tube pendant, très rétréci à la base, puis bientôt ventru, et se rétrécissant un tant soit peu avant sa division au limbe; segments ovales-obronds; anthères jaunes, ne dépassant pas le limbe ; style plus long que celui-ci ; feuilles 3-4, d'un vert foncé.

3866. **Callithauma viridiflorum**, Herb., *Amaryll. — Pancratium viridiflorum*, R. et P., *Fl. Per.* (Amaryllidacées, § Amaryllidées. Hexandrie-Monogynie.) — Plante remarquable par son bulbe allongé, dans le genre de celui du *Crinum.* Selon les auteurs de la *Flore du Pérou*, la hampe atteint la hauteur d'un homme, et porte d'amples et belles fleurs d'un vert d'émeraude. L'individu représenté dans le *Botanical Magazine* ne répond pas entièrement à cette description pompeuse, mais donne néanmoins encore l'idée d'une belle plante. Scape cylindrique, robuste; tube floral très long, horizontal, porté par un ovaire trigone, presque sessile; six divisions sépaloïdes, insérées sur le tube et d'un vert plus foncé, ovales-lancéolées, striées; couronne d'égale longueur, très courtement dodécalobée au limbe; anthères jaunes, à peine incluses; fila-

ments très courts, insérés au sommet du tube; style égal ou à peine plus long, à stigmate obtus (le dessinateur l'a représenté bi- et même tri-fide!); feuilles linéaires-lancéolées, engaînantes.

3867. **Coburghia trichroma**, Hook. — *Pancratium trichroma*, La Llave et LLexarsa (*loc.?*). (Amaryllidacées, § Pancratiformes. Hexandrie-Monogynie.) — Très belle espèce trouvée dans les Cordillères des Andes du Pérou par M. J. Maclean, de Lima. Bulbe ovale, à premières tuniques brunes; feuilles glauques; scape cylindrique; spathe bifide, ample; fleurs au nombre de 3 ou 4? de 7 centim. de long; tube floral horizontal, très étroit à la base, un peu renflé au milieu, rétréci légèrement ensuite, puis assez considérablement élargi à l'expansion des lobes, d'un rouge de brique clair; les lobes très amples, ovales-lancéolés, bordés de blanc et relevés d'une longue et large tache verte dans le milieu; anthères jaunes.

BOTANICAL REGISTER.

19. **Colea floribunda**, Bojer, *Hort. Maurit.*, 220. (Bignoniacées, § Crescentinées. Didynamie-Angiospermie.) — Belle, très belle, très singulière plante, originaire de Madagascar, où elle habite les forêts des environs de Foule-Pointe et de la baie d'Anton Gil. C'est un arbrisseau de 1m,949 à 2m,599 de hauteur, à tige très simple, portant seulement au sommet une couronne de magnifiques feuilles conjuguées-pinnées avec impaire, de plus de 66 centimètres de long (chaque foliole ayant 16 à 17 centim.); les fleurs paraissent en très grand nombre sur le vieux bois, au dessus des vestiges des anciennes feuilles. Elles sont très courtement pédicellées, agrégées, longues de près de 3 centimètres. L'extérieur du tube périanthien est d'un jaune d'ocre; l'intérieur d'un jaune semblable, relevé en bas par deux lignes saillantes, orangées; le limbe, quiquélobé, est en dedans d'un blanc de lait pur. Nous reproduirons incessamment la figure et la description de cette plante dans notre Journal.

20. **Impatiens candida**, Lindl., *Misc.* 1840. (Balsaminacées. Pentandrie-Monogynie.) — Plante superbe, même parmi ses congénères. Elle n'a pas moins d'environ 2 mètres de hauteur, se ramifie dès la base, présente des tiges obtusément quadrangulaires, munies de feuilles ternées-verticillées, étroitement lancéolées, se terminant élégamment en pointe, et bordées de dents d'un très beau pourpre. Entre chaque feuille se montre un rang de glandes pédicellées, pourpres comme les dents des feuilles, et remplaçant apparemment les stipules. Les fleurs sont grandes, très belles, d'un blanc brillant, moucheté de pourpre au dehors; elles sont disposées en ombelles terminales, nutantes. Nous reproduirons également sa figure, et, par cette raison, nous n'en dirons rien de plus, si ce n'est qu'elle est annuelle, et provient des monts Hymalaya.

21. **Armeria fasciculata**, Rœm. et Schult., *Sp. Pl.*, 6.773; Webb., *It.*

Hisp. — *Statice pinifolia*, Brot., *Fl. Lus.* I, 486. — *St. fasciculata*, Venten., *Hort. Cels.* (Plombaginacées, § Staticées. Pentandrie-Pentagynie.) — Cette belle espèce est cultivée dans quelques jardins des environs de Londres, sous le faux nom d'*A. scabra*. Elle forme un joli buisson, ayant l'apparence d'un jeune sapin, et fleurit au mois d'août. La tige en est frutiqueuse, rameuse ; les feuilles linéaires, canaliculées. Elle ressemble assez bien à l'*A. vulgaris*, mais dans des proportions beaucoup plus fortes. Il faut la rentrer en orangerie l'hiver. Elle est indigène dans l'Europe australe, à Ajaccio, à Gibraltar, etc.

22. **Triptilion spinosum**, R. et P., *Syst. veg.* I. 185. — *T. laciniatum*, Willd., *Sp. Pl.* 3, 1626. — *Nassauvia spinosa*, D. Don, *Trans. Linn. Soc.* 16, 220. (Synanthérées-Astéracées, § Nassauviacées. Syngénésie-Polygamie égale.) — Très jolie et très singulière plante, originaire du Chili, où les habitants lui donnent le nom de *Siempreviva*, en raison de la durée de ses fleurs, d'un azur foncé. Elle a été introduite en Angleterre par M. Frost, jardinier de la comtesse de Grenville, à Dropmore. C'est une plante herbacée, très velue, ayant les racines d'un Dahlia en miniature, se divisant à la base en plusieurs tiges embrassées de feuilles radicales pinnées, ressemblant assez bien à celles de la Pimprenelle commune. Les caulinaires sont fort différentes ; elles sont beaucoup plus petites, sessiles, ovales-lancéolées, et bordées de quelques grandes dents, qui leur donnent un aspect épineux. Les fleurs sont très nombreuses, petites, réunies en corymbes terminaux, et les cinq pétales du rayon en font toute la beauté. Mérite d'être introduite.

23. **Chysis bractescens**, Lindl., *Misc.* 1840, 131. (Orchidacées, § Epidendrées. Gynandrie - Monandrie.) — Belle épiphyte, importée du Mexique par G. Barker, chez qui elle a fleuri en avril 1840. C'est la troisième du genre. Elle se distingue promptement par ses grandes fleurs blanches et ses grandes bractées foliacées, renflées ; labelle jaune en dedans ; lobes latéraux de l'hypochilie dressés, arrondis ; 5 arêtes parallèles, pubescentes à la base ; épichilie nu, bilobé, plissé. Fleurs épaisses (*cerei*), coriaces. Tiges fusiformes, charnues ; feuilles ovales-lancéolées, vaginantes, serrées, ondulées, subplissées.

Lem.

NOUVELLES HORTICOLES.

Epiphyllum purpurascens, ... ? — Espèce charmante, très voisine de l'*E. truncatum*, à laquelle nous pensons devoir appliquer le nom ci-dessus, en raison de la teinte pourprée, délicate et peu décidée, de ses fleurs. Elle a été impor-

tée du Brésil par MM. Rollison de Tooting, chez qui un grand nombre d'individus de cette espèce ont fleuri. La différence dans le port entre les deux espèces comparées est légère. Dans l'*E. truncatum*, les tiges sont plus plates, moins rugueuses ; les parties foliacées un peu plus larges et plus tronquées, et munies d'un peu plus de faisceaux d'aiguillons. Dans l'*E. purpurascens*, le tube floral et la base des divisions *périanthiennes* sont d'un blanc transparent pur, tandis que les parties étalées (limbe), la marque circulaire de la gorge, le stigmate et le style, sont d'un vermillon pourpré charmant, qu'on ne saurait décrire. C'est, dans toute la force du terme, une superbe plante d'ornement. Avis à nos fleuristes !

Notre honorable collaborateur, M. Poiteau, vient d'être nommé chevalier de la Légion-d'Honneur. C'est une justice bien tardive ! car ce botaniste, à qui l'horticulture et la botanique doivent tant de reconnaissance, peut s'écrier, avec le poëte de Mantoue :

> .... *quæ sera tamen respexit inertem*,
> *Candidior postquam tondenti barba cadebat*,
> *Respexit tamen*, *et* longo post tempore *venit*.....!

Dans la séance du Cercle des conférences horticoles du département de la Seine du premier lundi de mai, M. Paillet, l'un de ses membres, a présenté deux Pivoines ligneuses, dont l'une a principalement attiré les regards de la Société. C'est une variété de la *P. Moutan papaveracea*, à fleurs semi-pleines. Une commission ayant été nommée de suite pour en faire un rapport alla la visiter, et, d'un commun accord avec l'inventeur, elle la dédia à notre honorable collaborateur M. Jacques, l'un des commissaires. En voici la description :

Bois et feuillage comme ceux du type ; fleur presque pleine, de près de 20 centim. de diamètre ; pétales extérieurs très amples, très nombreux, ondulés, échancrés au milieu du sommet, d'un blanc pur au limbe, très transparent, striés, se rétrécissant de la circonférence au centre, à onglets présentant une large macule d'un riche violet moucheté, imitant assez bien celle des *Pelargonium*, et s'étendant au tiers de la longueur du pétale ; étamines assez nombreuses, d'un beau jaune d'or. Ovaire pourpre foncé.

Cette belle variété a été obtenue de semis par M. Paillet, et la commission, composée de MM. Verdier, Mabire, Jacques et Lemaire, l'a nommée *P. papaveracea Jacquesiana !*

M. Paillet va se hâter de la multiplier, pour être agréable aux amateurs. Le même horticulteur a encore obtenu de ses semis quelques autres Pivoines, dont nous attendons la floraison pour en rendre compte.

AVIS IMPORTANTS AUX SOUSCRIPTEURS.

L'éditeur, pour être agréable aux lecteurs de *l'Horticulteur universel*, a résolu, à partir même de ce numéro, de donner désormais chaque mois un *Bulletin*, où seront reproduits *textuellement*, *sans addition ou correction* (1), soit en entier, soit en extraits, les meilleurs articles qui paraîtront dans les autres journaux horticoles publiés en France. Chaque numéro de ce bulletin, paginé à part, et composé d'une demi-feuille au moins par mois, sera envoyé gratuitement aux souscripteurs du journal, et se vendra séparément aux non-souscripteurs. Il formera au bout de l'année douze cahiers, qui pourront être reliés à la suite du journal ou séparément.

Nos abonnés verront, par cette augmentation du texte, que l'éditeur ne recule devant aucun sacrifice pour doubler l'intérêt qu'inspire si justement notre journal.

Le Rédacteur, de son côté, fait un appel pressant aux souscripteurs du journal, à tous les fleuristes praticiens, à tous les amateurs de plantes, afin qu'ils lui fassent parvenir des notes contenant leurs procédés de culture, leurs observations sur tel ou tel sujet, leurs découvertes, leurs critiques même, etc. Tous ces documents seront reçus avec reconnaissance, et insérés immédiatement dans le numéro courant du journal, ou le manuscrit leur serait retourné, sur leur demande, s'il n'y avait pas lieu d'en faire usage.

Le Rédacteur insiste surtout auprès des praticiens *peu lettrés*, afin qu'ils n'hésitent pas à lui faire part de leurs observations, dans la crainte *de faire des fautes de langue ou d'orthographe.* Sa plume, sous ce rapport, est à leur service ; et il serait bien fâcheux que le monde horticole fût privé de la connaissance de découvertes ou de procédés de culture, souvent fort importants, à cause de ce frivole prétexte. C'est malheureusement avec connaissance de cause que le rédacteur de *l'Horticulteur universel* parle ainsi ; il pourrait citer des noms propres de *praticiens* justement célèbres, qui, dans cette crainte mal fondée, ensevelissent dans leur sein des faits qui, rendus publics, non seulement grandiraient leur célébrité, mais avanceraient chez nous la belle science de l'horticulture. Il leur adresse donc à tous l'instante prière de déférer à sa demande, dans l'intérêt général. LEM.

---

(1) Nous croyons devoir prévenir ici une fois pour toutes que les fautes ou les incorrections de style qu'on remarquerait dans ces articles ne devront pas nous être imputées, en notre qualité de rédacteur, devant nous borner à les reproduire purement et simplement. *Suum cuique...!*

CORRESPONDANCE.

Méthode pour multiplier la JACINTHE.

M. Hénon, dans une lettre qui nous parvient bien tard (plus de trois mois après sa date), nous écrit :

« L'article de M. Bossin sur les Hyacinthes m'a fait penser à un procédé employé par les Hollandais pour les multiplier rapidement ; procédé qui est encore peu connu en France. Je le tiens de M. Ch. Gondouin, chef des cultures au fleuriste de la couronne (parc de Saint-Cloud), et j'en ai vu l'an passé pour la première fois les résultats merveilleux. Le voici, voyez s'il vaut la peine d'être publié.

» Dans le mois de septembre ou d'octobre on enlève, avec un instrument tranchant, le plateau d'un bulbe de trois, quatre ou cinq ans. Il faut endommager le moins possible les tuniques, dont on ne retire que les plus intérieures, avec les rudiments de la hampe; puis on abandonne à lui-même l'oignon, ainsi préparé, qu'on place sur un rayon dans une orangerie un peu sèche. Un mois après, une masse considérable de cayeux se développe à la base des tuniques; *on en a compté jusqu'à 700 sur un seul bulbe!* Quand un grand nombre de cayeux ont paru, on met les bulbes en terre sans les détacher. Ils grossissent rapidement, et lorsqu'on les arrache, l'été suivant, il y en a plusieurs déjà gros.

» Je crois que ce procédé est usité à Paris, chez M. Rifkogel, horticulteur, rue de Vaugirard. »



Bouvardie à 3 feuilles, v. à fleurs brillantes. *Bouvardia triphylla, Var. splendens.*

N. Rémond imp.

PLANTES D'ORNEMENT NOUVELLES OU PEU CONNUES.

BOUVARDIE A TROIS FEUILLES, var. brillante.

BOUVARDIA TRIPHYLLA, *var. splendens.*

ÉTYM. Voyez ci-dessus, t. II, p. 97.

Famille des Rubiacées, § des Cinchonacées.
Tétrandrie-Monogynie.

CARACT. GÉNÉR. Voyez *ibidem.*

CARACT. SPÉCIF. *B. triphylla*, var. *splendens*, LINDL., *Bot.* II, f° 107. — Plus velue que le type dans toutes ses parties, à corolles plus grandes et plus coccinées. — Voyez *Bouvardia splendens*, GRAH. (*Bot. mag.*, 3781); *Hort. univ.*, t. II, 97.

SYNON. *B. triphylla*, supra, *l. c.*
B. Jacquini, HUMB. et K., *Nov. Gen. Am.* III, 382; DC., *Prod.* IV, t. 365.
Ixora ternifolia, CAV., *Ic.* IV, t. 305.
Houstonia coccinea, *Bot. Rep.*, t. 106 (1).

MM. Humboldt et Kunth ont changé l'ancienne dénomination commune de *B. triphylla* en celui de *B. Jacquini*, et l'illustre (*excellent*) M. de Candolle, dont le jugement est ordinairement si bon, adopta cette innovation (*l. c.*), parce qu'apparemment il existe d'autres espèces de Bouvardie

(1) A ces synonymes nous ajouterons les suivants, cités dans le *Prodrome* de De Candolle. Le genre *Bouvardia* est le genre *Christimia* (Christinia ?) de Rafinesque, *Ann. Gen. Sc. ph.* V, 224; la *B. Ixora americana*, JACQ., *Hort. Sch.*, et *Fl. mex. ic. ined.*; le *Tlacoxochilt jasminiflora*, HERNAND., *Mex.*, 231. LEM.

dont les feuilles sont verticillées par trois. Or, si on accordait quelque valeur à une telle raison, il deviendait nécessaire de faire dans la nomenclature botanique un nombre immense de changements, indépendamment de ceux déjà trop nombreux que les progrès et les découvertes rendent inévitables. Dans l'exemple dont il s'agit, le changement de nom ne doit pas être admis, parce que rien n'en démontre suffisamment la nécessité.

La plante figurée ci-contre est certainement une variété de la *B. triphylla* (1), dont elle diffère en vérité par ses fleurs plus grandes, plus éclatantes et d'un rouge plus brillant; par sa pubescence générale, par son port plus vigoureux, et par la teinte pourpre foncé qui colore tous ses rameaux. Toutefois, ce ne sont point là des caractères solides de démarcation; néanmoins, elle a été jugée par le docteur Graham comme une espèce distincte, et publiée telle dans le *Botanical Magazine* (*l. c.*) sous le nom de *B. splendens*, dénomination sous laquelle elle existe chez beaucoup de fleuristes. Il faut avouer que l'individu figuré dans l'ouvrage cité semblerait justifier cette opinion; mais on verra, d'après la planche ci-contre, que l'habitus spécial

---

(1) Nous ne pouvons admettre cette assertion, malgré l'autorité du célèbre botaniste anglais, dont, au reste, les raisons alléguées ne nous semblent nullement déterminantes. Il suffit en effet, selon nous, car nous devons dire que nous ne connaissons ni l'une ni l'autre de ces deux plantes, de comparer les excellentes figures données par les deux journaux anglais, figures que nous avons reproduites (l'une ci-contre, l'autre *Hortic. univ.*, II, p. 97), et la description de M. Graham (*l. c.*), pour se convaincre, au premier coup d'œil, qu'il y a trop peu d'analogie spéciale entre elles pour les confondre. Toutefois, sauf cette annotation, nous nous sommes borné à reproduire purement et simplement le texte anglais, dans l'espoir que, grâces à nos fleuristes, pour qui elles seraient une belle acquisition, nous pourrions les comparer par la suite et les juger *de visu*.

LEM.

qu'a acquis cette plante dans le Jardin d'Edimbourg n'est pas constant, et que, placée dans d'autres circonstances, elle a le port bien connu de la *B. triphylla* ordinaire. Il est certain que l'individu que nous figurons ici et celui du *Botanical Magazine* représentent réellement la même plante, parce qu'elles proviennent de la même source, c'est-à-dire du jardin de la Société royale d'horticulture.

Le monde horticole est redevable de cette plante à George Frederick Dickson, esq. F. H. S., qui en donna des graines à ladite société.

C'est un arbuste assez rustique, qui fleurit depuis mai jusqu'à octobre si on le plante dans une plate-bande de terre de bruyères (*American border*), à l'air libre ou dans tout autre endroit convenable, dans lequel on désire ne mettre que des plantes de choix. Les racines vivront ainsi tout l'hiver, en ayant soin de les couvrir d'une cloche ou d'un grand pot à fleurs renversé, afin de les tenir en lieu sec : car, comme beaucoup de plantes du Mexique, celle-ci est sujette à souffrir plutôt de l'humidité que du froid.

Le traitement qui lui convient le mieux, ainsi qu'aux autres Bouvardies, est de la planter en pleine terre vers la fin de mai ; et après sa floraison, en automne, ou plutôt lorsque les gelées commencent à l'attaquer, de la relever et de la mettre dans des pots aussi petits que possible, qu'on place sur une tablette dans la serre tempérée ou dans un cellier sec. En fait, on peut la traiter comme on fait des Géranium communs à fleurs écarlates, en ayant soin seulement de la tenir assez sèchement pendant l'hiver. Au printemps, vers la fin de février, on doit la rempoter de nouveau, la mettre dans un endroit plus propice

pour en déterminer la végétation, et la mettre en état d'être replantée en plein air.

On la multiplie aisément par la séparation des racines. Au printemps, avant que la plante n'entre en végétation, on coupe par morceaux de six à huit centimètres de long les racines, grosses ou petites, qu'on met dans des pots remplis d'une terre sablonneuse légère, en en laissant un petit bout passer au dessus de la surface. En les plaçant ensuite sur une couche tiède, elles entrent bientôt en végétation et feront de bons pieds pour la fin du mois suivant.

LINDL., *in Bot. Reg.*, 37, 1840.

ROSE-THÉ TRIOMPHE DU LUXEMBOURG.

ETYM. Voyez ci-dessus, page 169.

Famille des Rosacées, § des Rosées. Icosandrie-Polygynie.

CARACT. GÉNÉR. Voyez ci-dessus, p. 169.

CARACT. SPÉCIF. § *Rosa indica*, ♂ *fragrans*, RED. et TH.; var. : *Rameaux* plus allongés, plus robustes, subhorizontaux; *aiguillons* peu nombreux, égaux, décidus; *feuilles* trifoliolées, grandes : les plus jeunes d'un rouge violacé; *fleurs* amples, très doubles, odorantes; *pétales* d'un jaune de soufre largement pourpré à la base; *pédoncule* glabre; *calyce* garni de quelques poils glanduleux.

LEM.

Bien que cette rose soit déjà connue depuis cinq ou six ans, elle n'avait pas été encore figurée et par conséquent n'avait pas encore obtenu toute la publicité qu'elle mérite.



Naubert, pinx. Dumesnil, sc.

Triomphe du Luxembourg

N. Rémond imp.

C'est sans contredit l'un des plus beaux et des plus élégants Thés que l'on connaisse; c'est même à notre avis le plus noble d'entre eux, à l'exception peut-être du *Comte de Paris*, figuré également dans l'*Horticulteur universel*, (page 169).

Comme ce dernier, il a été obtenu de semis par M. Hardy, jardinier en chef du Jardin du Luxembourg (V. ci-dessus, *l. c.*). C'est un arbuste vigoureux et élancé, d'un port élégant, à rameaux subhorizontaux, d'un vert gai, passant au violet pourpré dans les jeunes pousses, se parsemant de quelques aiguillons égaux, petits, facilement décidus, dilatés à la base; les feuilles sont composées de trois folioles amples, cordiformes à la base, ovales-lancéolées, aiguës, luisantes, marginées de pourpre, et bordées de dents assez petites et régulières; elles sont d'un vert charmant dans l'âge adulte, et d'un riche violet pourpré dans la jeunesse, subsistant long-temps encore sur les pétioles, les stipules et les nervures médianes; le pétiole est long, filiforme, très flexible quoique raide, et muni de quelques rares aiguillons, dont on voit encore quelques uns sous la face inférieure des folioles, sur le prolongement qui en forme la nervure médiane; les stipules, adnées à la base des pétioles, se projettent au sommet en une languette linéaire; leur vert est celui des folioles, et comme elles, elles subissent les mêmes changements de couleur; les pédoncules sont robustes, glabres, lisses, érigés, solitaires ou agrégés en une sorte de faux corymbe. Les fleurs sont très belles, très grandes (11 centim. de diamètre); les pétales en sont nombreux, ovales-arrondis, très amples, d'un beau jaune chamois tirant sur le soufré, et largement lavé à la base de rouge pourpre. L'odeur en est très agréable. Le tube calycinal est muni de quelques

poils glanduleux vers la base, et ses lacinies sont quelquefois fort longues, et présentent la forme et l'aspect de petites feuilles.

Ce Thé est une des plus belles conquêtes que l'on ait faites sur la nature dans ces derniers temps. Nous le recommandons vivement et avec une entière connaissance de cause aux amateurs qui ne le possèdent pas. Cultivé franc de pied en buisson, ou greffé sur églantier, il sera un superbe ornement dans un parterre, et brillera au premier rang parmi ses congénères réunis en collection. On peut se le procurer chez MM. Paillet, Verdier, Modeste Guérin, etc.

Lem.

CYCLOGYNE A FEUILLES ET A FRUITS BLANCHATRES.

CYCLOGYNE CANESCENS.

Etym. Κύκλος, cercle; γυνή, femme; par extension, organe femelle des plantes. Dans ce genre, le style se roule en cercle.

Famille des Papilionacées, § des Galégées.
Diadelphie-Décandrie.

Caract. génér. *Cyclogyne*, Benth. — *Calyce* campanulé, semi-quinquéfide, à *lacinies* inégales; *étendard* arrondi, échancré, plissé, nu à la base, dépassant les pétales inférieurs; *ailes* courtes, oblongues; *carène* plus longue que les ailes, très courbe, obtuse, à pétales connés par la base. *Etamines* manifestement diadelphes; *anthères* conformes, les alternes plus longues. *Ovaire* courtement stipité, velu, pluri-ovulé; *style* courbe, roulé en cercle au sommet, stigmatifère et longuement barbu du côté interne. *Légume* (dans la jeunesse) gonflé, oblong, uniloculaire, nu intérieurement. — Une seule espèce encore, ayant le port de quelques Phaques. (Le reste aux caract. spécif.) Bentham, *in* Lindl., *Append.*, Swan-River colony, XVI.



Cyclogyne à feuilles blanchâtres *Cyclogyne canescens.*

N. Rémond imp.

CARACT. SPÉCIF. *Cyclogyne canescens*, BENTH., *l. c.* — *Tige* dressée, flexueuse, tomenteuse-velue. *Stipules* foliacées, largement semi-cordiformes. *Feuilles* impari-pennées; *folioles* 13-15, obovées-oblongues, glabriuscules en dessus, couvertes en dessous d'une villosité lâche et blanchâtre. *Pédoncules* dressés, multiflores, plus longs que les feuilles; *fleurs* subsessiles, éparses ou disposées en faux verticilles. *Calyces* et *légumes* couverts d'une villosité épaisse et blanchâtre pendant leur jeunesse. *Pétales* glabres, d'un bleu d'azur (desséchés)? — BENTH., *l. c.*

Il arrive assez souvent que, dans les premiers temps de l'introduction d'une plante exotique en Angleterre, il s'écoule un temps considérable avant qu'on sache précisément si elle est annuelle, bisannuelle ou vivace, herbacée, suffrutiqueuse ou ligneuse. Les circonstances particulières dans lesquelles il lui arrive d'être placée, le mode spécial de traitement, favorable ou non, influent tellement sur ses habitudes, qu'on peut positivement, dans diverses situations, la considérer sous des aspects fort différents, et qu'elle présente, en conséquence, un caractère que chaque cultivateur regarde comme naturel.

Ces réflexions s'appliquent parfaitement à la plante dont il s'agit. En en jugeant d'après les échantillons secs, on la regarda comme une plante herbacée vivace, tandis que, d'après le vivant, grâce à nos propres observations, à propos d'un accident dont nous allons parler, nous pensons que c'est un sous-arbrisseau. Toutefois, comme ces plantes sont encore, à cause de ce même accident, qui fit périr leurs tiges et menaça de les détruire entièrement, dans une condition imparfaite, l'habitus de l'espèce restera vraisemblablement quelque temps encore dans le doute. Nous fondons notre opinion sur ce fait, que la partie des tiges qui ont survécu sont manifestement d'une nature ligneuse, qu'il en sort de jeunes pousses latérales; et que, comme aucune plante herbacée ne produit latéralement en automne de

branches ligneuses, il semblerait hors de doute que cette plante est ou un arbrisseau ou tout au moins un arbuste.

M. Low, des pépinières de Clapton, acquit des graines de la *Cyclogyne canescens* de M. Drummond, collecteur de botanique, qui voyagea dans la colonie de Swan-River et les recueillit dans ses excursions. Ces graines parvinrent en Angleterre vers la fin de l'été de 1839, et, ayant germé immédiatement, l'une d'elles produisit une plante qui crût avec rapidité, grâce à un peu de chaleur artificielle, et commença à fleurir en mai 1840. Ce stimulant fut sans doute à un certain degré pernicieux, en ce que la plante, élevée dans un petit pot et produisant sans cesse des rejetons qui en augmentaient le volume, fut jugée propre à être mise en un pot plus grand; or, en exécutant ce dessein, ce changement, joint à l'excitation qu'elle avait endurée, fit faner toutes les pousses, et l'individu lui-même put à peine réchapper. Depuis ce moment, on le tint à l'air libre, et, bien qu'il recommence à végéter, il paraît encore bien débile.

La figure de cette Cyclogyne, que nous donnons ci-contre, exécutée quand elle était dans sa vigueur, fait voir que c'est tout à fait une plante ornementale. Elle se divise en plusieurs tiges principales, donnant naissance à de nombreux rejetons qui se terminent tous par un épi floral, lorsqu'ils ont à peine 33 cent. de hauteur.

Un assez riche loam, une situation aérée dans la serre tempérée, telles sont à peu près les nécessités de sa culture. On peut encore, pendant la belle saison, la planter à l'air libre dans les parterres, pour lesquels sa facilité à fleurir abondamment en fera une précieuse acquisition. Lorsque sa culture sera mieux entendue, on peut espérer en obtenir des graines. Jusque là, elle se multiplie bien par



Pêcher d'Ispahan à fleurs doubles.

V. Rémond imp

l'écartement de ses rejetons fait avec précaution. Il est possible également de la propager de boutures, qui prendront racine, si on ne les arrose pas trop fréquemment.

Le genre *Cyclogyne* a des affinités étroites avec les genres *Galega* et *Astragalus*. Notre plante se fait remarquer par le duvet blanc dont ses feuilles sont couvertes et la profusion immense de ses belles fleurs pourpres, à l'attrait desquelles ajoute encore la tache d'un vert brillant qui se trouve au milieu.

Extrait du PAXTON'S *Mag. of Bot.*, oct. 1840.

PÊCHER D'ISPAHAN A FLEURS DOUBLES.

AMYGDALUS PERSICA ISPAHAMENSIS,

Var. *floribus semi-plenis.*

Étym. ἀμύγδαλος, amandier. Quelques auteurs donnent très gravement pour l'étymologie de ce mot le verbe grec ἀμύσσω, je déchire, parce que, disent-ils, le noyau est couvert de fissures.

Famille des Rosacées, tribu des Amygdalées.
Icosandrie-Monogynie.

Caract. génér. *Amygdalus*, L. — *Persica*, Tourn. — *Trichocarpus*, Neck., *Elem.* — *Calyce* tubulé, urcéolé, subulé, subcampanulé; *limbe* quinqué-partite; *lacinies* à estivation imbriquée. *Pétales* de la *corolle* 5, insérés à la gorge du calyce et alternant avec les lacinies du même. *Étamines* 15-30, insérées avec les pétales; *filaments* filiformes, libres; *anthères* biloculaires, longitudinalement déhiscentes. *Ovaire* sessile, uniloculaire; *ovules* 2, anatropes, pendants collatéralement du sommet de la loge. *Style* terminal; *stigmate* capité-subpelté. *Drupe* coriacéo-fibreux ou charnu; *noyau* rugueux et criblé de petits trous, monosperme par avortement; *graine* inverse; *embryon* exalbumineux, orthotrope; *cotylédons* charnus; *radicule* supère. — *Arbrisseaux* ou *arbus-*

tes croissant dans l'Europe orientale et australe, ainsi qu'en Asie; à *feuilles* alternes, stipulées, très entières ou dentées en scie; à *fleurs* subsessiles, solitaires ou géminées, sortant d'un gemme avant les feuilles. — ENDLICH., *Gen. Pl.*, 6405.

CARACT. SPÉCIF. *Amygdalus persica ispahamensis*, THOUIN; *Ann. Mus.*, t. 8. — *Arbrisseau* à *feuilles* moyennes, également dentées en scie; à fruits petits, jaunes, tendres et sucrés. — THOUIN, *l. c.* Var. à fleurs semi-pleines, HORTUL.

« L'espèce de pêcher dont il s'agit (le type) provient du voyage en Perse de MM. Bruguière et Olivier de l'Institut. Ils le trouvèrent dans les jardins d'Ispahan, où il se rencontre fréquemment abandonné à la nature, sans que l'art de la greffe et celui de la taille viennent aider à sa culture et au perfectionnement de ses fruits. » (THOUIN, *l. c.*)

C'est un arbrisseau d'un port élégant, paraissant s'élever à 3 ou 4 mètres de hauteur. Ses racines tendent à s'enfoncer profondément; il se ramifie un peu au dessus de sa base, et se couvre, vers la fin du printemps et après l'épanouissement total des fleurs, de feuilles ovales lancéolées, alternes, se rétrécissant insensiblement en pointe aiguë, lisses des deux côtés, d'un vert gai en dessus, pâle en dessous, dentées régulièrement en scie, de $0^{m},027$ à $0^{m},108$ de longueur. Elles sont portées par un pétiole de $0^{m},007$-11 de long, creusé en gouttière en dessus. Il se couvre de bonne heure, au printemps, de nombreuses et élégantes fleurs d'un beau rose tendre, plus délicat que celui des fleurs du pêcher commun à fleurs doubles, et ont un diamètre de plus de $0^{m},020$ à $0^{m},029$. Il leur succède un fruit presque sphérique, marqué sur un des côtés d'un sillon profond, d'une grosseur de $0^{m},081$ à $0^{m},101$. Vert d'abord, ce fruit se teint ensuite du côté exposé au soleil d'une légère nuance de rouge obscur. Il est couvert alors d'un du-

vet cotonneux, court, serré et blanchâtre, et devient d'un jaune pâle en mûrissant. L'épiderme adhère assez fortement à la chair. Celle-ci est molle, blanchâtre ou plutôt légèrement rougeâtre : elle est abondante en eau ; sa saveur est vineuse, très agréable au goût, et elle quitte aisément le noyau.

Il mûrit en septembre sous le climat de Paris, au mois de novembre dans son pays natal.

C'est en janvier 1800 (nivôse an VII) que ce joli arbrisseau a été introduit dans les jardins du Muséum d'histoire naturelle de Paris, et les individus qui existent sortent de trois noyaux sur cinq que rapporta M. Olivier, qui eut le malheur de perdre son compagnon pendant ce voyage.

Les jeunes plantes (trois) sortirent de leurs enveloppes au printemps de la deuxième année du semis, et fleurirent pour la première fois en 1805 et en 1806, sous les soins éclairés de M. Camuzet, chef des pépinières de ce vaste et bel établissement, et à qui les noyaux avaient été confiés. Cet excellent horticulteur, à force de persévérance, obtint plus tard par ses soins le bel individu à fleurs semi-pleines dont nous donnons ci-contre une figure exacte.

M. Thouin, en constituant comme espèce distincte le pêcher dont il s'agit, le compare à trois autres pêchers cultivés bien antérieurement, savoir : à *l'avant-pêche blanche*, auquel il ressemble par la forme, la grosseur et la couleur du fruit; mais chez lui ce dernier est plus gros, quitte facilement le noyau, est d'un jaune plus foncé et mûrit deux mois plus tard; ses feuilles sont quatre fois moins grandes; au *pêcher cerise*, mais le port de celui-ci est beaucoup plus élevé, et ses fruits sont lisses et de couleur cerise; au *pêcher nain*, mais celui-ci est beaucoup plus petit, plus touffu; ses fruits sont du double plus vo-

lumineux et mûrissent vers la mi-octobre. Tous les écrivains postérieurs à M. Thouin l'ont également considéré comme une espèce distincte.

C'est donc comme arbuste d'ornement que nous proposons aux amateurs cette belle variété, trop peu connue encore, quoiqu'elle ait fleuri pour la première fois en 1831 dans les pépinières du Muséum. Elle égale au moins en beauté le pêcher commun à fleurs doubles, si même elle ne l'emporte sur lui sous ce rapport, et telle est notre opinion. Il a l'avantage de fleurir plus tard que ce dernier, et d'orner très agréablement les bosquets printaniers lorsque les fleurs de l'autre sont déjà passées. On peut se le procurer chez les principaux pépiniéristes des environs de Paris, et notamment chez M. Armand Gontier, à Fontenay-aux-Roses.

Sauf les différences que nous avons signalées dans les fruits et les feuilles, il diffère assez peu des autres pêchers cités.

Culture et Multiplication du PÊCHER d'Ispahan a fleurs semi-pleines.

Depuis de longues années je m'occupe de semer, et je ne laisse se perdre dans les pépinières qui me sont confiées aucune espèce de graines. Toutes sont récoltées par moi avec soin et semées de même. Aussi ai-je eu la satisfaction d'obtenir quelques belles variétés d'arbres et surtout d'arbustes. Je fais cette différence entre les arbres et les arbustes, parce qu'il semble que plus les végétaux ont une longue durée vitale, moins on peut obtenir d'eux de

variétés. En effet, dans les espèces herbacées, on obtient journellement des variétés plus tranchées et bien plus fréquentes que dans les autres végétaux ligneux; après celles-ci viennent ensuite les espèces sous-ligneuses, les arbustes, les arbrisseaux, chez qui ces variétés sont plus souvent obtenues que dans les arbres de haute futaie.

Souvent la variété consiste dans la différence du port, du feuillage, souvent aussi des fleurs: tel est le cas de nos nombreuses variétés de Rosiers, de Camellias, de Dahlias, de Chrysanthèmes, etc., etc.

Quant à celle dont il va être question, elle consiste surtout dans ses fleurs, qui sont très doubles. Je veux parler du pêcher d'Ispahan. Depuis long-temps l'espèce existe et se reproduit identiquement de semis. Depuis plusieurs années, je semais chaque fois la récolte d'un assez bel individu qui me reproduisait toujours l'espèce type. Son feuillage très étroit, ses nombreuses fleurs d'un beau rose, le font aisément remarquer. Il fleurit en général quelques jours plus tard que le pêcher ordinaire à fleurs doubles, par lequel je pense qu'il a été fécondé, car j'avais toujours l'habitude de les semer à côté l'un de l'autre. Il est à propos de dire ici que le pêcher à fleurs doubles, bien que pourvu d'un grand nombre de pétales, n'a cependant que des fleurs semi-doubles, et rapporte des pêches blanches qui sont assez bonnes à manger, et qui se reproduisent parfaitement de noyaux. C'est de noyaux du pêcher d'Ispahan récoltés auprès d'un pêcher à fleurs doubles que me naquit la belle variété figurée ci-contre et qui fleurit pour la première fois en 1831 dans un semis de quatre ans; circonstance qui attira mon attention : car, en général, les pêchers fleurissent la seconde année du semis.

Le Pêcher d'Ispahan à fleurs semi-pleines, ou à fleurs

doubles, comme on voudra, devra désormais avoir une place distinguée parmi les pêchers ordinaires à fleurs doubles, dans nos parterres et dans nos jardins d'agrément. Il se distingue parfaitement des autres par la couleur rose tendre de ses fleurs, et par sa floraison plus tardive; ce qui lui donne un agrément de plus. Je recommande de le multiplier par greffe sur prunier, procédé qui m'a toujours parfaitement réussi. Quoique ses fleurs soient très doubles, il donne cependant des fruits qui, je l'espère, reproduiront sa variété; et si mes prévisions se confirment, je rendrai compte de l'événement aux lecteurs de l'*Horticulteur universel;* mon but, en écrivant cet article, a été de leur recommander cet arbrisseau, trop peu répandu encore, et qui mérite de l'être sous tous les rapports.

CAMUZET.

ARTICLES ORIGINAUX.

Une observation importante faite sur l'insertion florale des Mélocactes, et de nature à embrouiller encore plus les caractères et la classification des Cactacées, est due à M. de Monville. Elle prouve suffisamment l'erreur de M. De Candolle et des auteurs qui depuis lui ont écrit sur cette famille, erreur qui consistait dans la supposition que les fleurs, dans le genre *Melocactus,* sortaient des aisselles mêmes des mamelons du spadice laineux qui termine la tige

de ces plantes. Que devient alors cette idée pittoresque de l'illustre auteur génevois : « Ils (les *Melocactus*) sont composés d'une *Mammillaria* qui croîtrait au sommet d'un *Cereus* à tige ovoïde ou d'un *Echinocactus*. » (DC., *Revue des Cactées*, page 12.)

Nous nous réservons de traiter à fond cette importante question dans notre grand ouvrage sur cette belle famille ; mais pour constater convenablement l'observation de M. de Monville, nous allons le laisser parler lui-même.

Extrait d'une lettre de M. de MONVILLE
à M. le prince de SALM.

Monville, 10 août 1840.

« Pénétré de l'idée que le *cephalium* des Mélocactes n'était qu'une sorte de *Mammillaria* implanté sur un Echinocacte, j'avais toujours pensé que les fleurs sortaient des aisselles des mamelons sur lesquels croissent les touffes de soies, et cependant j'ai possédé un *Melocacte* voisin du *M. communis* dont le *cephalium* présentait intérieurement des divisions analogues à celles d'un cône de pin; les fleurs sortaient du centre de ces mamelons laineux; mais ces touffes laineuses pouvaient sortir elles-mêmes de l'aisselle: c'est ce qu'un événement arrivé à la plante en mon absence ne me permit pas de vérifier alors. Mais, l'année dernière, un de mes *Melocacti violacei* ayant pourri sur pied au moment où il allait pousser son *cephalium*, je dus le trancher par la moitié et en bouturer la tête, qui, chose assez singulière pour une plante aussi délicate, a fort bien repris et continué à pousser son *cephalium*. C'est cette circonstance qui a probablement eu pour résultat de faire que les mamelons extérieurs du *cephalium* s'en sont détachés

à la manière des *Echinocacti* à faux *cephalium*. Quelques uns de ces mamelons, que j'ai pu alors parfaitement observer séparément, ont conservé des fleurs fanées, et j'ai pu me convaincre de la manière la plus positive que les fleurs sortaient de l'aréole qui couronne le mamelon, absolument comme dans les Echinocactes. J'ai pu même enlever un de ces mamelons avec sa touffe de laine et sa fleur, et puis vous l'adresser si vous le désirez. J'ai fait la même observation sur le cadavre d'un *Melocactus obtusipetalus*, plante très voisine du *M. amœnus*, avec des dimensions beaucoup plus grandes. Il est bien vrai que, dans la diagnose généralement admise du genre *Melocactus*, on ne dit pas *inflorescentia axillari;* mais, eu égard à la position qu'on lui assigne, la question paraît être implicitement résolue en ce sens par les botanistes. D'après une nouvelle observation, il semblerait au contraire que les *Melocacti* seraient très voisins des *Echinocacti*, dont ils ne seraient plus séparés que par la persistance des touffes laineuses qui constituent un *cephalium*, au lieu de concourir à l'accroissement de la tige; et pour cela faudrait-il supposer qu'un des faits dont je viens de vous entretenir (les mamelons inférieurs) fût dû uniquement au bouturage qui a privé accidentellement la plante d'une partie de sa tige. J'attends avec empressement le résultat de vos réflexions à ce sujet : car, d'un autre côté, s'il fallait placer les *Melocacti* à côté des *Echinocacti*, cela nous causerait un nouveau et immense dérangement. »

Quant à nous, nous avons à constater également une découverte beaucoup plus importante sous le rapport scientifique, et qui, à un plus haut degré encore, remet tout en question dans cette famille. Nous devons l'avouer, une circonstance fortuite que nous expliquerons plus tard nous

y a conduit; mais, avant de la rendre publique, nous voulons la mettre à l'abri même du doute par une série d'analyses qui, répétées par un de nos botanistes les plus célèbres sous le rapport physiologique, la rendra désormais incontestable. Nous en reparlerons très prochainement.

LEM.

OBSERVATIONS SUR LA STÉRILITÉ DES HYBRIDES.

M. Auguste Saint-Hilaire a publié, en 1823, dans un journal de botanique, une notice sur un Hybride produit par une fécondation mutuelle des *Digitalis lutea* et *purpurea*.

Je crois devoir la citer ici tout entière :

« Dans l'intéressant mémoire que MM. Guillemin et Dumas ont publié sur les Hybrides, ils demandent, comme l'avait déjà fait M. De Candolle, si ces plantes, *lorsqu'elles proviennent d'espèces réellement différentes, sont douées ou dépourvues de la faculté de porter des graines fertiles.*

» Un fait que je vais citer tendra à résoudre cette question. Dans une herborisation que nous fîmes en 1808, M. de Salvert et moi, aux environs de Bombronde, petite ville de la basse Auvergne, nous trouvâmes, au fond d'une vallée stérile et rocailleuse, une Digitale qui, mêlée avec les *Digitalis purpurea* et *lutea*, participait presque également des caractères des deux espèces. Nous crûmes reconnaître en elle le *Digitalis fuscata* de Persoon, et M. Loiseleur-Deslongchamps, auquel nous l'envoyâmes, la signala sous ce nom dans son supplément au *Flora gallica*. L'année suivante, nous revîmes

notre plante dans le même vallon, mais à des places différentes; et, voulant en recueillir les graines, nous ne trouvâmes que des capsules ridées et remplies de semences avortées. De ce fait de la ressemblance de notre plante avec les *D. purpurea* et *lutea*, de la facilité avec laquelle Koelreuter avait obtenu d'autres Hybrides de Digitales, nous crûmes pouvoir conclure que notre plante en était une elle-même.

» M. de Salvert en fit insérer la description et la figure dans le *Journal de botanique*; il rapporta les faits que je viens de citer, et caractérisa la plante dont il s'agit de la manière suivante :

» *Digitalis hybrida, D. fuscata,* Loisel., not., p. 96.—*Caule erecto, subramoso; foliis lanceolatis, semi-amplexicaulibus, glabriusculis, serratis; racemo longo terminali, calycis laciniis lanceolatis, acutis, superiore angustiore; corollæ labri inferioris lobo intermedio elongato, truncato.*

» Depuis l'époque où M. de Salvert rédigea sa description, nous continuâmes à suivre notre Digitale. Pendant six années consécutives, nous la revîmes dans le même vallon, et toujours au milieu des *D. purpurea* et *lutea*; pendant six ans nous observâmes ses ovaires et ses capsules, et nous trouvâmes que celles-ci étaient constamment ridées et ne contenaient aucune semence capable de fructifier, que les ovaires étaient entièrement flasques, et que les ovules ressemblaient à une poussière de bois fine et légère.

» Je ne prétendrai assurément pas qu'un fait unique puisse faire considérer le problème proposé par MM. De Candolle, Guillemin et Dumas, comme étant à jamais résolu. Ce fait, cependant, me paraît assez curieux pour être consigné dans les archives de la science; il tend encore à donner plus de poids, s'il est possible, à la doctrine de l'existence

des sexes chez les plantes, doctrine qui, si elle ne peut être mathématiquement démontrée, se fortifie cependant chaque jour davantage par les travaux des botanistes. »

Cet hybride, déjà inséré par Persoon dans son *Synopsis*, sous le nom de *Digitalis fuscata*, a été signalé sous la même nom par M. Loiseleur-Deslongchamps dans son supplément à sa *Flora gallica*.

En publiant cette observation, M. de St-Hilaire avait eu l'intention d'avancer, s'il est possible, la solution du problème proposé par MM. De Candolle, Guillemin et Dumas, sur l'hybridité, et c'est pour concourir au même but que je vais faire connaître les documents analogues que j'ai recueillis depuis cette époque.

Je possède deux échantillons de Digitales que m'a procurés M. Fourquier, jardinier chez M. Ferret, au château de Chantemerle, à Essonne. Il est facile de reconnaître que ces deux plantes sont des hybrides : l'une de la Digitale pourprée, croisée avec la Digitale jaune, en tout analogue à la *Digitalis hybrida* ou *fuscata*, Pers., observée en Auvergne par MM. de St.-Hilaire et de Salvert; l'autre provient de la Digitale pourprée avec la Digitale à petites fleurs. Ces deux Hybrides ont pris naissance naturellement sans que l'on ait favorisé par aucun moyen leur fécondation réciproque. Il est bon de remarquer que ce dernier Hybride n'a point encore été indiqué, du moins à ma connaissance, dans aucun ouvrage. Quant au premier, outre les descriptions qui en ont été données par MM. de Salvert, Loiseleur-Deslongchamps, etc., il a encore été indiqué par un botaniste allemand sous le nom de *Digitalis purpurascens ;* mais l'épithète *hybrida* paraît mieux lui convenir, car il ne donne point de graines fertiles.

Malgré les probabilités en faveur de la stérilité des Hy-

brides végétaux, il est certain qu'on en trouve quelques uns qui possèdent la faculté de se reproduire et de perpétuer ainsi l'hybridité. D'autres paraissent en être totalement dépourvus. A quelles causes sont dues toutes ces anomalies? Les Hybrides qui se reproduisent ne sont-ils pas plutôt de simples variétés, dues aux circonstances accidentelles du sol ou du climat? Cette question reste encore sans réponse, car il est difficile de surprendre la nature sur le fait!

En attendant que l'observation parvienne à la résoudre, je donnerai ici la description d'un nouvel Hybride. Il provient de la fécondation de la *Digitalis purpurea* avec l'*ambigua* :

Port qui tient le milieu entre les deux espèces créatrices; feuilles amples, velues; inflorescence en épis allongés; fleurs grandes, d'un pourpre jaunâtre; capsules donnant quelques graines fécondes qui reproduisent la même plante.

Au reste, depuis 6 ou 7 ans, toutes les espèces de ce genre ont tellement varié dans les carrés de l'École de botanique du Muséum d'histoire naturelle, quoiqu'elles fussent éloignées à d'assez grandes distances, qu'il est impossible aujourd'hui de les reconnaître. Nous ne possédons plus guère que des Hybrides issus des *Digitalis ferruginea* avec l'*aurea; Digitalis lutea* avec l'*ambigua; Digitalis ambigua* avec l'*aurea* ; etc., etc. Je ne vois que les *Digitalis micrantha, lutea* et *purpurea*, qui aient vraiment conservé les caractères de leurs types. Encore s'en trouve-t-il tous les ans dans les semis une très grande quantité à fleurs blanches, et d'autres à fleurs roses et rose pâle.

Nous sommes encore loin, je crois, de connaître les principales lois qui déterminent les différentes anomalies que

l'on observe dans chaque espèce, et qui constituent les Hybrides, les monstruosités et les variétés. J'ai recueilli à ce sujet quelques faits assez remarquables : les plantes à feuilles panachées se reproduisent souvent par leurs graines; ex. : le *Cheiranthus cheiri* (*foliis variegatis*), l'*Erysinum barbarea* (id.); vous obtiendrez facilement des fleurs doubles si vous semez les graines fécondes que vous trouverez dans les fleurs doubles, ex. : *Cheiranthus annuus*, *græcus*, *incanus*. Je connais un *Sophora* dont les branches sont divariquées, et beaucoup de sujets provenus de ses semis ont les branches renversées ou couchées; un autre à feuilles panachées donne des sujets analogues. Cependant cet arbre est encore peu répandu, et il ne porte graines que depuis quelques années.

Il est extrêmement difficile, sinon impossible, de surprendre la nature sur le fait : car il est évident que les Hybrides ne doivent pas donner de graines, et cependant il en est un grand nombre qui en donnent encore quelques unes et qui perpétuent l'Hybride d'où ils sont sortis.

Malgré les probabilités en faveur de la stérilité des Hybrides végétaux, il en est quelques uns, comme je viens de le dire, qui sont féconds. Aussi l'on ne peut donner pour caractère essentiel aux Hybrides la stérilité de leurs ovules; il est vrai que plusieurs d'entre eux ne se reproduisent pas. Mais ces cas sont purement accidentels et dépendent d'une combinaison fortuite de circonstances extraordinaires. Il est très probable que beaucoup d'espèces appelées Hybrides, et qui produisent des graines, sont plutôt des variétés produites par des circonstances particulières, le sol, le climat, etc.

Espérons que les efforts et les honorables travaux des horticulteurs finiront par triompher des obstacles qui nous

empêchent de résoudre jusqu'à présent ces questions, lesquelles sont d'un grand intérêt pour les progrès de la science horticulturale.

PÉPIN.

HORTICULTURE ÉTRANGÈRE.

PROCÉDÉ POUR PRÉSERVER LES PLANTES CULTIVÉES A L'AIR LIBRE DES ATTAQUES DES ESCARGOTS ET DES LIMACES.

L'auteur, en envoyant à M. Loudon une copie de sa notice sur ce sujet, ajoute que plusieurs personnes qui habitent dans son voisinage ont éprouvé l'efficacité de son procédé, auquel il donne la dénomination un peu prétentieuse et emphatique de *Protecteur galvanique végétal.* Comme cette invention est réellement originale, qu'elle dérive d'un fait physique, et qu'elle peut en effet être de quelque utilité, dans les localités où ces animaux abondent, pour protéger quelques végétaux précieux contre leur avidité, nous en donnerons la description abrégée à nos lecteurs.

Une bande de zinc de 11 centimètres de hauteur sur une longueur de 50, est rapprochée et taillée de manière à former un cône dont le diamètre, au sommet, est d'environ 16 centimètres. Le sommet du cône est découpé, sur une profondeur de 25 à 28 millimètres, en nombreuses pointes triangulaires qu'on étale horizontalement. Immédiatemant au dessous de cette sorte de frange est fixée à demeure, au moyen de 3 ou 4 points de soudure, une lame de cuivre d'environ 2 centimètres et demi de large.

Tel est l'appareil, dont la simplicité, comme on le voit, est assez grande pour permettre de l'exécuter aisément. Voici maintenant son effet :

La base de ce cône (dont on entoure la tige de la plante qu'on veut protéger, et qu'on soude apparemment en place, l'auteur se tait à cet égard) étant enfoncée dans le sol, de manière que le bord inférieur de la lame de cuivre se trouve à environ 4 centimètres au dessus de celui-ci, les mollusques peuvent ramper sur le zinc avec impunité; mais, aussitôt qu'ils se trouvent en contact avec le cuivre, ils reçoivent tout à coup une secousse galvanique qui les fait retourner ou le plus souvent tomber à terre. L'auteur a remarqué que ces animaux hésitent infiniment à renouveler leur ascension. La raison qui lui fait préférer un bord frangé à un bord uni est que, si quelque grosse espèce de mollusques peut en grimpant éviter le terrible contact, elle ne puisse franchir les pointes. Il faut avoir soin, en mettant en place le *Protecteur galvanique végétal*, de comprendre les tuteurs dans leur enceinte; tuteurs au moyen desquels, sans cette précaution, les mollusques atteindraient impunément les plantes. L'appareil fonctionne en tout temps, et a, comme on peut s'en faire une idée, l'aspect d'une sorte de pot. On peut, avec quelques modifications, l'adapter également aux arbres d'espaliers, et en protéger les fruits contre l'avidité de leur plus cruelle ennemie, la *Forficula auricularia*, L. C'est du moins ce que croit l'inventeur, qui toutefois émet le doute que son appareil soit efficace contre des animaux d'une nature sèche, comme celui dont il est question.

M. Loudon, après avoir rapporté textuellement la communication de l'auteur, communication dont nous venons

de donner l'analyse, ajoute une note dont nous extrayons ce qui suit :

« Quelque temps avant de recevoir cette communication, nous avions écrit le paragraphe suivant, d'après deux articles qui ont paru sur le même sujet dans le *Gardener's Chronicle*.

» La sensation galvanique se produit en mettant en contact des plaques de zinc qu'on fait alterner avec des plaques de cuivre séparées par un linge humide qu'on place entre les deux paires de métaux. Cette disposition est ce que les chimistes appellent une batterie galvanique, et c'est de l'excitation de cette puissance chimique, dans sa forme la plus simple et la plus faible, que dépend l'efficacité du *Protecteur galvanique végétal*. Si on met une limace ou un escargot sur une plaque de zinc à laquelle on a fixé près du bord une lame étroite de cuivre que couvre le zinc replié, de manière à faire de ce dernier un bord continu, l'animal peut ramper sur sa surface sans être inquiété; mais aussitôt qu'il en touche le bord il reçoit le choc galvanique, recule immédiatement, se tordant sur lui-même en arrière, et s'aventure rarement à tenter une seconde épreuve. Dans cette occurrence, le corps humide et mou du mollusque fait l'effet du linge mouillé dont on a parlé, et complète ainsi l'appareil galvanique. Pour protéger une plate-bande ou même une seule plante, il n'est donc besoin que de se procurer une bande de zinc à laquelle on onne une largeur de de 15 à 17 centimètres, et d'une longueur suffisante pour en faire le tour ; on rive pardessus et vers le haut une lame ou feuille de cuivre sur laquelle on rabat l'extrémité supérieure du zinc, de manière à former un rebord.

» On évalue la dépense d'un tel appareil à une somme excessivement modique (6 d. le pied linéaire).

» Nous avons eu un cercle de zinc ainsi préparé, mais dont la lame de cuivre, au lieu d'être en dehors, était en dedans; et, y ayant enfermé un certain nombre de limaces et d'escargots, nous les y avons jusqu'ici trouvés prisonniers, etc. »

Il résulte de cette expérience qu'il est préférable de disposer la lame de cuivre à l'intérieur du cercle plutôt qu'à l'extérieur; parce qu'en effet, dans le dernier cas, les mollusques ne peuvent à la vérité franchir extérieurement le cercle, mais qui les empêche de se diriger ailleurs pour y exercer leurs dégâts? au lieu que dans le premier ils franchissent le côté externe du cercle protecteur, tombent bientôt à l'intérieur frappés par la secousse galvanique, et peuvent y être facilement saisis avant qu'ils n'aient pu causer de grands dommages, si on a la précaution, le soir (à la lumière), et le matin de bien bonne heure, de visiter les plantes ainsi protégées.

Nous livrons, sans plus de commentaires, le *Protecteur galvanique végétal* aux méditations de ceux de nos praticiens qui voudraient en faire l'expérience; mais pour notre part, si ce procédé ne se trouvait sanctionné par l'autorité de M. Loudon lui-même, nous devons avouer que nous l'aurions regardé tout d'abord comme une grande mystification britannique.

LEM.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE.

PLANTES NOUVELLES.

*Au Rédacteur de l'*HORTICULTEUR UNIVERSEL.

Monsieur,

Comme je vous l'avais promis, je vous adresse quelques mots sur la *Pæonia tenuifolia fl. pleno ;* vous les commenterez et en ferez l'usage que bon vous semblera.

Pæonia tenuifolia, Lin. Desf. ; *Cat.*, éd. 3 ; DC. *Prod.*, etc. Var., *fl. pleno.*

Cette jolie plante, qu'il est impossible de confondre avec aucune de ses congénères, s'élève sur une tige droite de trois à quatre décimètres au plus ; les feuilles sont découpées en lanières menues, étroites, linéaires, nombreuses et glabres ; la fleur est terminale, solitaire, sessile, très pleine et bien bombée ; deux à trois ovaires courts et tomenteux.

C'est une précieuse acquisition pour les jardins, où elle est encore bien rare ; je la dois à l'obligeance de mon ami et confrère M. Neumann, jardinier en chef au Jardin-des-Plantes de Paris. Je l'ai communiquée, ainsi que la suivante, à M. Verdier, mon neveu, cultivateur de Rosiers, rue des Trois-Ormes, barrière de la Gare, près Paris, qui probablement pourra dans peu les livrer au commerce.

Pæonia paradoxa fimbriata. Var. *sanguinea plena*, Jacq.,

Suite au Bot. Cult., *inéd.* Pivoine fimbriée sanguine double (1).

Tiges de quatre à cinq décimètres, fermes, érigées, d'un vert pâle, glabres ; feuilles portées sur de longs pétioles de la même couleur que les tiges, ternées, les lobes latéraux souvent divisés jusqu'à la base ; les terminaux à trois lobes, dont celui du milieu a de deux à quatre grandes dents au sommet, glabres et d'un vert pâle en dessus, blanchâtre en dessous, où ils sont munis de quelques poils courts.

Fleur terminale, droite, à huit ou dix pétales extérieurs, grands, concaves, échancrés ou lobés au sommet, denticulés ; le centre de la fleur est composé d'un grand nombre nombre de pétales plus ou moins étroits, diversement lobés ou incisés, à peu près de la même longueur de ceux de la circonférence, formant assez bien le dôme, tous d'un beau rouge sanguin très brillant ; il ne reste aucune étamine fertile ; deux à trois ovaires pubescents ; stigmates petits, rougeâtres.

J'ai obtenu cette charmante plante de quelques graines du *P. paradoxa fimbriata,* semées en 1834 ; la première floraison a eu lieu le 12 mai 1840.

Agréez, etc.,

JACQUES.

---

(1) Nous publierons incessamment les figures de ces deux belles Pivoines dans ce recueil. LEM.

VARIÉTÉS.

PLANTES NOUVELLES OU PEU CONNUES LES PLUS INTÉRESSANTES

CONTENUES DANS LE *Botanical Magazine* ET LE *Botanical Register*.

Mai 1841.

BOTANICAL MAGAZINE.

3868. **Crocus annulatus**, var. *Adamicus*. (Iridacées. Triandrie-Monogynie.) — Petites fleurs bleues violacées, à onglets jaunes; tube violet. Reçue de la Tauride par M. Gay, qui l'envoya à Spofforth, en Angleterre.

3869. **Crocus lagenæflorus**, var. *Lacteus, lutescens* (*idem ac supra*). — Fleurs d'un jaune pâle, à onglets d'un jaune plus foncé qui se prolonge en une bande jusque vers le milieu du pétale, et manque dans des individus; a produit une multitude de variétés.

3870. **Hæmanthus tenuiflorus**, var. *Mozambicensis*, HERB., *Amar.* (Amaryllidacées, § Amaryllidiformes. Hexandrie-Monogynie.)—Fort jolie plante dont le nom spécifique nous semble d'autant plus impropre que les fleurs de cette espèce sont beaucoup plus grandes que dans la plupart de ses congénères. Elle est très voisine de l'*H. multiflorus*, et devra, selon nous, constituer plus tard un genre distinct des *Hæmanthus* à feuilles distiques. Pétales couleur de feu; tube floral très long, violet ainsi que les filaments. Ovaire vert. A fleuri à Spofforth vers le commencement d'avril, et donna une ombelle de plus de cent fleurs. Indigène sur les côtes de Mozambique.

3871. **Bomarea acutifolia**, var. *punctata*, HOOK. (Amaryllidacées. Hypoxidées, § Alstrœmiformes.) — De Caraccas. Pétioles pourpres; pédoncules couverts de poils pourpres; pétales jaunes, ponctués de rouge. Importée à Spofforth par T. Harris, de Kingsburg Grove. Plus jolie que le type.

3872. **Sprekelia cybister**, HOOK. (Amaryllidacées-Amaryllidées, § Hippéastriformes.) — Plante très remarquable, très singulière, ayant fleuri en serre tempérée, en avril 1840, à Spofforth, et indigène de Bolivia. Hampe de 60 à 70 centimètres de hauteur, rose violacé vers sa moitié inférieure, d'un blanc verdâtre supérieurement; fleurs penchées; divisions périanthiennes d'un beau rose violacé passant au sommet au blanc verdâtre, très étroites; filaments staminaux

très longs, verticalement penchés, ponctués de violet à la base, d'un vert tendre sur tout le reste, et long de plus de 12 centimètres; style conforme, plus long; stigmate trilobé; feuilles lancéolées, obtuses, à nervure médiane largement veinée de rose.

3873. **Elisena longipetala**, Lindl., *Bot. Reg.*, 24. *Misc.*, 79. (Amaryllidacées-Amaryllidées, § Pancratiformes ; §§ 2 ; *Seminibus carnosis.* Hexandrie-Monogynie.) — Jolie et singulière plante, ayant le port d'une *Ismene*, venant de Lima, au Pérou, et ayant fleuri chez Richard Harrison, Esq. d'Aigburgh, près Liverpool, ainsi qu'à Spofforth, vers la fin de mars. Les six divisions périanthiennes sont très longues, étalées-dressées, ondulées, courbées-roulées au sommet, blanches, les trois plus externes terminées en une sorte de harpon. Hampe de près d'un mètre de hauteur, verte, cylindrique; feuilles à peu près de moitié aussi longues, ovales-lancéolées, striées. Les filaments staminaux sont pendants, et entourés à leur base, dans plus de la moitié de leur longueur (6 cent.), d'un tube concolore, échancré et trifide-étalé, entre chaque étamine.

BOTANICAL REGISTER.

24. **Lœlia acuminata**, Lindl. (Orchidacées, § des Épidendrées. Gynandrie-Monandrie.) — Cette plante est si belle, dit M. Hartweg, que les Guatimalais lui donnent le nom de « *flor de Jesus.* » Il la découvrit, croissant sur le *Crescentia cujete,* dans un endroit nommé Retatulen. L'individu qu'il observa avait produit une scape chargée de huit fleurs; mais les scapes de ceux qui fleurirent en Angleterre n'en donnèrent que deux. Fleurs assez grandes, d'un blanc violacé, tendre, d'une odeur exquise; cette plante a tout pour charmer l'amateur le plus difficile. Pseudobulbes comprimés, sillonnés-rugueux; feuilles solitaires, échancrées au sommet, plus courtes que les scapes; sépales et pétales lancéolés, ondulés, acuminés ; lobes latéraux du labelle arrondis, d'un pourpré violet à l'intérieur; le médian comme les pétales, mais nuancé de jaune au milieu.

25. **Cobæa stipularis**, Benth. *Pl. Hartw.*, 344. (Polémoniacées. Pentandrie-Monogynie.) — Cette plante, découverte au Mexique par M. Hartweg, près de San-Cornelio, et introduite dans les jardins de la Société royale d'horticulture de Londres, quoique suffisamment distincte, comme espèce, du *C. scandens,* n'exige pas ici une description spéciale. Ses fleurs restent vertes, et, sous le rapport de la beauté, elles ne valent pas celles de ce dernier. Elle pousse avec autant de rapidité que lui et se multiplie de même.

26. **Posoqueria versicolor**, Lindl. — *Oxyanthus versicolor*, Lindl. *Bot. Reg. Misc.* 150. 1840. (Cinchonacées. Pentandrie-Monogynie.) — Plante très belle, très remarquable par l'extrême longueur des tubes floraux (11 à 12

cent. non compris les lacinies du périanthe, longues elles-mêmes de 5 à 6 cent.), par la couleur de ses fleurs, qui passe du blanc de lait à la laque carminée la plus délicate. Elle est indigène de Cuba, d'où l'ont reçue MM. Loddiges, chez qui elle a fleuri en août 1840. Feuilles ovales-lancéolées, acuminées, glabres, opposées; calyce tubulé, obové, conné avec l'ovaire, 5-denté; lacinies du périanthe linéaires, un peu plus longues que les étamines, chacune formant un demi-cercle, la pointe en dedans; filaments blancs; anthères longues, linéaires jaunes; style plus long, rose; stigmate capité, vert. Nous faisons des vœux pour voir bientôt cette plante figurer dans nos collections. Avis à nos fleuristes! Nous en reproduirons incessamment la figure dans ce journal.

27. **Impatiens rosea**, Lindl. (Balsaminacées. Pentandrie-Monogynie.) — Annuelle et belle même parmi ses belles congénères. Nous nous étonnons que nos fleuristes et nos amateurs ne se soient pas encore procuré cette foule de belles espèces de Balsamines que possèdent nos voisins. Nous leur signalons encore celle-ci. Elle provient également des monts Himalaya, et a été introduite en Angleterre par les soins des directeurs de la compagnie des Indes. Elle paraît atteindre une grande taille, a des feuilles ovales-lancéolées, acuminées, finement dentées en scie, de 16 à 22 centim. de long; des fleurs terminales faciculées, assez grandes, roses, à labelle blanc, muni de chaque côté à sa base d'une macule jaune.

28. **Æschynanthus maculatus**, Lindl. (Cyrtandracées. Didynamie-Angiospermie.) — La plante figurée dans le *Botanical Register* sous ce nom est bien certainement l'*Æschynanthus ramosissimus*, introduit d'Angleterre en France il y a deux ans, par les soins de M. Chauvière. Nous ignorons comment il se fait que M. Lindley n'ait pas eu connaissance de cette synonymie, ou n'ait adopté ce dernier nom pour ne pas en créer un nouveau; d'autant mieux qu'il dit plus loin que l'*Æschynanthus parasiticus* est probablement l'*Æsch. grandiflorus* des jardins (ce qui semble indiquer que les fleuristes, en lui signalant cette dernière plante, ont dû probablement aussi lui communiquer celle dont il s'agit). Nous ne dirons rien de cette plante, répandue qu'elle est déjà dans les collections françaises, ainsi que la seconde, et que bon nombre de nos lecteurs ont pu voir en fleurs chez M. Chauvière, ou à l'exposition de la Société royale d'Horticulture, en mai de cette année, où elle a obtenu le prix de la plante la plus méritante.

29. **Cælogyne Cumingii**, Lindl. (Orchidacées, § des Epidendrées. Gynandrie-Monandrie.) — « Chaque fois qu'on visite Singapore, dit M. Lindley, on y découvre quelque espèce nouvelle d'Orchidacées. Parmi celles qu'en a rapportées M. Cuming, et qu'il a vendues à MM. Loddiges, s'est trouvée la belle espèce dont il s'agit. » Pseudobulbes ovés; feuilles géminées, lancéolées, 5-nervées, acuminées, assez courtes, plus longues que les scapes; celles-ci pauciflores; bractées enroulées, dépassant les fleurs; pétales et sépales d'un blanc pur; labelle trilobé; lobes la-

téraux arrondis ; le médian ovale-aigu, réfléchi, crispé à la base, lavé de jaune de chaque côté des trois crêtes médianes qui le sillonnent et sont jaunes elles-mêmes.

LEM.

NOUVELLES HORTICOLES.

Au retour d'une visite horticole que nous avons faite chez M. Modeste Guérin, nous sommes encore charmé de la vue des magnifiques Pivoines herbacées qu'il a obtenues de semis des *Pæonia edulis* et *sinensis*. Indépendamment des six qu'il a mises en souscription (1), nous en avons admiré plus particulièrement trois autres, auxquelles, avec le consentement du propriétaire, nous avons imposé les dénominations suivantes :

1° *Pæonia sinensis*, var. *chrysanthemiflora* (*flore pleno*). — Port élégant et élancé. Fleurs très grandes. Pétales extérieurs bisériés, d'un blanc rosé très pâle, largement échancrés-frangés. Cœur composé de pétales *linéaires*, déchiquetés, comme ligulés, d'un jaune de soufre très lavé ; très souvent ceux du centre s'élargissant au sommet, et toujours blancs. Le cœur de cette Pivoine imite réellement une fleur de Chrysanthème.

2° *Pæonia edulis*, var. *Hericartiana* (*flore pleno*). — Beau port. Pétales extérieurs bisériés, d'un beau rose devenant plus intense vers le milieu, ondulés et échancrés-frangés. Cœur composé de pétales linéaires-lancéolés, légèrement ligulés, très nombreux, d'un beau blanc ; très souvent au milieu quelques pétales fasciculés, plus larges que les autres, et roses comme ceux de l'extérieur. Superbe. Nous avons cru devoir la dédier, M. Guérin et moi, à l'honorable président de notre Société royale d'horticulture, M. le vicomte Héricart de Thury.

3° *Pæonia edulis*, var. *Louise Desavisse*. — Belle plante. Fleurs à peu près semblables à celles de la *Pæonia hericartiana ;* mais pétales extérieurs d'un rose plus pâle. Ceux du cœur beaucoup plus larges, et d'un blanc rosé. (Galanterie conjugale du Rédacteur.)

Une quatrième aussi, plus magnifique peut-être que ces variétés déjà si belles, et qui rappelle par la forme et l'ampleur de ses fleurs celles des Pivoines ligneuses à fleurs pleines, attend son baptême l'an prochain. Cette remise de la part de

---

(1) On sait qu'aussitôt que vingt souscripteurs se seront fait inscrire pour cette collection de six Pivoines, au prix total de 200 fr., M. Guérin s'empressera de délivrer les lots. (Voir l'*Horticulteur universel*, t. II, page 319.)

M. Guérin est rationnelle et prudente, bien que, depuis quelques années, elle se montre constante dans ses cultures ; mais, cet honorable horticulteur, ayant la louable ambition de la dédier à la reine des Français, veut être certain que cette plante mérite sous tous les rapports l'honneur d'une tel patronage.

Toutes les belles Pivoines herbacées et ligneuses de M. Guérin, celles également si méritantes de M. Jacques et de M. Paillet, que nous avons décrites et citées aussi dans notre Journal, prouvent les nobles et persévérants efforts de nos horticulteurs pour améliorer et perfectionner les produits de la nature ! Qu'il y loin, par exemple, des Pivoines à fleurs simples, telles qu'elle les produit, à ces énormes et brillantes fleurs que nos fleuristes ont su en obtenir ! Sous ce rapport au moins, nos éternels rivaux dans le règne végétal sont bien loin de nous ; et l'Angleterre tout entière, par exemple, ne pourrait, croyons-nous, mettre une Pivoinc provenant de leurs gains en parallèle avec celles que nous citons. Honneur donc à nos fleuristes ! Courage et persévérance !

Ce beau genre promet désormais d'éclatants rivaux aux Dahlias, avec lesquels ils contribueront puissamment à la décoration de nos parterres, chacun en leur saison.

Mais, pour donner une juste idée de la beauté de ces plantes, et pour éloigner de nous toute idée d'exagération, nous donnerons prochainement dans ce Recueil les figures de quelques unes d'entre elles, et notamment des *Pæonia hissiana; Paradoxa fimbriata*, var. *sanguinea*, etc. LEM.

Le plus bel ornement des jardins est sans contredit, en toutes saisons, une collection d'Orangers, et nous voyons avec une pénible surprise que dans presque tous, nous dirions volontiers dans tous, il n'existe pas une seule collection plus ou moins complète de ces magnifiques arbres, qui cependant réunissent au suprême degré toutes les qualités requises dans les plantes d'ornement par les amateurs les plus difficiles : beauté, arome et persistance du feuillage, éclat, grandeur et odeur suave des fleurs, culture facile, etc. ; on peut dire que la nature a pour eux épuisé toute sa munificence. Et cependant, d'où vient donc qu'à peine voit-on çà et là quelques bigarradiers et des plus communs ? Nous ne pouvons nous expliquer cette surprenante anomalie, quand nous voyons les Camellia, qui néanmoins, *à beaucoup près,* ne valent pas les Orangers, être si recherchés.

Nous reviendrons sur ce sujet dans notre prochain numéro, et nous signalons dès à présent une très belle petite collection de ces précieux arbres composée de 21 espèces ou variétés, en 52 caisses, toutes conduites à tige et à tête, à céder en ce moment. S'adresser au rédacteur du Journal, ou directement à M. Verdevoye, faubourg du Temple, n° 39. On en veut de 12 à 15 fr. la pièce.